LES

MŒURS ET LES LETTRES

AU XVIII[e] SIÈCLE

EN ANGLETERRE

I.

RELIGION ET POLITIQUE.

Avec l'établissement de 1688, un nouvel esprit apparaît en Angleterre. Lentement, par degrés, la révolution morale accompagne la révolution sociale : l'homme change en même temps que l'état, dans le même sens et par les mêmes causes; le caractère s'accommode à la situation, et l'on voit peu à peu dominer dans les mœurs et dans les lettres l'esprit sérieux, réfléchi, moral, capable de discipline et d'indépendance, qui seul peut soutenir et achever une telle constitution (1).

I.

Ce ne fut pas sans peine, et au premier regard il semble qu'à cette révolution, dont elle est si fière, l'Angleterre n'ait rien gagné. L'aspect des choses sous Guillaume, Anne et les deux premiers George est repoussant; on est tenté de juger comme Swift : on se dit que s'il a

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mai 1860, *la Comédie anglaise sous la restauration.*

peint le Yahou, c'est qu'il l'a vu; nu ou paré, attelé à la voiture ou traîné en carrosse, le Yahou n'est pas plus beau. On ne voit que corruption en haut, que brutalité en bas; une troupe d'intrigans mène une populace de brutes. La bête humaine, enflammée par les passions politiques, éclate en cris, en violences, brûle l'amiral Byng en effigie, exige sa mort, veut détruire sa maison et son parc, oscille tour à tour sous la main de chaque parti, et de son élan aveugle semble prête à démolir la société civile. Quand le docteur Sacheverell est mis en jugement, les garçons bouchers, les boueurs, les balayeurs de cheminée, les marchands de pommes, les filles de joie et toute la canaille, s'imaginant que l'église est en danger, l'accompagnent avec des hurlemens de colère et d'enthousiasme, et le soir se mettent à brûler et à piller les temples des dissidens. Quand lord Bute, en dépit de l'opinion populaire, est mis à la place de Pitt, il est assailli de pierres et obligé d'entourer sa voiture d'une forte garde de boxeurs. A chaque accident politique, on entend un grondement d'émeute, on voit des bousculades, des coups de poing, des têtes cassées. C'est pis lorsque l'intérêt personnel du peuple est en jeu. Le gin avait été inventé en 1684, et un demi-siècle après (1) l'Angleterre en consommait sept millions de gallons. Les marchands, sur leurs enseignes, invitaient les gens à venir s'enivrer pour deux sous; pour quatre sous, on avait de quoi tomber mort-ivre; de plus, la paille gratis : le marchand traînait ceux qui tombaient dans un cellier où ils pouvaient cuver leur eau-de-vie. On ne pouvait traverser les rues de Londres sans rencontrer des misérables inertes, insensibles, gisant sur le pavé, et que la charité des passans pouvait seule empêcher d'être étouffés dans la boue ou écrasés par les voitures. On voulut par un impôt modérer cette fureur, ce fut en vain; les juges n'osaient condamner, les dénonciateurs étaient assassinés. La chambre plia, et Walpole, se sentant au bord d'une révolte, retira sa loi. Tous ces légistes en perruque solennelle et en hermine, ces évêques en dentelles, ces lords brodés et dorés, ce beau gouvernement adroitement équilibré est porté sur le dos d'une brute énorme et redoutable qui d'ordinaire chemine docilement, quoique grondante, mais qui tout d'un coup, d'un caprice, peut le secouer et l'écraser. On le vit bien en 1780, pendant l'émeute de lord Gordon. Sans raison ni direction, au cri de *à bas les papistes!* la populace soulevée démolit les prisons, lâcha les criminels, maltraita les pairs, et fut trois jours maîtresse de la ville, brûlant, pillant et se gorgeant. Les tonneaux de gin défoncés faisaient des ruisseaux dans les rues. Enfans et femmes à genoux y buvaient jusqu'à mourir. Les uns devenaient furieux, les autres s'affaissaient stupides, et l'in-

(1) 1742. Rapport de lord Lonsdale.

cendie des maisons croulantes finissait par les brûler ou les engloutir. Onze ans plus tard, à Birmingham, ils saccagèrent et détruisirent les maisons des libéraux et des dissidens, et le lendemain on les trouva par tas ivres-morts le long des chemins et dans les haies. L'instinct s'émeut dangereusement dans cette race trop forte et trop nourrie. Le taureau populaire se lançait comme une masse sur le premier chiffon rouge qu'il croyait voir.

La haute société valait un peu moins que la basse. S'il n'y eut point de révolution plus bienfaisante que celle de 1688, il n'y en eut point qui fût lancée ou soutenue par de plus sales ressorts. La trahison est partout, non pas simple, mais double et triple. Sous Guillaume et sous Anne, amiraux, ministres, gentilshommes du conseil, favoris de l'antichambre, tous correspondent et conspirent avec les Stuarts, qu'ils ont déjà vendus, sauf à les vendre encore, par une complication de marchés qui vont se détruisant l'un l'autre et par une complication de parjures qui vont se dépassant l'un l'autre jusqu'à ce que personne ne sache plus à qui il appartient ni qui il est. Le plus grand capitaine du temps, le duc de Marlborough, est un des plus bas coquins de l'histoire, entretenu par ses maîtresses, économe administrateur de la paie qu'il en reçoit, occupé à voler ses soldats, trafiquant des secrets d'état, traître envers Jacques, envers Guillaume, envers l'Angleterre, capable de risquer sa vie pour épargner une paire de bottes mouillées, et de faire tomber dans une embuscade française une expédition de soldats anglais. Après lui vient Bolingbroke, sceptique et cynique, tour à tour ministre de la reine et du prétendant, aussi déloyal envers l'un qu'envers l'autre, marchand de consciences, de mariages et de promesses, ayant gaspillé du génie dans les débauches et les tripotages pour arriver à la disgrâce, à l'impuissance et au mépris (1). Vient enfin Walpole, chassé de la chambre comme concussionnaire, premier ministre pendant vingt ans, et qui se vantait de savoir le tarif de chaque conscience. « Il y a des membres écossais, disait Montesquieu en 1729 (2), qui n'ont que 200 livres sterling, et se vendent à ce prix. Les Anglais ne sont plus dignes de leur liberté. Ils la vendent au roi, et si le roi la leur redonnait, ils la lui vendraient encore. » Il faut voir dans le journal de Dodington, espèce de Figaro malhonnête, la façon ingénieuse et les jolies tournures de ce grand commerce. « Un jour de vote difficile, dit le docteur King, Walpole, passant dans la cour des requêtes, aperçut un membre du parti contraire; il le tira à part et lui dit : — Donnez-moi votre voix, voici un billet de banque de deux mille livres sterling. — Le membre lui

(1) Voyez le terrible discours de Walpole contre lui, 1734.
(2) Notes sur son voyage en Angleterre.

fit cette réponse : — Sir Robert, vous avez dernièrement rendu service à quelques-uns de mes amis intimes, et la dernière fois que ma femme est venue à la cour, le roi l'a reçue très gracieusement, ce qui certainement est arrivé par votre influence. Je me considérerais donc comme très ingrat (et il mit le billet de banque dans sa poche) si je vous refusais la faveur que vous voulez bien me demander aujourd'hui. » Voilà de quel air un homme de goût faisait ses affaires. La corruption était si bien dans les mœurs publiques et dans l'état politique qu'après la chute de Walpole, lord Bute, qui l'avait dénoncée, fut obligé de la pratiquer et de l'accroître. Son collègue Fox changea les bureaux du trésor (*pay-office*) en marché, débattit son prix avec des centaines de membres, déboursa en une matinée 25,000 liv. sterling. On ne pouvait avoir de votes qu'argent comptant, et encore aux momens importans ces mercenaires menaçaient de passer à l'ennemi, se mettaient en grève, et demandaient davantage. Et croyez que les chefs se faisaient leur part. Ils se vendent ou se paient en titres, en dignités, en sinécures; pour obtenir la vacance d'une place, on donne au titulaire une pension de deux, trois, cinq, et jusqu'à sept mille livres sterling. Pitt, le plus intègre de ces hommes politiques, le chef de ceux qui s'appelaient patriotes, donne et retire sa parole, attaque ou défend Walpole, propose la guerre ou la paix, le tout pour devenir ou rester ministre. Fox, son rival, est une sorte de pourri éhonté. Le duc de Newcastle, « dont le nom était perfidie, » espèce de caricature vivante, le plus maladroit, le plus ignorant, le plus moqué, le plus méprisé des nobles, reste ministre trente ans et dix ans premier ministre à cause de sa parenté, de sa fortune, des élections dont il dispose et des places qu'il peut donner. La chute des Stuarts a mis le gouvernement aux mains de quelques grandes familles qui, au moyen de bourgs pourris, de députés achetés et de discours sonores, oppriment le roi, manient les passions populaires, intriguent, mentent, se chamaillent et tâchent de s'escroquer le pouvoir.

Les mœurs privées sont aussi belles que les mœurs publiques. D'ordinaire le roi régnant déteste son fils; ce fils fait des dettes, demande au parlement d'augmenter sa pension, et se ligue avec les ennemis de son père. George Ier tient sa femme en prison pendant trente-deux ans, et s'enivre le soir chez deux laiderons, ses maîtresses. George II, qui aime sa femme, prend des maîtresses pour avoir l'air galant, se réjouit de la mort de son fils, escroque le testament de son père. Son fils aîné (1) triche aux cartes, et un jour, à Kensington, ayant emprunté 5,000 livres sterling à Dodington, dit en le voyant sous la fenêtre : « Cet homme passe pour une des meil-

(1) Frédéric, mort en 1751. *Mémoires* de Walpole, t. Ier, p. 76.

leures têtes de l'Angleterre, et pourtant, avec tout son esprit, je viens de l'alléger de 5,000 livres. » George IV est une espèce de cocher, joueur, viveur scandaleux, parieur sans probité, et que ses manœuvres manquèrent de faire exclure du Jockey-Club. Le seul honnête homme est George III, un pauvre lourdaud borné qui devint fou, et que sa mère avait tenu comme cloîtré pendant sa jeunesse. Elle donnait pour motif la corruption universelle des gens de qualité : « Les jeunes gens, disait-elle, étaient tous des viveurs, et les jeunes femmes faisaient la cour aux hommes au lieu d'attendre qu'on la leur fît. » En effet, le vice est à la mode et non pas délicat comme en France. « L'argent, écrivait Montesquieu, est ici souverainement estimé, l'honneur et la vertu peu. Il faut à l'Anglais un bon dîner, une fille et de l'aisance. Comme il n'est pas répandu et qu'il est borné à cela, dès que sa fortune se délabre, et qu'il ne peut plus avoir cela, il se tue ou se fait voleur. » Il y a dans les jeunes gens une surabondance de séve grossière qui leur fait prendre les brutalités pour les plaisirs. Les plus célèbres s'appelaient Mohicans, et la nuit tyrannisaient Londres. Ils arrêtaient les gens, et les faisaient danser en leur piquant les jambes à coups d'épée; parfois ils mettaient une femme dans un tonneau et la faisaient rouler du haut d'une pente; d'autres la posaient sur la tête les pieds en l'air; quelques-uns aplatissaient le nez du malheureux qu'ils avaient saisi, et avec les doigts lui faisaient sortir les yeux de l'orbite. Swift, les comiques et les romanciers ont peint la bassesse de cette grosse débauche, qui a besoin de tapage, qui vit d'ivrognerie, qui s'étale dans la crudité, qui aboutit à la cruauté, qui finit par l'irréligion et l'athéisme (1). Ce tempérament batailleur et trop fort a besoin de s'employer orgueilleusement et audacieusement à la destruction de ce que les hommes respectent et de ce que les institutions protégent. Ils attaquent les prêtres par le même instinct qu'ils rossent le guet. Collins, Tindal, Bolingbroke sont leurs docteurs; la corruption des mœurs, l'habitude des trahisons, le choc des sectes, la liberté des discussions, le progrès des sciences et la fermentation des idées semblent dissoudre le christianisme. « Point de religion, disait Montesquieu, en Angleterre. Quatre ou cinq de la chambre des communes vont à la messe ou au sermon de la chambre... Si quelqu'un parle de religion, tout le monde se met à rire. Un homme ayant dit de mon temps : Je crois cela comme article de foi, tout le monde se mit à rire. » En effet, la phrase était provinciale et sentait son vieux temps. L'important était d'avoir bon ton, et il est plaisant de voir dans lord Chesterfield en quoi ce bon ton consiste. De justice, d'honneur, il ne parle qu'en courant et pour la forme : « Avant tout,

(1) Personnage de Birton, dans le *Jenny* de Voltaire.

dit-il à son fils, ayez des manières. » Il y revient dans chaque lettre avec une insistance, une abondance, une force de preuves, qui font un contraste grotesque. « Mon cher ami, comment vont les manières, les agrémens, les grâces, et tous ces petits riens si nécessaires pour rendre un homme aimable? Les prenez-vous? y faites-vous des progrès?... Polissez-vous, ne curez point vos ongles en société, ne mettez pas vos doigts dans votre nez, posez bien vos pieds... Votre maître de danse est à présent le plus important de tous... Surtout laissez de côté la rouille de Cambridge... On m'assure que Mme de... est jolie comme un cœur, et que, nonobstant cela, elle s'en est tenue scrupuleusement à son mari, quoiqu'il y ait déjà plus d'un an qu'elle est mariée. Elle n'y pense pas; il faut décrotter cette femme-là. Décrottez-vous donc tous les deux réciproquement. » Et un peu après : « Que vous dit Mme de...? Pour un attachement, je la préférerais à Mme ...; mais pour une galanterie je donnerais la préférence à la dernière. Tout cela peut s'arranger ensemble, et l'un n'empêche pas l'autre. » Soyez galant, adroit, délié; plaisez aux femmes, « ce sont les femmes qui mettent les hommes à la mode; » plaisez aux hommes, « une souplesse de courtisan décidera de votre fortune. » Et il lui cite en exemple Bolingbroke et Marlborough, les deux pires roués du siècle. Ainsi parle un homme grave, ancien ministre, arbitre de l'éducation et du goût. Il veut déniaiser son fils, lui donner l'air français, ajouter aux solides connaissances diplomatiques et aux grandes visées d'ambition l'air engageant, sémillant et frivole. Ce vernis, qui à Paris est la couleur vraie, n'est ici qu'un placage choquant. Cette politesse transplantée est un mensonge, cette vivacité un manque de sens, et cette éducation mondaine ne semble propre qu'à faire des comédiens et des coquins.

Ainsi jugea Gay dans son *Opéra du Gueux*, et la société polie applaudit avec fureur au portrait qu'il traçait d'elle. Soixante-trois nuits de suite, la pièce fut jouée parmi un tonnerre de rires; les dames firent écrire les chansons sur leurs éventails, et l'actrice principale, dit-on, épousa un duc. Quelle satire! Les voleurs infestaient Londres, tellement qu'en 1728 la reine elle-même manqua d'être dévalisée; ils s'étaient formés en bandes ayant des officiers, un trésor, un chef, et se multipliaient, quoique toutes les six semaines on les envoyât par « charretées » à la potence. Voilà la société que Gay mit en scène; à son avis, elle valait la grande; on avait peine à l'en distinguer : manières, esprit, conduite, morale, dans l'une et l'autre, tout est semblable. « En fait de vices à la mode, on ne peut dire si les gentilshommes du grand chemin imitent les gentilshommes à la mode ou si les gentilshommes à la mode imitent les gentilshommes du grand chemin. » En quoi, par exemple, Peachum diffère-t-il d'un grand ministre? Il est comme lui chef d'une bande

de voleurs, il a comme lui un registre pour inscrire les vols, il reçoit comme lui de l'argent des deux mains, il fait comme lui prendre et pendre ses amis quand ses amis lui sont à charge, il se sert comme lui du langage parlementaire et des comparaisons classiques, il a comme lui de la gravité, de la tenue, et s'indigne éloquemment quand on soupçonne son honneur. Vous répondrez peut-être qu'il se dispute avec son associé au sujet des profits, et l'empoigne à la gorge?... Mais dernièrement sir Robert Walpole et lord Townshend se sont colletés sur une question pareille. Écoutez les instructions que Peachum donne à sa fille; ne sont-ce pas les propres maximes du monde? « Ayez des amans, mademoiselle; une femme doit savoir être mercenaire, quand même elle ne serait jamais allée à la cour ni dans une assemblée... Comment! vous épousez M. Macheath, et votre belle raison est que vous l'aimez? L'aimer! l'aimer! Je croyais que mademoiselle était trop bien élevée pour cela. Ma fille doit être pour moi ce qu'une dame de la cour est pour un ministre d'état, la clé de toute la bande. » Quant à M. Macheath, c'est le digne gendre d'un tel politique. S'il est moins brillant au conseil que dans l'action, cela convient à son âge. Trouvez-nous un jeune officier noble qui ait meilleure tournure ou fasse des actions plus belles. Il vole sur les grands chemins, voilà de la bravoure; il partage son butin avec ses amis, voilà de la générosité. « Vous voyez, messieurs, leur dit-il, je ne suis pas un simple ami de cour qui promet tout et ne donne rien. Que les courtisans se filoutent entre eux; nous du moins, messieurs, nous avons gardé assez d'honneur pour nous maintenir purs parmi les corruptions du monde. » Au reste, il est galant, il a une demi-douzaine de femmes, une douzaine d'enfans, il fréquente les mauvais lieux, il est aimable avec les beautés qu'il y rencontre, il a de l'aisance, il salue bien et à la ronde; il tourne à chacune son compliment : « Mademoiselle Slammkin, toujours votre abandon et cet air négligé du grand monde! Vous toutes, dames à la mode qui connaissez votre beauté, vous aimez le déshabillé. Mademoiselle Jenny, daignerez-vous accepter un petit verre? — Je ne bois jamais de liqueurs fortes, excepté quand j'ai la colique. — Justement l'excuse des dames à la mode : une personne de qualité a toujours la colique. » N'est-ce pas le vrai ton de la bonne compagnie? Et douterez-vous encore que M. Macheath soit un homme de qualité quand vous apprendrez qu'il a mérité d'être pendu et qu'il ne l'est pas? A cette preuve tout doit céder. Si pourtant vous en voulez une autre, il ajoutera qu' « en matière de conscience et de morale moisie il n'est point du tout vulgaire; cette considération-là rogne aussi peu sur ses profits et sur ses plaisirs que sur ceux d'aucun gentilhomme d'Angleterre. » Après un tel mot, il faut bien se rendre. N'objectez pas la saleté de ces mœurs; vous voyez bien qu'elle n'a rien de re-

butant, puisque la bonne compagnie s'en régale. Ces intérieurs de prison et de mauvais lieu, ces tripots, cette odeur de gin, ces marchandages d'entremetteuses et ces comptes de filous, rien ne dégoûte les dames, qui applaudissent dans leurs loges. Elles chantent les chansons de Polly; leurs nerfs n'ont peur d'aucun détail; elles ont déjà respiré ces senteurs de bouges dans les pastorales limées de l'aimable poète (1). Elles rient de voir Lucy qui montre sa grossesse à Macheath, et qui verse à Polly de la mort aux rats. Elles sont familières avec toutes les gracieusetés de la potence et toutes les gentillesses de la médecine. Mistress Trapes expose son métier devant elles, et se plaint d'avoir onze belles clientes entre les mains du chirurgien. M. Filch, un pilier de prison, dit qu'ayant remplacé « le faiseur d'enfans, devenu invalide, il a amassé quelque argent à procurer aux dames de l'endroit des grossesses pour leur obtenir un sursis. » Une verve atroce, aigrie d'ironie poignante, coule à travers l'œuvre comme un de ces ruisseaux de Londres dont Swift et Gay ont décrit les puanteurs corrosives; à cent ans de distance, elle déshonore encore le monde qui s'est éclaboussé et miré dans son bourbier.

II.

Ce n'étaient là que des dehors, et les bons observateurs, Voltaire par exemple, ne s'y sont point trompés. Entre la vase du fond et l'écume de la surface roulait le grand fleuve national, qui, s'épurant par son mouvement propre, laissait déjà voir par intervalles sa couleur vraie pour étaler bientôt la régularité puissante de sa course et la limpidité salubre de son eau. Il avançait dans son lit natal; chaque peuple a le sien et coule sur sa pente. C'est cette pente qui donne à chaque civilisation son degré et sa forme, et c'est elle qu'il faut tâcher de décrire et de mesurer.

Pour cela, nous n'avons qu'à suivre les voyageurs des deux pays qui à ce moment franchissent la Manche. Jamais l'Angleterre n'a regardé et imité davantage la France, ni la France l'Angleterre. Pour voir les courans distincts où glissait chacune des deux nations, il n'y avait qu'à ouvrir les yeux. A Paris, disait lord Chesterfield à son fils, recherchez la conversation polie; « elle tourne sur quelque sujet de goût, quelques points d'histoire, de critique et même de philosophie, qui conviennent mieux à des êtres raisonnables que les dissertations anglaises sur le temps et sur le whist. » En effet, nous nous sommes civilisés par la conversation; les Anglais, point. Sitôt que le Français sort du labeur machinal et de la grosse

(1) Voir les *Pastorales* de Gay.

vie physique, même avant d'en être sorti, il cause; c'est là son achèvement et son plaisir. A peine a-t-il échappé aux guerres de religion et à l'isolement féodal, il fait la révérence et dit son mot. Avec l'hôtel de Rambouillet, les salons s'ouvrent; le bel entretien qui va durer deux siècles commence; Allemands, Anglais, toute l'Europe novice ou balourde l'écoute, bouche béante, et de temps en temps essaie maladroitement de l'imiter. Qu'ils sont aimables, nos causeurs! Quel ménagement! quel tact inné! Avec quelle grâce et quelle dextérité ils savent persuader, intéresser, amuser, caresser la vanité malade, retenir l'attention distraite, insinuer la vérité dangereuse, et voler toujours à cent pieds au-dessus de l'ennui où leurs rivaux barbotent de tout leur poids natif! Mais surtout comme ils se sont déliés vite! D'instinct et sans effort, ils ont rencontré le geste aisé, la parole facile, l'élégance soutenue, le trait piquant, la clarté parfaite. Leurs phrases, encore compassées sous Balzac, se dégagent, s'allégent, s'élancent, courent, et sous Voltaire ont pris des ailes. Vit-on jamais pareil désir et pareil art de plaire? Les sciences pédantes, l'économie politique, la théologie, les habitantes renfrognées de l'Académie et de la Sorbonne, ne parlent qu'en épigrammes. L'*Esprit des Lois* de Montesquieu est aussi « l'esprit sur les lois. » Les périodes de Rousseau, qui enfanteront une révolution, ont été dix-huit heures tournées, polies, balancées dans sa tête. La philosophie de Voltaire pétille en millions d'étincelles. Toute idée doit devenir un bon mot; on ne pense plus qu'en saillies; il faut que toute vérité, la plus épineuse ou la plus sainte, devienne un joli jouet de salon, lancé, puis relancé comme un volant doré par les mains mignonnes des dames, sans faire tache sur les sabots de dentelle d'où pendent languissamment leurs bras fluets, sur les guirlandes que déroulent dans les panneaux les amours roses. Tout doit reluire, scintiller ou sourire. On atténue les passions, on affadit l'amour, on multiplie les bienséances, on outre le savoir-vivre. L'homme raffiné devient « sensible. » De sa douillette de taffetas, il tire incessamment le mouchoir brodé dont il essuiera le commencement d'une larme; il pose la main sur son cœur, il s'attendrit, il est devenu si délicat et si correct que les Anglais tour à tour le prennent pour une femmelette ou pour un maître de danse (1). Regardez de plus près cependant ce freluquet enrubanné qui roucoule les chansons de Florian dans un habit vert tendre. L'esprit de société qui l'a conduit dans ces fadaises l'a aussi conduit ailleurs, car la conversation, en France du moins, est une chasse aux idées. Encore aujourd'hui, dans la défiance et la tristesse des mœurs modernes, c'est à table, pendant le café, qu'apparaissent la haute po-

(1) *Evelina*, par miss Burney.

litique et la philosophie première. Penser, surtout penser vite, est une fête. L'esp it y trouve une sorte de bal ; jugez de quel empressement il s'y porte! Toute notre culture vient de là. A l'aurore du siècle, les dames, entre deux révérences, développent des portraits étudiés et des dissertations subtiles; elles entendent Descartes, goûtent Nicole, approuvent Bossuet. Bientôt les petits soupers commencent, et on y agite au dessert l'existence de Dieu. Est-ce que la théologie, la morale, mises en beau style ou en style piquant, ne sont pas des jouissances de salon et des parures de luxe? La verve s'y emploie, ondule et pétille comme une flamme légère au-dessus de tous les sujets dont elle se nourrit. Quel essor que celui du XVIIIe siècle! Jamais société fut-elle plus curieuse de hautes vérités, plus hardie à les chercher, plus prompte à les découvrir, plus ardente à les embrasser? Ces marquises musquées, ces fats en dentelles, tout ce joli monde paré, galant, frivole, court à la philosophie comme à l'Opéra; l'origine des êtres vivans et les anguilles de Needham, les aventures de Jacques le Fataliste et la question du libre arbitre, les principes de l'économie politique et les comptes de l'Homme aux quarante écus, tout est matière pour eux à paradoxes et à découvertes. Toutes les lourdes roches que les savans de métier taillaient et minaient péniblement à l'écart, entraînées et polies dans le torrent public, roulent par myriades, entrechoquées avec un bruissement joyeux, précipitées par un élan toujours plus rapide. Nulle barrière, nul heurt; on n'est point retenu par la pratique; on pense pour penser; les théories peuvent se déployer à l'aise. En effet, c'est toujours ainsi qu'en France on a causé. On y joue avec les vérités générales; on en retire agilement quelqu'une du monceau des faits où elle gît cachée, et on la développe; on plane au-dessus de l'observation dans la raison et la rhétorique; on se trouve mal et terre à terre tant qu'on n'est pas dans la région des idées pures. Et le XVIIIe siècle à cet égard continue le XVIIe. On avait décrit le savoir-vivre, la flatterie, la misanthropie, l'avarice: on examine la liberté, la tyrannie, la religion; on avait étudié l'homme en soi, on étudie l'homme abstrait. Les écrivains religieux et monarchiques sont de la même famille que les écrivains impies et révolutionnaires; Boileau conduit à Rousseau, et Racine à Robespierre. La raison oratoire avait formé le théâtre régulier et la prédication classique; la raison oratoire produit la déclaration des droits et le *Contrat social*. On se fabrique une certaine idée de l'homme, de ses penchans, de ses facultés, de ses devoirs, idée mutilée, mais d'autant plus nette qu'elle est plus réduite. D'aristocratique elle devient populaire; au lieu d'être un amusement, elle est une foi; des mains délicates et sceptiques, elle passe aux mains enthousiastes et grossières. D'un lustre de salon ils font un flambeau et une torche. Voilà le courant

sur lequel a vogué l'esprit français pendant deux siècles, caressé par les raffinemens d'une politesse exquise, amusé par un essaim d'idées brillantes, enchanté par les promesses des théories dorées, jusqu'au moment où, croyant toucher les palais de nuages qu'illuminait la distance, tout d'un coup il perdit terre et roula dans la tempête de la révolution.

Tout autre est la voie par laquelle a cheminé la civilisation anglaise. Ce n'est pas l'esprit de société qui l'a faite, c'est le sens moral, et la raison en est que l'homme là-bas est autre que chez nous. Nos Français qui en ce moment découvrent l'Angleterre en sont frappés. « En France, dit Montesquieu, je fais amitié avec tout le monde; en Angleterre, je n'en fais à personne. Il faut faire ici comme les Anglais, vivre pour soi, ne se soucier de personne, n'aimer personne, et ne compter sur personne. » Ce sont « des génies singuliers, » partant solitaires et tristes. « Ils sont recueillis, vivent beaucoup en eux-mêmes et pensent tout seuls. La plupart, avec de l'esprit, sont tourmentés par leur esprit même. Dans le dédain ou le dégoût de toutes choses, ils sont malheureux avec tant de sujets de ne l'être pas. » Et Voltaire, comme Montesquieu, revient incessamment sur l'énergie sombre de ce caractère. Il dit qu'à Londres il y a des journées de vent d'est où l'on se pend; il conte en frissonnant qu'une jeune fille s'est coupé la gorge, et que l'amant, sans rien dire, a racheté le couteau. Il est surpris de voir « tant de Timons, de misanthropes atrabilaires. De quel côté trouveront-ils leur voie? Il y en a une qui s'ouvre tous les jours plus large. » L'Anglais naturellement sérieux, méditatif et triste n'est point porté à regarder la vie comme un jeu ou comme un plaisir; il a les yeux habituellement tournés non vers le dehors et la nature riante, mais vers le dedans et vers les événemens de l'âme; il s'examine lui-même, il descend incessamment dans son intérieur, il se confine dans le monde moral, et finit par ne plus voir d'autre beauté que celle qui peut y luire; il pose la justice en reine unique et absolue de la vie humaine, et conçoit le projet d'ordonner toutes ses actions d'après un code rigide. Et les forces ne lui manquent pas dans cette entreprise, car l'orgueil en lui vient aider la conscience. Ayant choisi sa route lui seul et lui-même, il aurait honte de s'en écarter; il repousse les tentations comme des ennemis; il sent qu'il combat et triomphe (1), qu'il fait une œuvre difficile, qu'il est digne d'admiration, qu'il est un homme. D'autre part il se délivre de l'ennui, son ennemi capital, et contente son besoin d'action; le devoir conçu donne un em-

(1) « The consciousness of silent endurance, so dear to every Englishman, of standing out against something and not giving in. » *Tom Brown's School-days.*

ploi aux facultés et un but à la vie, provoque les associations, les fondations, les prédications, et, rencontrant des nerfs et des âmes plus endurcies, les lance, sans trop les faire souffrir, dans les longues luttes, à travers le ridicule et le danger. Le naturel réfléchi a donné la règle morale, le naturel batailleur donne la force morale. L'intelligence ainsi dirigée est plus propre que toute autre à comprendre le devoir; la volonté ainsi armée est plus capable que toute autre d'exécuter le devoir. C'est là la faculté fondamentale qu'on retrouve dans toutes les parties de la vie publique, enfouie, mais présente, comme une de ces roches primitives et profondes qui, prolongées au loin dans la campagne, donnent à tous les accidens du sol leur assiette et leur soutien.

III.

Au protestantisme d'abord, et c'est par cette structure d'esprit que l'Anglais est religieux. Traversez d'abord l'écorce rugueuse et déplaisante. Voltaire en rit, il s'amuse des criailleries des prédicans et du rigorisme des fidèles. « Point d'opéra, point de comédie, point de concert à Londres le dimanche; les cartes même y sont si expressément défendues, qu'il n'y a que les personnes de qualité et ce qu'on appelle les honnêtes gens qui jouent ce jour-là. » Il s'égaie aux dépens des anglicans, « si attentifs à recevoir ces dîmes, » des presbytériens, « qui ont l'air fâché et prêchent du nez, » des quakers, « qui vont dans leurs églises attendre l'inspiration de Dieu le chapeau sur la tête. » Mais n'y a-t-il rien à remarquer que ces dehors? Et croyez-vous connaître une religion, parce que vous connaissez des particularités de formulaire et de surplis? Il y a une foi commune sous toutes ces différences de sectes; quelle que soit la forme du protestantisme, son objet et son effet sont la culture du sens moral; c'est par là qu'il est ici populaire; principes et dogmes, tout l'approprie aux instincts de la nation. Le sentiment d'où tout part chez le réformé est l'inquiétude de la conscience; il se représente la justice parfaite, et sent que sa justice, telle quelle, ne subsistera point devant celle-là. Il pense au jugement final, et se dit qu'il y sera condamné. Il se trouble et se prosterne; il implore de Dieu le pardon de ses fautes et le renouvellement de son cœur. Il voit que, ni par ses désirs, ni par ses actions, ni par aucune cérémonie, ni par aucune institution, ni par lui-même, ni par aucune créature, il ne peut ni mériter l'un ni obtenir l'autre. Il a recours au Christ, le médiateur unique; il le supplie, il le sent présent, il se trouve par sa grâce justifié, élu, guéri, transformé, prédestiné. Ainsi entendue, la religion est une révolution morale; ainsi simplifiée, la religion

n'est qu'une révolution morale. Devant cette grande émotion, métaphysique et théologie, cérémonies et discipline, tout s'efface ou se subordonne, et le christianisme n'est plus que la purification du cœur. Regardez maintenant ces gens vêtus de brun qui nasillent le dimanche autour d'une boîte de bois noir, pendant qu'un homme en rabat, « avec l'air d'un Caton, » marmotte un psaume. N'y a-t-il rien dans leur cœur que des « billevesées » théologiques ou des phrases machinales? Il y a un grand sentiment, la vénération. Ce temple nu des dissidens, cet office réduit, cette église simple des anglicans, les laissent tout entiers à l'impression de ce qu'ils lisent et de ce qu'ils entendent, car ils entendent et ils lisent; la prière faite en langue vulgaire, les psaumes traduits en langue vulgaire, peuvent entrer à travers leurs sens jusqu'à leur âme. Ils y entrent, soyez-en sûr, et c'est pour cela qu'ils ont l'air si recueilli, car la race est par nature capable d'émotions profondes, disposée par la véhémence de son imagination à comprendre le grandiose et le tragique. Et cette Bible, qui est à leurs yeux la propre parole du Dieu éternel, leur en fournit. Je sais bien que pour Voltaire elle n'est qu'emphatique, décousue et ridicule; les sentimens dont elle est pleine sont hors de proportion avec les sentimens français. Ici, les auditeurs sont au niveau de son énergie et de sa rudesse. Les cris d'angoisse ou d'admiration de l'Hébreu solitaire, les transports, les éclats imprévus de passion sublime, la soif de la justice, les angoisses, le grondement des tonnerres et des justices de Dieu, viennent, à travers trente siècles, remuer ces âmes bibliques. Et leurs autres livres y aident. Ce *Prayer book* qui se transmet par héritage avec la vieille bible de famille fait entendre à tous, au plus lourd paysan, à l'ouvrier des mines, l'accent solennel de la prière vraie. La poésie naissante et la religion renaissante au XVIe siècle y ont imprimé leur gravité magnifique, et l'on y sent palpiter, comme dans Milton lui-même, la double inspiration qui alors souleva l'homme hors de lui-même, et le porta frémissant jusqu'au ciel. Les genoux plient quand on l'écoute. Cette confession de foi, ces *collects* prononcés pendant la maladie, devant le lit des mourans, en cas de malheur public et de deuil privé, ces hautes sentences d'une éloquence passionnée et soutenue, emportent l'homme dans je ne sais quel monde inconnu et auguste. Que de beaux gentilshommes bâillent, se moquent, et réussissent à ne pas comprendre : je suis sûr que, parmi les autres, beaucoup sont troublés. L'idée de la mort obscure et de l'océan infini où va descendre la pauvre âme fragile, la pensée de cette justice invisible, partout présente, partout prévoyante, sur laquelle s'appuie l'apparence changeante des choses visibles, les illuminent d'éclairs inattendus. Le monde corporel et ses

lois ne leur semblent qu'un fantôme et une figure; ils ne voient plus rien de réel que la justice, elle est le tout de l'homme comme de la nature. Voilà le sentiment profond qui, le dimanche, ferme les théâtres, interdit les plaisirs, remplit les églises; c'est lui qui perce la cuirasse de l'esprit positif et de la lourdeur corporelle. Ce marchand qui toute la semaine a compté des ballots ou aligné des chiffres, ce *squire* éleveur de bestiaux, qui ne sait que brailler, boire et sauter à cheval par-dessus des barrières, ces *yeomen*, ces *cottagers*, qui, pour se divertir, s'ensanglantent de coups de poing ou passent la tête dans un collier de cheval afin de faire assaut de grimaces, toutes ces âmes incultes, plongées dans la vie physique, reçoivent ainsi de leur religion la vie morale. Ils l'aiment; on le voit aux clameurs d'émeute qui montent comme un tonnerre sitôt qu'un imprudent touche ou semble toucher à l'église. On le voit à la vente des livres de piété protestans, le *Pilgrim's progress*, le *Whole duty of man*, seuls capables de se frayer leur voie jusqu'à l'appui de fenêtre du *yeoman* et du *squire*, où dorment, parmi les engins de pêche, quatre volumes, toute la bibliothèque. Vous ne remuerez les hommes de cette race que par des réflexions morales et des émotions religieuses. L'esprit puritain attiédi couve encore sous terre, et se jette du seul côté où se rencontrent l'aliment, l'air, la flamme et l'action.

On s'en aperçoit quand on regarde les sectes. En France, jansénistes et jésuites semblent des pantins de l'autre siècle occupés à se battre pour le divertissement de celui-ci. Ici les quakers, les indépendans, les baptistes, subsistent, sérieux, honorés, reconnus par l'état, illustrés par des écrivains habiles, par des savans profonds, par des hommes vertueux, par des fondateurs de nations (1). Leur piété fait leurs disputes; c'est parce qu'ils veulent croire qu'ils diffèrent de croyance; les seuls hommes sans religion sont ceux qui ne s'occupent pas de religion. Une foi immobile est bientôt une foi morte, et quand un homme devient sectaire, c'est qu'il est fervent. Ce christianisme vit, car il se développe; on voit la séve toujours coulante de l'examen et de la foi protestante rentrer dans de vieux dogmes desséchés depuis quinze cents ans. Voltaire arrivant ici est surpris de trouver des ariens, et parmi eux les premiers penseurs de l'Angleterre, Clarke, Newton lui-même. Ce n'est pas seulement le dogme, c'est le sentiment qui se renouvelle; par-delà les ariens spéculatifs perçaient les méthodistes pratiques, et derrière Newton et Clarke venaient Whitefield et Wesley.

Nulle histoire n'éclaire plus à fond le caractère anglais. En face de Hume, de Voltaire, ils fondent une secte monacale et convul-

(1) Penn.

sionnaire, et triomphent chez eux par le rigorisme et l'exagération, qui les perdraient chez nous. Wesley est un lettré, un érudit d'Oxford, et il croit au diable; il lui attribue des maladies, des cauchemars, des tempêtes, des tremblemens de terre. Sa famille a entendu des bruits surnaturels; son père a été poussé trois fois par un revenant; lui-même voit la main de Dieu dans les plus vulgaires événemens de la vie; un jour, à Birmingham, ayant été surpris par la grêle, il découvre qu'il reçoit cet avertissement parce qu'à table il n'a point exhorté les gens qui dînaient avec lui; quand il s'agit de prendre un parti, il tire au sort, pour se décider, parmi les textes de la Bible. A Oxford, il jeûne et se fatigue jusqu'à cracher le sang et manquer de mourir; sur le vaisseau, quand il part pour l'Amérique, il ne mange plus que du pain et dort par terre; il mène la vie d'un apôtre, donnant tout ce qu'il gagne, voyageant et prêchant toute l'année, et chaque année, jusqu'à quatre-vingt-huit ans; on calcule qu'il donna 30,000 livres sterling, qu'il fit cent mille lieues, et qu'il prêcha quarante mille sermons. Qu'est-ce qu'un pareil homme eût fait dans notre XVIII[e] siècle? Ici on l'écoute, on le suit; à sa mort, il avait quatre-vingt mille disciples; aujourd'hui il en a un million. Les inquiétudes de conscience qui l'ont jeté dans cette voie poussent les autres sur sa trace. Rien de plus frappant que les confessions de ses prédicateurs, la plupart gens du peuple et laïques : George Story a le *spleen,* rêve et réfléchit tristement, s'occupe à se dénigrer et à dénigrer les occupations humaines. Mark Bond se croit damné parce qu'étant petit garçon il a prononcé un blasphème; il lit et prie sans cesse et sans effet, et enfin, désespéré, s'enrôle avec l'espérance d'être tué. John Haime a des visions, hurle, et croit sentir le diable. Un autre, boulanger, a des scrupules parce que son maître continue à cuire le dimanche, se dessèche d'inquiétudes, et bientôt n'est plus qu'un squelette. Voilà les âmes timorées et passionnées qui fournissent matière à la religion et à l'enthousiasme. Elles sont nombreuses en ce pays, et c'est sur elles que la doctrine a prise. Wesley déclare « qu'un chapelet d'opinions numérotées n'est pas plus la foi chrétienne qu'un chapelet de grains enfilés n'est la sainteté chrétienne. La foi n'est point l'assentiment donné à une opinion, ni à un nombre quelconque d'opinions » : c'est la sensation de la présence divine, c'est la communication de l'âme avec le monde invisible, c'est le renouvellement complet et imprévu du cœur. « La foi justifiante comprend pour celui qui l'a non-seulement la révélation personnelle et la clarté intérieure, mais encore une ferme et solide assurance que le Christ est mort pour *son* péché, qu'il *l'*a aimé, qu'il a donné sa vie pour *lui.* » Le fidèle sent en lui-même l'attouchement d'une main supérieure et la naissance d'un être inconnu. L'ancien

homme a disparu, un homme nouveau a pris la place, pardonné, purifié, transfiguré, pénétré de joie et de confiance, incliné vers le bien avec autant de force qu'il était jadis entraîné vers le mal. Un miracle s'est fait, et à chaque instant, subitement, en toute circonstance, sans préparation, il peut se faire. Tout à l'heure peut-être tel pécheur, le plus envieilli, le plus endurci, sans l'avoir voulu. sans y avoir songé, va tomber pleurant, le cœur fondu par la grâce. Les sourdes pensées qui ont longuement fermenté dans ces imaginations mélancoliques éclatent tout d'un coup en orages, et le lourd tempérament brutal est secoué par des accès nerveux qu'il n'a jamais connus. Wesley, Whitefield et leurs prédicateurs allaient par toute l'Angleterre, prêchant aux pauvres, aux paysans, aux ouvriers, en plein air, quelquefois devant des congrégations de vingt mille personnes, et « le feu s'allumait dans tout le pays » sous leurs pas. Il y avait des sanglots, des cris. A Kingswood, Whitefield, ayant rassemblé les mineurs, race sauvage « et païenne, pire que les païens eux-mêmes, voyait les traînées blanches que les larmes faisaient en coulant sur leurs joues noires. » D'autres tremblaient ou tombaient; d'autres avaient des transports de joie, des extases. « Après le sermon, dit Thomas Oliver, mon cœur fut brisé, et je n'aurais pu exprimer le puissant désir que je sentais de la justice. Je sentais comme si j'aurais pu à la lettre m'envoler dans le ciel. » Le dieu et la bête que chacun de nous porte en soi étaient lâchés; la machine physique se bouleversait; l'émotion tournait à la folie, et la folie devenait contagieuse. A Everton, dit un témoin oculaire, « quelques-uns gémissaient, d'autres hurlaient tout haut. L'effet le plus général était une respiration bruyante, comme celle de gens à demi étranglés, et qui halètent pour avoir de l'air. Et en effet la plupart des cris étaient comme de créatures humaines qui meurent dans une angoisse amère. Beaucoup pleuraient sans bruit, d'autres tombaient comme morts... En face de moi, il y avait un jeune homme, un paysan vigoureux, frais et bien portant; en un moment, quand il paraissait ne penser à rien, il s'abattit avec une violence inconcevable. J'entendis le battement de ses pieds qui semblaient près de rompre les planches, tant les convulsions étaient fortes, pendant qu'il gisait au fond du banc... Je vis aussi un petit garçon bien bâti d'environ huit ans, qui hurlait par-dessus tous ses camarades; sa face était rouge comme l'écarlate; presque tous ceux sur qui Dieu mettait sa main devenaient ou très rouges, ou presque noirs. » Ailleurs une femme, choquée de cette démence, voulut sortir. « Elle n'avait pas fait quatre pas, qu'elle tomba par terre dans une agonie aussi violente que les autres. » Les conversions suivaient ces transports; les convertis payaient leurs dettes, quittaient l'ivrognerie,

lisaient la Bible, priaient et allaient exhorter les autres. Wesley les assemblait en sociétés, instituait des réunions d'examen et d'édification mutuelle, soumettait la vie spirituelle à une discipline méthodique, bâtissait des temples, choisissait des prédicateurs, fondait des écoles, organisait l'enthousiasme. Aujourd'hui encore ses disciples dépensent trois millions par an en missions dans toutes les parties du monde, et, sur les bords du Mississipi et de l'Ohio, les *shoutings* répètent le délire et les conversions de l'inspiration primitive. Le même instinct se révèle encore par les mêmes signes; la doctrine de la grâce subsiste toujours vivante, et la race, comme au XVIe siècle, met sa poésie dans l'exaltation du sens moral.

IV.

Une sorte de fumée théologique couvre et cache ce foyer ardent qui brûle en silence. Un étranger qui en ce moment visiterait le pays ne verrait dans cette religion qu'une vapeur suffocante de raisonnemens, de controverses et de sermons. Tous ces docteurs et prédicateurs célèbres, Barrow, Tillotson, South, Stillingfleet, Sherlock, Richard Bentley, Burnet, Baxter, Barclay, prêchent, dit Addison, comme des automates, du même ton, sans remuer les bras. Pour un Français, pour Voltaire, qui les lit, car il lit tout, quelle étrange lecture! Voici d'abord Tillotson, le plus autorisé de tous, sorte de père de l'église, tellement admiré que Dryden déclare avoir appris de lui l'art de bien écrire, et que ses sermons, seule propriété qu'il laisse à sa veuve, sont achetés par un libraire 2,500 livres sterling. En effet l'ouvrage est de poids; il y en a trois volumes in-folio, chacun de sept cents pages. Pour les ouvrir, il faut être critique de profession ou vouloir absolument faire son salut. Enfin nous les ouvrons. *Qu'il y a de la sagesse à être religieux:* c'est là son premier sermon, fort célèbre de son temps et qui commença sa fortune. « Cette phrase, dit-il, comprend deux termes qui ne sont point différens de sens, tellement qu'ils ne diffèrent que comme la cause et l'effet, lesquels, par une métonymie employée par tous les genres d'auteurs, sont souvent mis l'un pour l'autre. » Ce début inquiète; est-ce que par hasard ce grand écrivain serait un grammairien d'école? Poursuivons pourtant: « Ayant ainsi expliqué les mots, j'arrive maintenant à la proposition qu'ils forment, à savoir que la religion est le meilleur des savoirs et la meilleure des sagesses. Et je m'efforcerai d'établir cette vérité de trois façons: premièrement par une preuve directe, secondement en montrant par contraste la folie et l'ignorance de l'irréligion et du vice, troisièmement en défendant la religion contre les accusations ordinaires qui semblent la taxer d'ignorance ou de dé-

raison. Je commence par la preuve directe. » Là-dessus il donne ses divisions. Quel démonstrateur solide! on est tenté de le lire du pouce et non des yeux.

Quarante-deuxième sermon : contre la médisance. — « Premièrement j'examinerai la nature de ce vice et ce en quoi il consiste, secondement je considérerai jusqu'où s'étend la défense qui nous est faite de nous y livrer, troisièmement je montrerai le mal de cette habitude tant dans ses causes que dans ses effets, quatrièmement j'ajouterai quelques considérations supplémentaires pour en détourner les hommes, cinquièmement je donnerai quelques règles et directions qui serviront à l'éviter et à le guérir. » Quel style! Et il est partout pareil. Rien de vivant; c'est un squelette sec avec toutes ses attaches grossièrement visibles. Toutes les idées sont étiquetées et numérotées. Les scolastiques n'étaient pas pires. Ni verve ni véhémence, point d'esprit, point d'imagination, nulle idée originale et brillante, nulle philosophie, des citations d'érudit vulgaire, des énumérations de manuel. La lourde raison raisonnante arrive avec son casier de classification sur une grande vérité de cœur ou sur un mot passionné de la Bible, l'examine « positivement, puis négativement, » y démêle « un enseignement, puis un encouragement, » met chaque morceau sous une étiquette, patiemment, infatigablement, si bien que parfois il faut trois sermons complets pour achever la division et la preuve, et que chacun d'eux à l'exorde contient le mémento méthodique de tous les points traités et de tous les argumens fournis. Les disputes de notre Sorbonne ne se faisaient pas autrement. A la cour de Louis XIV, on l'eût pris pour un échappé de séminaire; Voltaire l'appellerait curé de village. Il a tout ce qu'il faut pour choquer les gens du monde, et il n'a rien de ce qu'il faut pour les attirer. C'est qu'il ne s'adresse point à des gens du monde, mais à des chrétiens; ses auditeurs n'ont pas besoin ni envie d'être piqués ou amusés; ils ne demandent pas des raffinemens d'analyse, des nouveautés en matière de sentimens. Ils viennent pour qu'on leur explique l'Écriture et qu'on leur prouve la morale. La force de leur zèle ne se manifeste que par le sérieux de leur attention. Que d'autres fassent du texte un prétexte; pour eux, il s'y attachent; c'est la parole même de Dieu, on ne peut trop s'y appesantir. Ils veulent qu'on cherche le sens de chaque mot, qu'on interprète le passage phrase à phrase, par lui-même, par ses alentours, par les passages semblables, par l'ensemble de la doctrine. Ils consentent à ce qu'on cite les diverses leçons, les diverses traductions, les diverses interprétations; ils sont contens de voir l'orateur se faire grammairien, helléniste, scoliaste. Ils ne se rebutent pas de toute cette poussière d'érudition qui s'échappe des in-folio

pour leur voler sur la figure. Et le précepte posé, ils exigent l'énumération de toutes les raisons qui l'appuient; ils veulent être convaincus, emporter dans leur tête une provision de bons motifs vérifiés pour toute la semaine. Ils sont venus là sérieusement, comme à leur comptoir ou à leur champ, pour s'ennuyer et abattre de la besogne, pour peiner et piocher consciencieusement dans la théologie et dans la logique, pour s'amender et s'améliorer. Ils seraient fâchés d'être éblouis. Leur grand sens et leur gros bon sens s'accommodent bien mieux des discussions froides; ils demandent des enquêtes et des rapports méthodiques en matière de morale comme en matière de douane, et traitent de la conscience comme du porto ou des harengs.

C'est en cela par exemple que Tillotson est admirable. Sans doute il est « pédant, » comme disait Voltaire; il a « toute la mauvaise grâce contractée à l'université : » il n'a point été « poli par le commerce des femmes, » il ne ressemble pas à ces prédicateurs français, académiciens, beaux diseurs, qui par un air de cour, par un Avent bien prêché, par les finesses d'un style épuré, gagnent le premier évêché vacant et la faveur de la bonne compagnie; mais il écrit en parfait honnête homme, on voit qu'il ne cherche point du tout la gloire d'orateur : il veut persuader solidement, rien de plus. On jouit de cette clarté, de ce naturel, de cette justesse, de cette loyauté entière. « La sincérité, dit-il quelque part, a tous les avantages de l'apparence et beaucoup d'autres encore. Si l'étalage d'une chose est bon en quelque façon, il est sûr que la sincérité est meilleure. En effet, pourquoi un homme dissimule-t-il ou semble-t-il être ce qu'il n'est pas, sinon parce qu'il est bon d'avoir la qualité qu'il veut prendre? Car contrefaire et dissimuler, c'est mettre sur soi l'apparence de quelque mérite. Or le meilleur moyen du monde pour un homme de paraître quelque chose, c'est d'être réellement ce qu'il veut paraître, outre que bien des fois il est aussi incommode de soutenir le semblant d'une bonne qualité que de l'avoir. Et si un homme ne l'a pas, il y a dix à parier contre un qu'on découvrira qu'il en est dépourvu, et alors tout son travail et toutes les peines qu'il a prises pour la feindre sont perdus. Il est difficile de jouer un rôle et de faire le comédien longtemps, car lorsque la vérité n'est pas au fond, le naturel s'efforcera toujours de revenir, percera et se trahira un jour ou l'autre. C'est pourquoi, si un homme juge à propos de sembler bon, qu'il le soit effectivement, et alors sa bonté apparaîtra de façon à ce que personne n'en doute, de sorte que, tout compte fait, la sincérité est la vraie sagesse. » On est tenté de croire un homme qui parle ainsi; on se dit : « Cela est vrai, il a raison, il faut agir comme il le dit. » L'impression qu'on reçoit est mo-

rale, non littéraire; le discours est efficace, non oratoire; il ne donne point un plaisir, il conduit vers une action.

Dans cette grande manufacture de morale, où chaque métier tourne aussi régulièrement que son voisin avec un bruit monotone, on en distingue deux qui résonnent plus haut et mieux que les autres, Barrow et South : non pas que la lourdeur leur manque; Barrow avait toute apparence d'un cuistre de collége, et s'habillait si mal qu'un jour, prêchant à Londres devant un auditoire qui ne le connaissait pas, il vit la congrégation presque entière quitter l'église à l'instant. Il expliquait le mot εὐχαριστεῖν en chaire avec tous les agrémens d'un dictionnaire, commentant, traduisant, divisant et subdivisant comme le plus hérissé des scoliastes, ne se souciant pas plus du public que de lui-même, si bien qu'une fois ayant parlé trois heures et demie devant le lord-maire, il répondit à ceux qui lui demandaient s'il n'était pas fatigué : « Oui, en effet, je commençais à être las d'être debout si longtemps. » Mais le cœur et l'esprit étaient si pleins et si riches que ses défauts se tournaient en puissance. Il eut une méthode et une clarté de géomètre (1), une fécondité inépuisable, une impétuosité et une ténacité de logique extraordinaires, écrivant le même sermon trois et quatre fois de suite, insatiable dans son besoin d'expliquer et de prouver, obstinément enfoncé dans sa pensée déjà regorgeante, avec une minutie de divisions, une exactitude de liaisons, une surabondance d'explications si étonnantes que l'attention de l'auditeur à la fin défaille, et que pourtant l'esprit tourne avec l'énorme machine, emporté et ployé comme par le poids roulant d'un laminoir.

Écoutez ses discours sur l'*amour de Dieu* et du *prochain*. On n'a jamais vu en Angleterre une plus copieuse et une plus véhémente analyse, une si pénétrante et si infatigable décomposition d'une idée en toutes ses parties, une logique plus puissante, qui enserre plus rigoureusement dans un réseau unique tous les fils d'un même sujet.

« Quoiqu'il ne puisse arriver à Dieu ni bien ni avantage qui augmente sa félicité naturelle et inaltérable, ni mal ou dommage qui la diminue (car il ne peut être réellement plus ou moins riche, ou glorieux, ou heureux qu'il ne l'est, et nos désirs ou nos craintes, nos puissances ou nos peines, nos projets ou nos efforts n'y peuvent rien et n'y contribuent en rien), cependant il a déclaré qu'il y a certains objets et intérêts que par pure bonté et condescendance il affectionne et poursuit comme les siens propres, et comme si effectivement il recevait un avantage de leur bon succès ou souffrait un tort de leur mauvaise issue; qu'il désire sérieusement certaines choses et s'en réjouit grandement, qu'il désapprouve certaines autres choses et en est grièvement offensé, par exemple qu'il porte une affection

(1) Il était mathématicien du premier ordre, et avait cédé sa chaire à Newton.

paternelle à ses créatures et souhaite sérieusement leur bien-être, et se plaît à les voir jouir des biens qu'il leur a préparés; que pareillement il est fâché du contraire, qu'il a pitié de leur misère, qu'il s'en afflige, que par conséquent il est très satisfait lorsque la piété, la paix, l'ordre, la justice, qui sont les principaux moyens de notre bien-être, sont florissans; qu'il est fâché lorsque l'impiété, l'injustice, la dissension, le désordre, qui sont pour nous des sources certaines de malheur, règnent et dominent; qu'il est content lorsque nous lui rendons l'obéissance, l'honneur et le respect qui lui sont dus; qu'il est hautement offensé lorsque notre conduite à son égard est injurieuse et irrévérencieuse par les péchés que nous commettons et par le viol que nous faisons de ses plus justes et plus saints commandemens, de sorte que nous ne manquons point de matière suffisante pour témoigner à la fois par nos sentimens et nos actions notre bon vouloir envers lui, et nous nous trouvons capables non-seulement de lui souhaiter du bien, mais encore en quelque façon de lui en faire en concourant avec lui à l'accomplissement des choses qu'il approuve et dont il se réjouit. »

Cet enchevêtrement vous lasse, mais quelle force et quel élan dans cette pensée si méditée et si complète! La vérité ainsi appuyée sur toutes ses assises ne saurait plus être ébranlée. Et remarquez que la rhétorique est absente. Il n'y a point d'art ici; tout l'artifice de l'orateur consiste dans la volonté de bien expliquer et de bien prouver ce qu'il veut dire. Même il est négligé, naïf, et justement cette naïveté l'élève jusqu'au style antique. Vous trouveriez chez lui telle image qui semble appartenir aux plus beaux temps de la simplicité et de la majesté latines. « Nous pouvons observer, dit-il, que c'est ordinairement dans le milieu des cités, aux endroits les mieux garantis, les plus beaux et les plus marquans, qu'on choisit une place pour les statues et les monumens dédiés à la mémoire des hommes de bien qui ont noblement mérité de leur patrie; pareillement nous devrions dans le cœur et le centre de notre âme, dans le meilleur et le plus riche de ses logis, dans les endroits les plus exposés à la vue ordinaire et les mieux défendus contre les invasions des pensées mondaines, élever des effigies vivantes et des commémorations durables de la bonté de Dieu. » Il y a ici comme une effusion de gratitude, et sur la fin du discours, quand on le croit épuisé, l'épanchement devient plus abondant par l'énumération des biens infinis, où nous nageons comme les poissons dans la mer, sans les apercevoir, parce que nous en sommes entourés et inondés. Pendant dix pages, l'idée déborde en une seule phrase continue du même tour, sans crainte de l'entassement et de la monotonie, en dépit de toutes les règles, tant le cœur et l'imagination sont comblés et contens d'apporter et d'amasser toute la nature comme une seule offrande « devant celui qui, par ses nobles fins et sa façon obligeante de donner, surpasse ses dons eux-mêmes et les augmente de beaucoup,

qui, sans être contraint par aucune nécessité, ni tenu par aucune loi ou par aucun contrat préalable, ni conduit par des raisons extérieures, ni engagé par nos mérites, ni fatigué par nos importunités, ni poussé par les passions importunes de la pitié, de la honte et de la crainte, comme nous avons coutume de l'être, ni flatté par des promesses de récompense, ni séduit par l'attente de quelque avantage qui pourrait lui revenir, mais étant maître absolu de ses propres actions, seul législateur et conseiller de lui-même, se suffisant, et incapable de recevoir un accroissement quelconque de son parfait bonheur, tout volontairement et librement, par pure bonté et générosité, se fait notre ami et notre bienfaiteur, prévient non-seulement nos désirs, mais encore nos idées, surpasse non-seulement nos mérites, mais nos désirs et même nos imaginations, par un épanchement de bienfaits que nul prix ne peut égaler, que nulle reconnaissance ne peut payer, n'ayant d'autre objet en nous les conférant que notre bien effectif et notre félicité, notre profit et notre avantage, notre plaisir et notre contentement. »

La force du zèle et le manque de goût, tels sont les traits communs à toute cette éloquence. Quittons ce mathématicien, homme de cabinet, homme antique, qui prouve trop et s'acharne, et voyons parmi les gens du monde celui qu'on appelait « le plus spirituel » des ecclésiastiques, Robert South, homme aussi différent de Barrow par son caractère et sa vie que par ses œuvres et son esprit, tout armé en guerre, royaliste passionné, partisan du droit divin et de l'obéissance passive, controversiste acrimonieux, diffamateur des dissidens, adversaire de l'acte de tolérance, et qui ne refusa jamais à ses inimitiés la licence d'une injure ou d'un mot cru. A côté de lui, le père Bridaine, qui nous sembla si rude, était poli. Ses sermons ont l'air d'une conversation, d'une conversation du temps, et vous savez de quel style on causait à ce moment en Angleterre. Il n'y a point d'image populaire et passionnée dont il ait peur. Il expose les petits faits vulgaires avec leurs détails bas et frappans. Il ose toujours, il ne se gêne jamais; il est peuple. Il a le style de l'anecdote, saillant, brusque, avec les changemens de ton, les gestes énergiques, bouffons et toutes les originalités, les violences et les témérités. Il ricane en chaire, il invective, il se fait mime et comédien. Il peint les gens comme s'il les avait sous les yeux. Le public les reconnaîtra dans la rue; il n'y a plus qu'à écrire des noms sous ses portraits. Lisez ce morceau sur les tartufes. « Supposez un homme infiniment ambitieux et également rancunier et malicieux, quelqu'un qui empoisonne les oreilles des grands par des chuchotemens venimeux et s'élève par la chute de gens qui valent mieux que lui. Pourtant, s'il s'avance avec une mine de vendredi et une face

de carême, avec un « doux Jésus! » et une complainte gémissante sur les vices du siècle, oh! alors c'est un saint sur la terre, un Ambroise, un Augustin, non pour la science des livres, qui est une chose toute terrestre, une drogue (car, hélas! ils sont au-dessus d'elle, ou du moins elle est au-dessus d'eux), mais pour le zèle et les jeûnes, et les yeux dévotement levés au ciel, et la sainte rage contre les péchés d'autrui. Et heureuses ces personnes religieuses, ces dames qui peuvent avoir pour confesseurs de tels hommes, si pleins d'abnégation, si prospères, si capables! Et trois fois heureuses les familles où ils daignent prendre leur collation du vendredi, pour prouver au monde quelle abstinence chrétienne, quelle vigueur antique, quel zèle pour les mortifications il y a dans l'abandon d'un dîner qui leur rend l'estomac plus dispos pour le souper! » Un homme qui a ce franc parler devait louer la franchise; il l'a louée avec l'ironie poignante, avec la brutalité de Wycherley. La chaire avait le sans-façon et la rudesse du théâtre, et, dans cette peinture des braves gens énergiques que le monde taxe de mauvais caractères, on retrouvait la familiarité âcre du *Plain-Dealer*. « Certainement il y a des gens qui ont une mauvaise raideur naturelle de langue, en sorte qu'ils ne peuvent point se mettre au pas et applaudir ce vaniteux ou ce hâbleur qui fait la roue, se loue lui-même et conte d'insipides histoires à son propre éloge pendant trois ou quatre heures d'horloge, pendant qu'en même temps il vilipende le reste du genre humain et lui jette de la boue. — Il y a aussi certains hommes singuliers et d'un mauvais caractère qu'on ne peut engager, par crainte ni espérance, par froncemens de sourcils ni sourires, à se laisser mettre sur les bras quelque parente de rebut, quelque nièce délaissée, mendiante, d'un lord ou d'un grand spirituel ou temporel. — Enfin il y a des gens d'un si mauvais caractère, qu'ils jugent très légitime et très permis d'être sensibles quand on leur fait tort et qu'on les opprime, quand on diffame leur bonne renommée et quand on nuit à leurs justes intérêts, et qui par surcroît osent déclarer ce qu'ils pensent et sentent, et ne sont point des bêtes de somme pour porter humblement ce qu'on leur jette sur le dos, ni des épagneuls pour lécher le pied qui les frappe et pour remercier le bon seigneur qui leur confère toutes les faveurs d'arrière-train. » Dans ce style saugrenu, tous les coups portent : on dirait un assaut de boxe où les ricanemens accueillent les meurtrissures; mais regardez l'effet de ces trivialités de butors. On sort de là l'âme remplie de sentimens énergiques; on a vu les objets eux-mêmes, tels qu'ils sont, sans déguisement; on se trouve froissé, mais empoigné par une main vigoureuse. Cette chaire agit, et en effet, si on la compare à la chaire française, tel est son caractère.

Ces sermons n'ont point l'art et l'artifice, la correction, la mesure des sermons français; ils ne sont pas comme eux des monumens de style, de composition, d'agrément, de science dissimulée, d'imagination tempérée, de logique déguisée, de goût continu, de proportion exquise, égaux aux harangues du *forum* romain ou de l'*agora* athénienne. Ils ne sont point classiques. C'est qu'ils sont pratiques. Il fallait cette grosse pioche du travail, rudement maniée et tout encrassée de rouille pédantesque, pour creuser dans cette civilisation grossière. L'élégant jardinage français n'y eût rien fait. Si Barrow est redondant, Tillotson pesant, South trivial, le reste illisible, ils sont tous convaincans; leurs discours ne sont point des modèles d'éloquence, mais des instrumens d'édification. Leur gloire n'est point dans leurs livres, mais dans leurs œuvres. Ils ont fait des mœurs et non des écrits.

Ce n'est pas tout de former les mœurs, il faut défendre les croyances. Avec le vice il faut combattre le doute, et la théologie accompagne le sermon. Elle pullule à ce moment en Angleterre. Anglicans, presbytériens, indépendans, quakers, baptistes, antitrinitariens, se réfutent « avec autant de cordialité qu'un janséniste damne un jésuite, » et ne se lassent pas de fabriquer des armes de combat. Qu'y a-t-il à prendre ou à garder dans tout cet arsenal? En France du moins, la théologie est belle; les plus fines fleurs de l'esprit et du génie s'y sont épanouies sur les ronces de la scolastique; si le sujet rebute, la parure attire. Pascal et Bossuet, Fénelon et La Bruyère, Voltaire, Diderot et Montesquieu, amis et ennemis, tous y ont prodigué toutes leurs perles et tout leur or. Sur la trame usée des doctrines arides, le XVIIe siècle a brodé une majestueuse étole de pourpre et de soie, et le XVIIIe siècle, qui la chiffonne et la déchire, la disperse en milliers de fils d'or qui chatoient comme une robe de bal. Ici tout est lourd, plat et triste; les grands hommes eux-mêmes, Addison et Locke, lorsqu'ils se mêlent de défendre le christianisme, deviennent plats et ennuyeux. Depuis Chillingworth jusqu'à Paley, les apologies, réfutations, expositions, discussions, pullulent et font bâiller; ils raisonnent bien, et c'est tout. Le théologien entre en campagne contre les papistes au XVIIe siècle, contre les déistes au XVIIIe, en tacticien, selon les règles, prend position sur un principe, établit tout à l'entour une maçonnerie d'argumens, recouvre le tout de textes, et chemine paisiblement sous terre dans les longs boyaux qu'il a creusés; on approche, et l'on voit sortir une sorte de pionnier pâle, le front contracté, les mains raidies, les habits sales; il est satisfait, il se croit à l'abri de toute attaque; ses yeux fichés en terre n'ont pas vu à côté de son bastion le large chemin commode par lequel l'ennemi va le tourner et le surprendre. Une sorte de mé-

diocrité incurable les retient la bêche à la main dans des tranchées où personne ne passera. Ils n'entendent ni leurs textes ni leurs formules. Ils sont impuissans dans la critique et la philosophie. Ils traitent les figures poétiques des Écritures, les audaces de style, les à peu près de l'improvisation, les émotions hébraïques et mystiques, les subtilités et les abstractions de la métaphysique alexandrine avec une précision de juristes et de psychologues. Ils veulent absolument faire de l'Évangile un code exact de prescriptions et de définitions combinées par des législateurs en parlement. Ouvrez le premier venu, un des plus anciens, John Hales (1634). Il commente un passage de saint Matthieu où il est question d'une chose défendue le jour du sabbat. Quelle était cette chose? « Était-ce d'aller dans le blé? ou d'en éplucher les épis? ou d'en manger? » Là-dessus les divisions et les argumentations pleuvent par myriades. Prenez les plus célèbres. Sherlock, appliquant la psychologie nouvelle, invente une explication de la Trinité, et suppose trois âmes divines, chacune d'elles ayant conscience de ce qui se passe dans les deux autres. Stillingfleet réfute Locke, qui pensait que l'âme, à la résurrection, quoique ayant un corps, n'aura peut-être pas précisément le corps dans lequel elle aura vécu. Allez jusqu'au plus illustre, au savant Clarke, mathématicien, philosophe, érudit, théologien : il s'occupe à refaire l'arianisme. Le grand Newton lui-même commente l'Apocalypse et prouve que le pape est l'Antechrist. Ils ont beau avoir du génie; dès qu'ils touchent à la religion, ils redeviennent surannés, bornés; ils n'avancent pas, ils sont aheurtés, et obstinément choquent leur tête à la même place. Génération après génération, ils viennent s'enterrer dans le trou héréditaire avec une patience et une conscience anglaises, pendant qu'une lieue plus loin l'ennemi défile : cependant on consulte dans le trou; on le fait carré, puis rond, on le revêt de pierres, puis de briques, et on s'étonne de voir que malgré tous les expédiens l'ennemi peut avancer toujours. J'ai lu une foule de ces traités, et je n'en ai pas retiré une idée. On s'afflige de voir tant de travail perdu; on s'étonne que pendant tant de générations des hommes si vertueux, si zélés, si réfléchis, si loyaux, si bien munis de lectures, si bien exercés par la discussion, ne soient parvenus qu'à remplir des bas-fonds de bibliothèques. On rêve tristement à cette seconde scolastique, et l'on finit par découvrir que si elle s'est trouvée sans effet dans le royaume de la science, c'est qu'elle ne s'employait véritablement qu'à féconder le royaume de l'action.

Tous ces spéculatifs ne sont tels qu'en apparence. Ce sont des apologistes et non pas des chercheurs. Ils se préoccupent non de la vérité, mais de la morale. Ils s'alarmeraient de traiter Dieu comme une hypothèse et la Bible comme un document. Ils verraient une

disposition vicieuse dans la large indifférence du critique et du philosophe. Ils auraient des remords de conscience, s'ils se lançaient sans arrière-pensée dans le libre examen. En effet, il y a une sorte de péché dans l'examen vraiment libre, puisqu'il suppose le doute, chasse le respect, pèse le bien et le mal dans la même balance, et accepte également toutes les doctrines, scandaleuses ou édifiantes, sitôt qu'elles sont prouvées. Ils écartent ces spéculations dissolvantes; ils les regardent comme des occupations d'oisifs; ils ne cherchent dans le raisonnement que des motifs et des moyens de se bien conduire. Ils ne l'aiment pas pour lui-même, ils le répriment dès qu'il veut être indépendant; ils exigent que la raison soit chrétienne et protestante, ils la démentiraient sous une autre forme; ils la réduisent à l'humble rôle de servante, et lui donnent pour souverain leur sens intime biblique et utilitaire. En vain, au commencement du siècle, les libres penseurs s'élèvent; quarante ans plus tard (1), ils sont noyés dans l'oubli. Le déisme et l'athéisme ne sont ici qu'une éruption passagère que le mauvais air du grand monde et le trop-plein des forces natives développent à la surface du corps social. Les professeurs d'irréligion, Toland, Tindal, Mandeville, Bolingbroke, rencontrent des adversaires plus forts qu'eux. Les chefs de la philosophie expérimentale (2), les plus doctes et les plus accrédités entre les érudits du siècle (3), les écrivains les plus spirituels, les plus aimés et les plus habiles (4), toute l'autorité de la science et du génie s'emploie à les abattre. Les réfutations surabondent. Chaque année, selon la fondation de Robert Boyle, des hommes célèbres par leur talent ou leur savoir viennent prêcher à Londres huit sermons « pour établir la religion chrétienne contre les athées, les théistes, les païens, les mahométans et les juifs. » Et ces apologies sont solides, capables de convaincre un esprit libéral, infaillibles pour convaincre un esprit moral. Les ecclésiastiques qui les écrivent, Clarke, Bentley, Law, Watt, Warburton, Butler, sont au niveau de la science et de l'intelligence laïques. Par surcroît les laïques les aident. Addison compose la *Défense du Christianisme*, Locke la *Conformité du Christianisme et de la Raison*, Ray *la Sagesse de Dieu manifestée dans les œuvres de la création*. Par-dessus ce concert de voix perce une voix stridente : Swift, de sa terrible ironie, complimente les coquins élégans qui ont eu la salutaire idée d'abolir le christianisme. Quand ils seraient dix fois plus nombreux, ils n'en viendraient pas à bout, car

(1) Burke, 133, *Réflexions*.
(2) Ray, Boyle, Barrow, Newton.
(3) Bentley, Clarke, Warburton, Berkeley.
(4) Locke, Addison, Swift, Johnson, Richardson.

ils n'ont pas de doctrine qu'ils puissent mettre à sa place. La haute spéculation, qui seule peut en tenir lieu, s'est montrée ou déclarée impuissante. De toutes parts les conceptions philosophiques avortent ou languissent. Si Berkeley en rencontre une, la suppression de la matière, c'est isolément, sans portée publique, par un coup d'état théologique, en homme pieux qui veut ruiner par la base l'immortalité et le matérialisme. Newton atteint tout au plus une idée manquée de l'espace, il n'est que mathématicien. Locke, presque aussi pauvre (1), tâtonne, hésite, n'a guère que des conjectures, des doutes, des commencemens d'opinion, que tour à tour il avance et retire, sans en voir les suites lointaines, et surtout sans rien pousser à bout. En somme, il s'interdit les hautes questions et se trouve fort porté à nous les interdire. Il a fait son livre pour savoir « quels objets sont à notre portée ou au-dessus de notre compréhension. » Ce sont nos limites qu'il cherche; il les rencontre vite et ne s'en afflige guère. Enfermons-nous dans notre petit domaine et travaillons-y diligemment. « Notre affaire en ce monde n'est pas de connaître toutes choses, mais celles qui regardent la conduite de notre vie. » Si Hume, plus hardi, va plus loin, c'est sur la même route; il ne conserve rien de la haute science; c'est la spéculation entière qu'il abolit; à son avis, nous ne connaissons ni substances, ni causes, ni lois; quand nous affirmons qu'un fait est attaché à un fait, c'est gratuitement, sans preuve valable, par la force de la coutume; « les événemens semblent être par nature isolés et séparés; » si nous leur attribuons un lien, c'est notre imagination qui le fabrique; il n'y a de vrai que le doute, encore faut-il en douter; la conclusion est que nous ferons bien de purger notre esprit de toute théorie et de ne croire que pour agir. Examinons nos ailes, mais pour les couper, et bornons-nous à marcher avec nos jambes. Un pyrrhonisme aussi achevé n'est bon qu'à rejeter le public vers les croyances établies. En effet, l'honnête Reid s'alarme; il voit la société qui se dissout, Dieu qui disparaît en fumée, la famille qui s'évapore en hypothèses; il réclame en père de famille, en bon citoyen, en homme religieux, et institue le sens commun comme souverain juge de la vérité. Rarement, je crois, dans ce monde la spéculation est tombée plus bas. Reid n'entend même pas les systèmes qu'il discute; il lève les bras au ciel quand il essaie d'exposer Aristote et Leibnitz. Si quelque corps municipal commandait un système, ce serait cette philosophie de marguilliers. Au fond, les gens de ce pays ne se soucient pas de métaphysique; pour les intéresser, il faut qu'elle se réduise à la psychologie. A ce titre, elle est une science d'observation, positive et

(1) *Paupertina philosophia* (Leibnitz).

utile comme la botanique; encore les meilleurs fruits qu'ils en retirent, c'est la théorie des sentimens moraux. C'est dans ce domaine que Shaftesbury, Hutcheson, Price, Smith, Ferguson et Hume lui-même travaillent de préférence; c'est là qu'ils ont trouvé leurs idées les plus originales et les plus durables. Là-dessus l'instinct public est si fort qu'il enrôle les plus indépendans à son service, et ne leur permet de découvertes que celles qui tournent à son profit. Sauf deux ou trois, littérateurs par excellence, et qui d'esprit sont français ou francisés, ils ne se préoccupent que de morale. C'est cette pensée qui rallie autour du christianisme toutes les forces que Voltaire tourne contre lui en France. Ils le défendent tous au même titre comme lien de la société civile et comme appui de la vertu privée. Jadis l'instinct le soutenait; à présent l'opinion le consacre, et c'est la même force secrète qui par un travail insensible ajoute maintenant l'autorité de l'opinion à la pression de l'instinct. C'est le sens moral qui, après lui avoir gardé la fidélité des basses classes, lui a conquis l'assentiment des hautes intelligences. C'est ce sens moral qui de la conscience publique le fait passer dans le monde littéraire, et de populaire le rend officiel.

V.

A regarder de loin la constitution anglaise, on ne se douterait guère de cette inclination publique; à regarder de près la constitution, on l'aperçoit d'abord. Elle semble un amas de priviléges, c'est-à-dire d'injustices consacrées; la vérité est qu'elle est un corps de contrats, c'est-à-dire de droits reconnus. Chacun a le sien, petit ou grand, qu'il défend de toute sa force. Ma terre, mon bien, mon droit garanti par ma charte, quel qu'il soit, suranné, indirect, inutile, privé, public, personne n'y touchera, ni roi, ni lords, ni communes; il s'agit d'un écu, je le défendrai comme un million : c'est ma personne qu'on entame. Je quitterai mes affaires, je perdrai mon temps, je jetterai mon argent, j'entreprendrai des ligues, je paierai des amendes, j'irai en prison, je mourrai à la peine : il n'importe; je n'aurai pas fait de lâcheté, je n'aurai pas plié sous l'injustice, je n'aurai pas cédé une seule parcelle de mon droit.

C'est par ce sentiment qu'on conquiert et qu'on garde la liberté politique. C'est ce sentiment qui, après avoir renversé Charles Ier et Jacques II, se précise en principes dans la déclaration de 1688, et se développe chez Locke en démonstrations. Au commencement de toute société, dit-il, il faut poser l'indépendance de l'homme. Chacun a par nature et primitivement le droit d'acquérir, de juger, de punir, de faire la guerre, de gouverner sa famille et ses gens. La

société n'est qu'un contrat ultérieur entre de petits souverains préétablis, qui, ayant traité et transigé entre eux, « conviennent de former une communauté pour vivre avec sûreté, paix et bien-être les uns avec les autres, pour jouir avec sécurité de leurs biens, et pour être mieux protégés contre ceux qui ne sont pas de leur ligue. Ceux qui sont unis en un seul corps, qui ont une loi commune établie et une judicature à laquelle ils puissent en appeler, et en outre une autorité pour punir les délinquans, sont en société civile les uns avec les autres. » Des arbitres, des règles d'arbitrage, voilà tout ce que leur fédération peut leur imposer. Ce sont des hommes libres qui, ayant traité entre eux, sont encore libres. Leur société ne fonde pas leurs droits, elle les garantit. Et les actes officiels soutiennent ici la théorie abstraite. Quand le parlement déclare le trône vacant, son premier argument est que le roi a violé « le contrat originel » par lequel il était roi. Quand les communes intentent un procès à Sacheverell, c'est pour soutenir publiquement (1) que « la constitution d'Angleterre est fondée sur un contrat, et que les sujets de ce royaume ont, dans leurs diverses capacités publiques et privées, un titre aussi légal à la possession des droits qui leur sont reconnus par la loi que le prince à la possession de sa couronne. » Quand lord Chatam défend l'élection de Wilkes, c'est en établissant que « les droits des moindres sujets comme des plus grands reposent sur la même base, l'inviolabilité de la loi commune, et que si le peuple perd ses droits, ceux de la pairie deviendront bientôt insignifians. » Ce n'est point une supposition, ni une philosophie qui les fonde, c'est un acte et un fait, j'entends la grande charte, la pétition des droits, l'acte de l'*habeas corpus,* et tout le corps des lois votées en parlement. Ces droits sont là, inscrits sur des parchemins, consacrés dans des archives, signés, scellés, authentiques; celui du fermier et celui du prince sont couchés sur la même page, de la même encre, par le même scribe; tous deux traitent de pair sur ce vélin; la main gantée y touche la main calleuse. Ils ont beau être inégaux, ils ne le sont que par accord réciproque; le paysan est aussi maître dans sa chaumière, avec son pain de seigle et ses neuf shillings par semaine (2), que le duc de Marlborough dans son Blenheim-Castle, avec ses 90,000 livres sterling par an de places et de pensions.

Voilà des hommes debout et prêts à se défendre. Suivez ce sentiment du droit dans le détail de la vie politique; la force du tempérament brutal et des passions concentrées ou sauvages vient lui

(1) Discours du général Stanhope, un des *managers*.
(2) De Foe.

fournir des armes. Si vous assistez à une élection, la première chose que vous aperceviez, ce sont des tables pleines (1). On s'empiffre aux frais du candidat; l'ale, le gin et l'eau-de-vie coulent en plein air; la mangeaille descend dans les ventres électoraux, les trognes deviennent rouges. Mais en même temps elles deviennent furieuses. « A chaque verre qu'ils entonnent, leur animosité croît. Maint honnête homme, qui auparavant était aussi inoffensif qu'un lapin apprivoisé, une fois rempli, devient aussi dangereux qu'une couleuvrine chargée. » Le débat devient une lutte, et l'instinct batailleur, une fois lâché, a besoin de coups. Les candidats s'enrouent l'un contre l'autre. On les promène en l'air sur des fauteuils, au grand péril de leur cou; la foule hue, applaudit et s'échauffe par le mouvement, la contradiction, le tapage; les grands mots patriotiques ronflent, la colère et la boisson enflent les veines, les poings se serrent, les gourdins travaillent, et des passions de bouledogues manœuvrent les grands intérêts du pays; qu'on prenne garde de les tourner contre soi; lords, communes ou roi, elles n'épargneront personne, et quand le gouvernement voudra opprimer un homme en dépit d'elles, elles contraindront le gouvernement à abroger sa loi.

On ne les musellera pas, car elles s'enorgueillissent de ne pas être muselées. L'orgueil ici s'ajoute à l'instinct pour défendre le droit. Chacun sent que « sa maison est son château, » et que la loi veille à sa porte. Chacun se dit qu'il est à l'abri de l'insolence privée, que l'arbitraire public n'arrivera pas jusqu'à lui, qu'il « a son corps, » qu'il peut répondre à des coups par des coups, à des blessures par des blessures, qu'il sera jugé par un jury indépendant et d'après une loi commune à tous. « Quand un homme en Angleterre, dit Montesquieu, aurait autant d'ennemis qu'il a de cheveux sur la tête, il ne lui en arriverait rien. Les lois n'y étant pas faites pour un particulier plutôt que pour un autre, chacun se regarde comme monarque, et les hommes dans cette nation sont plutôt des confédérés que des concitoyens. » Cela va si loin, « qu'il n'y a guère de jour où quelqu'un ne perde le respect au roi d'Angleterre... Dernièrement milady Bell Molineux, maîtresse fille, envoya arracher les arbres d'une petite pièce de terre que la reine avait achetée pour Kensington, et lui fit procès sans avoir jamais voulu, sous quelque prétexte, s'accommoder avec elle, et fit attendre le secrétaire de la reine trois heures... » Quand ils viennent en France, ils sont tout étonnés de voir le régime du bon plaisir, la Bastille, les lettres de cachet, un gentilhomme qui n'ose résider sur sa terre, à la campagne, par crainte de l'intendant, un écuyer de la maison du roi qui, pour une

(1) Goldsmith, Hogarth.

coupure de rasoir, tue impunément un pauvre barbier (1). Chez eux, « aucun citoyen ne craint aucun citoyen. » Causez avec le premier venu, vous verrez combien cette sécurité relève leurs cœurs et leurs courages. Tel matelot qui mène Voltaire en barque, et demain sera *pressé* pour la flotte, se préfère à lui et le regarde avec compassion en recevant son écu. L'énormité de l'orgueil éclate à chaque pas et à chaque page. Un Anglais, dit Chesterfield, se croit en état de battre trois Français. Ils diraient volontiers qu'ils sont, dans le troupeau des hommes, comme des taureaux dans un troupeau de bœufs. Vous les entendez s'enorgueillir de leurs coups de poing, de leur viande, de leur ale, de tout ce qui peut entretenir la force et la fougue de la volonté virile. « Le *roastbeef* et la bière (2) font des bras plus forts que l'eau claire et les grenouilles. » Aux yeux de la foule, leurs voisins sont des perruquiers affamés, papistes et serfs, sortes de créatures inférieures qui n'ont ni la propriété de leurs corps ni le gouvernement de leurs consciences, marionnettes et machines dans la main d'un maître et d'un prêtre. Pour eux, ils sont « les princes de l'espèce humaine. » « Je les vois passer (3), l'orgueil dans le maintien, le défi dans les yeux, tendus vers de hauts desseins, troupe sérieuse et pensive. Les formes ne les ont point polis; ils sortent intacts des mains de la nature, âpres dans leur hardiesse native de cœur, fidèles à ce qu'ils croient le juste, supérieurs à la contrainte. Chez eux, le paysan lui-même se glorifie de surveiller ses droits et apprend à vénérer son titre d'homme. »

Des hommes ainsi faits peuvent se passionner pour les affaires publiques, car ce sont leurs affaires; en France, ce ne sont que les affaires du roi et de M[me] de Pompadour (4). Ici, les partis sont ardens comme les sectes : gens de la haute et de la basse église, capitalistes et propriétaires fonciers, noblesse de cour et châtelains rustiques, ils ont leurs dogmes, leurs théories, leurs mœurs et leurs haines, comme les presbytériens, les anglicans ou les quakers. Le *squire* de campagne déblatère, après boire, contre la maison de Hanovre, et porte la santé du roi au-delà de l'eau; le whig de la ville, le 13 janvier, porte celle de l'homme au masque (5), et ensuite de l'homme qui fera la même chose sans masque. Ils se sont emprisonnés, exilés, décapités tour à tour, et le parlement retentit tous les jours de la fureur de leurs invectives. La vie politique, comme la vie

(1) Smollett, *Peregrine Pickle*, ch. 40.
(2) Hogarth.
(3) Goldsmith.
(4) Lord Chesterfield remarque qu'un Français d'alors n'entend point le mot de patrie, qu'il faut lui parler de son prince.
(5) L'exécuteur de Charles I[er].

religieuse, surabonde et déborde, et ses explosions ne font que marquer la force de la flamme qui l'entretient. L'acharnement des partis dans l'état comme dans la foi est une preuve de zèle; la tranquillité constante n'est que l'indifférence générale, et s'ils se battent aux élections, c'est qu'ils prennent intérêt aux élections. Ici, « un couvreur se fait apporter sur les toits la gazette pour la lire. » Un étranger qui lirait les journaux « croirait le pays à la veille d'une révolution. » Quand le gouvernement fait une démarche, le public se sent engagé; c'est son honneur et c'est son bien dont le ministre dispose; que le ministre prenne garde à lui, s'il en dispose mal. Chez nous, M. de Conflans, qui par lâcheté a perdu sa flotte, en est quitte pour une épigramme; ici, l'amiral Byng, qui par prudence a évité de risquer la sienne, est fusillé. Chacun, dans sa condition et selon sa force, prend part aux affaires; la populace casse la tête des gens qui ne veulent pas boire à la santé de Sacheverell; les gentilshommes viennent en cavalcade à sa rencontre. Toujours quelque favori ou ennemi public provoque des démonstrations publiques. C'est Pitt, que le peuple acclame, et sur qui « les municipalités font pleuvoir des boîtes d'or. » C'est Grenville, que l'on va siffler au sortir de la chambre. C'est lord Bute, que la reine aime, qu'on hue, et dont on brûle les emblèmes, une botte et une jupe. C'est le duc de Bedford, dont le palais est attaqué par une émeute, et ne peut être défendu que par une garnison de fantassins et de cavaliers. C'est Wilkes, dont le gouvernement a saisi les papiers, et à qui le jury assigne sur le gouvernement une indemnité de mille *pounds*. Chaque matin, les journaux et les pamphlets viennent discuter les affaires, juger les caractères, invectiver par leur nom les lords, les orateurs, les ministres, le roi lui-même. Qui veut parler parle. Dans ce tumulte d'écrits et de ligues, l'opinion grossit, s'enfle comme une vague, et, tombant sur le parlement et la cour, noie les intrigues et entraîne les dissentimens. Au fond, en dépit des bourgs pourris, c'est elle qui gouverne. Le roi a beau être obstiné, les grands ont beau faire des ligues; sitôt qu'elle gronde, tout plie ou craque. Les deux Pitt ne montent si haut que parce qu'ils sont portés par elle, et l'indépendance de l'individu aboutit à la souveraineté de la nation.

Dans un pareil état, « toutes les passions étant libres (1), la haine, l'envie, la jalousie, l'ardeur de s'enrichir et de se distinguer, paraissent dans toute leur étendue. » Jugez de la force et de la séve avec lesquelles l'éloquence doit s'y implanter et végéter. Pour la première fois depuis la ruine de la tribune antique, elle a trouvé le sol dans lequel elle peut s'enraciner et vivre, et une moisson d'orateurs

(1) Montesquieu, liv. XIX, chap. 27.

se lève, égale, par la diversité des talens, l'énergie des convictions et la magnificence du style, à celle qui couvrit jadis l'*agora* grecque et le *forum* romain. Depuis longtemps, il semblait que la liberté de discussion, la pratique des affaires, l'importance des intérêts engagés et la grandeur des récompenses offertes dussent provoquer sa croissance; mais elle avortait, encroûtée dans la pédanterie théologique, ou restreinte dans les préoccupations locales, et le secret des séances parlementaires lui ôtait la moitié de sa force en lui ôtant la plénitude du jour. Voici qu'enfin la lumière se fait; une publicité d'abord incomplète, puis entière, donne au parlement la nation pour auditoire. Le discours s'élève et s'élargit en même temps que le public se dégrossit et s'accroît. L'art classique, devenu parfait, fournit la méthode et les développemens. La culture moderne fait entrer dans le raisonnement technique la liberté des entretiens et l'ampleur des idées générales. Au lieu d'argumenter, ils conversent; de procureurs ils deviennent orateurs. Avec Addison, avec Steele et Swift, le goût et le génie font irruption dans la polémique. Voltaire ne sait « si les harangues méditées qu'on prononçait autrefois dans Athènes et dans Rome l'emportent sur les discours non préparés du chevalier Windham, de lord Carteret » et de leurs rivaux. Enfin le discours achève de percer la sécheresse des questions spéciales et la froideur de l'action compassée (1) qui l'ont comprimé si longtemps; il déploie audacieusement et irrégulièrement sa force et son luxe, et l'on voit paraître, en face des jolis abbés de salon qui arrangent en France des complimens d'académie, la mâle éloquence de Junius, de lord Chatam, de Fox, de Pitt, de Burke et de Sheridan.

Un souffle extraordinaire, une sorte de frémissement de volonté tendue, court à travers toutes les harangues. Ce sont des hommes qui parlent, et ils parlent comme s'ils combattaient. Ni ménagemens, ni politesse, ni retenue. Ils sont déchaînés, ils se livrent, ils se lancent, et s'ils se contiennent, ce n'est que pour frapper plus impitoyablement et plus fort. Lorsque Pitt remplit pour la première fois la chambre des communes de sa voix vibrante, il avait déjà son indomptable audace. En vain Walpole essaya « de le museler, » puis de l'accabler; son sarcasme lui fut renvoyé avec une prodigalité d'outrages, et le tout-puissant ministre plia, souffleté sous la vérité de la poignante insulte que le jeune homme lui infligeait. Une hauteur d'orgueil qui ne fut surpassée que par celle de son fils, une arrogance qui réduisait ses collègues à l'état de subalternes, un patriotisme romain qui réclamait pour l'Angleterre la tyrannie universelle, une ambition qui prodiguait l'argent et les hommes, communiquait

(1) Addison.

à la nation sa rapacité et sa fougue, et n'apercevait de repos que dans les perspectives lointaines de la gloire éblouissante et de la puissance illimitée, une imagination qui transportait dans le parlement la véhémence de la déclamation théâtrale, les éclats de l'inspiration saccadée, la témérité des images poétiques, voilà les sources de son éloquence.

« Hier encore l'Angleterre eût pu se tenir debout contre le monde; aujourd'hui « personne si pauvre qui lui rende hommage!... » Mylords, vous ne pouvez pas conquérir l'Amérique. Nous serons forcés à la fin de nous rétracter; rétractons-nous pendant que nous le pouvons encore, avant que nous y soyons forcés. Je dis que nous devons nécessairement abroger ces violens actes oppressifs; ils doivent être rappelés, vous les rappellerez, je m'y engage d'honneur; vous finirez par les rappeler, j'y joue ma réputation; je consentirai à être pris pour un idiot, si à la fin ils ne sont pas rappelés!... Vous avez beau enfler toute dépense et tout effort, accumuler et empiler tous les secours que vous pourrez acheter ou emprunter, trafiquer et brocanter avec chaque petit misérable prince allemand qui vend et expédie ses sujets aux boucheries des princes étrangers : vos efforts sont pour toujours vains et impuissans, doublement impuissans par l'aide mercenaire qui vous sert d'appui, car elle irrite jusqu'à un ressentiment incurable l'âme de vos ennemis. Quoi! lancer sur eux les fils mercenaires de la rapine et du pillage! les dévouer, eux et leurs possessions, à la rapacité d'une cruauté soldée! Si j'étais Américain comme je suis Anglais, tant qu'un bataillon étranger aurait le pied sur mon pays, je ne poserais pas mes armes! Jamais, jamais, jamais! Mais, mylords, quel est l'homme qui, pour combler ces hontes et ces méfaits de notre armée, a osé autoriser et associer à nos armes le tomahawk et le couteau à scalper du sauvage? Appeler dans une alliance civilisée le sauvage féroce et inhumain des forêts, — lancer contre nos établissemens, parmi nos parentés, nos anciennes amitiés, le cannibale impitoyable qui a soif du sang des hommes, des femmes et des enfans, — désoler leur pays, vider leurs demeures, extirper leur race et leur nom par ces horribles chiens d'enfer de la guerre sauvage! mylords, ces énormités crient et appellent tout haut réparation et punition! Si on ne les leur donne tout entières, il y aura une tache sur notre réputation nationale. C'est une violation de la constitution : je crois que cela est contre la loi. »

Il y a un écho de Milton et de Shakspeare dans cette pompe tragique, dans cette solennité passionnée, dans l'éclat sombre et violent de ce style surchargé et trop fort. C'est de cette pourpre superbe et sanglante que se parent les passions anglaises; c'est sous les plis de ce drapeau qu'elles se rangent en bataille, d'autant plus puissantes qu'au milieu d'elles il y en a une toute sainte, le sentiment du droit, qui les rallie, les emploie et les ennoblit.

« Je me réjouis que l'Amérique ait résisté; trois millions d'hommes assez morts à tous les sentimens de liberté pour souffrir volontairement qu'on les

fasse esclaves auraient été des instrumens convenables pour rendre le reste esclave aussi... L'esprit qui maintenant résiste à vos taxes en Amérique est le même qui autrefois s'est opposé en Angleterre aux dons gratuits, à la taxe des vaisseaux; c'est le même esprit qui a dressé l'Angleterre sur ses pieds, et par le bill des droits a revendiqué la constitution anglaise; c'est le même esprit qui a établi ce grand, ce fondamental et essentiel principe de vos libertés, que nul sujet de l'Angleterre ne peut être taxé que de son propre consentement. Ce glorieux esprit whig anime en Amérique trois millions d'hommes qui préfèrent la pauvreté avec la liberté à des chaînes dorées et à la richesse ignoble, et qui mourront pour la défense de leurs droits d'hommes en hommes libres... Comme Anglais par naissance et par principes, je reconnais aux Américains un droit suprême et inaliénable sur leur propriété, un droit par lequel ils sont justifiés à la défendre jusqu'à la dernière extrémité »

Si Pitt sent son droit, il sent aussi celui des autres; c'est avec cette idée qu'il a remué et manié l'Angleterre. Il en appelait aux Anglais contre eux-mêmes; et, en dépit d'eux-mêmes, ils reconnaissaient leur plus cher instinct dans cette maxime, que chaque volonté humaine est inviolable dans sa province limitée et légale, et qu'elle doit se dresser tout entière contre la plus petite usurpation.

Des passions effrénées et le plus viril sentiment du droit, voilà l'abrégé de toute cette éloquence. Au lieu d'un orateur, homme public, prenez un écrivain, simple particulier; voyez ces lettres de Junius (1) qui, au milieu de l'irritation et des inquiétudes nationales (1769-1772), tombèrent une à une comme des gouttes de feu sur les membres fiévreux du corps politique. Si celui-ci serre ses phrases et choisit ses épithètes, ce n'est point par amour du style, c'est pour mieux imprimer l'insulte. Les artifices oratoires deviennent entre ses mains des instrumens de supplice, et lorsqu'il lime ses périodes c'est pour enfoncer plus avant et plus sûrement le couteau. Avec quelle audace d'invective, avec quelle raideur d'animosité, avec quelle ironie corrosive et brûlante, appliquée sur les parties les plus secrètes de la vie privée, avec quelle insistance inexorable de persécution calculée et méditée, les textes seuls pourront le dire : « Mylord, écrit-il au duc de Bedford, vous êtes si peu accoutumé à recevoir du public quelque marque de respect ou d'estime, que si dans les lignes qui suivent un compliment ou un terme d'approbation venait à m'échapper, vous le prendriez, je le crains, pour un sarcasme lancé contre votre réputation établie ou pour une insulte infligée à votre discernement... Il y a quelque chose, écrit-il au duc de Grafton, dans votre caractère et dans votre conduite qui vous distingue non-seulement de tous les autres ministres, mais encore de

(1) Probablement Junius est Philip Francis.

tous les autres hommes : ce n'est pas seulement de faire le mal par dessein, mais encore de n'avoir jamais fait le bien par méprise; ce n'est pas seulement d'avoir employé avec un égal dommage votre indolence et votre activité, c'est encore d'avoir pris pour principe premier et uniforme, et, si je puis l'appeler ainsi, pour génie dominant de votre vie le talent de traverser tous les changemens et toutes les contradictions possibles de conduite, sans que jamais l'apparence ou l'imputation d'une vertu ait pu s'appliquer à votre personne, ni que jamais la versatilité la plus effrénée ait pu vous tromper et vous séduire jusqu'à vous engager dans une seule sage ou honorable action. » Il continue et s'acharne; même lorsqu'il le voit tombé et déshonoré, il s'acharne encore. Il a beau avouer tout haut qu'en l'état où il est, son ennemi « désarmerait une rancune privée; » il redouble. « Pour ma part, je ne prétends point comprendre ces prudentes formes de décorum, ces douces règles de discrétion que certaines gens essaient de concilier avec la conduite des plus grandes et des plus hasardeuses affaires. Je dédaignerais de pourvoir mon avenir d'un asile ou de conserver des égards pour un homme qui ne garde point de ménagemens avec la nation. Ni l'abjecte soumission avec laquelle il déserte son poste à l'heure du danger, ni même l'inviolable bouclier de lâcheté dont il se couvre, ne le protégeraient. Je le poursuivrais jusqu'au bout de ma vie et je tendrais le dernier effort de ma force pour sauver de l'oubli son opprobre éphémère et pour rendre immortelle l'infamie de son nom. » Excepté Swift, y a-t-il une créature humaine qui ait plus volontairement concentré et aigri dans son cœur le poison de la haine? Celle-ci n'est point vile cependant, car elle se croit au service du juste. Au milieu de leurs excès, c'est cette persuasion qui les relève; ils se déchirent, mais ils ne rampent pas; quel que soit l'adversaire, ils se tiennent debout devant lui.

« Sire, écrit Junius au roi, c'est le malheur de votre vie et la cause originelle de tous les reproches et de toutes les calamités qui ont accompagné votre gouvernement, que vous n'avez jamais connu le langage de la vérité tant que vous ne l'avez point entendu dans les plaintes de votre peuple. Il n'est point trop tard cependant pour corriger l'erreur de votre éducation. Nous sommes encore disposés à tenir un compte indulgent des pernicieuses leçons que vous avez reçues dans votre jeunesse et à fonder les plus hautes espérances sur la bienveillance naturelle de vos inclinations. Nous sommes loin de vous croire capable d'un dessein délibéré et d'un attentat direct contre les droits originels sur lesquels toutes les libertés civiles et politiques de vos sujets sont assises. Si nous avions pu nourrir un soupçon si déshonorant pour votre renommée, nous aurions depuis longtemps adopté un style de remontrances fort éloigné de l'humilité de la plainte. Le peuple d'Angleterre est fidèle à la maison de Hanovre, non parce qu'il préfère vai-

nement une famille à une autre, mais parce qu'il est convaincu que l'établissement de cette famille était nécessaire au maintien de ses libertés civiles et religieuses. Le prince qui imite la conduite des Stuarts doit être averti par leur exemple, et pendant qu'il se glorifie de la solidité de son titre, il fera bien de se souvenir que, si sa couronne a été acquise par une révolution, elle peut être perdue par une autre. »

Cherchons des génies moins âpres, et tâchons de rencontrer un accent plus doux. Il y a un homme qui s'est trouvé heureux dès le berceau, qui a tout appris sans études, que son père a élevé dans la prodigalité et l'insouciance, que dès vingt et un ans la voix publique a désigné comme le prince de l'éloquence et le chef d'un grand parti, libéral, humain, sociable, fidèle aux généreuses espérances, à qui ses ennemis eux-mêmes pardonnaient ses fautes, que ses amis adoraient, que le travail n'avait point lassé, que les rivalités n'avaient point aigri, que le pouvoir n'avait point gâté, amateur de la conversation, des lettres, du plaisir, et qui a laissé l'empreinte de son riche génie dans l'abondance persuasive, dans le beau naturel, dans la clarté et la facilité continue de ses discours. Le voici qui prend la parole, pensez aux ménagemens qu'il doit garder; c'est un homme d'état, un premier ministre, qui parle en plein parlement, qui parle des amis du roi, des lords de la chambre à coucher, des plus illustres familles du royaume, qui a devant lui leurs alliés et leurs proches, qui sent que chacune de ses paroles s'enfoncera comme une flèche ardente dans le cœur et dans l'honneur des cinq cents hommes assis pour l'écouter. Il n'importe, on l'a trahi; il veut punir les traîtres, et voici à quel pilori il attache les « janissaires d'antichambre » qui, par ordre du prince, viennent de déserter au milieu du combat :

« Le domaine entier du langage ne fournit pas de termes assez forts et assez poignans pour marquer le mépris que je ressens pour leur conduite. C'est un aveu effronté d'immoralité politique, comme si cette espèce de trahison était moindre qu'aucune autre. Ce n'est pas seulement une dégradation d'un rang qui ne devrait être occupé que par la loyauté la plus pure et la plus exemplaire; c'est un acte qui les fait déchoir de leurs droits à la renommée de gentilshommes, et les réduit au niveau des plus bas et des plus vils de leur espèce, qui insulte à la noble et ancienne indépendance caractéristique du pairage anglais, et qui est calculé pour déshonorer et avilir la législature anglaise aux yeux de toute l'Europe et devant la plus lointaine postérité. Par quelle magie nobiliaire peuvent-ils changer le vice en vertu, je ne le sais pas, et je ne souhaite pas le savoir; mais en tout autre sujet que la politique, et parmi toutes autres personnes que des lords de la chambre à coucher, un tel exemple de la plus grossière perfidie serait flétri, comme il le mérite, par l'infamie et l'exécration. »

Puis se retournant vers les communes :

« Un parlement ainsi lié et contrôlé, sans cœur et sans liberté, au lieu de limiter la prérogative de la couronne, l'étend, l'établit et la consolide au-delà de tout précédent, de toute condition et de toute limite; mais quand la chambre des communes anglaises serait si ignominieusement morte à la conscience du poids dont elle doit peser dans la constitution, quand elle aurait si entièrement oublié ses anciennes luttes et ses anciens triomphes dans la grande cause de la liberté et de l'humanité, quand elle serait si indifférente à l'objet et à l'intérêt premier de son institution originelle, j'ai la confiance que le courage caractéristique de cette nation serait encore au niveau de cette épreuve; j'ai la confiance que ce peuple anglais serait aussi jaloux des influences secrètes qu'il est supérieur aux violences ouvertes; j'ai la confiance qu'il n'est pas plus disposé à défendre son intérêt contre la déprédation et l'insulte étrangère qu'à rencontrer face à face et jeter par terre cette conspiration nocturne contre la constitution. »

Voilà les explosions d'un naturel par excellence doux et aimable; jugez des autres. Une sorte d'exagération passionnée règne dans les débats que soulèvent le procès de Warren Hastings et la révolution française, dans la rhétorique acrimonieuse et dans la déclamation outrée de Sheridan, dans le sarcasme impitoyable et dans la pompe sentencieuse du second Pitt. Ils aiment la vulgarité brutale des couleurs voyantes; ils recherchent les grands mots accumulés, les oppositions symétriquement prolongées, les périodes énormes et retentissantes. Ils ne craignent point de rebuter, et ils ont besoin de faire effet. La force, c'est là leur trait, et celui du plus grand d'entre eux, le premier esprit de ce temps, Edmund Burke. « Prenez Burke à partie, disait Johnson, sur tel sujet qu'il vous plaira; il est toujours prêt à vous tenir tête. » Il n'était point entré au parlement comme Fox et les deux Pitt dès l'aurore de la jeunesse, mais à trente-cinq ans, ayant eu le temps de s'instruire à fond de toutes choses, savant dans le droit, l'histoire, la philosophie, les lettres, maître d'une érudition si universelle qu'on l'a comparé à lord Bacon. Mais ce qui le distinguait entre tous les autres, c'était une large intelligence compréhensive qui, exercée par des études et des compositions philosophiques (1), saisissait les ensembles, et par-delà les textes, les constitutions et les chiffres, apercevait la direction invisible des événemens et l'esprit intime des choses, en couvrant de son dédain « ces prétendus hommes d'état, troupeau profane de manœuvres vulgaires, qui nient l'existence de tout ce qui n'est point grossier et matériel, et qui, bien loin d'être capables de diriger le grand mouvement d'un empire, ne sont pas dignes de tourner une

(1) *Recherches sur l'origine de nos idées du beau et du sublime.*

roue dans la machine. » Par-dessus tant de dons, il avait une de ces imaginations fécondantes et précises qui croient que la connaissance achevée est une vue intérieure, qui ne quittent point un sujet sans l'avoir revêtu de ses couleurs et de ses formes, et qui, traversant les statistiques et le fatras des documens arides, recomposent et ressuscitent devant les yeux du lecteur un pays lointain et une nation étrangère avec ses monumens, ses costumes, ses paysages et tout le détail mouvant des physionomies et des mœurs. A toutes ces puissances d'esprit qui font le systématique, il ajoutait toutes les énergies du cœur qui font l'enthousiaste. Pauvre, inconnu, ayant dépensé sa jeunesse à compiler pour les libraires, il était parvenu à force de travail et de mérite, avec une réputation pure et une conscience intacte, sans que les épreuves de sa vie obscure ou les séductions de sa vie brillante eussent entamé son indépendance ou terni la fleur de sa loyauté. Il apportait dans la politique une horreur du crime, une vivacité et une sincérité de conscience, une humanité, une sensibilité, qui ne semblent convenir qu'à un jeune homme. Il appuyait la société humaine sur des maximes de morale, réclamait pour les sentimens nobles la conduite des affaires, et semblait avoir pris à tâche de relever et d'autoriser tout ce qu'il y a de généreux dans le cœur humain. Il avait noblement combattu pour de nobles causes, contre les attentats du pouvoir en Angleterre, contre les attentats du peuple en France, contre les attentats des particuliers dans l'Inde. Il avait défendu avec des recherches immenses et un désintéressement incontesté les Hindous tyrannisés par l'avidité anglaise, et « ces derniers misérables cultivateurs qui survivaient attachés au sol, le dos écorché par le fermier, puis une seconde fois mis à vif par le cessionnaire, livrés à une succession de despotismes que leur brièveté rendait plus rapaces, et lancés ainsi de verges en verges, tant qu'on leur trouvait une dernière goutte de sang pour leur extorquer un dernier grain de riz. » Il s'était fait partout le champion d'un principe et le persécuteur d'un vice, et on le voyait lancer à l'attaque toutes les forces de son étonnant savoir, de sa haute raison, de son style splendide avec l'ardeur infatigable et intempérante d'un moraliste et d'un chevalier.

Ne le lisez que par grandes masses; ce n'est qu'ainsi qu'il est grand : autrement l'outré, le commun, le bizarre, vous arrêteront et vous choqueront; mais si vous vous livrez à lui, vous serez emporté et entraîné. La masse énorme des documens roule impétueusement dans un courant d'éloquence. Quelquefois le discours parlé ou écrit n'a pas trop d'un volume pour déployer le cortége de ses preuves multipliées et de ses courageuses colères. C'est l'exposé de toute une administration, c'est l'histoire entière de l'Inde anglaise,

c'est la théorie complète des révolutions et de l'état politique qui arrive comme un vaste fleuve débordant pour choquer de son effort incessant et de sa masse accumulée quelque crime qu'on veut absoudre ou quelque injustice qu'on veut consacrer. Sans doute il y a de l'écume sur ses remous, il y a de la bourbe dans son lit; des milliers d'étranges créatures se jouent tempêtueusement à la surface; il ne choisit pas, il prodigue; il précipite par myriades ses imaginations pullulantes, emphase et crudités, déclamations et apostrophes, plaisanteries et exécrations, tout l'entassement grotesque ou horrible des régions reculées et des cités populeuses que sa science et sa fantaisie infatigables ont traversées. Il dira, en parlant de ces prêts usuraires à 48 pour 100 et à intérêts composés par lesquels les Anglais ont dévasté l'Inde, que « cette dette forme l'ignoble sanie putride dans laquelle s'est engendrée toute la couvée rampante d'ascarides, avec les replis infinis insatiablement noués nœuds sur nœuds de ces ténias invincibles qui dévorent la nourriture et rongent les entrailles de l'Inde. » Rien ne lui paraîtra excessif, ni les descriptions des supplices, ni l'atrocité des images, ni le cliquetis assourdissant des antithèses, ni la fanfare prolongée des malédictions, ni la gigantesque bizarrerie des bouffonneries. Entre ses mains, le duc de Bedford, qui lui a reproché sa pension, deviendra « parmi les créatures de la couronne le léviathan, qui, deci delà, roule sa masse colossale, joue et gambade dans l'océan des bontés royales, qui pourtant, tout énorme qu'il soit et quoique couvrant une lieue de son étendue, n'est après tout qu'une créature, puisque ses côtes, ses nageoires, ses fanons, son lard, ses ouïes elles-mêmes, par lesquelles il lance un jet d'eau contre son origine et éclabousse les autres d'écume, tout en lui et autour de lui vient du trône. » Il n'a point de goût, ses pareils non plus. La fine déduction grecque ou française n'a jamais trouvé place chez les nations germaniques; tout y est gros ou mal dégrossi; il ne sert de rien à celui-ci d'étudier Cicéron et d'emprisonner son élan dans les digues régulières de la rhétorique latine. Il reste à demi barbare, empâté dans l'exagération et la violence; mais sa fougue est si soutenue, sa conviction si forte, son émotion si chaleureuse et si surabondante, qu'on se laisse aller, qu'on oublie toute répugnance, qu'on ne voit plus dans ses irrégularités et ses débordemens que les effusions d'un grand cœur et d'un profond esprit trop ouverts et trop pleins, et qu'on admire avec une sorte de vénération inconnue cet épanchement extraordinaire, impétueux comme un torrent, large comme une mer, où ondoie l'inépuisable variété des couleurs et des formes sous le soleil d'une imagination magnifique qui communique à cette houle limoneuse toute la splendeur de ses rayons.

VI.

Ouvrez Reynolds pour revoir d'un coup d'œil toutes ces figures, et mettez en regard les fins portraits français de ce temps, ces ministres allègres, ces archevêques galans et gracieux, ce maréchal de Saxe qui, dans le monument de Strasbourg, descend vers son tombeau avec le goût et l'aisance d'un courtisan sur l'escalier de Versailles. Ici (1), sous des ciels noyés de brouillards pâles, parmi de molles ombres vaporeuses, apparaissent des têtes expressives ou réfléchies; la rude saillie du caractère n'a point fait peur à l'artiste; le bouffi brutal et bête, l'étrange oiseau de proie lugubre, le mufle grognon du mauvais dogue, il a tout mis; chez lui, la politesse niveleuse n'a point effacé les aspérités de l'individu sous un agrément uniforme. La beauté s'y trouve, mais ailleurs, dans la froide décision du regard, dans le profond sérieux et dans la noblesse triste du visage pâle, dans la gravité consciencieuse et l'indomptable résolution du geste contenu. Au lieu des courtisanes de Lély, on voit à côté d'eux des dames honnêtes, même sévères et actives, de bonnes mères entourées de leurs petits enfans qui les baisent et s'embrassent; la morale est venue, et avec elle le sentiment du *home* et de la famille, la décence du costume, l'air pensif, la tenue correcte des héroïnes de miss Burney. Ils ont réussi. Bakewell transforme et réforme leur bétail, Arthur Young leur agriculture, Howard leurs prisons, Arkwright et Watt leur industrie, Adam Smith leur économie politique, Bentham leur droit pénal, Locke, Hutcheson, Ferguson, Reid, Stewart, Price leur psychologie et leur morale. Ils ont épuré leurs mœurs privées, ils purifient leurs mœurs publiques. Ils ont assis leur gouvernement, ils se sont confirmés dans leur religion. Johnson peut dire avec vérité « qu'aucune nation dans le monde ne cultive mieux son sol et son esprit. » Il n'y en a pas de si riche, de si libre, de si bien nourrie, où les efforts publics et privés soient dirigés avec tant d'assiduité, d'énergie et d'habileté vers l'amélioration de la chose privée et publique. Un seul point leur manque, la haute spéculation; c'est justement ce point qui dans le manque du reste fait à ce moment la gloire de la France, et leurs caricatures montrent avec un bon sens burlesque, face à face et en opposition étrange, d'un côté le Français dans une chaumière lézardée, grelottant, les dents longues, maigre, ayant pour tout repas des escargots et une poignée de racines, du reste enchanté de son sort, consolé par une cocarde

(1) Lord Heathfield, the Earl of Mansfield, Major Stringer Lawrence, lord Ashburton, lord Edgecombe.

républicaine et des proclamations humanitaires, de l'autre l'Anglais rouge et bouffi de graisse, attablé dans une chambre comfortable devant le plus succulent des *roastbeefs*, avec un pot de bière écumante, occupé à gronder contre la détresse publique et ces traîtres de ministres qui vont tout ruiner.

Ils arrivent ainsi au seuil de la révolution française, conservateurs et chrétiens, en face des Français libres penseurs et révolutionnaires. Sans le savoir, les deux peuples roulent depuis deux siècles vers ce choc terrible; sans le savoir, ils n'ont travaillé que pour l'aggraver. Tout leur effort, toutes leurs idées, tous leurs grands hommes ont accéléré l'élan qui les précipite vers ce conflit inévitable. Cent cinquante ans de politesse et d'idées générales ont persuadé au Français d'avoir confiance à la bonté humaine et à la raison pure. Cent cinquante ans de réflexions morales et de luttes politiques ont rattaché l'Anglais à la religion positive et à la constitution établie. Chacun a son dogme contraire et son enthousiasme contraire. Aucun des deux ne comprend l'autre, et chacun des deux déteste l'autre. Ce que l'un appelle rénovation, l'autre l'appelle destruction; ce que l'un révère comme l'établissement du droit, l'autre le maudit comme le renversement de tous les droits. Ce qui semble à l'un l'anéantissement de la superstition paraît à l'autre l'abolition de la morale. Jamais le contraste des deux esprits et des deux civilisations ne s'est marqué en caractères plus visibles, et c'est encore Burke, qui, avec la supériorité d'un penseur et l'hostilité d'un Anglais, s'est chargé de nous les montrer.

Il s'indigne à l'idée de cette « farce tragi-comique » qu'on appelle à Paris la régénération du genre humain. Il nie que la contagion d'une pareille folie puisse jamais empoisonner l'Angleterre. Il raille les badauds, qui, éveillés par les bourdonnemens des sociétés démocratiques, se croient sur le bord d'une révolution. « Parce qu'une demi-douzaine de sauterelles sous une fougère font retentir la prairie de leur importun bruissement, pendant que des milliers de grands troupeaux, reposant sous l'ombre des chênes britanniques, ruminent leur pâture et se tiennent silencieux, n'allez pas vous imaginer que ceux qui font du bruit sont les seuls habitans de la prairie, qu'ils doivent être en grand nombre, ou qu'après tout ils sont autre chose qu'une petite troupe maigre, desséchée, sautillante, quoique bruyante et incommode, d'insectes éphémères (1). » La véritable Angleterre, « tous ceux (2) qui ont sur leur tête un bon toit et sur leur dos un bon habit, » n'a que de l'aversion et du dédain pour les

(1) Burke, *Reflexions on the French Revolution*, 1790.
(2) Macaulay, *Life of William Pitt*.

maximes et les actes de la révolution française. « La seule idée de fabriquer un nouveau gouvernement suffit pour nous remplir de dégoût et d'horreur. Nous avons toujours souhaité dériver du passé tout ce que nous possédons, comme un héritage légué par nos ancêtres. » Nos titres ne flottent pas en l'air dans l'imagination des philosophes; ils sont consignés dans la grande charte. « Nous réclamons nos franchises, non comme droits des hommes, mais comme droits des hommes de l'Angleterre. » Nous méprisons ce verbiage abstrait, qui vide l'homme de toute équité et de tout respect pour le gonfler de présomption et de théories. « Nous n'avons pas été préparés et troussés, comme des oiseaux empaillés dans un muséum, pour être remplis de loques, de paille et de misérables chiffons de papier sali à propos des droits de l'homme (1). » Notre constitution n'est pas un contrat fictif de la fabrique de votre Rousseau, bon pour être violé tous les trois mois, mais un contrat réel par lequel roi, nobles, peuple, église, chacun tient les autres et se sent tenu. La couronne du prince et le privilége du noble y sont aussi sacrés que la terre du paysan ou l'outil du manœuvre. Quelle que soit l'acquisition ou l'héritage, nous respectons chacun dans son acquisition ou dans son héritage, et notre loi n'a qu'un objet, qui est de conserver à chacun son bien et son droit. « Nous regardons les rois avec vénération, les parlemens avec affection, les magistrats avec soumission, les prêtres avec respect, les nobles avec déférence. Nous sommes décidés à garder une église établie, une monarchie établie, une aristocratie établie, une démocratie établie, chacune au degré où elle existe et non à un plus grand. » Nous révérons la propriété partout, celle des corporations comme celle des individus, celle de l'église comme celle du laïque. Nous jugeons que ni un homme ni une assemblée d'hommes n'a le droit de dépouiller un homme ni une assemblée d'hommes de ce qui est son bien authentique et son héritage transmis. « Il n'y a pas un personnage public dans ce royaume qui ne réprouve la déshonnête, perfide et cruelle confiscation que votre assemblée nationale a été contrainte d'exercer sur votre église. » Nous ne souffrirons jamais que chez nous le domaine établi de la nôtre soit converti en une pension qui la mette dans la dépendance du trésor. Nous avons fait notre église, comme notre roi et notre noblesse, indépendante; « nous voyons sans chagrin ni mauvaise humeur un archevêque précéder un duc, un évêque de Durham ou de Winchester posséder 10,000 livres sterling de rente. » Nous répugnons à votre vol, d'abord parce qu'il est un attentat à la propriété, ensuite parce qu'il est une tentative contre la

(1) Burke, *Appeal from the new to the old whigs.*

religion. Nous estimons qu'il n'y a pas de société sans croyances; nous dérivons la justice de son origine sacrée, et nous sentons qu'en tarissant sa source on dessèche tout le ruisseau. Nous avons rejeté comme un venin l'infidélité qui a sali les commencemens de notre siècle et du vôtre, et nous nous en sommes purgés pendant que vous vous en êtes imbus. « Aucun des hommes nés chez nous depuis quarante ans n'a lu un mot de Collins, Toland, Tindal et de tout ce troupeau qui prenait le nom de libres penseurs. L'athéisme n'est pas seulement contre notre raison, il est encore contre nos instincts. Nous sommes protestans, non par indifférence, mais par zèle. L'église et l'état sont dans nos esprits deux idées inséparables. » Nous asseyons notre établissement sur le sentiment du droit, et le sentiment du droit sur le respect de Dieu.

A la place du droit et de Dieu, qui reconnaissez-vous pour maître? Le peuple souverain, c'est-à-dire l'arbitraire changeant de la majorité comptée par têtes. Nous nions que le plus grand nombre ait le droit de défaire une constitution. « La constitution d'un pays une fois établie par un contrat tacite ou exprimé, il n'y a pas de pouvoir existant qui puisse l'altérer sans violer le contrat, à moins que ce ne soit du consentement de toutes les parties. » Nous nions que le plus grand nombre ait le droit de faire une constitution; il faudrait que d'abord l'unanimité eût conféré ce droit au plus grand nombre. Nous nions que la force brutale soit l'autorité légitime, et que la populace soit la nation. « Une véritable aristocratie naturelle n'est point dans l'état un intérêt séparé ni séparable. Quand de grandes multitudes agissent ensemble sous cette discipline de la nature, je reconnais le *peuple*; mais, si vous séparez l'espèce vulgaire des hommes de leurs chefs naturels pour les ranger en bataille contre leurs chefs naturels, je ne reconnais plus le corps vénérable que vous appelez le peuple dans ce troupeau débandé de déserteurs et de vagabonds. » Nous détestons de toute notre haine le droit de tyrannie que vous leur donnez sur les autres, et nous détestons encore davantage le droit d'insurrection que vous leur livrez contre eux-mêmes. Nous croyons qu'une constitution est un dépôt transmis à la génération présente par les générations passées pour être remis aux générations futures, et que si une génération peut en disposer comme de son bien, elle doit aussi le respecter comme le bien d'autrui. Nous estimons que si un réformateur « porte la main sur les fautes de l'état, ce doit être comme sur les blessures d'un père, avec une vénération pieuse et une sollicitude tremblante... Par votre facilité désordonnée à changer l'état aussi souvent, aussi profondément, en autant de manières qu'il y a de caprices et de modes flottantes, la continuité et la chaîne entière de la communauté seront rompues.

Aucune génération ne sera plus rattachée aux autres. Les hommes vivront et mourront isolés comme les mouches d'un été. » Nous répudions cette raison courte et grossière qui sépare l'homme de ses attaches et ne voit en lui que le présent, qui sépare l'homme de la dignité et ne le compte que pour une tête dans un troupeau. Nous méprisons « cette philosophie d'écoliers et cette arithmétique de douaniers, » par laquelle vous découpez l'état et les droits d'après les lieues carrées et les unités numériques. Nous avons horreur de cette grossièreté cynique qui, « arrachant rudement la décente draperie de la vie, réduit une reine à n'être qu'une femme et une femme à n'être qu'un animal, » qui jette à bas l'esprit chevaleresque et l'esprit religieux, les deux couronnes de la nature humaine, pour les plonger avec la science dans la bourbe populaire et « sous les sabots d'une multitude bestiale. » Nous avons horreur de ce nivellement systématique qui, désorganisant la société civile, amène au gouvernement « des avocats chicaniers, des usuriers poussés par une tourbe de femmes éhontées, d'hôteliers, de clercs, de garçons de boutique, de perruquiers, de danseurs de théâtre, » et qui finira, « si la monarchie reprend jamais l'ascendant en France, par livrer la nation au pouvoir le plus arbitraire qui ait jamais paru sous le ciel. »

Voilà ce que Burke écrivait dès 1790 à l'aurore de la révolution française. L'année d'après, le peuple de Birmingham allait détruire les maisons des jacobins anglais, et les mineurs de Wednesbury sortaient en corps de leurs houillères pour venir aussi au secours « du roi et de l'église. » Croisade contre croisade; l'Angleterre effarouchée était aussi fanatique que la France enthousiaste. Pitt déclarait qu'on ne pouvait « traiter avec une nation d'athées. » Burke disait que la guerre était non entre un peuple et un peuple, mais « entre la propriété et la force. » La fureur de l'exécration, de l'invective et de la destruction montait des deux parts comme un incendie (1). Ce n'était point le heurt de deux gouvernemens, mais de deux civilisations et de deux doctrines. Les deux énormes machines, lancées de tout leur poids et de toute leur vitesse, s'étaient rencontrées face à face, non par hasard, mais par fatalité. Un âge entier de littérature et de philosophie avait amassé la houille qui remplissait leurs flancs et construit la voie qui dirigeait leur course. Dans ce tonnerre du choc, parmi ces bouillonnemens de la vapeur ruisselante et brûlante, dans ces flammes rouges qui grincent autour des cuivres et tourbillonnent en grondant jusqu'au ciel, un spectateur attentif découvre encore l'espèce et l'accumulation de la force qui a fourni à un tel élan, disloqué de telles cuirasses et jonché le sol de pareils débris.

H. TAINE.

(1) *Letter to a noble lord. — Letters on a regicide peace.*

LES DERNIERS

ANTHROPOPHAGES

OCCUPATION DE L'ARCHIPEL VITI PAR L'ANGLETERRE.

MŒURS INDIGÈNES.

I. *Berthold Seemann's Forschungen auf den Fidji-Inseln*, in der *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde*, 1860-1861. — II. *Mittheilungen aus Justus Perthes Anstalt*, 1861. — III. *The Journal of the Royal Geographical Society of London*, 1857.

L'Angleterre vient d'ajouter à son riche réseau de colonies océaniennes les îles Viti ou Fidji (1), qui forment le plus important des archipels secondaires de l'Océanie. Ce groupe d'îles n'a pas seulement sur les Sandwich et Taïti l'avantage d'une plus grande étendue; il possède des ports naturels, un climat salubre, des produits abondans et variés. Sa situation, à distance égale de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande, dans la direction de l'Amérique, prendra une importance considérable lorsque l'isthme américain sera ouvert à la navigation, ou même lorsque des *steamers* sillonneront d'une extrémité à l'autre, en services réguliers, tout le Pacifique.

Les circonstances dans lesquelles l'Angleterre s'est trouvée conduite à faire cette riche acquisition sont assez singulières. Elle entretient depuis quelques années un consul dans cet archipel, où se sont en même temps établis des missionnaires méthodistes qui exer-

(1) *Fidji* est le mot employé dans le dialecte de l'archipel voisin de Tonga. Viti est le véritable nom, bien que l'autre semble préféré par les écrivains anglais et allemands.

cent une salutaire influence sur l'esprit farouche des indigènes. Le consul, M. Pritchard, fils du missionnaire du même nom, avait acquis une grande autorité sur l'esprit de l''un des principaux chefs, appelé Takombau, qui réside à Mbau, ville principale de Viti-Levou, la plus grande île du groupe. Les Anglais lui donnèrent ou lui laissèrent prendre le titre de *Tui-Viti*, équivalant à *roi des Viti*, ce dont il eut bientôt à se repentir, car les Américains, ayant à se plaindre de quelques dommages subis par leurs nationaux, s'adressèrent au chef portant le titre de roi pour en obtenir la réparation pécuniaire. Celui-ci répondit que son titre ne comportait pas une responsabilité aussi étendue, et que beaucoup des faits qui se passaient dans l'archipel échappaient à sa juridiction. Les Américains ne jugèrent pas cette raison satisfaisante; ils attirèrent sur un de leurs bâtimens Takombau, et le malheureux chef se vit dans l'alternative ou de reconnaître la dette, ou d'être pendu. Il préféra naturellement le premier parti. La somme réclamée montait, avec les intérêts, à 10,000 liv. sterl.; mais Takombau était dans l'impossibilité la plus absolue de l'acquitter, attendu qu'aucune espèce de numéraire n'est en usage dans l'archipel, et que les échanges s'y font directement avec des marchandises. Dans cet embarras, il consulta son ami Pritchard. Celui-ci l'engagea à se placer avec ses îles sous le protectorat anglais, à la condition que l'Angleterre se chargerait de la dette, et lui-même partit pour Londres afin d'y exposer l'affaire. Il portait à la chambre de commerce de Manchester des échantillons d'un coton venu dans les terrains d'alluvion que dépose à son embouchure le Nawua, un des cours d'eau de la grande île, et qui furent jugés d'excellente qualité. Ces démarches, qui avaient lieu en 1859, n'amenèrent pas un résultat immédiat, parce que le gouvernement anglais ne pensait pas que Takombau eût autorité pour céder tout l'archipel, et qu'il désirait prendre connaissance en détail des avantages et des ressources d'une telle acquisition. M. Pritchard retourna donc à son poste pour concilier au protectorat anglais un autre chef puissant, Kuruduada, qui partage avec Takombau la domination de la grande île. Un officier supérieur, le colonel Smythe, fut en même temps envoyé pour étudier les avantages que pouvait offrir l'occupation. Un botaniste hanovrien connu par ses beaux travaux, M. Berthold Seeman, lui était adjoint dans cette exploration, et leurs rapports favorables décidèrent l'Angleterre à déclarer, dans le courant même de l'année 1861, qu'elle acceptait la cession que les chefs vitiens lui ont faite de l'archipel.

Les Viti prennent donc place désormais sur la liste déjà si riche des colonies anglaises en Océanie. C'est un beau résultat pour la politique coloniale de l'Angleterre. En même temps les recherches et

les études qui ont précédé cette annexion nous apportent quelques renseignemens pleins d'intérêt sur la physionomie de cet archipel et sur les grands changemens moraux qui s'y produisent, grâce au généreux dévouement et aux efforts infatigables des missionnaires. M. Berthold Seeman a publié dans des recueils allemands et anglais des fragmens à l'aide desquels nous pouvons le suivre dans l'intéressante exploration qu'il a faite à travers les régions les moins connues de la grande île; mais il est nécessaire de réunir d'abord quelques notions d'ensemble, pour mieux éclairer le théâtre sur lequel va nous conduire le savant voyageur.

I.

Deux cents îles ou îlots composent l'archipel Viti ou Fidji. De ces îles si nombreuses, deux seulement ont une véritable importance: ce sont Vanua-Levou et Viti-Levou. Elles ont l'une et l'autre de trente-cinq à quarante lieues de long. La première est étroite, la seconde presque ronde et à peu près aussi longue que large; c'est elle par conséquent qui est la plus considérable. Elles s'étendent du 177e au 180e degré de longitude est de Paris, et du 16e au-delà du 18e parallèle sud. C'est en latitude une position intermédiaire à la Nouvelle-Calédonie et à Taïti. Autour des deux îles principales s'en trouvent quelques autres, d'étendue beaucoup moindre, mais peuplées cependant, telles que Vanua ou Taviouni, Goro ou Koro, Ango, Ovalou, Kandabon, Yendua. Ensuite s'étend un véritable semis d'îlots et de rochers, et l'archipel entier est enveloppé de ces récifs de corail qui rendent si dangereuse la navigation à travers les archipels de l'Océanie.

L'archipel Viti a été classé dans la Mélanésie, à l'extrémité de laquelle il forme une pointe avancée vers la Polynésie, et ce n'est pas en vertu d'un caprice géographique et par une ligne arbitrairement tracée qu'il est entré dans cette délimitation; c'est parce que sa population présente des caractères très distincts de ceux des races polynésiennes. Elle semble, d'après ses traits physiques et par certains indices du langage, provenir d'un mélange de Malais et de Papous. Les individus qui la composent n'ont pas la beauté régulière des indigènes de la Nouvelle-Zélande, des Sandwich et de Taïti; mais ils n'ont pas non plus le caractère d'abjection des Mélanésiens purs de l'Australie et de la Nouvelle-Calédonie. Ils sont grands, agiles et vigoureux; le haut du visage est large, le nez gros et aplati, la bouche grande; les yeux farouches sont surmontés de forts sourcils, les lèvres sont épaisses, les dents blanches, les cheveux abondans et crépus. Le ton de la peau est d'un noir jau-

nâtre, assez semblable à la fumée et très différent de la teinte cuivrée des Polynésiens. Tel est le type général; toutefois beaucoup d'indigènes en diffèrent par la coupe de la figure, la couleur de la peau et l'élégance de leur personne : ce sont des métis issus des relations des habitans polynésiens de l'archipel de Tonga avec les femmes vitiennes; car les vents, soufflant de l'est durant dix mois de l'année, poussent les migrations de l'est en ouest dans cette partie de l'Océanie.

Le chiffre de la population de l'archipel a été très diversement évalué : on l'a porté à 300,000, ce qui est à coup sûr exagéré. Les calculs les plus raisonnables, appuyés sur les observations des missionnaires, le fixent à 150,000, ce qui donne encore l'agglomération aujourd'hui la plus considérable d'indigènes océaniens.

Les îles se présentent aux navigateurs sous le plus riant aspect. Tous les visiteurs en ont vanté les beaux bois, les cimes verdoyantes, le climat, où l'excès de la chaleur est tempéré par l'élévation du sol et les brises de la mer. La nature leur a libéralement départi les richesses des tropiques. Autrefois elles étaient couvertes de bois de sandal qui eût pu devenir, par de sages exploitations, une source de revenus durables; mais les jonques chinoises à la recherche de bois rare pour les cercueils des mandarins, les *sandalers* australiens et les autres déprédateurs de ces mers se sont jetés avec fureur sur ces précieuses forêts, et les ont tellement dévastées qu'elles sont épuisées pour bien longtemps, sinon ruinées à jamais. L'archipel compte encore parmi ses productions importantes l'huile de coco, l'écaille de tortue, le palmier sagou, les holothuries, ces vers si recherchés des Chinois et qui forment un objet de commerce assez actif. On appelle aussi ces vers dans l'archipel du nom français de *biches de mer*.

Par un singulier contraste, ces îles si bien douées de la nature ont servi de demeure aux sauvages les plus redoutables et les plus farouches de toute l'Océanie. Pendant deux siècles, les Fidjiens ont été renommés pour leurs sanglantes luttes et leurs inimitiés envers les étrangers. Il était d'usage chez eux, d'après des superstitions religieuses, de considérer comme une victime offerte par les génies, de tuer et de dévorer quiconque, étranger ou indigène, était jeté par la tempête sur les récifs de l'archipel. Cette coutume était tout récemment encore pratiquée, et il s'en est produit, il n'y a pas plus de douze ans, un exemple cité par le capitaine Erskine, qui explorait l'Océanie en 1849 sur le bâtiment le *Havannah*. Un bateau appartenant à une localité voisine de la capitale Mbau, et qui lui payait un tribut de poisson, était sorti avec quatorze hommes pour pêcher de quoi acquitter sa redevance. Il fut jeté par un coup

de mer sur les coraux et brisé près d'un lieu appelé Weva, touchant à Mbau même, et sur lequel était établie une station de missionnaires. Son équipage fut aussitôt saisi par les habitans comme une proie. Les missionnaires étaient absens, mais leurs femmes se trouvaient chez elles, et deux des naufragés furent égorgés assez près d'elles pour qu'elles entendissent leurs cris. Elles sortirent; à l'aspect de l'affreuse boucherie, elles coururent à Mbau, forcèrent l'entrée de la hutte de Tanoa, père de Takombau, ce qui, suivant les idées du pays, est un sacrilége, et demandèrent la vie des malheureux. Le chef, qui dès cette époque usait d'égards envers les Anglais, l'accorda; mais le dévouement des généreuses femmes ne profita qu'à bien peu de victimes : dix avaient déjà été égorgées.

On voit quelle force d'âme et quel courage il a fallu aux missionnaires et à leurs compagnes pour s'établir au milieu de ces épouvantables sauvages. Les habitans des Viti sont en effet de tous les indigènes océaniens ceux qui sont restés attachés le plus longtemps et avec le plus d'obstination à l'usage des repas de chair humaine. Ils ne rattachaient pas, comme les sauvages des Marquises et de la Nouvelle-Zélande, cette pratique à des idées religieuses : ils étaient par goût franchement cannibales; mais ils ne procédaient pas non plus avec la brutalité grossière des sauvages de la Nouvelle-Calédonie se jetant sur la chair de leurs semblables faute d'autre nourriture : ils cuisaient ouvertement la chair dans des fours communs, la distribuaient en public, et semblaient presque traiter l'anthropophagie comme une institution nationale. Cependant ils savent demander à la terre d'autres alimens, ils entretiennent avec beaucoup d'intelligence et de soin des cultures d'ignames et de taros. A ces ressources ils joignent celle de la pêche, et sont, avec les indigènes des Samoa, les meilleurs navigateurs de ce coin de l'Océanie. Dumont-d'Urville a beaucoup vanté leur habileté comme marins, la finesse et la légèreté de leurs pirogues. On leur connaît aussi des dispositions manifestes pour les travaux de l'industrie : ils savent fabriquer des tissus et de très remarquables poteries.

En face de ces hommes redoutables et farouches, mais non inintelligens, sont venus s'installer vaillamment quelques missionnaires méthodistes, il y a de cela vingt-cinq ans. Les premiers se sont établis dans quelques îlots autour de la grande Viti-Levou, à une époque où déjà l'archipel voisin de Tonga subissait l'influence de l'éducation chrétienne. Dans le principe, ils furent très mal accueillis, maltraités, souvent menacés dans leur vie et dans leurs biens; mais ils firent preuve d'une persévérance que rien ne lassait, et qui a fini par être récompensée. A la suite d'opiniâtres efforts et de dépenses qui ne sont pas évaluées à moins de 80,000 livres sterl.,

les ministres wesleyens parvinrent à établir d'une façon solide leur influence sur une grande étendue de l'archipel. On porte à plus de trente mille le nombre d'indigènes qu'ils ont faits chrétiens, et il est certain qu'ils ont en grande partie réussi tout récemment à supprimer les repas de chair humaine. On sait quelle est l'austérité de leur enseignement religieux; il consiste dans les lectures pieuses, les cantiques, les prédications et les prières; il ne comporte ni fêtes, ni cérémonies, et s'adresse à la raison plus qu'à l'imagination et au cœur. Les sauvages l'ont cependant assez bien accueilli; beaucoup d'entre eux possèdent des bibles traduites dans leurs dialectes, et que quelques-uns savent lire. Quand la cloche de l'office les appelle, ils se rendent au temple et écoutent attentivement le *teacher*; c'est le nom que les missionnaires donnent à des indigènes plus anciennement convertis, dont ils se servent comme d'auxiliaires pour transmettre l'enseignement aux nouveaux néophytes. Généralement ces disciples privilégiés croient bien faire en exagérant encore la rigueur et l'austérité de leurs maîtres : le ton monotone de leur parole, l'immobilité de leur regard, la raideur de leurs gestes, jettent comme une atmosphère de froideur et de tristesse sur le public agenouillé qui s'efforce, autour d'eux, de se conformer à leurs préceptes.

C'est une preuve bien manifeste de la flexibilité du caractère de ces sauvages que l'on ait pu réunir, parmi des hommes longtemps indisciplinés et turbulens, des auditeurs sérieux et graves pour des sermons bibliques, si étrangers à leur histoire, à leurs croyances et sans doute inintelligibles pour beaucoup. Une amélioration réelle s'accomplit-elle dans leur esprit, ou bien sont-ils simplement frappés de la nouveauté du spectacle, et ne risquent-ils pas d'échanger, comme tant d'autres peuples océaniens, leurs vices franchement sauvages contre les vices souvent plus méprisables d'une civilisation avortée? Rien de semblable n'est à craindre tant qu'ils seront sous la direction des missionnaires; mais il est à redouter pour eux qu'une foule envahissante d'aventuriers, de colons, d'industriels, ne vienne leur apporter les corruptions sous lesquelles dépérissent tant d'autres sauvages. Les missionnaires accomplissent en ce moment au milieu d'eux une œuvre méritante et salutaire; mais ils auront besoin, pour la poursuivre et la mener à bien, de beaucoup de fermeté et de persévérance, si l'archipel est destiné à être envahi par un flot d'immigrans avides et peu scrupuleux à l'exemple des autres possessions anglaises de l'Océanie.

C'est en l'année 1643 que l'existence du groupe Viti a été pour la première fois signalée. Tasman, un des plus illustres explorateurs de l'Océanie, se trouva engagé avec ses deux vaisseaux dans ce laby-

rinthe d'îles, de bancs, de bas-fonds et de rochers. Il était entré par le nord-est dans l'archipel et n'entrevit que les îlots qui entourent Vanua-Levou, auxquels il donna le nom de *Terre du Prince-Guillaume*. Cook, dans ses deux voyages en 1774 et 1777, visita plusieurs petites îles de l'archipel. Bligh le traversa en 1789 sur la chaloupe où l'avait jeté la mutinerie de ses équipages. L'Anglais Wilson rapporta un des premiers quelques notions d'hydrographie exactes. La carte dressée par Krusenstern en 1824 n'était qu'une ébauche incertaine, et celle même que notre compatriote Dumont-d'Urville a jointe au voyage de l'*Astrolabe* et de la *Zélée*, publié en 1842 (1), ne donne encore avec exactitude qu'une très petite portion de l'archipel. C'est aux auteurs de recherches toutes récentes que revient le mérite d'avoir enfin réuni les notions à l'aide desquelles M. Petermann a dressé, dans l'excellent recueil des *Mittheilungen*, une carte assez complète de la plus grande partie de l'archipel, que nous allons parcourir maintenant sur les pas de M. Seeman.

II.

C'est par l'île Taviouni, située au sud-est de Vanua-Levou, que le naturaliste allemand commença de visiter l'archipel Viti. Il descendit en un point appelé Somosomo, où un Anglais, qui y exploitait depuis quelques années une fabrique d'huile de coco, lui offrit l'hospitalité. Taviouni, la plus considérable du groupe après les deux grandes îles et longue d'environ dix lieues, est formée d'une arête montagneuse qui court du nord-est au sud-ouest, et s'élève de deux cent cinquante à trois cents pieds anglais à ses points culminans. Elle est couverte de cocotiers et présente partout une riche végétation et un riant aspect. Le voyageur mit à profit le court espace de

(1) Le voyage de circumnavigation de Dumont-d'Urville date aujourd'hui de vingt ans. Les circonstances dans lesquelles il visita les îles Viti méritent d'être rappelées. Après avoir relevé un très grand nombre de petites îles qui forment la partie sud-est de l'archipel Viti, il s'arrêta à la pointe extrême est de Viti-Levou, à un îlot appelé Péva, pour tirer vengeance d'un chef qui, quelques années auparavant, avait pillé et pris un petit bâtiment de commerce français, l'*Aimable-Joséphine*, et en avait massacré l'équipage. C'était de ce crime que le capitaine Dumont-d'Urville avait à tirer vengeance. Le chef qui l'avait commis, nommé Nakalassé, continuait de gouverner la tribu de Péva. A l'approche des vaisseaux, instruit par un réfugié anglais, qui lui servait de conseiller, du sort qui l'attendait, il chercha, avec les hommes de sa tribu, un refuge dans les montagnes. Deux compagnies, formant un corps de quatre-vingts officiers et soldats, débarquèrent, et, ne pouvant suivre le chef ennemi dans des montagnes et des bois inextricables, elles mirent le feu aux cases et détruisirent le village de fond en comble. L'officier français, après cette exécution, s'arrêta quelque temps à la côte de l'île Ovalou, où il put voir et étudier les habitudes des indigènes; puis il quitta l'archipel en longeant une partie de la côte méridionale de Vanua-Levou.

temps qu'il passa dans cette île pour en explorer les hauteurs. La femme du chef de Somosomo, qui l'avait reçu amicalement, voulut, pour lui faire honneur, l'accompagner dans cette excursion avec les femmes de son entourage. Au point du jour, une troupe de beautés indigènes se trouva donc réunie au bord d'un petit cours d'eau d'où partait l'expédition. Leur costume était des plus simples : la reine portait autour des hanches une pièce de calicot blanc, sur la tête des feuilles fraîches de fougère, des roses de Chine dans des trous percés aux oreilles, des colliers et des bracelets de coquillages. Ses compagnes s'étaient dispensées du calicot, et n'étaient vêtues que de feuilles fraîches de cocotiers et de bananiers.

Les femmes vitiennes sont de taille moyenne et bien faites; mais elles sont loin, pour la figure, de la beauté régulière et gracieuse des Polynésiennes de Nouka-Hiva et de Taïti. Elles ont plus de retenue que celles-ci, et ne se livrent pas aussi facilement aux étrangers. En général, le christianisme amène sur les points où il s'est établi quelques améliorations, au moins extérieures, dans les mœurs. Dans une île des Samoa, archipel voisin des Viti, les missionnaires ont eu l'ingénieuse idée de conserver les pratiques d'interdiction que l'on appelle en Océanie *tabou* et de les appliquer à la personne des femmes, en sorte qu'elles répondaient, en repoussant les avances des matelots : « Tabou! tabou! » ce qui signifie : il ne faut pas toucher; mais en même temps elles leur désignaient avec complaisance une tribu voisine dont les femmes, n'étant pas encore chrétiennes, n'ont pas les mêmes causes de retenue. Les Vitiennes vont nues jusqu'à ce qu'elles soient nubiles; elles prennent alors une ceinture en fil de coco ou en tissu d'hibiscus qui ne couvre qu'une bande étroite du corps. De même, les hommes ne se couvrent du *maro* qu'à l'âge de puberté. La polygamie est en pleine vigueur dans les populations de l'archipel qui n'ont pas encore adopté le christianisme, et certains chefs ont un très grand nombre de femmes; mais en général les gens de condition médiocre, appartenant aux classes de cultivateurs, d'industriels et de pêcheurs, n'ont qu'une femme, et ils ont souvent des dispositions remarquables à la vie de famille. Il a été longtemps d'usage de tuer les femmes sur la fosse de leurs maris. Cet usage était encore en vigueur en 1856 dans le district de Soloira, sur le cours supérieur de la rivière Rewa. De même aussi on faisait périr les gens accablés par l'âge et ceux qui étaient atteints de maladies réputées incurables; mais ces pratiques tendent chaque jour davantage à s'effacer sous l'influence de l'éducation nouvelle. La condition des femmes ne semble pas malheureuse, car elles sont gaies, et on les entend souvent rire et causer quand elles sont réunies.

Celles qui accompagnaient notre voyageur lui servaient de guides et lui faisaient très bon accueil. Leur léger costume n'entravait pas leur marche, et elles escaladaient lestement les hauteurs, attendant de temps en temps leurs compagnons en brisant des noix de coco et en fumant des cigarettes de feuilles sèches de bananier. Lorsque le soleil se mit à redescendre, elles témoignèrent le désir de retourner dans les terres basses, et il n'en resta pas une seule quand l'astre s'éteignit dans la mer, car elles craignent les esprits des forêts et s'imaginent que, s'ils les rencontraient la nuit par les bois et les montagnes, ils les emporteraient comme des victimes.

Les hauteurs se terminent par un large cratère éteint, transformé en un lac dont une partie présente un phénomène végétal bizarre : une espèce d'algue s'entasse en masses épaisses, assez semblables à de la gélatine, dont la surface forme sur l'eau une sorte de croûte à peu près solide, sur laquelle on marche, non cependant sans quelque péril, parce que les parties qui n'ont pas assez d'étendue cèdent et s'enfoncent. L'aspect verdâtre de ces algues leur donne à première vue l'apparence de graisse de tortue. Cette idée même a prévalu dans l'esprit des indigènes, et ils racontent qu'un des génies habitans de leurs îles s'occupe, chaque nuit, d'aller puiser dans les estomacs la graisse de tortue qui a été consommée pour la porter dans ce réservoir. En dehors de ces entassemens d'algues, l'eau du cratère changé en lac est claire et fraîche.

De Taviouni, M. Seeman se transporta à Port-Kinnaird, dans cette petite île Ovalou que visita Dumont-d'Urville, et qui fait face à la côte orientale de Viti-Levou. Elle a un très bon port, que l'expédition française de Dumont-d'Urville a relevé, Levouka, où un certain nombre d'étrangers étaient fixés dès cette époque. C'étaient des aventuriers de tous pays : il y avait une douzaine de matelots, déserteurs anglais et américains, deux indigènes de Taïti et des Sandwich, un nègre, un Bengali, et ils se donnaient le nom de colonie européenne. Chacun d'eux avait plusieurs femmes; ils s'étaient bâti des cases assez comfortables, possédaient des fusils et vivaient en bonne intelligence avec le chef d'Ovalou, qu'ils aidaient de leurs mousquets dans ses guerres. Depuis ce temps, d'autres expatriés, des *convicts* même, échappés de l'Australie, sont venus grossir ce noyau; mais ils ont souvent excité des plaintes par leur mauvaise conduite : plusieurs d'entre eux ont entièrement adopté la vie sauvage, et commis des meurtres et des excès que les indigènes ont quelquefois châtiés durement. Il y a quelques années, Takombau, croyant que ces étrangers étaient favorables à un chef de ses ennemis, les fit déporter à la côte de Vanua-Levou; mais en 1850 il leur permit de revenir à Levouka, et leur nombre, avec les

femmes et les enfans, dépasse aujourd'hui deux cents. L'annexion anglaise a pour résultat de les faire entrer sous la domination immédiate de la Grande-Bretagne. Ils fournissent à ses bâtimens des interprètes et des pilotes pour la difficile navigation de l'archipel.

A Ovalou, M. Seeman trouva le consul anglais, M. Pritchard, et tous deux passèrent sur la grande terre pour en étudier diverses parties, vierges encore de toute exploration. En juillet 1860, ils descendirent à Mbau, qui est la ville principale des états du *tui* Takombau; elle est composée de quelques centaines de huttes, bâties sur un îlot très voisin de la côte. Les maisons fidjiennes ne sont pas de mauvaise construction : elles ont de la solidité et quelquefois dans les détails une certaine élégance; de plus, elles sont tenues proprement, ce qui est bien rare chez les sauvages. Des nattes servent de siége et de lit; on y voit des poteries d'une fabrication vraiment remarquable, de toutes formes, de toutes dimensions, couvertes d'un vernis; il y a aussi des plats en bois sculpté. Le long du mur de la case, des armes sont suspendues, lance, arc, flèches, quelquefois un fusil de vieux modèle. Les casse-tête sont de deux formes, grands et petits; ces derniers ne sont pas les moins redoutables : ils n'ont pas plus de 40 centimètres de long, sont faits d'un bois très dur, arrondis à une extrémité, pointus à l'autre, et souvent enrichis de sculptures et d'ornemens. On voit quelquefois aussi dans un coin de la hutte des instrumens de musique, des tambours faits d'un tronc d'arbre couvert d'une peau de requin, et des flûtes, bambous longs de dix-huit pouces, ayant un diamètre d'un pouce et demi, et percés de trois ou cinq trous. Le musicien applique l'embouchure de cet instrument sous les narines, et en tire un son doux avec quelques modulations peu variées.

Jusqu'en 1854, Mbau, qui possède aujourd'hui un vaste établissement religieux, se montra rebelle aux efforts des missionnaires, et les fours dans lesquels on cuisait les victimes humaines ne refroidissaient pas. Aucun missionnaire ne fut mangé, mais beaucoup sont morts victimes de leur zèle et de leurs fatigues. Depuis cette époque, de meilleurs succès ont récompensé leur persévérance; ils ont réussi à faire adopter le christianisme au chef Takombau après de longues hésitations de sa part. Cet exemple a trouvé beaucoup d'imitateurs; les autels élevés aux génies sont alors tombés. A peu de distance de la ville, dans un endroit retiré, s'élevaient quatre murs surmontés d'un toit et enveloppés de plantes grimpantes : c'était l'abattoir des victimes humaines. Un temple l'a remplacé, et le soir, au dehors des cases indigènes, on entend des prières et des hymnes chantés en chœur.

De Mbau, les explorateurs gagnèrent le Nakelo, petit cours d'eau relié à la grande rivière de Rewa par un canal qui est un des plus anciens et des plus remarquables ouvrages du pays. Il atteste une population considérable au temps où il fut construit, car les grands déblaiemens qu'il a nécessités ont été opérés à l'aide seulement de corbeilles et d'outils de bois. Les indigènes disent que ce travail est fort ancien et qu'il a servi à des opérations militaires. En remontant ce canal, on s'engage dans le vaste delta de la Rewa, et l'on arrive à la ville du même nom, que les avantages de sa position, à l'entrée d'une rivière large et profonde qui coupe en deux la grande île, feront probablement préférer à Mbau comme siége principal de la colonisation anglaise. De plus, la rivière Rewa a été très complétement étudiée et reconnue en 1856 par une expédition anglaise sous la conduite de M. Macdonald, chirurgien du *Herald*, auquel était adjoint M. Waterhouse, missionnaire wesleyen, établi depuis longtemps dans l'île. Un grand canot double, pareil à ceux dont les indigènes font usage sur les rivières, et plusieurs embarcations plus petites remontèrent la Rewa, que l'on appelle plus fréquemment dans le pays *Wai-Levou*, grande eau, dans un espace de 146 kilomètres, jusqu'en un point appelé Motivaitala. La rivière est large, profonde, souvent coupée de bancs et de rapides que cependant l'on peut franchir. Elle fait de nombreux détours, reçoit plusieurs affluens de quelque importance et traverse un pays riche, bien cultivé, et couvert de villages où se presse une nombreuse population. Toute la rive droite du petit fleuve, jusque vers le rivage méridional de l'île, est couverte de bois que l'on appelle forêts des Dammaras, et dont la proximité de la mer et du cours d'eau rend l'exploitation facile et avantageuse. Un grand nombre de tribus soumises à des chefs différens se partagent le territoire qui s'étend sur les deux bords de la rivière; elles étaient alors constamment en lutte. Tant de combats avaient été livrés sur la Rewa, que dans une grande étendue de pays on l'appelait « la rivière de sang. » Les Na-Seivan venaient d'être exterminés par la population de Namusi, qui a pour chef ce Kuruduadua dont il sera bientôt plus amplement question. Non-seulement la tribu, mais aussi les cocotiers, les arbres à pain et les plantations d'ignames et de taros avaient été bouleversés et détruits. Dans la tribu des Soloira, il y avait une troupe de guerriers qui prétendaient s'être rendus invulnérables par certains enchantemens; en effet, quand ils se présentaient au combat corps à corps, leurs ennemis, frappés de terreur, fuyaient toujours devant eux, et on leur accordait généralement ce titre d'invulnérables, *vaka kalou vatu*. L'introduction des fusils ruina leur prestige : à l'attaque d'une place, sept hommes de cette troupe prétendue invincible ayant

été successivement tués, le reste se dispersa honteusement. La plupart des grands arbres portent suspendus à leurs branches les ossemens des cadavres qui ont été dévorés; au bout d'un certain temps, il y croît des mousses et une petite espèce particulière de fougère. Quand une tribu parvient à faire une incursion heureuse sur le territoire d'une tribu ennemie, elle ressaisit ces hideux trophées et les emporte pour leur donner soigneusement la sépulture.

De Rewa, MM. Seeman et Pritchard se dirigèrent par un sentier, le long de la mer, vers un lieu appelé Nawua, qui est une des possessions et des résidences de Kuruduadua, chef de Namusi. Le consul avait su conquérir peu à peu une grande influence sur l'esprit de ce sauvage; il lui fit demander l'autorisation de visiter, avec son hôte, le territoire de sa tribu, et celui-ci s'empressa d'accéder à ce désir. Ce chef, qui est un des plus puissans de l'île, et qui tenait à justifier sa réputation en cette circonstance, déploya toute la pompe de l'étiquette vitienne. Il attendait les étrangers dans sa principale demeure, entouré de sa cour, conseillers et serviteurs. Quand ils parurent, leur interprète, adressant la parole au chef, lui dit que le consul demandait à lui présenter un seigneur qui désirait étudier son pays et devenir son hôte pour quelques jours. Après un moment de silence, le principal orateur de la compagnie prit la parole au nom de Kuruduadua, et dit que les étrangers étaient les bienvenus, que leur présence honorait la ville de Nawua, et que la tribu entière allait être avertie de leur arrivée par les roulemens du tambour. Quand il eut parlé, tous les hommes présens frappèrent dans leurs mains en criant : *Mana*, *mana*, *mana!* et le tambour résonna. Les yeux du chef brillaient, et ses traits étaient animés d'un sourire qui ne manquait pas de fierté, pendant que les étrangers prenaient place sur les nattes qu'il faisait étaler devant eux.

On allait procéder à un repas de bienvenue, quand l'interprète, avisant une grande marmite de fer où plus d'un membre humain avait cuit, eut la fâcheuse idée de débiter en fidjien un *speech* sur l'infamie de cette nourriture. Les sauvages écoutèrent impassiblement cette exhortation; mais le consul et son compagnon ne se sentirent plus en grand appétit lorsqu'on leur offrit un cochon rôti tout entier probablement dans un des vases qui avaient servi à cuire des victimes humaines. Des ignames et du taro accompagnaient le mets principal; en même temps on servait le *yagona*. C'est une boisson faite des sucs de la racine mâchée du poivrier de la Mer du Sud, et qui ressemble assez à un mélange d'eau de savon, de jalap et de magnésie. Les corbeilles d'ignames et de taros étaient apportées par des jeunes filles conduites par la favorite du chef, et qui se traînaient par respect sur les mains et sur les genoux. Un usage par-

ticulier à ces îles interdit au maître de la maison de prendre place à côté de ses invités; mais il préside à leur repas. Kuruduadua veillait à ce que rien ne manquât à ses hôtes; de demi-heure en demi-heure, on servait le yagona. Une pièce d'artillerie de très petit calibre, qui était placée près de la porte d'entrée comme pour la protéger, fut tirée, et le tambour ne cessa de retentir en signe de réjouissance. Les lits pour la nuit consistaient en nattes superposées et en un *para-mouches* long de vingt pieds fait de papier d'écorce de mûrier. Au matin, en se levant, le consul offrit au chef des haches, des couteaux, des étoffes, et ces présens furent l'occasion de nouvelles protestations de foi et de bonne amitié.

Les étrangers furent conviés à une grande fête nationale qui devait avoir lieu dans les jours suivans : le fils aîné de Kuruduadua entrait dans l'âge de puberté, et il allait revêtir le *maro*. Une cérémonie accompagnée d'épisodes terribles signalait ordinairement cette fête. On égorgeait un grand nombre de coupables et de prisonniers mis en réserve pour cette circonstance; cette fois même il avait été question de massacrer les cinq cents habitans d'une ville rebelle. Les cadavres devaient être ramassés en un vaste monceau sur lequel était jeté un esclave vivant. Le jeune initié, nu jusque-là, car les hommes seuls portent un lambeau de vêtement, se séparait de ses compagnons d'enfance, escaladait l'épouvantable échafaud de cadavres, et, les pieds sur la poitrine de l'esclave vivant, il agitait un glaive ou un casse-tête, pendant que les prêtres invoquaient sur lui la protection des génies, et les priaient de le faire sortir vainqueur de tous les combats. La foule avait coutume de mêler à ces imprécations d'horribles applaudissemens. Ensuite deux oncles du prince escaladaient à leur tour le monceau des victimes; c'étaient eux qui avaient mission de le ceindre du maro, ceinture de *tapa*, étoffe du pays, blanche comme la neige, large seulement de six ou huit pouces, mais longue de 200 mètres, en sorte qu'il en était complétement enveloppé.

Telle était la cérémonie qui devait avoir lieu. Les cinq cents malheureux destinés à cette boucherie attendaient leur sort dans une profonde terreur, quand les étrangers s'avancèrent auprès du chef et lui demandèrent de vouloir bien les agréer pour remplir l'office des oncles. Kuruduadua témoigna quelque hésitation, et se retira pour consulter le peuple. Après quelques momens de délibération avec les chefs et la multitude, il revint, accordant ce qui lui avait été demandé. Alors le consul et son compagnon s'approchèrent du jeune homme entièrement nu, qui, au milieu de la foule des curieux, brandissait sa massue; ils l'enveloppèrent de trente aunes de coton de Manchester, pendant que le peuple et les prêtres invo-

quaient pour lui les génies. Le consul prit la parole, engagea le jeune homme à faire au milieu de son peuple de meilleures actions que ses ancêtres, à chercher la gloire dans les chemins de la civilisation, qui lui étaient ouverts. La cérémonie se termina par des chants nationaux.

Cette scène avait été concertée à l'avance entre les Européens et le chef, de plus en plus docile à leurs conseils. Elle avait une grande importance, puisqu'elle marquait la fin d'une des plus sanglantes coutumes, et qu'elle apportait dans cette occasion le salut à cinq cents victimes. La foule ne l'accueillit pas mal; elle était très émue. Le vieux Kuruduadua lui-même ne pouvait s'empêcher de verser des larmes, et il racontait que, quand il avait pris le vêtement viril, bien du sang avait coulé.

De Nawua, qui est sur le bord de la mer et à l'extrémité d'un delta dont les terres d'alluvion sont, il paraît, très favorables à la culture du coton, les Européens purent remonter vers l'intérieur et explorer le Woma, pic dont la hauteur atteint près de cinq mille pieds anglais, et qui est un des points culminans des montagnes de l'archipel. Aucun Européen n'en avait encore fait l'ascension. Tous les Anglais qui se trouvaient en ce moment dans cette partie de l'île prirent part à l'expédition. C'était, outre MM. Seeman et Pritchard, le colonel Smythe, envoyé par le gouvernement pour étudier l'état politique et les ressources de l'archipel, et le missionnaire, M. Waterhouse. Kuruduadua en personne fit à l'expédition l'honneur de l'accompagner, dans une partie du trajet, jusqu'à sa capitale Namusi. Il emmenait avec lui un grand nombre de serviteurs, et de plus un personnage qui s'est fait aux îles Viti une singulière destinée. C'est un aventurier, nommé Henri Danford, que des transactions peu honorables ont fait surnommer par ses compatriotes Harry le Juif. Après avoir passé sa jeunesse à Londres, ne pouvant se faire ni au commerce ni au métier de matelot, il s'arrêta, il y a une quinzaine d'années, aux îles Tonga, où il passa une année dans la plus profonde misère, durant une famine qui désolait cet archipel. Il parvint à gagner Rewa, et essaya d'y créer un établissement de pêche d'holothuries, de concert avec un autre aventurier; mais il ne s'entendit pas avec cet associé et mécontenta les indigènes, qui incendièrent son établissement. Il était de nouveau sans ressources; alors il conçut le projet d'aller trouver Kuruduadua. Ce chef ne tarda pas à le prendre en faveur à cause de la vivacité de son esprit et parce qu'il lui faisait raconter les histoires des états et des souverains de l'Europe. Danford réussit aussi à se concilier les indigènes par ses mérites de conteur. Ces sauvages ont une imagination vive et une grande curiosité des récits merveilleux. Eux-mêmes racontent des

espèces de légendes dans lesquelles figurent les nombreux génies dont la tradition populaire a peuplé les montagnes et les forêts de leurs îles. L'aventurier, qui avait lu *les Mille et Une Nuits,* qui en avait retenu quelques épisodes, acquit une grande réputation en les racontant, et se vit généreusement récompensé. Ayant réussi à se familiariser avec la langue des indigènes, il transportait dans le dialecte vitien, tant bien que mal, les contes arabes. *Aladin ou la Lampe merveilleuse,* disait-il, lui avait valu deux cochons gras du prix d'au moins huit dollars, et *les Quarante Voleurs* n'avaient pas obtenu un moindre succès. Ce Danford était ainsi devenu un personnage de quelque importance : son protecteur lui avait donné des femmes, des champs de taros et d'ignames. Ses fonctions, outre celles d'amuseur du chef, consistaient dans l'entretien des mousquets de la tribu. De plus, comme il avait passé quelques mois, dans sa jeunesse, chez un pharmacien, il se chargeait souvent de soigner les sauvages. Sous le rapport moral, il laissait beaucoup à désirer, mais il était intelligent et usait assez libéralement pour ses compatriotes de l'influence qu'il avait acquise sur le chef.

Pour pénétrer dans l'intérieur, les Européens remontèrent le Nawua sur un canot. Le paysage autour de la petite rivière était charmant : sur une rive, des bois de cocotiers; sur l'autre, des rochers escarpés, hauts souvent de sept ou huit cents pieds. Toute cette contrée est riche et bien cultivée; l'industrie agricole des naturels est vraiment remarquable. Ils parviennent, à l'aide d'instrumens encore très primitifs, à former de petits carrés en terrasses, tous de niveau, entre lesquels ils font circuler l'eau dérivée de la rivière, par des canaux bien distribués qui baignent partout les racines du taro. Pour la culture de l'igname, ils creusent des trous assez espacés sur la surface du sol, et y déposent à la fois deux ignames, qui rapportent ordinairement quatre fois la semence. Les tiges sont relevées avec soin sur des pieux fichés en terre. Il faut de sept à huit mois pour que la récolte arrive à maturité.

En certains endroits, le petit fleuve était interrompu par des chutes quelquefois très raides; l'eau était basse à cause de la saison, et il fallait une grande dextérité aux conducteurs des canots pour franchir les obstacles. A plusieurs reprises, on fut obligé de tirer la flottille avec des câbles; un canot chargé de bagages coula dans un passage difficile. On arriva ainsi devant Nagadi, village bâti sur le sommet d'une colline. Les flancs du monticule servent de cimetière. Les Vitiens ont pour leurs morts un grand respect : ils creusent dans le roc des chambres sépulcrales où les corps sont couchés sur le dos, la tête tournée vers l'ouest. Il y a dans cette localité, comme dans toutes les plus importantes de l'archipel, un lieu appelé le

mburé (1) : c'est une sorte de maison hospitalière destinée à donner asile aux gens qui ont été appelés par une fête ou par quelque autre circonstance, et qui sont loin de chez eux. Ces maisons publiques rappellent les *tambos* de l'Amérique du Sud, et présentent une grande analogie avec celles que les Polynésiens ont instituées sous le nom de « maisons des étrangers. »

Les hôtes de Kuruduadua devaient passer la nuit en ce lieu; mais, comme le mburé était très sale et se trouvait encombré de visiteurs, car la présence des *papalangis* (c'est le nom qu'on donne aux étrangers) attirait beaucoup d'indigènes, les Européens préférèrent s'étendre simplement sur leurs nattes. A peine y étaient-ils installés qu'une foule considérable se pressa autour d'eux, apportant des porcs, des ignames, des taros rôtis à la façon polynésienne, plus une grande quantité d'un *pudding* de bananes cuites dans du lait de noix de coco avec de la canne à sucre râpée. Cette masse de provisions fut offerte au chef, qui accepta par l'intermédiaire de son orateur, et qui les offrit à son tour aux étrangers. Ceux-ci durent alors les transmettre à la foule avec le même cérémonial, en gardant seulement leur part. Ce fut Danford, familiarisé avec les usages indigènes, qui se chargea de recevoir et d'offrir ces présens.

Vers le soir, on apporta le bol de *kava*. Déjà nous avons eu l'occasion, à propos des îles Marquises (2), de mentionner ce narcotique particulier aux archipels de la Mer du Sud et d'en décrire les effets. Aux Viti, la préparation diffère en ce que, pour manipuler la racine, on emploie souvent la râpe. Cependant les vrais amateurs préfèrent la racine mâchée, et trouvent ainsi à ce suc plus de saveur. Pris avec une extrême modération, le kava n'amènerait qu'une somnolence accompagnée de rêveries; mais il est aussi difficile de s'arrêter sur la pente de cette ivresse que sur celle de toute autre, et les malheureux qui s'y abandonnent, non moins maltraités que les buveurs d'opium, sont, au bout de peu de temps, abrutis et couverts de hideuses maladies de peau. Beaucoup des aventuriers européens qui viennent chercher dans l'archipel des moyens d'existence se livrent à cette funeste passion.

Aux Viti, la distribution du kava, quand c'est un chef qui l'offre, comporte un certain cérémonial : celui-ci commence par goûter la préparation pour s'assurer qu'elle est bien faite; ensuite un serviteur verse la liqueur dans un coco qu'il tient à la main, et debout, le bras tendu vers le chef, il attend ses ordres; alors l'orateur du

(1) Les lettres *M* et *N* placées devant un grand nombre de noms, *Mbau*, *Mburé*, *Mbi*, *Mbalangé*, *Ndengei*, *Ndaveta*, *Ndeké*, *Nga*, etc., constituent un fait philologique particulier au dialecte vitien.

(2) Voyez la *Revue* du 1er septembre 1859.

roi dit quelques mots signifiant que le kava est versé, et le roi répond par le nom de la personne à qui il veut que le vase soit offert. L'ordre dans lequel les noms viennent dans la bouche royale indique le degré d'honneur et de faveur dans lequel chacun est auprès du chef. Quand il y a des étrangers, c'est à eux que les premiers vases sont présentés; mais il est rare que des Européens acceptent un liquide préparé d'une façon si révoltante pour leur goût.

Nagadi, dont la population n'est pas encore chrétienne, a un temple indigène. C'est une construction de vingt-cinq pieds de long sur quinze de large, entourée d'une haie de bambous. Dans un coin, un espace isolé par une rangée de roseaux forme l'autel du génie qu'on y adore; mais il n'y a pas d'idole. Des racines de kava, des feuilles, des branchages pendent du toit. Le prêtre avec sa famille habite cette hutte. Dans les cérémonies religieuses, il tire quelques sons d'une rangée de bambous creux et inégaux. Un des visiteurs lui fit cadeau d'une trompette qui faisait autrement de bruit, ce qui lui causa une grande joie.

La religion indigène des Vitiens, qui, sur certains points de l'archipel, s'efface en ce moment devant les conquêtes du christianisme, présente des caractères assez indécis; elle n'est pas l'idolâtrie, car on ne lui connaît pas d'images figurées. Admet-elle un être supérieur? C'est ce qu'il est assez difficile de décider. Le culte ne s'adresse guère qu'à des génies variables suivant les localités, et qui souvent paraissent se confondre dans les idées des indigènes avec les esprits des morts. Ces génies se rattachent aussi quelquefois par des traditions et des fables à des phénomènes naturels. Ainsi, à l'entrée du Ndaveta, canal qui unit la côte près de Mbau à la Rewa, se trouve un immense bloc de corail, de la forme d'un rayon de miel, miné par l'eau et les variations de l'atmosphère, perforé en tous sens par des insectes, fendu par une large fissure verticale, couvert d'une maigre végétation et couronné par deux cocotiers rabougris. Les indigènes racontent que le puissant génie Ndengei envoya les génies nocturnes inférieurs Lando Aleva et Lando Tangane pour fermer le canal Ndaveta. Ceux-ci n'eurent pas le temps de terminer leur ouvrage dans la nuit; surpris par les premiers rayons du jour, ils furent changés en cette masse de corail que depuis on a appelée *Vaka Tangka ni sai-sai*, ce qui veut dire la place où l'on dépose les outils de pêche, parce que Rambeuli, autre génie, y déposa son *sai-sai*, sorte de harpon, en remontant au ciel après s'être livré à la pêche, son occupation favorite. Ce Rambeuli est la terreur des marins; son nom signifie littéralement « le briseur de rames, » et c'est à lui qu'on attribue les accidens qui frappent les pirogues.

Il n'y a guère de localités de quelque importance où l'on ne trouve

un temple semblable à celui de Nagadi, et que l'on appelle *Kinaboulé*, la maison de l'esprit. On rencontre aussi le long des chemins des espèces d'autels faits de roseaux et d'étoffes du pays; ils sont consacrés à la mémoire des morts et destinés à nourrir leurs esprits. On les couvre d'alimens dont les animaux et les passans s'emparent sans qu'on y trouve à redire. Les prêtres sont censés communiquer avec les génies par l'inspiration; de là leur grande autorité sur l'esprit populaire dont les missionnaires savent se faire les héritiers parmi les tribus qui s'ouvrent au christianisme.

Parvenus par eau jusqu'auprès de Namusi, les voyageurs quittèrent leurs canots pour franchir les hauteurs qui les séparaient encore de cette localité. Le paysage était de toute beauté : au fond de la vallée, dominée par de hautes montagnes, court un ruisseau bordé de plantations de taros, d'ignames, de bananiers; l'oranger, l'arbre à pain, le coco, mêlent leurs feuillages; le climat est tempéré, et il n'y a pas de doute que cette riante vallée ne devienne le centre des *cottages* quand les Anglais seront définitivement installés dans la grande île. C'est là que Danford s'est établi; sa maison est une des plus considérables de Namusi; ses plantations ont de l'étendue, ses serviteurs, peut-être ses esclaves, sont nombreux. L'aventurier, devenu grand personnage vitien, s'est entouré de tout ce qu'il a pu réunir de comfortable européen.

Les voyageurs se préparèrent après une courte halte à escalader la montagne Woma, qui se dressait devant eux. C'est un des points culminans de l'île, dont le sommet atteint entre quatre et cinq mille pieds anglais au-dessus du niveau de la mer. Les pentes sont raides et difficiles, et la chaleur ajoutait à la fatigue. Les guides usèrent d'une singulière façon de se rafraîchir : ils s'élancèrent au sommet des cocotiers pour s'y balancer dans l'espace. Les flancs de la montagne sont semés de rochers quelquefois perpendiculaires et couverts d'arbres. Ce n'est qu'à la hauteur de deux mille cinq cents pieds que commence la forêt vierge. La flore n'y est plus la même que dans les régions inférieures. Les arbres s'y trouvent chargés d'une végétation parasite de mousses, de lichens, d'orchidées écarlates. D'innombrables variétés de fougères y prennent quelquefois des dimensions antédiluviennes. Une espèce de cannelier porte une écorce dont les indigènes parfument leur huile de noix de coco, et dont ils usent aussi comme de sudorifique.

A mesure qu'on s'élève, les animaux disparaissent, les oiseaux deviennent plus rares; un vaste silence ajoute à la majesté du paysage. Quand on est parvenu au sommet, les deux tiers de l'archipel se déroulent sous les yeux comme une carte : Motoruki, Batuki, Benga, Kantavu et une foule de moindres îlots se détachent

nettement sur la surface transparente de la mer. Trois des explorateurs seulement étaient arrivés au sommet, le colonel Smythe, MM. Pritchard et Seeman. Kuruduadua et M. Waterhouse étaient restés à Namusi, et Danford avait fait halte à mi-chemin. Les guides indigènes allumèrent des feux pour instruire Namusi du succès de l'ascension, et ils emplirent les corbeilles de plantes rares, tandis que les Européens relevaient à la boussole les points les plus importans. De retour à Namusi, M. Seeman va nous introduire dans une assemblée politique de Vitiens et réunir des notions neuves sur l'affreuse pratique des repas de chair humaine.

III.

Pour donner aux étrangers une haute opinion de sa puissance, et peut-être aussi pour traiter des questions pendantes avec eux, Kuruduadua avait convoqué les chefs placés sous sa dépendance et les plus riches propriétaires des territoires de sa domination. Une foule considérable d'hommes, de femmes et d'enfans étaient venus des environs. La réunion eut lieu en plein jour, par un beau temps, sur une grande place, à l'ombre des cocotiers et des orangers, au bord de la rivière et devant le mburé de Namusi. Quand l'ouverture de la séance eut été signifiée, tout le peuple s'assit, à l'exception des femmes et des enfans, qui s'écartèrent avec respect. Cette assemblée, composée d'hommes nus et d'un aspect farouche, présentait le plus singulier spectacle. Les visages, passant par toutes les teintes du noir au rouge jaunâtre, étaient zébrés de lignes et tatoués de dessins divers; mais ce qui surtout présentait un aspect étrange, c'étaient les chevelures, les unes crêpées en ballon, les autres symétriquement roulées, plusieurs rougies par des infusions d'huile de coco. Les ornemens consistaient en bracelets et en colliers de coquillages, de dents de poissons, de dents de porcs, quelquefois de dents humaines. De tous les colliers, le plus prisé, c'est celui de dents de cachalot taillées en poires. Les dents de cachalot sont l'objet le plus recherché des indigènes, celui que, dans leurs échanges, ils prennent le plus volontiers et qu'ils paient le plus cher. Tous ces hommes avaient le cartilage de l'oreille percé d'un trou, et ne portaient d'autre vêtement que le maro; leurs corps étaient couverts de tatouages consistant en brûlures et en incisions qui produisent des coutures en relief.

Kuruduadua avait pris place sur les degrés d'un petit escalier conduisant à la porte du mburé. Il portait un turban de tapa blanc comme neige et une ceinture pourpre de même étoffe avec deux bandes traînant à terre. A sa droite étaient assis ses frères et ses

conseillers, parmi lesquels on remarquait Danford. Une place particulière était réservée aux étrangers, et tout le peuple frappa des mains en criant : *Mana! mana!* quand ils s'y présentèrent. Les motifs pour lesquels l'assemblée avait été convoquée furent alors exposés, et la discussion commença. Ces sauvages étaient très parleurs, mais en même temps fort convenables. Nul ne prenait la parole qu'il ne l'eût obtenue; ils prononçaient de longs discours qui étaient attentivement écoutés; tous les yeux suivaient l'orateur, les physionomies reflétaient avec intelligence les impressions produites par le discours; l'orateur parlait avec calme, d'une voix sonore, sans chercher ses mots, et s'accompagnait de gestes sobres et très convenables; de temps en temps, après une longue période, il s'arrêtait quelques instans, comme pour laisser place aux applaudissemens ou aux interruptions, et la foule s'écriait : *Binaka! saka!* bien! bien! écoutez!

Quand on eut ainsi discuté les intérêts intérieurs et extérieurs, un orateur, prenant la parole au nom du chef, monta sur les degrés du mburé, et expliqua à la population quelle était la marche que le gouvernement comptait suivre. On l'écouta avec beaucoup d'attention, et les assistans semblèrent approuver ses paroles.

La réunion se termina, comme il était naturel, par un banquet. Les femmes qui, durant la discussion, s'étaient tenues discrètement à distance, sous un petit bois de palmiers, furent conviées à revenir. Alors une file de cent soixante jeunes filles, ayant pour tout vêtement des ceintures de fil d'hibiscus de couleurs variées, jaunes, blanches, rouges, s'avancèrent, portant chacune une corbeille de taros rôtis. Elles rompirent la file pour se réunir par groupes suivant les couleurs de leurs ceintures. Arrivées devant le mburé, elles déposèrent leurs corbeilles dans les mains des jeunes gens, qui en réunirent le contenu en un monceau; les corbeilles se succédaient avec tant de rapidité que le tas fut en un moment considérable. Après s'être acquittées de leur office, les filles se retirèrent dans l'ordre où elles étaient venues. Alors des jeunes gens apportèrent sept cochons cuits qu'ils placèrent sur les taros, puis on procéda à la distribution, et tous firent honneur au festin.

Après l'assemblée, les Européens repartirent pour la côte, à l'exception de M. Seeman, qui obtint l'autorisation de prolonger son séjour dans les environs de Namusi, et qui en profita pour recueillir des observations intéressantes sur les habitudes des indigènes. Il n'y avait alors (août 1860) que quatre mois que M. Pritchard était parvenu à obtenir de Kuruduadua de ne plus manger de chair humaine. Ce chef avait été jusque-là un franc cannibale. MM. Macdonald et Waterhouse en avaient pu juger lors de leur visite en 1856; ils

lui avaient vu jeter vivant dans une chaudière d'eau bouillante un prisonnier d'une tribu ennemie; on avait fait ensuite rôtir la victime, et plusieurs chefs s'en étaient partagé la chair. M. Waterhouse lui avait fait sur ce sujet de longues remontrances qu'il avait écoutées avec une certaine honte en promettant de s'abstenir de ces repas, et depuis il s'était caché pour les renouveler. Cette fois sa conversion était-elle plus sincère? C'est ce qu'il serait difficile d'affirmer; mais ce qui est certain, c'est que la hideuse pratique des repas de chair humaine a publiquement cessé, et que le parti qui depuis longtemps la combattait parmi les indigènes eux-mêmes prend entièrement le dessus. Il ne faut pas croire en effet que, dans les peuplades qui ont, comme les Viti, quelques principes d'organisation sociale, tous les indigènes indistinctement soient anthropophages. Les pauvres gens, les faibles, ceux qui avaient le plus de chances d'être victimes en cas de luttes et de discordes, formaient le fond d'un parti à la tête duquel se plaçaient quelques chefs sous l'influence des missionnaires, qui leur présentaient les habitudes anthropophages comme indignes de tout être intelligent et civilisé. La plupart des chefs, surtout les plus puissans, ne renonçaient pas avec tant de facilité au vieil usage; ils aimaient la chair humaine par goût, et prétendaient que manger les ennemis était le meilleur moyen d'en tirer vengeance. Parmi les amateurs les plus obstinés de ces festins se trouvaient un frère de Kuruduadua, gouverneur de Namusi, et un de ses voisins, chef de Naitasiri dans les montagnes, Naulu-Matua. Celui-ci était un homme haut de deux mètres, d'une force extraordinaire; le lieu qu'il habitait était un de ceux où l'on avait le plus consommé de cadavres; un arbre placé à l'entrée de Naitasiri recevait une incision chaque fois qu'on introduisait dans la ville un *mbokola* (c'est le nom qu'on donne aux corps destinés à être dépecés et mangés), et l'écorce, depuis les feuilles jusqu'au bas du tronc, était couverte de ces incisions. Naulu-Matua se fit un jour servir devant les étrangers deux cuisses rôties, désossées, bien disposées dans de larges feuilles de bananier. Quant au gouverneur de Namusi, il était entouré de conseillers qui cherchaient à le détourner de ses habitudes. Sa femme favorite faisait tous ses efforts pour obtenir ce résultat. Il est à noter qu'aux Viti les femmes n'ont jamais été dans l'usage de partager cette horrible nourriture. Danford adressait aussi des remontrances au frère de Kuruduadua; il lui présentait cette pratique comme tout à fait nuisible à sa santé, car il paraît que la chair humaine est très indigeste, et que les cannibales les plus vigoureux sont deux ou trois jours malades et pesans après un repas de chair humaine. Il est vrai qu'ils y font de larges excès.

Namusi, malgré la conversion de Kuruduadua, imitée par la plu-

part de ses sujets, possédait encore tout l'attirail usité pour la préparation des victimes : fours dressés sur la place avec un assortiment de vases de diverses grandeurs. Ces instrumens ne devaient plus servir qu'à cuire des porcs. Quand les cadavres, *mbokolas*, étaient apportés à la ville, on faisait une marque, suivant l'usage adopté à Naitasiri, et l'on jetait pour chaque victime une pierre dans un lieu attenant au mburé. M. Seeman en compta quatre cents, encore lui dit-on qu'un débordement de la rivière en avait récemment enlevé une partie. L'usage avait été de saler des provisions de chair que l'on assaisonnait avec diverses variétés d'herbes et de légumes. Il est remarquable que, tandis que toute autre nourriture se prenait avec les doigts, la chair humaine ne se mangeait qu'avec des fourchettes d'un bois très dur, auxquelles on donne des noms quelquefois obscènes, et qui passent dans les familles de génération en génération. Les propriétaires de ces fourchettes les gardent avec soin, et deux indigènes, qui cependant avaient cessé d'être anthropophages, ne se dessaisirent que difficilement des leurs pour la collection ethnologique du voyageur. C'était aussi un usage à Namusi de suspendre aux arbres les os rongés, et le vent entrechoquait ces lugubres trophées.

Par bonheur, tout cela disparaît en ce moment. Sans doute il serait encore prématuré d'affirmer que le goût et l'usage de la chair humaine soient partout également supprimés; mais l'appareil public qui accompagnait les préparations et la distribution de cette horrible nourriture n'existe plus, et la consommation en devient difficile, au moins dans les parties de l'archipel qui ont subi l'influence des missionnaires. Les habitans d'ailleurs lui attribuent généralement les affreuses maladies de peau dont beaucoup d'entre eux sont frappés. Les partisans de l'adoucissement des mœurs demandent en outre que l'on épargne les femmes dans les guerres et les querelles, prétendant qu'il est aussi lâche d'égorger une femme qu'un enfant. A cela les défenseurs des anciennes habitudes répondent que ce sont les femmes le plus souvent qui excitent les querelles, qu'il est juste qu'elles en soient punies, que de plus une vengeance n'est complète que lorsqu'on a tué à un ennemi sa femme, et que toute crainte et tout respect disparaîtront dans le bas peuple quand on cessera de le manger.

Voilà où en est en ce moment aux Viti la question de la chair humaine. On voit qu'une révolution profonde s'opère dans les mœurs de ce peuple si affreusement sauvage. Ces changemens ont lieu sous des influences étrangères; ils sont dus surtout au zèle et au dévouement des missionnaires. Cependant il est à remarquer que les populations vitiennes ne les acceptent pas avec une passivité indiffé-

rente; elles les discutent, ce qui est un bon signe, car ces discussions, malgré l'horreur du sujet, attestent que c'est en connaissance de cause, par conséquent de bon gré et pour n'y plus revenir, que ces hommes abandonnent leurs hideuses pratiques. En général, les insulaires vitiens se sont montrés, dans leurs relations avec les étrangers, supérieurs à ce que l'on croyait pouvoir attendre d'eux. Les Européens n'abordaient qu'avec répugnance cette terre farouche, si prodigue de sang humain, et ils ont été surpris d'y trouver des sociétés pourvues d'une certaine organisation, des gens industrieux, dociles aux enseignemens européens, prompts à s'approprier quelques-unes des améliorations morales de la civilisation; ce fait ressort des observations des récens voyageurs, et particulièrement de celles de M. Seeman. Celui-ci n'accorde que des éloges à la bienveillance et aux bons procédés que lui témoignaient les indigènes pendant sa présence au milieu d'eux, aux regrets qu'ils manifestèrent à son départ. Il vante leurs qualités sociables, leurs affections de famille, affirme qu'en Europe nous ne les connaissons que par leurs côtés pittoresques et terribles, que sous ces sauvages il y a des hommes, et qu'ils peuvent être relevés.

C'est là une généreuse espérance. Elle trouve encore une confirmation dans le respect de ce peuple sauvage pour la parole et le raisonnement; nous avons vu les assemblées pacifiques où il sait discuter ses intérêts sans que le casse-tête intervienne comme réplique dans les argumens. Ce maniement des idées, cet usage intelligent de la parole ne sont-ils pas, entre tous, le signe providentiel qui distingue l'être humain des créatures inférieures, et n'attestent-ils pas que, grâce au zèle des hommes qui se sont voués à leur amélioration, quelques débris de ces sauvages pourraient se former en sociétés régulières et tenir quelque jour une place honorable à côté de nous? Pour que ces espérances pussent être réalisées, il faudrait que ces hommes, qui ne font que commencer à se prêter aux enseignemens de la morale et de la religion, fussent laissés longtemps encore sous la direction prudente des maîtres qu'ils ont acceptés. Par malheur, le colon anglais peut venir, et nous ne savons que trop, par l'exemple de la Nouvelle-Zélande et des autres terres océaniennes, qu'au nom de sa supériorité il disputera à l'indigène le champ où celui-ci cultive paisiblement, en vertu de la transmission héréditaire, ses ignames et son taro; alors se présenteraient aussi les iniquités, les spoliations légales, la lutte du fort contre le faible, les inimitiés inexpiables. Dans un tel tumulte, la tâche des missionnaires deviendrait impraticable; ils seraient frappés d'impuissance par leurs compatriotes mêmes : au lieu de la civilisation graduelle, lentement mûrie, qu'ils eussent développée

par l'éducation, l'exemple, l'exercice des facultés, l'archipel envahi verrait une société avide, pressée, détruisant tout ce qui ne peut pas marcher du même pas qu'elle, et ses habitans périraient misérablement comme les Havaïans, comme les nobles Maoris de la Nouvelle-Zélande, comme ces derniers infortunés indigènes de la Tasmanie qui, déportés sur un rocher, y sont, il n'y a pas long-temps, morts de souffrance et de faim.

Voilà ce qui n'est que trop à redouter, à en juger par des exemples tout présens dans l'Océanie, si l'Angleterre ne prend pas de sages et prudentes mesures pour assurer la sécurité des indigènes sur le territoire desquels elle va cette fois encore s'établir. Rien ne lui est plus facile, et ses intérêts n'en souffriront pas, car c'est surtout comme entrepôts de commerce, comme station bien placée dans le Pacifique, que les Viti lui peuvent servir. Le territoire de ces îles a trop peu d'étendue pour exciter la convoitise des *settlers* et des *squatters*, qui trouvent dans l'Australie et la Nouvelle-Zélande des espaces bien assez vastes. Il faut laisser aux habitans des Viti, avec leurs territoires, leurs moyens de subsistance; il faudrait aussi les pousser doucement dans la voie d'amélioration où ils viennent si heureusement de s'engager. Ne fût-ce qu'au point de vue scientifique, ce serait une curieuse expérience que de s'assurer si ces sauvages, hier cannibales, ne peuvent point, par les procédés sages et mesurés de la religion, de la morale, des bienveillans conseils, être conduits à un niveau supérieur. Il y a dans le cœur des disciples de Wesley assez de dévouement et de charité pour bien tenter cette entreprise, et ce serait un beau spectacle que de voir une famille humaine, épargnée lorsque tant d'autres périssent, marcher vers les progrès et les perfectionnemens dont elle est susceptible sous l'abri désintéressé d'une grande nation européenne. C'est à ces conditions que l'Angleterre peut ôter à son occupation des îles Viti un sujet sérieux d'inquiétude, et se dégager en même temps d'une grande responsabilité. Il faut qu'elle y songe : au moment où elle en prend possession, l'archipel des Viti compte 150,000 âmes qui se tournent avec confiance vers elle et ses missionnaires, et l'avenir sera en droit de demander à la Grande-Bretagne ce qu'elle aura fait de tous ces êtres humains.

ALFRED JACOBS.

LA

MONARCHIE DE 1830

ET

LES MÉMOIRES DE M. GUIZOT

Un habile et savant écrivain (1) a rendu compte ici des deux premiers volumes des *Mémoires* de M. Guizot. Je voudrais, à propos des deux autres volumes, et d'un point de vue tout différent, parler aussi de ces mémoires. Ce n'est pas la philosophie de l'histoire contemporaine que j'y prétends chercher, c'est seulement la vraie physionomie, les véritables caractères de l'époque et de la politique que ces mémoires ont pour but de faire revivre et d'expliquer.

Est-ce une étude sans profit, sans intérêt, sans à-propos? Les esprits, j'en conviens, sont ailleurs; d'autres pensées, d'autres soins les possèdent, ce qui n'empêche pas qu'à chaque instant, sans qu'on sache pourquoi et sans qu'on les provoque, certains écrivains se complaisent à peindre ce temps-là sous les plus étranges couleurs: ils semblent y voir quelque chose qui les trouble et les importune. Et je ne parle pas seulement de ces officieux qui ont besoin d'une cible pour exercer leur zèle; des esprits dont l'indépendance ne saurait faire question prennent plaisir aussi à crayonner cette époque sans justice et sans vérité. Il faudrait, pour leur bien répondre, avoir, comme eux, ses coudées franches; aussi je n'ai pas dessein d'entrer en polémique. Je demande seulement à rectifier de faux portraits et à montrer comment on travestit les choses et par le mal qu'on en dit et par le bien qu'on n'en dit pas. Le temps sans doute

(1) M. Renan, — *De la Philosophie de l'histoire*, — *Revue* du 1er juillet 1859.

mettra tout en lumière, et la postérité doit seule juger la cause; mais à nous le devoir d'en préparer l'instruction, à nous, petits et grands, chefs et soldats, acteurs illustres et spectateurs obscurs. Pour les hommes de mon âge, je ne sais pas un intérêt plus grave, surtout pour ceux qui n'ont pas traversé en témoins impassibles ces jours de luttes et d'orages, qui, à des rangs divers, chacun selon sa force, les uns par vocation, les autres par devoir, ont donné là le plus pur de leur vie, leurs plus vertes années. Et quant aux générations qui nous suivent, est-il pour elles un enseignement plus nécessaire? en est-il un moins connu?

M. Guizot l'a senti; de là ce livre qu'il achève avec calme, avec maturité, mais sans perdre de temps. Un double devoir le presse : l'intérêt de sa cause, le légitime soin de sa propre mémoire. Il est de ceux qui, sans orgueil, ont le droit de penser que l'histoire attend leur témoignage. D'aucun autre homme de son temps, elle n'en recevra ni de plus décisifs ni de plus nécessaires. Faire de ce témoignage une œuvre méditée, réfléchie, lumineuse, écrire ses mémoires en un mot, pendant qu'il est en possession de tous ses souvenirs et de tout son talent, c'est mieux, j'ose le dire, que l'utile emploi de ses loisirs, c'est le complément obligé de sa vie. Là-dessus, je suppose, tout le monde est d'accord. Un seul point fait question : valait-il mieux, et pour sa cause et pour lui-même, produire ce témoignage de son vivant, dès aujourd'hui? Fallait-il au contraire, conformément à la coutume, l'ajourner indéfiniment?

Pour dissiper ce doute, il ne faudrait changer qu'un mot, ce mot *mémoires*, qui d'abord fait penser qu'il s'agit de révélations, de secrets, de mystères, tandis qu'il n'est ici question que des choses du monde les moins mystérieuses. Ce sont des annales politiques et non des mémoires secrets. Il y a bien çà et là tout l'agrément et tout le charme des mémoires à proprement parler; les anecdotes, les portraits, les souvenirs personnels, les incidens biographiques se mêlent, s'entrelacent aux idées générales, aux considérations politiques et leur disputent le terrain. C'est une attrayante lecture, tout le monde en convient, même les moins amis. Nulle part ce puissant esprit ne s'est montré plus souple, plus varié, plus fin, plus maître de sa touche, si bien qu'on est d'abord tenté de croire qu'il a tout sacrifié cette fois à la seule ambition littéraire, au plaisir de bien dire, à l'attrait de montrer sous des aspects nouveaux sa féconde et riche nature. En y regardant mieux, le vrai but apparaît. De quelque agrément qu'il se pare, quelque soin qu'il se donne à rendre attrayans ses mémoires, M. Guizot, soyez-en sûr, entend qu'ils soient encore plus sérieux qu'attrayans. Si vous le consultiez, il vous dirait, je gage, qu'il n'a rien fait ni rien écrit de plus sérieux en soi et pour lui-même, rien qui révèle plus à fond le secret de ses

actes, la pensée de sa vie, rien par conséquent dont il ait plus à cœur la responsabilité.

Si tel est en effet le caractère de l'œuvre, quoi de plus naturel que l'auteur n'ait voulu ni renvoyer à d'autres temps, ni confier à d'autres que lui-même le soin de la mettre au jour? Cette impatience étonne, tant les mots ont d'empire : des mémoires qui ne sont pas posthumes, cela trouble les gens; c'est à la fois insolite et hardi, deux choses qu'on ne pardonne guère. Aussi M. Guizot a beau, dès sa première page, nous donner l'assurance qu'il n'est point las de son repos, qu'il se passe très bien de faire parler de soi, et n'entend pas s'ouvrir une petite arène à défaut de la grande en ce moment fermée, je n'oserais lui garantir que tout le monde le croira. Par bonheur, il est homme à ne pas s'en troubler. Et après tout, s'il lui convient, au prix de ces piqûres d'épingle, d'être sûr, au besoin, de parer de sa propre main des coups plus sérieux; s'il n'entend raconter à la postérité ce qu'il a fait, ce qu'il a voulu faire, que lui-même étant là, et prêt à en répondre; si, par cette façon d'agir, il croit maintenir mieux sa propre dignité et s'imposer envers les autres un plus scrupuleux respect, lui seul en est juge, ce me semble, et je ne sais vraiment ce qu'en bonne justice on peut y trouver à redire. Ainsi point de question en ce qui concerne sa personne.

Mais sa cause? La sert-il aussi bien en se hâtant ainsi? N'y a-t-il pas dans la politique, en tout pays et en tout temps, certains faits, certains actes, certains plans de conduite, qu'on ne peut expliquer, et dont à peine on doit parler, à moins que d'en pouvoir tout dire? Or comment dire en face à des vivans la vérité tout entière? Quelque habile qu'on soit, ne faut-il pas toujours adoucir plus ou moins, atténuer, déguiser sa pensée, éviter même quelquefois de la laisser entendre? M. Guizot le reconnaît. « Le jour de l'histoire, dit-il, n'est pas venu pour nous, de l'histoire complète et libre, sans réticence ni sur les faits ni sur les hommes. » Dès lors ne craint-il pas que ces réticences forcées, ces ménagemens nécessaires, ne prennent sous sa plume un dangereux crédit? Pour vouloir nous éclairer trop tôt, ne va-t-il pas léguer à la postérité aussi bien des doutes que des lumières?

Voilà les craintes, peut-être exagérées, mais au fond bienveillantes, que des hommes sincères, des amis éprouvés, ont tout d'abord conçues en voyant que leur ancien chef ne se contentait pas d'écrire et voulait publier ses mémoires. J'avoue que, pour ma part, si, avant la publication, il m'eût fallu dire mon avis, j'aurais bien pu me laisser prendre à ces timides argumens. D'où vient donc qu'aujourd'hui je tiens pour très heureux que ces mémoires aient vu le jour? Est-ce la mise en œuvre qui m'a ouvert les yeux? N'a-

vais-je pas prévu cette dextérité qui passe entre les écueils sans paraître les fuir? Assurément c'est quelque chose, pour justifier un coup hardi, qu'un art aussi sûr de lui-même. Ce n'est pourtant pas là ce qui m'a converti. Je crois encore qu'à devancer ainsi l'heure véritable de l'histoire il y a plus d'un inconvénient; mais ces inconvéniens, je les pèse, je les compare aux avantages, et comme il faut subordonner les petites choses aux grandes, je remercie l'auteur du parti qu'il a pris. Eh bien! oui, çà et là, sur des points de détail, quelques explications devront être éludées, quelques jugemens omis; c'est un sacrifice nécessaire. Je dis plus, malgré tant d'art et tant de soins, tous les écueils ne seront pas évités, tout le monde ne sera pas content: on trouvera sur certains faits, sur certains personnages, ici trop de soleil, là au contraire un peu trop d'ombre, il y aura des blessures et des plaintes, et les blessures sont toujours regrettables; mais vous aurez, vingt ans, trente ans plus tôt que par les routes ordinaires, fait cesser un déni de justice; vous aurez, de la main d'un maître, l'histoire de cette époque que tant de passions et d'intérêts ligués s'obstinent à travestir. Faites en effet la part que vous voudrez à la présence des vivans et aux entraves qu'elle impose, cette histoire, elle est là, elle est dans ces mémoires, assez complète et assez libre, puisque rien d'important n'est omis, puisqu'avec un degré de plus de relief et de vie vous y trouvez tous les enseignemens de la véritable histoire. Et c'est d'un tel secours qu'il faudrait nous priver par respect pour les règles en matière de mémoires? Ne doit-on pas comprendre que, sans inconséquence, j'applaudisse à cette infraction?

Le service que j'attends de ce livre, c'est qu'il abrégera les années qui restent à courir pour que la monarchie de 1830 parvienne enfin dans l'ère paisible de la loyale discussion, ou, si l'on veut, passe du règne du pamphlet dans le domaine de l'histoire. Voyez la restauration, l'ère historique naît à peine pour elle, et déjà quel apaisement! quelle façon nouvelle de la comprendre et de la juger! Qui oserait aujourd'hui mettre encore à son compte les désastres de nos deux invasions? Qui ne se plaît à reconnaître que l'intégrité de notre sol, aussi bien que nos premiers essais de liberté légale, de régularité financière, de prospérité publique, c'est à elle que nous les devons? Est-il quelqu'un qui ne rende justice à ces heureux efforts d'une politique prévoyante, dont le dernier représentant, si merveilleusement respecté par l'âge, est aujourd'hui l'objet de tant d'hommages et de vénération? En un mot, la restauration a franchi le seuil de l'histoire; elle commence à ne porter le poids que de ses propres fautes, et reprend possession des actes qui l'honorent et du bien qu'elle a fait.

Nous n'en sommes pas là pour la seconde phase du régime con-

stitutionnel en France. Non moins que la première, elle aura droit pourtant aux bienveillances de l'histoire; mais s'il faut suivre le cours du temps, combien d'années encore avant que l'ère historique commence aussi pour elle! Qu'on me pardonne le mot, c'est un tour de faveur qu'il lui faut obtenir, et c'est justement là ce qu'elle peut attendre de cette publication hâtive des *Mémoires* de M. Guizot. Une fois mis au jour, un tel livre, on peut le dire sans hyperbole, anticipe sur l'action du temps, car aussitôt la polémique est forcée de changer de ton. Les argumens de bas étage n'osent plus se produire quand les questions sont tout à coup portées à cette hauteur sereine, où d'ordinaire elles ne s'élèvent qu'après nombre d'années. Mais c'est assez parler de l'opportunité du livre : ouvrons-le, et, sans plus tarder, cherchons-y ce qui nous importe, la juste image, les véritables traits de cette politique qui pendant dix-huit ans a fait jouir la France d'un régime dont ceux-là mêmes qui déguisent le moins le dessein d'en médire ne peuvent méconnaître les douceurs et les facilités.

Ce qui dès le début de ces dix-huit années frappera la postérité, ce qu'elle aura, je pense, en singulière estime, bien que de nos jours on s'en souvienne à peine, c'est le caractère de l'entreprise, sa généreuse originalité, la nouveauté du but et surtout des moyens. Quelle était l'entreprise? Non pas seulement de résister à la révolution, de la mater, de la réduire à tout prix et n'importe comment, par la force ou bien par la ruse : il n'y a rien là de vraiment généreux, et surtout rien de neuf; d'autres pays, d'autres siècles l'ont fait aussi bien que le nôtre; mais concevoir et fonder un gouvernement libre, libre pour tout le monde, pour les vaincus comme pour les vainqueurs, le lendemain de la chute d'un trône; lutter contre les plus violens agresseurs de la loi sans jamais se permettre de la violer soi-même; sauver l'ordre en un mot sans attenter au droit, et soutenir cette gageure franchement, vaillamment, dans la mauvaise et la bonne fortune, n'est-ce pas, je le demande, l'œuvre la plus hardie et, je maintiens le mot, la plus originale qu'on eût encore tentée dans ce pays? Parcourez la série des gouvernemens de tout genre que s'est donnés la France depuis bientôt quatre-vingts ans, y trouvez-vous rien de semblable? Ceux qui naissent de la révolution victorieuse courbent la tête devant elle et sont aussitôt dévorés; ceux qui succèdent à la révolution vaincue s'enferment dans la dictature, se hérissent de baïonnettes et fondent le droit sur la force, ou bien, s'ils donnent la liberté, c'est à titre d'essai, de tolérance, sans abdiquer la prétention de la suspendre au besoin et même de l'abolir. La monarchie de 1830, pour tenir tête à la révolution, s'est placée en rase campagne, sans autre abri, sans autre

digue que son respect du droit des autres, son scrupuleux libéralisme. Folle témérité, dira-t-on, témoin sa défaite et sa chute! Pas si folle, peut-on répondre, puisque c'est encore elle, de tous ces pouvoirs éphémères, qui a vécu le plus longtemps.

Et qu'on ne dise pas que cette attitude nouvelle, cette résistance libérale était facile et sans danger; que la révolution qu'il s'agissait de contenir n'était pas la vraie révolution, l'hydre devant laquelle avaient tremblé nos pères; qu'en revenant au monde, provoquée, réveillée par ces fatales ordonnances, elle avait profité d'utiles enseignemens, changé ses goûts, modéré ses instincts, qu'elle était douce, humaine, généreuse. Il est très vrai qu'on l'avait vue pendant les trois journées cacher parfaitement son jeu, et très habilement crier *vive la charte!* Mais dès le soir du triomphe son masque n'était-il pas tombé? N'était-ce pas toujours elle? avait-elle rien appris, rien oublié, et ne voyait-on pas renaître d'heure en heure ses allures, son langage, ses exigences, ses soupçons? Elle crut d'abord qu'elle allait reprendre toutes ses habitudes, suivre sa vieille ornière de 1791. Aussi son humeur fut grande quand elle se sentit gênée et surveillée par ces nouveau-venus, ces novateurs, ces doctrinaires qui parlaient résistance, qui lui fermaient ses clubs et qui se permettaient de professer la liberté autrement qu'elle, autrement qu'à son seul profit. Elle résolut de s'en défaire, de les expulser du pouvoir. Grâce aux débris de l'ancienne armée jacobine, entremêlés de candides conscrits, Paris revit bientôt l'émeute en permanence, l'émeute organisée, embrigadée, comme en prairial et en germinal, et au bout de trois mois force fut de lui obéir.

C'était donc bien la vraie révolution! Pour peu qu'après avoir forcé cette première enceinte, elle eût emporté la seconde, tout le corps de la place y passait. Les doctrinaires renversés, la résistance abandonnée, les exigences avaient grandi : c'était la mort des ministres de Charles X qu'on demandait maintenant. Par bonheur, l'humanité rendit inconséquens quelques illustres ennemis de toute résistance : ils firent de nobles efforts pour que le sang ne coulât pas; mais leur concours lui-même risquait d'être impuissant sans la soudaine inspiration d'un homme, encore bien jeune, pour qui cette journée eut une de ces heures qui honorent toute une vie. C'était beaucoup assurément que d'avoir épargné une sanglante tache à la nouvelle royauté; mais, ce péril franchi, la situation restait la même. Le pouvoir, sous le coup de l'émeute, s'était privé de ses vrais points d'appui : il s'était condamné à ne pouvoir bientôt pas même réprimer les plus honteuses saturnales. C'est le 4 novembre qu'avait commencé, à vrai dire, le sac de l'archevêché.

Si le prince qui venait de dévouer sa vie à l'ingrate et pénible

tâche de sauver parmi nous le principe monarchique avait eu foi dès lors en cette politique qu'il sut pratiquer plus tard avec une constance si ferme et si clairvoyante, que n'eût-il pas gagné à tout risquer dès le premier moment! Même avant ce changement de cabinet, bien du terrain était perdu : quelle brèche allait donc s'ouvrir dans l'intervalle du 4 novembre au 13 mars? Gardons-nous cependant d'imputer à la royauté seule de regrettables défaillances. C'est tout le monde, ou peu s'en faut, qu'on doit en accuser. L'idée que toute révolution est irrésistible et fatale à qui veut l'attaquer de front, tandis qu'en la caressant, en lui obéissant, on finit par en triompher, cette trompeuse théorie, le roi Louis-Philippe sans doute, au début de son règne, malgré sa haute sagesse, malgré son courageux bon sens, laissa trop voir qu'il y croyait; mais y croyait-il seul? N'était-ce pas le *credo* politique de presque tous les hommes de sa génération? Il est vrai que dans son premier conseil se trouvaient d'éminens esprits qu'une philosophie plus saine, une étude plus approfondie de la nature humaine avaient, par exception, imbus d'autres idées; mais eux-mêmes, dans ces premiers instans, chargés à l'improviste du fardeau des affaires, avaient-ils de leur propre système une idée assez nette pour le donner au roi comme un remède souverain? Ils faisaient de la résistance, à la tribune, au conseil, dans leurs dépêches, dans leurs conversations, le plus et le mieux qu'ils pouvaient, avec mille embarras et quelque incohérence, par devoir, par honneur plutôt qu'avec ce ferme espoir, ces idées arrêtées, cette confiance un peu systématique, que, quelques années plus tard, l'expérience du pouvoir devait leur inspirer. Ils avaient fait entrer la royauté naissante, ils avaient essayé de la guider et de la retenir dans la voie qu'ils suivaient eux-mêmes; mais l'y pousser à fond, à outrance, quand même ils l'auraient pu, ils auraient hésité. Loin de se croire nécessaires, il se sentaient alors, comme le dit M. Guizot, plutôt compromettans qu'efficaces. Aussi, lorsque la crise éclata, ils mirent le monarque à son aise en l'invitant eux-mêmes à ne pas résister.

Ils ne connaissaient pas, tout le monde alors ignorait comme le roi lui-même, la véritable force de cette royauté si frêle en apparence. Sa force était dans sa nécessité. Quelle autre combinaison tant soit peu sérieuse aurait-on pu lui opposer? L'empire? Son nom ne fut pas même prononcé. C'était alors une grande ombre, purement historique; l'idée de sa résurrection n'entrait dans aucun esprit. La république? Il en fut question; on lui fit une candidature, mais en paroles seulement. Jamais elle n'aurait osé s'imposer alors à la France sous son véritable nom. Elle ne cherchait qu'un pseudonyme qui lui frayât sa route et qui l'aidât à grandir. Son rêve

n'était pas un 24 février, une surprise, un coup de main; pour les meilleurs républicains, la monarchie, telle qu'ils la voulaient faire, était alors vraiment et sans la moindre flatterie la meilleure des républiques. Il n'y avait donc là qu'un danger d'influence, il n'y avait pas une rivalité. Et quant à la royauté d'un noble enfant protégée par une régence habile et populaire, c'était sans doute, en théorie, la plus honnête et la plus politique de toutes les solutions; mais ceux qui se souviennent de l'état des esprits au lendemain des trois journées peuvent dire s'il existait une puissance humaine qui eût fait accepter alors cette équitable transaction.

Il n'y avait donc que l'anarchie qui, pour la royauté du 9 août, fût un sérieux compétiteur, et cela même était sa force. Quand un gouvernement ne peut tomber qu'au profit du désordre, quand ses rivaux sont tous ou impuissans ou divisés, quand seul il peut offrir un abri, un refuge, un espoir de sécurité à tout un peuple menacé de grands maux ou frappé d'une grande terreur, la force de ce gouvernement s'accroît en proportion de cette terreur même et du besoin qu'on croit avoir de lui. N'en savons-nous pas quelque chose sans remonter bien haut dans notre histoire? Or en 1830 les craintes du pays étaient non moins fondées et aussi vives à coup sûr qu'en 1851. Ce flot démagogique brusquement déchaîné, c'était pour la première fois depuis la fin du dernier siècle qu'on l'entendait mugir. Le vieux conflit entre l'Europe et la révolution n'allait-il pas à ce signal nécessairement renaître? Et la guerre une fois allumée, tous les malheurs, tous les excès, tous les crimes que nos pères avaient vus, ne faudrait-il pas les revoir? Telles étaient les appréhensions des esprits même les moins timides. Sans doute ils s'effrayaient trop tôt; tout le monde aujourd'hui le devine : il est aisé de prédire après coup. L'Europe évidemment avait plus peur de nous qu'envie de nous chercher querelle, et nous avions pour faire triompher l'ordre ce que nos pères n'avaient pas eu, des citoyens et une armée : pour tout dire en un mot, nous n'étions pas en 1792; mais c'était là précisément ce que presque personne ne consentait à croire. L'analogie des situations semblait si évidente qu'on s'obstinait à en conclure l'identité des résultats. Ceux-là seuls qui voulaient prouver que, pourvu qu'on en eût le courage, on pouvait contenir le flot soutenaient que ces analogies n'étaient qu'à la surface, que tout était changé, les situations comme les dates, et que les résultats, avec un peu d'effort, devaient être tout différens; mais, chose étrange et qui souvent arrive, pendant qu'avec clairvoyance ils luttaient d'un côté contre ce faux système des analogies historiques, ils le pratiquaient de l'autre, et, sur la foi d'une similitude non moins problématique, ils nourrissaient des illusions tout aussi

peu réelles que ces craintes qu'ils ne partageaient pas. Si les uns se croyaient revenus à la France de 1792, les autres pensaient être arrivés à l'Angleterre de 1688.

On croit peut-être que M. Guizot s'apprête à me répondre; c'est lui-même au contraire qui me fait souvenir d'une espérance, hélas! prématurée, qui soutenait alors son confiant courage. C'est lui qui nous en parle, ou pour mieux dire qui s'en accuse avec une franchise pleine d'enseignement. Il est des vérités que le temps seul révèle aux plus habiles; mais ce qu'il n'apprend pas à tous, c'est d'en faire un profitable aveu. Qui voudra maintenant, après l'arrêt d'un tel juge, demander à l'histoire ce don de prophétie que notre temps s'amuse à lui prêter? De tous les nombreux moyens de se tromper en politique, en est-il un plus sûr que celui-là? Ce merveilleux miroir où l'humanité se reflète, toujours la même et toujours dissemblable, sans que jamais la même image s'y reproduise exactement deux fois, nous est-il donc donné pour que notre paresse y lise l'avenir sur tous les traits du passé? Est-ce un recueil de pronostics, une sorte de Nostradamus qui nous dispense de penser, de regarder, de juger par nous-mêmes? Nos politiques d'autrefois, qu'auraient-ils dit de ces chimères? Richelieu, Mazarin par exemple, si parfois ils consultaient l'histoire, c'était pour se récréer et se meubler l'esprit, pour puiser à cette source vive les vérités, les leçons générales dont les plus grands génies ont eux-mêmes besoin; mais des règles de conduite, des raisons d'espérer ou de craindre, de suivre ou de changer leurs plans, ce n'était pas dans les siècles passés, c'était autour d'eux-mêmes qu'ils entendaient les chercher. Ils avaient trop affaire à observer leur propre temps, à épier, à saisir l'occasion, pour regarder tant en arrière. Il est vrai que pour eux la tentation n'existait pas. La philosophie de l'histoire était encore à naître; le système n'était pas inventé, tandis qu'en 1830 il était dans sa fleur. Aucun mécompte éclatant n'en avait dégoûté personne, et tout le monde en usait largement.

Ce n'étaient pas seulement certains partis, certaines classes qui croyaient à ce retour fatal de nos plus mauvais jours : c'était vraiment tout le pays. L'effroi, sous des formes diverses, était partout le même. Les esprits les plus froids, les têtes les moins vives, les plus pacifiques des hommes devenaient fougueux par frayeur, et voulaient, eux aussi, qu'on marchât sur le Rhin, pour en finir plus tôt, puisque le choc était inévitable. Pour moi, ce qui donne encore mieux la mesure de l'état des esprits dans ces premiers momens, c'est l'attitude et le langage du parti que la chute du trône avait blessé le plus au cœur. D'où vient qu'il n'écouta d'abord ni ses regrets ni sa colère, et que ses chefs les plus illustres, que dis-je? les

serviteurs les plus fidèles, les amis personnels du monarque tombé, se résignèrent si tôt, non sans tristesse, mais sans hésitation, à reconnaître la royauté nouvelle et même à lui prêter serment? Quel autre sentiment que le plus pur patriotisme pouvait forcer ces nobles cœurs à faire ainsi violence à leurs plus saintes affections? S'ils avaient vu pour la patrie une autre voie de salut, auraient-ils accepté ce calice? Eux-mêmes ne l'ont-ils pas dit? Leurs paroles ne sont-elles pas là qui défient l'équivoque et les faux commentaires? Si vous doutez que le roi Louis-Philippe ait été appelé au trône par un irrésistible mouvement national, par une de ces nécessités qui non-seulement expliquent, mais légitiment les origines d'un pouvoir, si vous êtes tenté d'épiloguer sur je ne sais quel défaut de forme, peut-être même de prêter l'oreille à de vulgaires imputations d'ambition et d'intrigue, ouvrez *le Moniteur* du 11 août 1830, voyez ce que pensaient, ce que disaient à la chambre des pairs, avant de prêter serment à la charte nouvelle, les hommes les moins suspects, à coup sûr, de complaisance pour le nouveau pouvoir. Vous devez en croire, ce semble, M. le duc de Fitzjames et tant d'autres de ses nobles amis qui ont, comme lui, motivé leur serment. N'est-il pas clair que leur cœur saigne, que ce n'est pas l'affection qui les pousse, mais l'aiguillon de la nécessité, que malgré eux ils se rattachent à la seule ancre qui leur reste? Ces paroles disent tout : quiconque les a lues ne peut douter de bonne foi que si, dans le premier mois de son existence, la royauté de 1830 eût cru devoir, comme d'autres l'ont fait, demander à la France telle adhésion, telle consécration, tel baptême qu'elle eût voulu, la France, avec empressement et sans parcimonie, lui aurait donné tous ces millions de votes qui maintenant sont le signe nécessaire de sa souveraine volonté.

Est-ce une faute que d'avoir négligé ce moyen de fortifier, au moins en apparence, les bases de ce pouvoir naissant? En l'abritant sous le puissant manteau de la volonté nationale explicitement exprimée, n'assurait-on pas sa durée, ou tout au moins ne supprimait-on pas un éternel prétexte de récriminations et d'attaques? Quand vous voyez le merveilleux parti que des institutions, bien différentes il est vrai, ont su tirer de la résurrection de ce moyen déjà connu, vous ne pouvez guère vous défendre d'un regret amer et profond. Vous faites le procès à cet amour de la sincérité, à ce dédain des fausses apparences que, dès ses premiers jours, la nouvelle monarchie vit prévaloir dans ses conseils. Vous vous dites qu'après tout, quand on se mêle de gouverner les hommes, il faut penser au but et n'être pas si difficile, si raffiné sur les moyens. Eh bien! non; ne vous abusez pas, ne vous laissez pas prendre à une

fausse analogie. Rien n'était plus facile assurément que de consulter les assemblées primaires et que d'en faire sortir une élection à peu près unanime; mais après? Qu'aurait fait votre monarque élu en face de ses électeurs? Si après cette réminiscence du premier empire, après cette apothéose, il était naïvement rentré dans les voies constitutionnelles, si traitant ses électeurs non pas en enfans, mais en hommes, il les eût franchement et librement admis à exercer leurs droits sans les précautions nécessaires, que lui serait-il resté du prétendu prestige de son élection populaire, et qu'aurait gagné son pouvoir, sinon des causes plus certaines et plus promptes d'affaiblissement et de chute? Ainsi point de regrets : on ne sert pas à la fois deux causes qui s'excluent. C'était la liberté, la véritable liberté, légale et constitutionnelle, que la monarchie de 1830 promettait à la France; elle ne pouvait inaugurer son règne en parodiant la république et l'empire. Si donc c'est par l'influence de M. Guizot et de ses amis que furent exclus les projets d'un semblable amalgame, la responsabilité doit leur en sembler légère. Pour moi, quand je me rappelle cette situation d'août 1830, cet assentiment général, cet élan des populations inquiètes et reconnaissantes, ces adhésions non provoquées pleuvant de toutes parts, et les honnêtes gens de tous les partis unis dans un même vœu, je ne regrette qu'une chose : ce n'est pas que la royauté naissante ait omis d'accomplir la formalité matérielle de son apparente élection, c'est qu'elle n'ait pas tiré parti de son élection réelle, c'est-à-dire de la position que la Providence lui avait faite, qu'elle n'ait pas profité de ce besoin qu'on avait d'elle pour faire ses conditions, s'établir à son rang, fonder son autorité et traiter tout d'abord avec la révolution, sans raideur provoquante, mais sans flatterie, sans complaisance, en un mot pour prendre dès le 9 août l'attitude du 13 mars.

On vit en effet bientôt par le terrain qu'on regagna ce qu'il eût été possible de n'en pas perdre. L'entreprise était hasardeuse, et ce fut un émouvant spectacle pour la France et pour l'Europe que l'entrée aux affaires et les premiers débuts de l'homme courageux qui se dévouait à cette tâche réputée impossible. Tous les regards s'étaient tournés vers lui. Il était, à vrai dire, le dernier champion, la suprême espérance des partisans, bien clair-semés déjà, de la résistance libérale. S'il ne faisait pas un miracle, la royauté retombait forcément aux mains de conseillers plus imprudens, plus aveugles encore que ceux qu'elle venait de congédier. M. Casimir Perier sans doute avait en lui les signes d'une grande énergie; mais il n'en avait fait preuve que contre le pouvoir, sur les bancs de l'opposition; qu'en pouvait-on conclure pour l'entreprise qu'il tentait? Aussi, lorsque ses premiers actes révélèrent sous un aspect

nouveau cette vigueur de caractère, lorsqu'on sentit dans ses paroles un certain souffle de commandement, l'accent de l'autorité et je ne sais quel don de faire obéir ses amis et reculer ses adversaires, lorsqu'il fut clair et reconnu de tous qu'il imprimait un temps d'arrêt à la révolution, un sentiment inexprimable de soulagement et d'espérance se répandit dans le pays, surtout chez ceux qui, sans avoir souhaité la catastrophe de juillet et même en la déplorant au fond de l'âme, n'en avaient pas moins à cœur de soutenir son œuvre et d'empêcher que la France y perdît la moindre parcelle de l'héritage libéral qu'elle tenait de la restauration. Pour la première fois depuis six mois, le vent semblait enfler leurs voiles; ils commençaient à pouvoir espérer. L'union qu'ils rêvaient entre l'esprit de liberté et l'esprit de gouvernement venait de prendre un corps. L'homme énergique qui, sans autre arme que sa volonté, tenait tête au torrent, prétendait à la fois protéger tout le monde et n'imposer à personne d'autres entraves que la loi. Pour lui, faire de la force, commander l'obéissance, intimider les agressions coupables, c'était aussi ne gêner l'exercice d'aucun droit légitime. Les prédictions sinistres étaient donc conjurées : ce n'était pas une pente fatale que celle où jusque-là on se laissait glisser, et il y avait un salut possible sans tomber jusqu'au fond de l'abîme.

Je vois encore cette renaissance des espérances libérales et de la confiance conservatrice chez les amis du 13 mars. Ces beaux rêves, on le sait trop, ne devaient pas tous s'accomplir, le mal avait déjà pénétré trop avant; mais l'effort ne fut pas perdu. M. Perier sans doute n'eut pas un seul jour de repos, et son succès, si grand qu'il fût, dut être conquis heure par heure. L'agitation et le désordre tentèrent plus d'une fois de reparaître dans nos rues; l'insurrection ensanglanta les murs de la seconde ville du royaume : ce fut un temps d'émotions, de *qui vive* et d'alertes, et cependant la confiance reconquise ne se laissa pas ébranler. La principale crainte du pays s'était évanouie : M. Perier vivant, personne ne croyait plus à une guerre européenne, et si à l'intérieur la lutte était encore ardente, le pouvoir à chaque attaque semblait plutôt gagner que perdre du terrain, comme une armée conquérante que d'incessantes escarmouches arrêtent et fatiguent, mais qui n'en marche pas moins.

Tout cela, par malheur, semblait dépendre de la vie d'un seul homme. Et si la mort venait à le frapper! Cette crainte bientôt ne fut que trop réelle. M. Perier succomba. Aussitôt les partis se flattèrent que, lui tombé, ils auraient bon marché du reste. Sans se coaliser ouvertement, de tous côtés leur instinct les poussa à tenter des assauts presque simultanés.

Était-on préparé à soutenir ce choc? Pendant la vaillante année

que dura le 13 mars, s'était-il formé autour de M. Perier des élémens de résistance et comme un gouvernement de rechange qui, sans avoir la puissante unité du sien, fût cependant fort aussi et en état de continuer son œuvre? On put en douter d'abord, non que l'attaque à force ouverte, l'insurrection démocratique, ne fût le 6 juin victorieusement repoussée, et que la royauté cette fois ne triomphât des barricades; mais après la victoire, et au triste parti qu'en tira le pouvoir, on reconnut ses plaies cachées, les signes certains d'une faiblesse menaçante, et, comme le dit M. Guizot, « combien l'héritage de M. Perier était lourd et lui-même nécessaire à le garder! » Il fallut donc chercher sérieusement une combinaison nouvelle qui réunît comme en faisceau les diverses nuances de la majorité des chambres représentées par leurs principaux chefs. Or c'est ici qu'on put craindre un instant que l'espoir d'un second 13 mars ne fût une chimère, tant la confusion semblait grande, tant les prétentions devenaient exclusives et la concorde malaisée; mais à la fin, le bonheur s'en mêlant et secondant l'habileté du monarque, le 11 octobre 1832, à moitié par raison, à moitié par surprise, on vint à bout de faire une des coalitions les plus heureuses et les plus efficaces dont parlera l'histoire du gouvernement représentatif: association naturelle d'hommes très divers assurément d'esprit, d'humeur et d'origine, mais qui venaient de faire campagne ensemble en soutenant, chacun à sa manière et le plus puissamment du monde, la politique de M. Perier.

Ici commence une phase nouvelle pour la monarchie de 1830, et, je dois ajouter, pour les *Mémoires* de M. Guizot.

La monarchie venait d'entrer dans les voies ordinaires du gouvernement représentatif. Le 13 mars avait été pour elle comme une crise salutaire, un remède héroïque, on pourrait presque dire une dictature libérale, tant le pouvoir, l'influence et l'action s'étaient exclusivement concentrés, non pas dans le conseil, mais seulement dans son chef. Il y avait là quelque chose d'exceptionnel et de nécessairement transitoire. Retrouver un pilote comme celui qu'on venait de perdre, en situation de porter seul le fardeau du commandement, on n'y pouvait songer. Ce qu'il fallait au navire pour continuer sa marche et braver les tempêtes qui l'attendaient encore, c'était un commandement homogène bien que partagé. Le problème était là, et la combinaison du 11 octobre devait bientôt, à l'épreuve, en donner une solution aussi heureuse qu'inespérée.

Quant à M. Guizot, c'est aussi à cette même date que sa participation aux affaires du pays devait prendre un nouveau caractère en devenant à la fois plus directe et plus considérable. Il avait bien déjà mis la main au pouvoir : il avait supporté le faix du ministère

de l'intérieur dès les premiers jours d'août 1830; mais, depuis ces trois mois de rude apprentissage, il était resté libre, tout à fait en dehors de l'administration, et si, comme orateur, il avait reparu sur la brèche et repoussé plus d'un assaut, c'était avec l'indépendance d'un simple volontaire. Les succès ne lui avaient pas manqué : son talent de parole, sans s'être encore élevé aussi haut, sans être aussi complet que nous l'avons vu depuis, était déjà d'une puissance et d'un éclat que personne n'aurait pu contester. D'où vient donc que, dans les pourparlers qui précédèrent la formation du cabinet du 11 octobre, le chef du gouvernement et ceux qui l'assistaient dans sa tâche ne portèrent pas tout d'abord et d'eux-mêmes leurs regards sur M. Guizot? Comprend-on que si le duc de Broglie n'avait pas fait de cette nomination la condition *sine quâ non* de la sienne, on laissait une telle force en dehors, on se privait volontairement d'un tel champion? Que dis-je? le duc de Broglie y aurait échoué lui-même, si par expédient l'idée ne fût venue de cacher l'orateur, le publiciste, l'homme d'état sous la robe du professeur, et de faire amnistier, par son évidente aptitude au ministère de l'instruction publique, la témérité grande d'oser le nommer ministre. Qu'avait donc fait M. Guizot pour que ce fût une si grosse affaire de l'admettre au conseil, et pour que, tout en l'accablant d'éloges et en exaltant ses talens, on semblât redouter son concours? Que l'opposition eût peur de lui, cela se conçoit; mais ce n'est pas l'opposition qui nomme et soutient les ministres. D'où vient donc que dans son parti, à l'exception d'un groupe d'amis fidèles qui l'acceptaient sans embarras et même avec orgueil comme l'éloquent organe de leurs propres pensées, d'où vient qu'à cette époque on s'effrayait de s'associer à lui? Était-ce le fantôme de la restauration qui causait tant d'émoi? M. Guizot l'avait servie sans doute, et dans le gros du parti, qui ne s'informait pas s'il s'en était noblement séparé, c'était vraiment un embarras; mais pour les gens plus avisés qu'il s'agissait de satisfaire, là n'était pas le péché capital, car d'autres serviteurs de la restauration, tout à la fois plus compromis et moins compromettans, avaient trouvé grâce à leurs yeux. La vraie cause de ces hésitations était dans l'attitude qu'avait prise, dans le langage qu'avait tenu depuis deux ans M. Guizot : non que sa parole fût blessante et qu'il attaquât les personnes; nul n'avait envers elles moins de fiel et plus de ménagemens, mais il avait pris l'habitude d'appeler les choses par leur nom, de dire tout haut, tout franchement des vérités incommodes, de déclarer au pays qu'il était sérieusement malade, que son mal s'appelait l'esprit révolutionnaire, qu'il n'y avait qu'un remède, l'esprit de résistance et de légalité. Or ce genre de consultation ne

plaisait pas à tout le monde : d'abord, cela va sans dire, à ceux qui niaient la maladie, puis à ceux qui, tout en y croyant, ne comprenaient pour la guérir d'autre moyen que de n'en pas parler. Ils détestaient le désordre, avaient horreur de l'anarchie, et, s'ils la rencontraient à face découverte, la combattaient résolûment; mais la prévoir de loin et si longtemps d'avance, la démasquer quand elle se déguisait, ne pas se contenter d'attaquer ses excès, vouloir combattre son principe, et prétendre appliquer le remède, non pas à la surface, au fond même de la plaie, n'était-ce pas une ambition bien grande, se donner bien des soins, irriter bien des gens? Voilà le grand secret. Il n'y avait, à coup sûr, dans la partie du nouveau cabinet qui n'acceptait qu'à contre-cœur ce nouvel auxiliaire, aucun mauvais vouloir contre M. Guizot; mais de la meilleure foi du monde on y croyait qu'un tel épouvantail rendrait la lutte plus acharnée, la situation plus périlleuse et le succès plus douteux.

Il n'en fut rien, tout au contraire. Un an s'écoulait à peine, qu'une sorte de changement à vue semblait s'être opéré dans les affaires de la monarchie. Toutes les difficultés extérieures et intérieures, qui, avant le 11 octobre, paraissaient conjurées contre elle et prêtes à l'accabler, s'étaient comme évanouies; Anvers était pris, l'insurrection de l'ouest éteinte, la démagogie silencieuse et découragée; une session législative active et bien conduite donnait des résultats féconds; des lois utiles étaient votées; les finances devenaient prospères, et la majorité de la chambre élective, incertaine au début, se montrait vers la fin si décidée et si nombreuse, que deux budgets pouvaient être votés coup sur coup, à quelques jours de distance, sans effort et presque sans discussion.

Non-seulement l'adjonction du ministre de l'instruction publique n'avait rien compromis, mais l'efficacité et l'à-propos de sa présence s'étaient fait clairement sentir. Le cabinet profitait par reflet de l'honneur que lui avait personnellement acquis une habile organisation de l'instruction primaire, et dans la politique, loin d'envenimer les querelles, il les avait plutôt en quelque sorte dominées. Les esprits les plus prévenus subissaient l'influence de ce noble langage s'élevant et entraînant l'assemblée au-dessus de la vulgarité du débat, et devenant pour tous comme un haut enseignement d'esprit constitutionnel et de vrai libéralisme. Ceux même qui dans les rangs de la majorité se laissaient plus volontiers charmer par une autre éloquence plus souple, plus abondante, moins dogmatique et moins sévère, n'en reconnaissaient pas moins l'incontestable utilité pour la cause commune de ces accens si graves et tombant de si haut. Ce n'était donc plus seulement d'un groupe intime et un peu raffiné que M. Guizot se trouvait chef, c'était d'un puissant corps d'ar-

mée, d'une des portions les plus notables de la majorité parlementaire, et l'opinion s'établissait que l'association de ces deux éloquences, se complétant l'une par l'autre et se servant mutuellement de lest et de contre-poids, constituait une force en quelque sorte à toute épreuve.

Ainsi ce cabinet du 11 octobre, si péniblement constitué et menacé d'abord de tant d'orages, avait triomphé de tout. Était-ce un bien que cette victoire si prompte? Était-elle sans dangers? N'eût-il pas mieux valu des succès plus pénibles, des perspectives moins riantes? Qu'on y regarde bien, cette première année d'efforts heureux et d'union sans nuages, ce début séduisant, c'est là qu'est l'origine de la plupart des fautes qui, jointes à des hasards dont personne n'est le maître, ont déterminé cette soudaine chute dont l'exemple doit rendre modeste tout pouvoir qui se croit affermi.

C'est en effet vers cette époque et au milieu de cette veine inespérée du cabinet du 11 octobre que les amis du régime nouveau, quelle que fût leur nuance, commencèrent à s'imaginer qu'après de telles épreuves l'établissement de juillet était désormais capable de résister à tous les chocs, que c'était un gouvernement fondé, qu'il y avait bien encore à le perfectionner, selon le goût, selon la convenance des uns, des autres, à qui mieux mieux, mais que songer à le consolider, à le fortifier et faire à ce sujet le moindre sacrifice, le moindre effort commun, c'était un soin superflu.

Que cette erreur ait survécu, qu'elle ait eu jusqu'au bout sur notre destinée une maligne influence, je dis que cela saute aux yeux. Qui ne sait que chez nous ce qui tue la sagesse, c'est la sécurité, que nous ne sommes raisonnables qu'à la condition d'être inquiets, et que pour rendre impossible la catastrophe de février il n'eût fallu qu'une chose, la supposer possible? S'ils avaient seulement sondé le pied de l'arbre, ceux qui croyaient à ses racines et qui ne voulaient pas sa chute, l'auraient-ils secoué si fort? Et encore ils avaient cette excuse que depuis dix-huit ans on l'ébranlait en vain, tandis qu'au bout de trois années, pour quelques succès éphémères, pour quelques défilés heureusement franchis, s'imaginer qu'on a partie gagnée, croire qu'on est sur le roc, qu'on peut tout se permettre, qu'on peut changer son président, prendre à l'essai tous les six mois quelque nouvelle illustre épée, ou bien encore rêver certain plan de finances et le lancer comme une bombe devant ses collègues étonnés, se passer en un mot toutes ses fantaisies, n'était-ce pas de l'imprévoyance plus grande encore, s'il est possible, bien que suivie d'un moins prompt châtiment? On n'avait triomphé que par la discipline, l'union, la bonne entente; il fallait continuer. De toutes les victoires qu'on pouvait se promettre, la

seule vraiment féconde était de rester unis. C'était pour les personnes la plus sûre manière de grandir, et pour les choses le seul moyen de se fonder. Il fallait faire durer ce 11 octobre le plus longtemps qu'on aurait pu, sans toucher à son équilibre, sans toucher à son président, car en perdant cette grande figure le cabinet s'affaiblissait, et n'en tirait d'autre profit que d'ouvrir une brèche à ses vrais adversaires, à ce parti moyen, ce tiers-parti, qui commençait à poindre. La plus simple prudence commandait de s'en garantir, d'isoler, de tenir à distance cette phalange d'honnêtes indécis qui, par amour de la conciliation, semaient, sans s'en douter, la division et la discorde; mais on se croyait si fort! le danger semblait déjà si loin! A quoi bon tant de précautions? Tout le monde y fut pris, le pays, les chambres, la couronne elle-même.

Rien ne fait mieux sentir cette sorte de laisser-aller et de confiance au fond des choses que l'apparition soudaine, inexplicable, d'un nouveau cabinet improvisé vers cette époque au grand étonnement du public, cabinet dont presque tous les membres appartenaient au tiers-parti. Ce jeu compromettant ne dura que trois jours; mais, tout rapide qu'il était, un abandon même apparent de la politique du 13 mars et des principes de résistance devait porter ses fruits. Le tiers-parti s'en prévalut, redoubla d'importance, de prétentions et de mauvaise humeur. La lutte devint plus vive, et, bien qu'après cette éclipse, le cabinet du 11 octobre se fût complété, et même rajeuni par le retour d'un de ses plus illustres fondateurs, devenu désormais son chef, et par l'adjonction encore récente d'un défenseur nouveau, le plus jeune de tous et non le moins habile, bien qu'il dût ainsi retrouver de brillantes journées et rendre à la monarchie les plus signalés services, il n'était pas destiné à survivre longtemps.

Était-ce un de ces cabinets qui meurent, mais qui ressuscitent? Non, les embarras de sa naissance interdisaient l'espoir de sa résurrection. Pour qu'il revînt au monde, il eût fallu que son maintien parût à tous ses membres également nécessaire, et que la possibilité d'une action séparée ne fût admise par aucun d'eux. Tous ils furent loyalement fidèles, tant qu'il y eut un drapeau commun; mais du jour où le drapeau tomba, quelques-uns se crurent dégagés, ce qui ne veut pas dire qu'il y eût déjà chez eux un parti-pris d'isolement. Peut-être même, si la couronne avait alors compris que sa propre force était intéressée à maintenir ce faisceau, et si, par un calcul dont presque tous les princes se transmettent l'exemple, elle n'eût pas semblé croire qu'elle multipliait ses ressources en n'encourageant pas les fidélités posthumes, peut-être aurait-on vu s'unir, même en dehors du pouvoir, et rester de concert, comme en

disponibilité, ce groupe d'hommes si bien faits pour répondre à la fois aux plus diverses exigences de ces temps difficiles, pour donner à la résistance ses justes tempéramens, à l'esprit de liberté ses véritables freins, et pour inspirer confiance à tous en ne favorisant exclusivement personne. Si l'œuvre de 1830 pouvait être sauvée,

..... Si Pergama dextra
Defendi possent!....

c'était à la condition qu'une telle association ne se romprait que pour renaître, et que longtemps encore elle serait la sauvegarde et le soutien de l'édifice.

Or non-seulement cette espérance s'était évanouie, non-seulement le cabinet du 11 octobre ne pouvait plus revivre, mais le désir de le reconstituer allait devenir bientôt un germe de discorde, et soulever au sein de la majorité les plus dangereux conflits.

Ce n'était pas dès les premiers momens qui suivirent la rupture que ce désir pouvait se faire jour. Tant que les deux fractions rivales qui venaient de se séparer essayèrent, chacune isolément, de porter tour à tour, et par leurs propres forces, le fardeau des affaires, toute pensée de rapprochement était prématurée; mais lorsqu'après un an d'infructueux essais, six mois d'efforts dans un sens et six mois dans un autre, on vit paraître une troisième tentative sous les auspices et sous la direction d'un homme considérable dans le parti de l'ordre, également éminent d'esprit et de position, et qui, sans avoir fait partie du cabinet du 11 octobre, avait pourtant donné des gages, dès le début du nouveau règne, et à la royauté et à l'opinion modérée; lorsque ce nouveau chef laissa voir l'intention de gouverner sans le concours des influences reconnues et acceptées jusque-là, de se créer en dehors d'elles, avec l'appui de la couronne, un parti de gouvernement, en d'autres termes, de rallier l'armée en excluant les généraux, on comprend que l'espoir, jusque-là chimérique, de renouer le faisceau rompu et de le rétablir sur sa base première, ait pris bientôt assez de consistance pour séduire des esprits qui de très bonne foi croyaient que le pouvoir nouveau, malgré son habileté et ses heureux débuts, s'engageait dans des voies dangereuses, abandonnait trop tôt l'attitude de la résistance, ne couvrait pas assez la royauté, et laissait en souffrance les conditions vitales du gouvernement représentatif.

Je ne cherche pas ici jusqu'à quel point ces reproches étaient fondés, et si ces dissidences politiques provenaient en partie de griefs personnels; encore moins voudrais-je examiner de quel côté était le premier tort, à supposer qu'il y en eût un : je ne constate

qu'une chose, c'est que dans les rangs de cette majorité, un peu flottante et mélangée, que s'était formée le nouveau ministère, trente membres environ ne surent pas résister à l'espoir, peu fondé sans doute, l'événement l'a prouvé, mais loyal et sincère, de rétablir cette combinaison si forte, si bien équilibrée, qui n'avait succombé naguère que par malentendu, et qui s'était, dans leur esprit, comme idéalisée par le regret et par le souvenir, à tel point que, pour assurer du même coup l'affermissement de la monarchie et la réalité du gouvernement représentatif, ils ne voyaient qu'un moyen vraiment sûr, la résurrection de ce cabinet modèle, ou tout au moins une union solide et cimentée, un second mariage entre deux de ses principaux chefs.

C'est la perspective de cette panacée qui peu à peu, et comme malgré eux, devait les attirer même au-delà de leurs frontières. Chacun ne parle que pour soi; je crois pourtant avoir assez connu la plupart de ces trente membres pour oser dire, en leur nom comme au mien, que s'ils n'avaient pas cru saisir l'occasion, peut-être unique, de refaire en 1839 ce qu'on avait si bien fait en 1832, de reconstruire le cabinet du 11 octobre, cette première coalition qui n'avait scandalisé personne, et dont ils attendaient pour leur cause, pour l'affermissement de la monarchie constitutionnelle, de si puissantes garanties, jamais ils n'auraient pris part à cette autre coalition qui allait étonner et troubler tant de gens : stratégie mal comprise, partant mal conçue, qui devait diviser ce qu'il fallait unir sans unir ce qui était divisé, et laisser après elle autant d'irritations que de mécomptes et de regrets.

Maintenant, après vingt ans d'expérience, il est aisé de reconnaître que le but qui nous avait séduits était lui-même une illusion. Non-seulement, même après la victoire, on n'était pas sûr de l'atteindre, mais en supposant même, ce que de part et d'autre on souhaitait à coup sûr, en supposant qu'après comme pendant la lutte on fût resté uni, qu'on eût tout rétabli, tout remis à sa place, l'ancienne association n'aurait pas pour cela repris sa vie première et prospéré comme autrefois. Le temps, qui toujours marche, ne permet pas aux mêmes causes d'avoir deux fois mêmes effets. Les situations, les circonstances, les rapports des personnes, tout était modifié. De ces deux hommes dont on voulait avec raison unir et faire concerter la puissance oratoire, l'un avait pris dans son parti pendant quelques instans une position dominante qui ne permettait guère qu'il se pliât désormais à n'avoir plus que son ancienne part de pouvoir et de responsabilité. S'y fût-il résigné, comme sans doute il en avait dessein, l'union qu'on rêvait conduisait forçément à un second divorce; mieux valait que chacun suivît séparément

sa propre destinée, sans vouloir à tout prix s'engager dans des liens nouveaux.

Et quant au cabinet du 15 avril, si, comme on en peut donner la preuve, il devait ses premiers succès à deux causes, dont une seule, les talens, la prudence, l'agrément personnel, les manières attrayantes de son chef, ne devait pas l'abandonner, tandis que l'autre, la tolérance d'une partie de l'opposition, commençait à lui faire défaut; si dès son origine il manquait d'une base assez stable, d'un programme assez défini pour continuer longtemps avec ses seules forces la mission qu'il s'était proposée, et si par conséquent il devait, lui aussi, chercher une alliance, c'était assurément aux dissidens de l'ancienne majorité qu'il aurait dû s'adresser d'abord. Là étaient ses renforts naturels, ses véritables alliés. Laisser ce vide au cœur même de l'armée, c'était rendre impossible tout triomphe durable, tout affermissement de la cause de l'ordre. Ces trente membres avaient leur importance, même en ne comptant pour rien la valeur des personnes, puisqu'il aurait suffi que quelques-uns de leurs collègues, heureusement inspirés dans l'intérêt commun et comprenant leurs intentions, eussent fait nombre avec eux pour qu'avant toute discussion, toute coalition et tout fâcheux éclat, le cabinet fût pacifiquement amené à d'utiles transactions. On ne peut donc trop regretter que de sérieux efforts n'aient pas été tentés pour combler le fossé qui peu à peu s'était formé entre ce groupe et le reste des centres.

Pour le ramener presque en entier, il ne fallait, quant à la politique, qu'un peu plus d'unité, une attitude un peu plus décidée, et à coup sûr, quant aux personnes, moins de travail et moins de soins que pour recueillir çà et là quelques épaves du centre gauche. Est-il donc vrai qu'il y eût à ces heureux rapprochemens un obstacle invincible dans l'incompatibilité de deux hommes et de deux caractères? Je l'ai cru longtemps, je l'avoue, et je ne serais pas surpris, autant qu'on en peut juger par quelques mots qui lui échappent, que, même à l'heure qu'il est, chez l'auteur des *Mémoires*, cette ancienne impression ne soit pas tout à fait effacée, bien qu'en des circonstances plus récentes il se soit retrouvé, comme il le dit lui-même, uni par des idées, des sentimens et des efforts communs avec l'ancien président du cabinet du 15 avril. Eh bien! s'il m'est permis de consulter ici mon propre sentiment, j'oserais affirmer que ces deux hommes, quel que fût sur ce point leur avis personnel, et à coup sûr, contrairement à ce qu'on en croyait au dehors et surtout autour d'eux, n'étaient pas par eux-mêmes le véritable obstacle à l'union qui pouvait tout sauver. Ce n'est qu'après coup que je l'ai bien compris, lorsque, dans l'assemblée législative, M. le comte

Molé, avec lequel jusque-là, à de rares intervalles, j'avais à peine échangé quelques mots, se trouva mêlé dans nos rangs. A le voir ainsi tous les jours, de près, dans les incidens des affaires les plus divers et les plus imprévus, j'appris non-seulement à redoubler d'estime pour cette sagacité, cette élévation d'esprit dont il avait donné de si vaillantes preuves en défendant son drapeau, mais à connaître l'homme et sa vraie valeur dans l'intimité de son commerce, si bien qu'à des préventions qui n'étaient pas éteintes ne tarda pas à succéder une affection respectueuse dont j'aime à produire ici l'expression. Et comme d'un autre côté je sais depuis trente ans, à n'en pouvoir douter, ce que tous ceux qui ont approché M. Guizot ne tardent guère à savoir, c'est-à-dire à quel point, sous cet aspect de gravité presque sévère, il est confiant et facile, sans exigences et sans ombrages, n'ai-je pas quelque droit d'en conclure que si des hasards plus heureux, des rapports plus fréquens, plus directs, ou des intermédiaires plus adroits et surtout moins zélés, avaient permis à ces deux hommes de se voir tels qu'ils étaient, rien n'était moins impossible que de faire durer leur alliance ou de la renouer même après la rupture, et d'en assurer le bienfait à cette monarchie qu'ils avaient tous les deux même ardeur à servir?...

Mais je me laisse aller à trop de confiance; j'oublie, en écoutant mes souvenirs et mes regrets, que je ne suis pas seul, que j'ai là devant moi ces témoins charitables dont nous parlions en commençant. « Quel régime et quel temps! vont-ils dire; voilà donc votre politique! des brouilles, des querelles, des raccommodemens! tout un pays à la merci de quelques hommes plus ou moins acharnés à se combattre et à se supplanter! son bonheur, son repos subordonnés à leurs caprices, à leurs rancunes ou à leurs amitiés! » Le thème n'est pas neuf, mais on peut le broder sans fin, surtout en y mêlant la complainte obligée sur les tournois de la parole et les autres misères des gouvernemens libres; je devrais dire parlementaires, c'est maintenant le mot en usage pour médire de la liberté tout en professant l'amour des principes de 1789. Après tout, peu importe le mot; libre ou parlementaire, cette forme de gouvernement a ses défauts comme les autres, qui songe à le contester? Je vais plus loin, je dis qu'en tout pays, et plus encore dans le nôtre, ses mérites sont inséparables d'inconvéniens et de dangers que je tiens à signaler moi-même. Pourquoi farder sa cause quand on sait qu'elle est bonne? La franchise vaut mieux. J'en conviens donc, le régime de libre discussion et de publicité, même sagement réglé, mais véritablement libre, sans arbitraire et sans fiction, ce régime où tout se passe au grand jour, où chacun peut prétendre

à grandir par soi-même en montrant ce qu'il vaut et en se distinguant des autres, a pour effet inévitable d'exciter à la lutte, d'animer la contradiction, et de grossir par conséquent les dissidences naturelles qui séparent les personnes. Gardez-vous de vous diviser, vous serez bientôt incompatibles. Le public prend plaisir à tracer entre vous et vos meilleurs amis certains fossés, d'abord presque invisibles, qui peu à peu se creusent, s'élargissent et sont infranchissables le jour où le salut commun voudrait vous réunir. Ce n'est pas tout : ce même effet d'optique qui entre les personnes grossit les dissidences, agit aussi sur les choses. La plus insignifiante question, si l'opinion surexcitée l'éclaire d'un certain jour et par certains côtés, peut grandir à vue d'œil, prendre des proportions démesurées, extravagantes, absorber seule tous les regards, tout dominer autour d'elle. En vain la raison proteste et réduit ce bâton flottant à sa juste mesure; les yeux sont fascinés, les esprits restent sourds, la fantasmagorie l'emporte, et si le malheur s'en mêle, c'est au bruit d'une catastrophe que le pays s'éveille et maudit son aveuglement.

J'espère que je ne cache rien. Je fais la partie belle à mes contradicteurs. Exagération des dissidences, exagération des questions, tout gouvernement libre porte en lui, je l'avoue, ces deux formidables chances d'erreur et de danger : ce sont ses défauts de nature; mais ces défauts, ne le sentez-vous pas? sont à leur tour inséparables de ce qui fait la gloire et la grandeur de toute société, de tout gouvernement. Ce mouvement, ce bruit, cette exagération, c'est la condition de la vie, condition nécessaire et qu'il faut accepter sous peine de renoncer aux bienfaits de la vie. Tout ce qui est en ce monde un principe de force, tout ce qui multiplie la puissance de l'homme et son action sur la nature n'a-t-il pas ses dangers? La vapeur n'a-t-elle pas les siens? la guerre, dont on nous vante les effets salutaires, n'a-t-elle pas, elle aussi, ses redoutables chances? Partout le mal et le bien s'entremêlent, et pour avoir le bien il faut braver le mal. La vie publique est pour un peuple la source où il s'aguerrit, se fortifie, se régénère, le principe de sa vraie grandeur, de sa vraie prospérité; elle vaut bien qu'on l'achète au prix de quelques risques. Tâchez de réprimer, de régler ses excès; mais sous prétexte de vous en garantir n'allez pas l'étouffer, aussitôt vous seriez aux prises avec un bien autre péril.

S'il ne fallait que du repos, je sais un sûr moyen de vous en procurer, de vous épargner ces querelles, ces brouilles, ces rivalités qui vous troublent, un moyen de ne rien grossir, ni dissidences, ni questions, de tout atténuer au contraire. Politique, finances, guerre, marine, industrie, vos plus chers intérêts, vos plus grandes

affaires, rassurez-vous, on peut les traiter sans bruit, ou, s'il vous faut encore en entendre parler, ce ne sera qu'après coup, quand tout sera consommé, sorte de bruit posthume qui n'a rien d'effrayant. Vous serez donc contens, vous aurez le repos! mais la vie, qu'en aurez-vous fait?... Aussi, lorsque l'an dernier, presque à la date où nous sommes, on vit paraître un décret qui, par des déclarations nouvelles et par un commencement d'exécution, si modeste qu'il fût, confirmait des promesses qu'on pouvait croire oubliées, bien des gens s'étonnèrent et ne virent dans cet acte qu'une sorte d'inconséquence, un coup de tête irréfléchi; mais ceux qui sont convaincus que, sans la vie publique et ses hasards, il n'est pour un état, si prospère et si vaillant qu'il soit, ni prospérité persistante, ni durable fortune, et que la vaillance elle-même, sur le sol le plus riche en courage, ne survivrait pas longtemps au sommeil des esprits, ceux-là n'attribuèrent le décret qu'à un intelligent instinct d'avenir et de conservation, et j'ajoute qu'aujourd'hui même, malgré bien des raisons qui pourraient ébranler leur foi, ils ne supposent pas le pouvoir assez mal inspiré pour différer longtemps un plus sérieux accomplissement de ses promesses.

Quoi qu'il advienne de cet espoir et de mes prévisions optimistes, comme je ne croirai jamais que ce pays si jeune et si plein d'avenir ait dit à la vie publique un éternel adieu, comme j'ai la certitude qu'il la verra renaître, sous une forme ou sous une autre, un peu plus tôt, un peu plus tard, je ne sais pas un meilleur service à lui rendre que de lui donner une juste idée, de lui parler sérieusement des essais qu'il en a déjà faits. Le plus habile dénigrement, le dédain le mieux calculé ne sauraient prévaloir contre la loyauté d'un récit fidèle et sincère. C'est là, je le dis encore en terminant, l'utilité pratique des *Mémoires* de M. Guizot. Je suis loin, je le sens, d'avoir atteint mon but. Je n'ai donné qu'une imparfaite idée de cette époque, de cette politique que je m'étais promis de peindre; mais si j'inspire quelque désir, je ne dis pas de lire, d'étudier ces précieux mémoires, j'aurai rempli ma véritable tâche. Un seul regret me restera, celui de n'avoir dit que la moitié de ma pensée sur les perfections de l'œuvre littéraire. Je n'en pourrais parler à mon aise que si j'avais pour l'auteur une moins sûre et moins vieille amitié. Aussi je porte presque envie à ceux qui sur le fond ont des querelles à lui faire, car ils peuvent, sans embarras, se dédommager sur la forme, et donner cours à leurs éloges d'autant plus librement que la cause n'en saurait être l'aveuglement de l'amitié.

L. VITET.

LES COMMENCEMENS

DE

LA LIBERTÉ A ROME

LE MONT-SACRÉ. — CORIOLAN. — SPURIUS CASSIUS. — LES FABIUS. [1]

Les commencemens de la liberté furent pénibles à Rome : au dedans, des luttes violentes entre les patriciens et les plébéiens; au dehors, des guerres incessantes et périlleuses avec des ennemis très rapprochés. Un jour, les plébéiens refusaient de marcher; un autre jour, les Étrusques ou les Sabins étaient au moment de surprendre la ville. La liberté, qui vit par l'agitation et qui grandit par les obstacles, se fortifia dans ce rude exercice de l'énergie romaine, car les difficultés lui sont bonnes, les résistances la servent : quand elles manquent à la liberté, ce ressort de l'âme humaine se rouille et finit par tomber en poussière. Rien n'est plus funeste aux révolutions que de s'accomplir trop facilement.

A Rome, pour assister aux orages de la liberté naissante, nous aurons peu de chemin à faire; nous n'aurons à aller que du Forum aux Septa, du Campo Vaccino à la place de la Minerve. Pour suivre

(1) On se souvient de la série d'études publiées dans la *Revue* par M. Ampère sur l'*Histoire romaine à Rome*. L'auteur ne s'est pas contenté de revoir cette série, qui forme un livre destiné à paraître prochainement chez l'éditeur Michel Lévy. Un voyage de plus à Rome lui a permis de recueillir des élémens entièrement nouveaux, entre autres ceux de l'étude que nous publions aujourd'hui et qui ajoute un intéressant épisode aux tableaux historiques déjà connus de nos lecteurs.

les vicissitudes des luttes extérieures des Romains contre les peuples qui les entourent et les pressent de tous côtés, nous n'aurons qu'à regarder à l'horizon la sublime campagne romaine et ces montagnes qui l'encadrent si admirablement. Elles sont encore plus belles, et l'œil prend encore plus de plaisir à les contempler, quand on songe à ce qu'elles ont vu d'efforts et de courage dans les premiers temps de la république. Il n'est presque pas un point de cette campagne qui n'ait été témoin de quelque rencontre glorieuse; il n'est presque pas un rocher de ces montagnes qui n'ait été pris et repris vingt fois.

Toutes ces nations sabelliques qui dominaient la ville du Tibre et semblaient placées là sur des hauteurs disposées en demi-cercle pour l'envelopper et l'écraser, toutes ces nations sont devant nous et à la portée du regard. Voici du côté de la mer les montagnes des Volsques; plus à l'est sont les Herniques et les Æques; au nord, les Sabins; à l'ouest, d'autres ennemis, les Étrusques, dont le mont Ciminus est le rempart. Au sud, la plaine se prolonge jusqu'à la mer. Ici sont les Latins, qui, n'ayant pas de montagnes pour leur servir de citadelle et de refuge, commenceront par être des alliés. Nous pouvons donc embrasser le panorama historique des premiers combats qu'eurent à soutenir et que soutinrent si vaillamment les Romains affranchis.

Mais rentrons d'abord dans Rome. Deux classes, deux races, deux villes, comme dit Denys d'Halicarnasse, sont en présence et en guerre, se haïssant l'une l'autre, toujours prêtes, ce semble, à se séparer, mais finissant toujours par s'unir pour défendre en commun une patrie libre. Ces dissensions naissent avec la république. Le lendemain de la bataille du lac Régille, l'orgueil patricien, la vieille dureté sabine, sont aux prises avec la souffrance et la colère des fils opprimés du Latium. De là des luttes sans cesse renouvelées, et qui eurent constamment le caractère d'une guerre civile au fond de laquelle était une guerre nationale.

A Rome, le patriciat, avec ses habitudes de parcimonie sabine, fut toujours une aristocratie avare, vice rare chez les aristocraties. Peut-être l'aristocratie romaine n'en est-elle pas encore entièrement corrigée. Ce fut là ce qui devait soulever les premières tempêtes. Les patriciens prêtaient aux plébéiens pauvres et prêtaient à un intérêt très élevé; les plébéiens ne pouvaient s'acquitter. Alors ils appartenaient aux patriciens, ils devenaient *nexi* (1). Des créanciers impitoyables

(1) Ce mot indique un engagement légal et non la mise aux fers qui en était la suite, et qu'exprime le mot *vincti*. Telle est au Mexique la condition des *peones*, qui ne sont point esclaves de droit, mais le deviennent en fait quand ils ne peuvent s'acquitter envers leurs maîtres.

tenaient ces *nexi* emprisonnés dans leurs maisons et les traitaient comme des esclaves. Un jour, un vieillard parut dans le Forum couvert de vêtemens sordides; maigre, pâle, sa longue barbe et ses cheveux en désordre lui donnaient l'air d'une bête sauvage. Il dit que dans la dernière guerre sa ferme avait été brûlée, ses troupeaux enlevés, que, pour payer le tribut, il avait dû emprunter, et que, n'ayant pu payer, il avait été enfermé dans la demeure des esclaves, l'*ergastulum*, et avait trouvé dans son créancier un bourreau. Ce premier cri poussé contre les patriciens dans le Forum fut le précurseur des accusations dont les tribuns devaient si souvent le faire retentir. L'émotion des assistans gagne toute la ville. Une foule irritée débouche dans le Forum par chacune de ses avenues. Les patriciens qui s'y trouvaient sont en grand péril. Les consuls paraissent. La multitude s'adresse à eux, demande avec menace que le sénat s'assemble, et entoure la curie pour imposer aux sénateurs les mesures qu'elle réclame. La curie était presque vide; les sénateurs n'osaient y venir, et se gardaient de paraître au Forum. Le sénat, n'étant pas en nombre, ne pouvait délibérer. Le peuple criait qu'on se jouait de lui. Enfin les sénateurs, jugeant que tout retard augmentait le danger, se rendent à la curie: mais dans le sein de leur assemblée l'agitation n'était pas moins grande que dans le Forum. Des deux consuls, l'un, Servilius, appartenait à une famille latine (1); l'autre, Appius, était le chef de la *gens* sabine des Claudii, nouvellement adoptée par le patriciat romain. L'orgueil de l'aristocratie sabine paraissait tout entier dans son fier représentant. Ce fut cet Appius qui, le premier, osa placer comme dans un monument de famille les images de ses ancêtres sur des boucliers qu'il suspendit dans le temple de Bellone, déesse guerrière des Sabins. Les sentimens de Servilius et d'Appius furent conformes à leur origine. Servilius proposait des concessions; l'inflexibilité superbe d'Appius n'en voulait admettre aucune.

Tout à coup on annonce que les Volsques s'avancent et viennent assiéger la ville. La *plebs* est transportée de joie à cette nouvelle. On s'exhorte à refuser le service militaire: on s'écrie : « Que les patriciens aillent combattre! A eux les périls de la guerre, puisqu'ils en ont tout le profit! » Cependant la curie est consternée. On y craint autant les citoyens que les ennemis. Le consul populaire fait rendre un édit par lequel il est défendu de tenir emprisonné un citoyen romain et de l'empêcher ainsi d'aller se faire inscrire comme soldat, de posséder ou de vendre la terre d'un soldat tant qu'il se-

(1) Les Servilii étaient une des familles albaines transportées sur le Cœlius; leur nom se rattachait au roi, de populaire mémoire, Servius Tullius.

rait sous les armes, de détenir une personne de sa famille. Un tel édit montre si les griefs des plébéiens étaient fondés par ce qu'il avoue en l'interdisant. Aussitôt les *nexi* accourent, donnent leurs noms, prêtent le serment, vont combattre les Volsques et les Sabins avec une ardeur qui partout décide la victoire; mais, le péril éloigné, les sénateurs ne veulent plus tenir leur promesse. Appius prononce les peines les plus sévères contre les débiteurs insolvables. Ils sont livrés de nouveau et de nouveau enchaînés. Servilius, tiraillé entre son rôle d'ami des plébéiens et les reproches des patriciens, qui presque tous soutenaient Appius, hésite, tergiverse, et, comme il arrive en pareil cas, perd son crédit auprès des plébéiens, tout en mécontentant les patriciens.

On vit bien que l'irritation populaire se portait sur l'un et l'autre consul à l'occasion de la dédicace du temple de Mercure, dont l'existence à cette époque montre que le commerce avait acquis dès lors à Rome un certain développement. Il n'y a presque pas un fait important dans l'histoire de Rome qui ne se traduise pour ainsi dire dans l'histoire d'un monument. Appius et Servilius se disputaient l'honneur de dédier celui-ci. A cet honneur étaient attachés la fonction de veiller à la subsistance publique, le droit de choisir les membres de la corporation des marchands, intérêts plébéiens et latins comme l'étaient les marchands eux-mêmes. Le sénat, pour accorder quelque chose à la multitude, donna aux plébéiens la liberté de prononcer entre les deux consuls. Les plébéiens, qui étaient mécontens de tous deux, ne nommèrent ni l'un ni l'autre, mais décernèrent le privilége disputé à un simple centurion nommé Lætorius, nom plébéien qui reparaît dans l'histoire des Gracques. A un homme de cet ordre il convenait d'ailleurs de dédier le temple du dieu du commerce, car le commerce était le partage des plébéiens.

La fermentation continuait. Le Forum était plein de trouble et de bruit; des assemblées clandestines se formaient sur l'Aventin, toujours mont démocratique, sur l'Esquilin, au pied duquel se trouvait le quartier populaire de la Subura. Quand le consul voulait faire arrêter un homme turbulent dans le Forum, les licteurs étaient repoussés, et les consuls descendaient de leur tribunal (1) pour leur prêter main-forte. L'intérieur même de la curie était menacé. Dans ce bâtiment élevé où montait le tumulte du Forum, les avis étaient partagés. Le Sabin Appius, inflexible et méprisant cette tourbe latine, propose de nommer un dictateur : le sénat s'y résout; mais, par un sage tempérament, il choisit le frère de Publicola. Les plé-

(1) Il faut entendre par ce mot le siége placé sur le Vulcanal, où l'on rendait la justice, car la tribune du Forum, qui ne date que de l'institution du tribunat, n'existait pas encore.

béiens consentent à obéir à un Valerius et vont vaincre les Æques, les Sabins et les Volsques. Le dictateur demande que l'on tienne les promesses faites au sujet des *nexi*. Le sénat s'y refuse. Alors, invoquant le dieu sabin Fidius, le dieu de la bonne foi que l'on violait, il abdique, et, sortant de la curie pour regagner la demeure des Valerius au pied de la Velia, traverse le Forum accompagné par les applaudissemens de la foule qui le remplit. Ce fut à la suite de ce second manque de foi du sénat que les plébéiens prirent le parti de se retirer sur le Mont-Sacré.

Quand, après être sorti par la Porta-Pia et avoir suivi la voie Nomentane jusqu'au bord de l'Anio, on a passé cette petite rivière sur un pont antique que surmonte une tour du moyen âge, on a devant soi une colline allongée que coupe la route de Nomentum. Cette colline, séparée de l'Anio par une prairie, est le Mont-Sacré (1). Ce nom exprimait l'idée de l'inviolabilité des personnes et des droits qu'y conquirent les plébéiens. Les lois qui les garantirent s'appelèrent lois sacrées (*leges sanctæ*). La personne des tribuns qui les représentèrent fut déclarée sacrée (*sacrosancta*) (2). Irrités du manque de foi des patriciens, tous les citoyens en état de porter les armes refusèrent de marcher contre les Æques, et s'en allèrent camper sur le Mont-Sacré, au-delà de l'Anio, hors du territoire primitif de Rome. Ce fut une véritable émigration.

Les plébéiens voulaient, je n'en doute pas, faire sur le Mont-Sacré un établissement durable (3). Selon Denys d'Halicarnasse, ils l'occupèrent quatre mois, à la grande terreur des patriciens, qui voyaient Rome délaissée par ses défenseurs et près de tomber au pouvoir de l'ennemi. De plus, les champs n'étaient point cultivés. Rome perdait ses laboureurs en même temps que ses guerriers. Si les plébléiens ne fussent pas revenus, la ville qu'ils auraient fondée au bord de l'Anio eût été une ville latine, car la *plebs* était surtout latine. Aussi une tradition empreinte d'un caractère populaire très prononcé rattachait à la sécession du Mont-Sacré une antique divinité du Latium, Anna Perenna, dont elle avait fait une bonne vieille de Boville, près d'Albe, qui allait de grand matin porter tout fumans aux réfugiés du Mont-Sacré les gâteaux qu'elle avait pétris.

(1) C'est cette colline tout entière qu'il faut considérer comme le Mont-Sacré, et non pas seulement la partie à droite de la route, celle que l'on indique seule aux voyageurs comme devant porter ce nom. L'émigration était considérable. Denys d'Halicarnasse (VI, 63) parle d'environ quatre mille hommes.

(2) Selon Festus, ce nom avait été donné au Mont-Sacré parce qu'il fut consacré à Jupiter. Comme il y avait beaucoup d'autres lieux consacrés à Jupiter, ce ne put être l'origine du nom que porta le Mont-Sacré.

(3) Denys d'Halicarnasse parle, il est vrai, des femmes et des enfans restés à Rome, mais cela fait partie de la rhétorique qu'il met dans la bouche de Menenius Agrippa.

Les plébéiens ne consentirent à revenir qu'après avoir obtenu la création de deux tribuns tirés de leur sein et investis du pouvoir de les protéger contre les patriciens. Le traité fut conclu par des fétiaux entre les patriciens et les plébéiens, comme entre deux peuples.

Les tribuns étaient les organes de la *plebs*, ses représentans, pour ainsi dire son incarnation. Il fallait être plébéien ou se faire plébéien par l'adoption pour être tribun. La porte du tribun devait être toujours ouverte, et il ne pouvait passer un jour entier hors de Rome. Laisser le peuple sans tribun était un crime capital; là point d'interrègne, comme dans les magistratures patriciennes. Le tribun ne devait pas plus mourir que le roi de l'ancienne France. On nomma d'abord deux tribuns pour les opposer aux deux consuls. Le tribunat dans l'origine n'était pas une véritable magistrature; les tribuns n'exerçaient aucune autorité, ne commandaient point, ne jugeaient point; ils ne pouvaient qu'empêcher. Ils n'étaient pas le gouvernement; ils étaient l'opposition (1). Aussi les tribuns n'avaient-ils aucun insigne, aucun costume particulier; à l'origine, ils n'entraient point dans la curie, où ils ne tardèrent pas à être admis; ils s'asseyaient à la porte sur un tabouret (*subsellium*), mais la porte devait rester ouverte, car il est dit qu'ils observaient avec grand soin les résultats de la délibération pour s'y opposer dans le Forum, s'il y avait lieu. Leur droit de secours (*auxilium*) ne s'étendait pas à plus d'un mille de Rome. Tels furent les modestes commencemens du tribunat; mais il devait grandir avec l'ordre plébéien qu'il représentait, comme lui tout envahir, et se perdre comme lui par l'excès de ses envahissemens.

En même temps que le tribunat fut créée l'édilité, magistrature dont on a méconnu la nature et l'importance primitive. Les édiles, dans lesquels on n'a vu souvent que des officiers de police, étaient, selon leur institution, les auxiliaires des tribuns. Leur personne fut déclarée sacro-sainte, comme celle des tribuns. A la fin du IIIe siècle, on voit deux consuls, au sortir de leur charge, accusés, l'un par un tribun, l'autre par un édile. Au VIe, un tribun et un édile sont chargés de concert de donner l'ordre d'arrêter Scipion l'Africain. Dans un moment difficile, ils font l'office de consuls. C'est à eux qu'il appartient de s'opposer à l'introduction des religions étrangères. Polybe appelle l'édilité une charge très illustre. Avec le temps, leur puissance diminue, éclipsée par l'éclat de la puissance tribunitienne et ravalée à des soins de police urbaine. Déjà au temps de Cicéron un édile n'était pas beaucoup plus qu'un simple citoyen. Les empe-

(1) Cette opposition se faisait par l'*intercession* et s'exprimait par le mot *veto*. Transférer ce droit négatif de l'opposition populaire au chef de l'état, comme on fit dans la révolution, c'était intervertir les rôles des pouvoirs.

reurs n'aimaient pas les édiles, qui avaient été institués comme les tribuns pour la protection de la liberté. Tibère les employa à surveiller les cabarets et les rabaissa au rôle de bourreaux de la pensée en leur faisant brûler les livres de Cremutius Cordus. Néron restreignit encore leur pouvoir. Enfin cette magistrature plébéienne, glorieuse fille du Mont-Sacré, descendit aux soins les moins relevés de la voirie, à empêcher qu'on ne jetât des immondices par les fenêtres et à ce qu'on laissât des charognes dans les rues.

Le secret de cette transformation est dans la nature des fonctions qui furent attribuées aux édiles, et ces fonctions eurent elles-mêmes leur raison d'être dans l'édifice sacré auquel l'édilité fut attachée à son origine, le temple de Cérès. Ce temple leur donna leur nom. Les édiles, ce sont les hommes du temple (*ædes Cereris*), du temple par excellence pour les plébéiens (composés primitivement de Latins), et situé au pied de l'Aventin, à l'entrée de la vallée Murtia, lieu plébéien que des Latins habitaient depuis Ancus. Les Sabins les y avaient précédés et y avaient célébré avant eux le culte de Cérès. Cérès était le nom sabin d'une divinité pélasge; les Latins l'adoptèrent parce qu'elle était une déesse agricole, et la portion pauvre des plébéiens parce qu'elle était la déesse du pain. Ce temple était sous la surveillance particulière des édiles; ils y avaient leurs archives, où ils conservaient les lois votées dans les comices populaires par tribus (plébiscites), et où ils exigèrent que fussent déposés les sénatus-consultes; plus tard on les transporta au Capitole, ce qui veut dire, je crois, dans le *tabularium*, qui était et qui est encore sur le Capitole.

Préposés à la garde d'un édifice sacré, les hommes *du temple* devinrent les hommes *des temples*, ce qui se disait de la même manière (*ædiles*). Ils furent chargés de la construction, de l'entretien et de la réparation des temples. Ce nom d'édiles désignait aussi les hommes des édifices en général, des maisons; les édiles eurent dans leur département l'alignement et le soin des rues, par suite des égouts, des thermes, et ils descendirent toujours davantage d'un rôle politique à un rôle municipal. Comme les amendes dont ils frappaient les citoyens leur servaient à bâtir des temples et à donner des jeux dans le grand cirque placé à la porte de leur temple, ils furent intéressés à poursuivre toute contravention aux règlemens de police; ils devinrent des surveillans minutieux de ces règlemens, et c'est ainsi qu'on put sous l'empire faire inspecter les lieux les plus abjects et imposer les occupations de voirie les moins relevées à ceux dont Cicéron avait appliqué le nom à Dieu même, l'appelant l'édile de l'univers.

Le temple particulièrement confié aux édiles était, nous l'avons

vu, le temple de Cérès. Cette circonstance nous révèle l'autre devoir principal de l'édilité, l'alimentation publique. Ce fut par là que les édiles maintinrent longtemps leur importance. Ils nourrissaient le peuple. Dans les temps de famine, les pauvres venaient à la porte du temple de Cérès demander du pain, qu'on leur donnait, comme les mendians vont encore aujourd'hui recevoir une soupe dans les couvens voisins. Ce qui valait mieux que de distribuer du pain, c'était de faire que le blé fût à bon marché. Un édile nommé Trebius sut par ce moyen inspirer au peuple une telle reconnaissance qu'on lui éleva des statues sur le Palatin et sur le Capitole, et que les plébéiens portèrent sur leurs épaules au bûcher le corps de leur bienfaiteur.

Les jeux étaient à Rome, comme toutes les institutions, une institution à la fois religieuse et politique. On établit les jeux apollinaires et les représentations théâtrales dans des temps de péril ou de contagion pour apaiser la colère des dieux, puis les jeux plébéiens en mémoire de la liberté reconquise et de la réconciliation des deux ordres. Ceux-ci étaient du ressort des édiles. L'origine des jeux se rattache à celle des monumens et par là fait partie de leur histoire. On les vouait avec les temples. Les édiles, chargés du temple de Cérès, présidaient aux jeux de Cérès, à ceux de Liber et de Libera, dont le culte se célébrait dans le même temple et dont les noms rappelaient l'idée de liberté, enfin aux jeux de Flore, déesse également rustique et par conséquent plébéienne, car, avant d'être la déesse des fleurs, elle avait été celle des fruits.

Les occupations des édiles exigeaient qu'ils eussent à leur disposition un grand nombre d'employés, ce que nous appellerions des gens de bureau, des secrétaires, des copistes, des huissiers. Un monument qui existait encore au XVIe siècle, et dont quelques restes subsistent dans le voisinage du temple de Vespasien, près du Forum, était destiné à l'habitation de ce *personnel* de l'édilité. C'était un portique à trois arcades avec des chambres; il portait le nom de Schola Xantha, parce qu'un affranchi nommé Xanthus l'avait fait rebâtir. *Schola* voulait dire confrérie, corps de métiers. Une inscription nous apprend que cet édifice était à l'usage des scribes, des libraires, c'est-à-dire des copistes, des huissiers (*præcones*) attachés au service des édiles curules. On voit que non-seulement les hautes charges, mais encore les plus humbles fonctions, ont à Rome leurs monumens. Ce fut au temps de cette popularité des édiles que les jeunes patriciens, saisis d'un beau zèle, demandèrent qu'une place leur fût donnée dans l'édilité. De là naquit la charge des édiles curules, qui, au bout d'un an, fut accordée indistinctement aux patriciens et aux plébéiens. C'est que dans l'origine l'édi-

lité était une grande chose. Comme les tribuns avaient pour mission de soutenir les droits politiques des plébéiens, les édiles étaient surtout chargés de protéger leurs intérêts matériels et d'assurer leur subsistance. Les tribuns veillaient à ce que la *plebs* ne fût pas opprimée, les édiles à ce qu'elle ne mourût pas de faim. C'est pour cela que leur office était attaché au temple de Cérès, et que ce temple avait pu leur donner leur nom.

L'empire, qui méprisait le peuple en le nourrissant, lui donna du pain et les jeux du cirque. Les édiles les lui avaient aussi donnés; mais le jour où furent créés les tribuns et les édiles, les plébéiens avaient obtenu sur le Mont-Sacré ces deux choses que doivent aux peuples tous les gouvernemens qui ne les méprisent pas : du pain et la liberté. Il est tout simple que les empereurs ne fussent pas favorables à l'édilité, c'étaient eux qui s'étaient chargés de la nourriture de leurs esclaves. Déjà sous la république les censeurs avaient pris la haute main dans la construction des édifices publics, et les tribuns la part principale dans la défense des intérêts démocratiques. Ainsi dépouillés peu à peu, les édiles tombèrent de la situation qui les mettait en passe de remplacer les consuls à celle où on leur permettait de surveiller les cabarets et de faire balayer les rues.

A peine cependant le tribunat a-t-il commencé d'exister, que déjà il remporte une victoire signalée sur le patriciat dans l'affaire de Coriolan. Coriolan était de la famille sabine des Marcii (1). Un tel patricien ne pouvait être que Sabin. En effet, Caïus Marcius Coriolanus était le patricien par excellence, superbe, dur aux plébéiens comme un Claudius, de plus brillant à la guerre, fougueux, emporté, agressif. Le premier Appius Claudius fut le type de l'aristocratie qui résiste, Coriolan de l'aristocratie qui brave et défie ceux qu'elle mécontente. Aussi fut-il entraîné par son fougueux orgueil à porter les armes contre son pays, et il mourut dans l'exil. On rapportait de lui plusieurs traits de générosité, il y avait du chevalier dans le dur aristocrate; jeune, il avait porté les armes contre les Tarquins, et plus tard pris aux Volsques la ville de Coriole (2). Ce

(1) *Marcius* ou *Martius* était le surnom du roi sabin Ancus Marcius. Ce mot est dérivé de Mars, dieu sabin.

(2) Niebuhr pense que Coriolan s'appelait ainsi parce qu'il était né à Coriole, et nie que le surnom de *Coriolanus* ait pu être donné à Marcius à cause de la prise de cette ville, qui, dit-il, était latine, par conséquent alliée de Rome à cette époque, et n'a pu, pour cette raison, être traitée en ville ennemie; mais elle pouvait avoir été occupée par les Volsques, car elle n'était pas loin d'Antium. Qu'elle figure dans le catalogue des trente villes latines donné par Pline, cela ne prouve rien, car, bien que ces villes aient fait partie de la confédération latine, on ne saurait affirmer que toutes aient été en paix avec les Romains au temps de Coriolan. Enfin Niebuhr dit que, selon le témoignage de Tite-Live, Scipion l'Africain reçut le premier un surnom tiré du nom du pays

brillant fait d'armes avait valu à Marcius le surnom de Coriolan, sous lequel il est connu de la postérité.

Rome était livrée alors à des agitations violentes; d'orageux débats partageaient le sénat, où l'on élevait si haut la voix que le peuple l'entendait du Forum. Les consuls sortaient de la curie accompagnés d'un bataillon de patriciens pour haranguer; les plébéiens et les tribuns les repoussaient du Forum, qu'ils disaient leur appartenir. Par représailles, les tribuns convoquaient l'assemblée populaire du haut du Vulcanal, qui dominait le Comitium, et d'où les consuls avaient coutume de s'adresser aux patriciens. Coriolan ne tarda pas à se faire remarquer dans ces luttes par son dédain et sa colère contre les plébéiens et contre le tribunat (1). La culture des terres ayant été interrompue par la retraite des plébéiens sur le Mont-Sacré à l'époque de l'année où il aurait fallu les ensemencer, les édiles envoyèrent acheter du blé en Étrurie, dans le pays envahi depuis par les Marais-Pontins, à Cumes, et jusqu'en Sicile. Coriolan proposa de n'en faire la distribution aux plébéiens que s'ils abandonnaient leur conquête du Mont-Sacré, le tribunat. Les tribuns, qui, assis sur leurs tabourets, à la porte de la curie, savaient tout ce qui se passait dans les délibérations du sénat, quittent leurs places et montent à leur tribune, qui était à côté de la curie, pour faire connaître aux plébéiens rassemblés dans le Forum l'odieuse proposition de Coriolan. Quand il sortit, ceux-ci voulaient le mettre en pièces. On se précipita sur lui avec fureur. Les tribuns, dépassant leur pouvoir, le citèrent en jugement. Le tribun Sicinius, un des chefs de la retraite sur le Mont-Sacré, proposa de précipiter Coriolan de la roche Tarpéienne. Coriolan, debout en avant de la curie, entouré de jeunes patriciens et de nombreux cliens, défiait la multitude. Les tribuns ordonnent de le saisir; les patriciens accourent pour le défendre, repoussent les tribuns et frappent les édiles. Cependant l'autorité des consuls intervenant calme la foule pour ce jour-là.

Le lendemain, les tribuns convoquent les citoyens et somment Coriolan de paraître devant leur tribune, dont pour la première fois ils font un tribunal. Coriolan se présente en effet devant eux, mais

qu'il avait vaincu; mais on peut répondre que l'assertion de Tite-Live se rapporte aux surnoms empruntés à un *pays* conquis comme l'Afrique, l'Asie, la Numidie, la Crète, et non à la prise d'une ville.

(1) Selon Plutarque et Denys d'Halicarnasse, un des motifs de l'irritation de Coriolan aurait été l'échec par lui subi dans sa candidature pour le consulat; mais, comme les consuls étaient nommés par les centuries et non par les tribus, on ne voit pas comment il eût pu s'en prendre de cet échec aux plébéiens et aux tribuns; ce qu'il détestait le plus, ce n'était pas la constitution de Servius, mais les lois du Mont-Sacré; ce n'était pas le Champ de Mars, mais le Forum.

ce n'est pas pour se soumettre au jugement illégal des tribuns : c'est pour les accuser, et pour adresser aux plébéiens des reproches pleins de mépris et de hauteur. Les patriciens applaudissent à son courage; les plébéiens, furieux, sont au moment de se jeter sur lui et de le tuer, selon le droit du plus fort, dit Denys d'Halicarnasse, en appelant ainsi au droit de la guerre. En effet, c'était une guerre, une guerre entre deux populations ennemies. Les patriciens et les plébéiens étaient deux peuples, la curie et le Forum étaient deux camps. Les tribus persistent dans leur prétention de faire juger Coriolan par la *plebs*, et le somment une seconde fois de comparaître devant eux comme accusé d'avoir affecté la tyrannie (1). En présence d'une telle accusation, Coriolan consentit à comparaître, et les patriciens à le laisser juger. Pour la première fois le Forum vit des comices. Jusque-là il n'y en avait eu que dans le Comitium, dans le Champ de Mars ou sur le Capitole. Ce furent les premiers *comices par tribus*. On imita les *septa* du Champ de Mars en tendant des cordes à travers le Forum. Les votes des centuries, dans lesquelles chacun votait en raison de ce qu'il possédait, furent remplacés ce jour-là par les votes des tribus, votes individuels et égaux de tous les citoyens. Le suffrage universel fut mis à la place du suffrage fondé sur le cens. Ce fut une grande innovation politique. Sur vingt et une tribus, douze condamnèrent Coriolan à l'exil. Les tribuns s'étaient vengés de leur ennemi et avaient conquis le pouvoir judiciaire, qui primitivement n'était pas dans leurs attributions. Coriolan alla à Antium, chez les Volsques, contre lesquels il avait combattu. Il y fut l'hôte d'Attius Tullus, le principal chef de cette nation. Ce droit d'hospitalité accordé à un ennemi se comprend. Attius Tullus, Volsque, et Marcius Coriolanus, Sabin d'origine, étaient tous deux d'extraction sabellique. Si Coriolan fut transfuge de sa patrie, il ne le fut point de sa race.

Au bout d'un certain temps, Tullus et Coriolan eurent avec assez de difficulté préparé contre Rome une expédition qu'ils commandèrent. Ils prirent d'abord Circeii, le point le plus avancé des possessions romaines vers l'est; puis, revenant sur leurs pas, Coriolan soumit aux Volsques les mêmes villes qu'il avait aidé les Romains à leur prendre, et parmi elles Coriole, origine glorieuse et aujourd'hui déshonneur de son nom. Après avoir pris un certain nombre de villes latines, Coriolan s'arrêta à cinq milles de Rome, aux Fosses-Cluiliennes, près desquelles avait été livré le combat mémorable des Horaces et des Curiaces. A l'époque de ce combat, les

(1) Je crois que seul ce chef d'accusation put décider les patriciens et Coriolan lui-même à accepter la prétention des tribuns, prétention exorbitante et nouvelle, de faire juger un patricien par les tribus.

Fosses-Cluiliennes étaient la frontière très rapprochée de l'état romain, et, si les Volsques n'étaient pas repoussés, allaient le redevenir. Denys d'Halicarnasse dit que les Volsques, par le conseil de Tullus, épargnaient les terres des patriciens, pour les rendre suspects aux plébéiens. Ce pouvait être aussi un ordre de Coriolan, qui ménageait ses alliés naturels, ceux qui avaient soutenu sa cause, et ne voulait frapper que ses ennemis.

A l'approche de Coriolan victorieux, une grande terreur remplit la ville. Les plébéiens accourent au Forum, appellent les sénateurs dans la curie, et leur enjoignent de rappeler Coriolan, dont eux-mêmes avaient prononcé le bannissement. C'est bien l'emportement mobile et impérieux de toutes les multitudes. Les Romains envoient une députation à Coriolan. Le sénat consentait à rendre aux Volsques les villes qu'on avait prises sur eux, mais exigeait que Coriolan se retirât. Coriolan répondit par un refus superbe, mêlé d'invectives à son propre sujet; puis il alla prendre sept villes nouvelles aux Latins. Le fier Sabin montrait ainsi à la fois ses sympathies pour une nation sabellique et son antipathie pour les populations latines. Bientôt il revint camper près de Rome, à moins de quatre milles (environ une lieue). On envoya vers Coriolan les prêtres, les augures; mais il fut inflexible. Alors les femmes romaines ou plutôt les femmes sabines sauvèrent encore une fois la patrie en allant supplier Coriolan, comme elles avaient supplié Tatius. Une Sabine, une Valeria, la sœur de Publicola, quitte le Capitole et l'autel de Jupiter, au pied duquel, avec les autres matrones, elle suppliait les dieux (1). Elle se rend à la demeure de Coriolan, entre dans l'appartement des femmes, où étaient la mère et l'épouse du banni, de race sabine comme lui; elle les décide à se rendre auprès de Coriolan pour tenter de le fléchir. Le sénat approuve cette résolution, et les patriciens font cortége aux matrones jusqu'à la porte Capène; puis celles-ci, tournant à gauche, prennent la voie Latine et s'avancent seules, à travers la plaine, jusqu'au camp de Coriolan, à quatre milles de Rome. L'apparition de ces femmes touche d'abord très peu Coriolan. Contre tout ce qui vient de Rome il a endurci son cœur; mais on lui dit qu'on a vu au milieu d'elles sa vieille mère et sa jeune femme tenant ses deux enfans par la main. Coriolan s'avance au-devant de sa mère, fait, en signe de respect, ôter les haches des faisceaux et abaisser les faisceaux devant elle.

Véturie, que je me représente comme une de ces vieilles femmes

(1) Denys d'Halicarnasse suppose que Valeria monta sur la base du temple de Jupiter, et de là harangua ses compagnes; mais ce détail invraisemblable et peu conforme aux mœurs romaines a été évidemment ajouté par Denys pour amener le discours qu'il voulait mettre dans la bouche de Valeria.

au profil sévère qu'on pourrait rencontrer aujourd'hui dans la campagne romaine au même endroit (1), le repousse en lui disant : « Je veux savoir si je suis venue vers mon fils ou vers un ennemi. » A ces dures paroles de la mère de famille, le hautain exilé ne trouve rien à répondre. L'épouse, dont la condition par rapport à son époux était celle d'une fille vis-à-vis de son père, ne se permet pas d'adresser à Coriolan des reproches ou des conseils; mais elle l'embrasse et pleure. Toutes les matrones l'entourent en pleurant. L'âme fière et violente de Coriolan est attendrie par ces pleurs de femmes; il lève son camp et se retire, non devant Rome, mais devant elles. Il y a peu de scènes dans l'histoire plus émouvantes que celle-là, et elle ne perd rien à la décoration du théâtre; en se plaçant sur un tertre à quatre milles de Rome, près de la voie Latine, dans un lieu où il n'y a aujourd'hui que des tombeaux ou des ruines, on peut se figurer le camp des Volsques, dont les armes et les tentes étincellent au soleil. Les montagnes s'élèvent à l'horizon. A travers la plaine ardente et poudreuse défile une foule voilée dont les gémissemens retentissent dans le silence de la campagne romaine. Bientôt Coriolan est entouré de cette multitude suppliante, dont les plaintes, les cris, devaient avoir la vivacité des démonstrations passionnées des Romaines de nos jours. Coriolan eût résisté à tout ce bruit, il eût peut-être résisté aux larmes de sa femme et aux caresses de ses enfans; il ne résista pas à la sévérité de sa mère. Le soir, par un glorieux coucher du soleil de Rome qui éclaire leur joie, la procession triomphante s'éloigne en adressant un chant de reconnaissance aux dieux, et lui se retire dans sa tente, étonné d'avoir pu céder. Du haut des édifices de la ville, on regarde avec transport l'armée ennemie retourner du côté de la mer, vers Antium, d'où Coriolan était venu écraser le plébéianisme à Rome, et où il devait trouver la mort.

Sa fin, toujours triste, était racontée de diverses manières. Selon les uns, en butte au mécontentement des Volsques, il avait été lapidé par eux; puis, se repentant de lui avoir donné la mort, ils avaient accordé de grands honneurs à son cadavre. Selon d'autres, il aurait vécu jusque dans un âge avancé, regrettant la patrie qu'il avait trahie, puis sauvée, et disant : « L'exil est cruel pour un vieillard. » Il eût pu rentrer dans Rome, où le sénat lui décerna des honneurs, et où les matrones devaient porter son deuil; mais son orgueil l'en empêcha, il ne voulait pas voir les tribuns triomphans. Le sénat décréta que les femmes romaines choisiraient leur récompense; la seule qu'elles demandèrent fut d'élever à leurs frais un

(1) Denys d'Halicarnasse la peint s'évanouissant aux pieds de son fils; cela n'est point dans les mœurs romaines. Le Romain Tite-Live les comprenait mieux que le Grec d'Halicarnasse.

temple à la Fortune des femmes, la Fortune mulièbre, et que le culte y fût célébré au nom de l'état, afin que, s'y rassemblant chaque année le jour où elles avaient obtenu le départ de Coriolan, elles pussent y offrir des sacrifices et prier seules pour le salut de la république. Valeria et la mère de Coriolan se chargèrent des frais.

Un temple fondé par des femmes, un culte confié non à un corps de prêtresses, comme les vestales, mais à des matrones romaines, étaient quelque chose de très nouveau. Une telle innovation montre jusqu'où allait pour elles le respect des Romains, et ce qu'était à Rome, malgré l'infériorité de leur condition légale, la considération morale dont on les entourait (1). Valeria présida la première au sacrifice offert pour le peuple romain sur un autel qu'on avait élevé avant que le temple fût construit. Le temple fut consacré l'année suivante par le consul Virginius. Les matrones romaines instituèrent la coutume que la statue de la déesse ne serait jamais touchée par des femmes remariées, que le droit de poser des couronnes sur la tête de cette statue et l'honneur de desservir le temple appartiendraient aux nouvelles épouses. Il y avait chez les anciens Romains contre les secondes noces une prévention dont l'église romaine a hérité. On rapportait que, le sénat ayant voulu que la statue fût exécutée à ses frais et les matrones en ayant fait faire aux leurs une seconde, celle-ci, au moment où elles furent toutes deux consacrées, prononça distinctement ces mots : « Femmes romaines, vous m'avez dédiée selon les rites; » miracle qui semble avoir été imaginé pour confondre ceux qu'une statue consacrée par des femmes scandalisait. Depuis ce jour, bien des images de madones ont parlé. Ce temple était à quatre milles de Rome, sur la voie Latine, à l'endroit où Coriolan avait été désarmé par sa mère.

Les patriciens, humiliés par la peur que leur avait faite Coriolan, s'en vengèrent sur un autre patricien, qui se fit craindre d'eux, non comme appui des Volsques, mais comme auxiliaire des plébéiens. A l'exil de Coriolan, décrété par les tribuns, ils répondirent par la mort de Spurius Cassius.

Spurius Cassius s'était signalé dans les premières campagnes de la république; il avait fait avec les Latins un traité important, car il assurait à Rome l'alliance des populations latines contre les Æques et les Volsques, infatigables à la combattre. C'était la pensée qui avait fait élever par Servius Tullius le temple de Diane sur le mont Aventin; Rome s'appuyait sur le Latium contre les nations sabelliques, sur la plaine contre la montagne. Ce traité devait être main-

(1) Valère Maxime prétend que le sénat ordonna aux hommes de céder dans la rue le pas aux femmes, ajouta à leurs parures des ornemens nouveaux, et leur permit de porter un vêtement de pourpre et des galons d'or. Tout cela est une exagération évidente, mais atteste le sentiment de respect pour les femmes que j'ai signalé.

tenu tant que le ciel et la terre resteraient à leur place. On le considérait comme si important, que la table d'airain sur laquelle il était gravé fut placée derrière la tribune. Spurius Cassius fit un pas de plus dans la même voie, et conclut avec les Herniques un traité qui détachait ce peuple montagnard et belliqueux des autres peuples sabelliques. Après ce succès d'une haute importance, il n'obtint qu'avec peine le triomphe. On lui disputait cet honneur sous prétexte qu'il n'avait livré aucune bataille, pris aucune ville, et fait des conditions trop favorables aux Latins et aux Herniques. C'était une injustice. Ces deux traités valaient vingt combats qu'ils épargnaient aux Romains, et les droits accordés aux Latins et aux Herniques étaient une sage concession, grâce à laquelle Rome trouva, pendant les guerres qui suivirent, des alliés sans lesquels, n'ayant d'appui ni dans la plaine, ni dans la montagne, elle aurait probablement succombé.

Soit irritation contre le sénat, qui lui avait marchandé les honneurs du triomphe, soit plutôt sagesse d'un esprit supérieur qui savait et avait déjà montré ce que parfois on gagne à accorder, Spurius Cassius, dans son troisième consulat, prit l'initiative de mesures populaires que les patriciens ne lui pardonnèrent jamais. Il voulait partager entre les Latins et les plébéiens, ces Latins de Rome, le territoire cédé par les Herniques. De plus, le premier, il revendiquait, pour être distribuée aux citoyens, une partie des terres publiques, dont les patriciens avaient seulement la possession et dont ils voulaient faire leur propriété. C'était la première loi agraire, fondée, aussi bien que toutes celles qui suivirent, non, comme on l'a cru quelquefois, sur un principe de spoliation, mais sur le droit de l'état à disposer des terres conquises, droit que l'usurpation des patriciens violait manifestement. Les patriciens craignirent pour leur usurpation et se hâtèrent de déclarer que Spurius Cassius aspirait à se faire roi. Il semble que les plébéiens auraient dû le soutenir; mais il demandait aussi qu'on accordât des terres aux alliés latins. Un esprit étroit de jalousie prévalut chez la *plebs* inintelligente et la détacha de Cassius. Voulant la gagner à tout prix, il demanda qu'on rendît à ceux auxquels le sénat avait vendu les blés venus du dehors ce qu'ils avaient payé. Les tribuns se tournèrent contre lui, ne voulant pas qu'un patricien leur ravît le privilége de la popularité. Les plébéiens, dupes de la peur qu'on leur faisait de ce nom de roi, crurent que Cassius voulait leur acheter à ce prix leur liberté, et rejetèrent cette proposition, dont les patriciens devaient le punir.

Le Forum fut cette fois témoin d'une triste scène. Spurius Cassius, ses collègues, qui étaient ses ennemis, le consul Virginius, avaient tour à tour occupé la tribune; la *plebs* flottait encore in-

certaine. Les tribuns y avaient parlé contre le patricien et contre leur conscience. Enfin l'un d'eux y monta, et, probablement d'accord avec le consul Virginius, le somma de s'expliquer. — « La loi proposée par Cassius, dit-il, se compose de deux parties : une distribution de terre aux alliés et une aux citoyens romains. En repoussant la première, acceptes-tu la seconde? — Je l'accepte, répondit Virginius. — Eh bien! reprit le tribun en s'adressant à la multitude, acceptons de notre côté la mesure sur laquelle le consul et nous sommes d'accord, et renvoyons à un autre moment la discussion du point contesté. » Les plébéiens, trompés par cette comédie, demandèrent à grands cris ce que nous appellerions la *division*, et Cassius fut perdu. La cause des plébéiens ne le fut pas moins. Rentrés dans la curie, les sénateurs convinrent de nommer dix commissaires pris dans leur sein pour décider *l'année suivante* quelle partie des terres publiques devait être donnée aux plébéiens et quelle partie serait conservée aux patriciens. Il en résulta que les patriciens conservèrent tout.

Cependant le Forum s'agitait encore; la lutte s'y continuait entre Cassius et les tribuns, qui faisaient contre lui les affaires des patriciens. Ne pouvant rien obtenir d'eux, il cessa de paraître à la tribune, feignit d'être malade et garda la maison. C'était s'avouer vaincu. Le temps du consulat de Cassius expiré, il fut accusé par les deux magistrats chargés de poursuivre les crimes de haute trahison, et qu'on appelait questeurs, c'est-à-dire inquisiteurs du parricide. Les patriciens empruntèrent aux tribuns, qui avaient mis en jugement Coriolan, cette accusation banale d'avoir voulu se faire roi, qu'un parti ou un autre avait constamment en réserve pour celui qu'il voulait perdre, et que le peuple accueillait toujours avec faveur, car ce nom de roi était un épouvantail qui ne manquait jamais son effet.

Spurius Cassius fut condamné à mort. Denys d'Halicarnasse a l'air de penser que ce fut dans le Forum par les tribus assemblées, ce qui est peu vraisemblable, et que, conduit par les deux questeurs du parricide au haut de la roche Tarpéienne, il en fut précipité à la vue de tous. Je crois plutôt Tite-Live, qui parle du jugement des curies patriciennes (*judicio populi*). Selon une autre version que Tite-Live rapporte aussi, ce ne serait ni dans le Forum ni dans le Comitium que le jugement aurait été prononcé; ce ne serait point sur le Capitole qu'il aurait été exécuté. Tout se serait passé dans la maison de Cassius; son père l'aurait jugé, condamné, mis à mort.

Vrai ou faux, un tel récit nous fait connaître l'idée qu'on se formait de ce que fut l'autorité paternelle dans les commencemens de la république. L'un des premiers citoyens, l'homme le plus éminent

de son temps, disait Niebuhr, le vainqueur des Volsques et des Herniques, l'auteur du traité avec les Latins, trois fois consul, aurait été battu de verges et tué par son père (*verberasse ac necasse*). On voit que la tradition de Brutus ne se perdait point; mais Brutus immolait ses fils réellement coupables au salut de la patrie; le père de Spurius Cassius, à l'avarice menacée de l'ordre patricien. Ces deux noms de Brutus et Cassius, qui devaient être rapprochés un jour par une autre exécution sanglante, l'étaient donc par une conduite semblable en apparence, mais dont les motifs furent bien différens. N'importe, ce sont deux terribles exemples de ce pouvoir paternel, base de la famille à Rome, et dont l'origine cependant ne pouvait être romaine. Ce n'est pas sur le Palatin, dans une agrégation de réfugiés dont la plupart n'avaient pas de famille, que naquit la puissance exorbitante du père de famille; elle dut venir des Sabins, chez lesquels on trouve l'organisation du clan et de la tribu, et quelque chose de la société patriarcale, où le père de famille est roi (1).

La vengeance patricienne, qui avait pensé s'étendre aux enfans de Cassius, le poursuivit, et même après sa mort. On rasa sa maison, la place qu'elle occupait resta vide, et tout près on bâtit un temple dédié à Tellus, nom sacré de la terre, qu'on honorait comme une puissance infernale. C'était consacrer la mémoire de Cassius aux dieux infernaux. La statue de bronze qu'il s'était élevée à lui-même, ce qui montre dans cet ami des plébéiens un grand orgueil, fut fondue par ordre des censeurs. Ces deux faits, qui se rapportent à une époque postérieure, peignent l'acharnement des patriciens contre le souvenir de ce premier précurseur des Gracques.

Nous savons où était la maison de Cassius, parce que nous savons où était le temple de Tellus. Ce temple se trouvait près des Carines, dans une rue qui conduisait du Forum à ce quartier brillant, aux environs de *Torre dei Conti*. Le temple de Tellus, élevé près du lieu qui rappelait une exécution atroce, fut plus tard associé à d'autres barbaries. Dans les actes des martyrs, il est question de chrétiens mis à mort en cet endroit (*in Tellure*). Ceux-ci, victimes d'un pouvoir qui les regardait comme dangereux, parce qu'ils prêchaient l'égalité des hommes devant Dieu et résistaient à la tyrannie, mouraient au fond pour la même cause que Spurius Cassius, martyr de la cause des opprimés et victime de la tyrannie. *Torre dei Conti* est une tour féodale du temps d'Innocent III, sorti de cette grande famille des Conti qui a donné sept papes à l'église. Elle a été pro-

(1) Aujourd'hui même, dans le peuple, l'autorité du père de famille a un caractère de tyrannie. Ainsi ce que gagnent les pauvres et belles filles de la campagne romaine en posant comme modèles dans les ateliers n'est point pour elles, mais pour leur père ou pour leur frère, qui, à défaut du père, est le chef de la famille.

bablement bâtie sur l'emplacement même du temple de Tellus. On aime à voir la papauté écraser ainsi les souvenirs de l'oppression et de la persécution; mais la papauté du moyen âge, qui éleva la tour des Conti, n'a-t-elle pas à son tour opprimé et persécuté? Un autre édifice était doublement lié à la destinée de Spurius Cassius, le temple de Cérès, qui, voué par son ancien général Posthumus et bâti au lieu où avait été le vieux sanctuaire pélasgique de Demeter, avait été plus tard consacré par Cassius lui-même.

Quand son père l'eut immolé de ses propres mains à l'avidité patricienne, il fit don du pécule de son fils, — un fils n'avait que son pécule comme un esclave, — à ce même temple de Cérès que Spurius Cassius avait consacré, et, par une féroce ironie, mit au bas de la statue faite avec cet argent, et qu'il dédiait à la déesse : « Don de la famille Cassia. » L'ironie était d'autant plus amère, que l'on vendait comme esclaves auprès du temple de Cérès ceux qui avaient offensé un tribun. Ce temple, mis particulièrement sous la surveillance des édiles et où ils avaient leurs archives, était le temple de la démocratie romaine. Le farouche patricien le choisit pour lui faire adresser par son fils mort au service de la démocratie un dérisoire hommage.

Un fait obscur, mais terrible, achèverait, s'il était certain, de répandre sur ces premières luttes politiques du Forum une tragique horreur. Un tribun nommé Mutius, indigné que ses neuf collègues eussent trempé dans les menées de Spurius Cassius, les aurait fait brûler vivans dans le cirque (1). Ce serait un épisode bien lugubre de l'histoire de ce grand monument, laquelle du reste est liée à l'histoire romaine tout entière. Les bûchers se seraient allumés de bonne heure à Rome, et celui du champ des Fleurs (*campo di Fiori*), sur lequel monta au XVe siècle le philosophe Giordano Bruno, aurait un précédent bien ancien dans ce bûcher politique, qui, au IIIe siècle de Rome, aurait brûlé neuf tribuns.

Bientôt les débats sur la loi agraire furent repris avec fureur, le sénat refusant toujours, les tribuns réclamant toujours, et défendant aux plébéiens de s'enrôler jusqu'à ce que les patriciens eussent tenu parole; les plébéiens allèrent même jusqu'à abandonner leur général, à rentrer sous la tente et à forcer un consul de les ramener dans Rome, fuyant ainsi devant leurs ennemis du dehors pour que leurs ennemis du dedans ne profitassent pas de leur triomphe.

C'est l'éternel honneur du peuple romain que, dans ces extrémités formidables, personne, patriciens ou plébéiens, n'ait eu l'idée de renoncer à une liberté si turbulente, si périlleuse, qui remplissait

(1) Ce fait très extraordinaire a été nié, et Müller a expliqué la tradition qui le rapportait par une confusion avec neuf tribuns militaires tombés en combattant les Volsques et brûlés dans le cirque *après leur mort*.

leurs ennemis d'espérance, pour chercher le repos et le salut dans le despotisme. Certes les argumens qui ont décidé plus tard les Romains à le faire dans des circonstances moins difficiles, les argumens n'auraient pas manqué. Le danger du prolétariat était grand; mais, je le répète, l'idée de chercher un maître ne vint à personne. Les consuls paraissaient au Forum et sommaient les citoyens de s'inscrire dans la milice; nul ne s'inscrivait : les patriciens négociaient, promettaient, attendaient. On venait dire que l'ennemi approchait, que les Véiens avaient passé le Tibre, que les Æques étaient descendus de leurs montagnes. Les plébéiens refusaient encore de s'inscrire. Enfin, quand du haut des maisons on voyait l'ennemi dans la plaine à deux lieues de Rome, on n'y pouvait plus tenir, on sortait de la ville et on allait le repousser; puis on revenait au Forum recommencer d'autres combats, ou bien un général habile savait exciter l'ardeur des soldats, l'irriter par des délais sagement calculés; les soldats se précipitaient sur l'ennemi, jurant de vaincre, et tenaient leur serment. Rome traversa donc ces redoutables épreuves sans abdiquer sa liberté. Malgré ses dissensions, elle ne fut point conquise, et c'est parce qu'elle était demeurée libre qu'elle a conquis le monde.

Les patriciens, qui, on doit le reconnaître, auraient mieux aimé mourir que descendre à l'expédient de la tyrannie d'un seul, faisaient tout pour reprendre l'ancien pouvoir qu'ils avaient perdu depuis la retraite sur le Mont-Sacré et la création du tribunat. Ils gagnaient quelques-uns des tribuns et les détachaient d'un collègue trop résolu. Ils parvinrent au moyen de leurs cliens à dominer dans les centuries, au point qu'un jour les plébéiens abandonnèrent les comices, et à y faire constamment élire les consuls de leur choix (1). Ils imaginèrent de tenir les comices à plus d'un mille de Rome, parce que la puissance des tribuns ne s'étendait pas plus loin; mais à Rome les lieux n'étaient point indifférens, la coutume attachait à chacun d'eux une destination pour ainsi dire sacrée, et l'innovation tentée n'eut pas de suite.

C'est pendant cette période obscure et curieuse de l'histoire romaine qu'on voit, de 269 à 275, sept Fabius de suite consuls. La *gens* Fabia, sabine comme la *gens* Claudia par son origine, mais plus anciennement domiciliée à Rome, fut alors une véritable dynastie aristocratique, tandis qu'on voit un Julius de race latine, un aïeul de César, prendre parti pour les plébéiens. Ces Fabius avaient un grand cœur. Le rôle d'instrument d'oppression et d'injustice que leur faisait jouer l'aristocratie romaine finit par leur répu-

(1) Selon Niebuhr, ils changèrent même dans les élections le rôle des curies et des centuries, transportant aux premières le droit d'élire et ne laissant aux secondes que le droit de confirmer.

gner. Kæso Fabius, celui-là même qui avait prononcé la condamnation de Spurius Cassius, fut le premier à demander la loi agraire, se fit aimer des soldats par ses soins pour les blessés. Dans une bataille, son frère Quintus fut tué; son autre frère, Marcus, sauta par-dessus le corps de Quintus; lui et Kæso entraînèrent l'armée. Les Fabius devinrent populaires à force de gloire. Dès ce moment ils furent odieux aux patriciens. L'espèce d'hérédité qui s'était établie pour eux dans le consulat fut abolie. Toujours suspects aux tribuns, leur situation à Rome n'était plus tenable. Ils résolurent d'en sortir noblement; ils firent aussi leur sécession, mais sans rien demander que la permission d'aller s'établir à quelque distance de Rome et d'y soutenir à leurs frais la guerre contre les Véiens. Les Fabius étaient Sabins (1); un clan sabin pouvait seul compter quatre mille hommes, et quatre mille hommes vinrent s'offrir au sénat pour aller guerroyer contre les Véiens. Dans ces quatre mille hommes, il y avait trois cent six patriciens; le reste était des cliens. Les Fabius étaient établis sur le Quirinal au moins depuis Tatius; peut-être l'avaient-ils été d'abord sur l'Aventin. Une tradition les met en rapport avec Remus.

On peut suivre tous les pas des Fabius dans cette brillante aventure qui devait finir si tragiquement pour eux, grâce aux détails dont le récit de Tite-Live, tiré probablement des mémoires de la *gens* Fabia, est rempli. Les trois cent six patriciens viennent trouver le sénat rassemblé et s'arrêtent à la porte de la curie, là où étaient les siéges des tribuns. Celui des leurs qui était consul entre et parle au nom de tous. Les cliens attendaient dans le Forum. Au nom de sa tribu, Kæso offre de faire la guerre aux Étrusques de Véies. C'est une guerre de notre *gens*, dit-il, *bellum gentile*. En effet, les Fabius avaient été les héros de cette guerre. Le sénat les remercie et ordonne que le lendemain ils se présentent armés à la porte du consul. Tout ce jour-là il ne fut question que de l'offre magnanime des Fabius.

Le jour suivant, ils s'arment et vont se réunir au lieu indiqué, très probablement sur le Quirinal, où devait être la demeure de Kæso, comme des autres Fabius. Le consul sort portant le *paludamentum*, manteau de guerre, insigne du commandement militaire, et se met à la tête du clan. Pour aller à Véies, ils ne pouvaient prendre la voie Flaminia (le Corso), qui n'existait pas encore; mais ils eussent pu en suivre la direction à travers le Champ de Mars et sortir de

(1) C'est l'opinion de Niebuhr et d'Ott. Müller, qui fait remarquer que les *gentes* sabines, les Claudii, les Valerii, les Fabii, jouent un grand rôle à Rome après l'expulsion des Tarquins. Les Fabii ont leur *sacra* sur le Quirinal, où furent plusieurs temples consacrés à des divinités sabines. Les surnoms usités dans cette *gens* ont une physionomie sabine très marquée.

Rome par une des portes du Quirinal, la porte Salutaire ou la porte Sanqualis. Pourquoi allèrent-ils par un assez long détour chercher la porte Carmentale (aux environs du théâtre de Marcellus)? Ce dut être dans une pensée religieuse. Ils avaient une procession à faire, et, comme on dit aujourd'hui, *à visiter les sanctuaires*, les sanctuaires liés à la religion de leur *gens*. Les Fabius, étant Sabins, étaient très religieux. Selon une version, improbable il est vrai, du récit de leur mort, mais caractéristique en ce qu'elle montre l'idée qu'on se faisait de leur piété, ils avaient péri pour être revenus à Rome des bords de la Cremera, afin d'y accomplir un sacrifice. Pendant le siége du Capitole par les Gaulois, un jeune Fabius traversa deux fois l'armée des assiégeans pour aller s'acquitter d'un devoir pieux de sa famille sur le Quirinal et en revenir. Cette fois, si, pour sortir de la ville, ils firent un assez grand détour, c'est qu'ils voulaient visiter des lieux qui leur étaient sacrés et y faire leurs dévotions, comme un bataillon de Romains modernes, dans le temps où les Romains étaient plus dévots qu'ils ne sont aujourd'hui, aurait voulu faire les siennes dans les églises placées sous le patronage de leurs chefs : l'église des Saints-Apôtres, s'ils avaient été les vassaux des Colonna; l'église de Sainte-Pudentienne, s'ils avaient été les vassaux des Caetani. Quelques-uns des Transteverins qui partaient, il y a trois ans, pour aller rejoindre les troupes de Victor-Emmanuel ont peut-être, avant de partir, été faire une prière à Santa-Maria in Trastevere.

La route que suivirent les Fabius, du Quirinal à la porte Carmentale, leur permit, en prenant le plus long, il est vrai, de traverser le Comitium et de se montrer ainsi fièrement dans l'accomplissement de leur noble dessein aux patriciens ingrats qui s'étaient détachés d'eux, aux plébéiens du Forum dont ils étaient devenus les protecteurs et qui, après les avoir souvent maudits, ce jour-là célébraient avec enthousiasme leur magnanimité. Ils voulaient sans doute passer devant l'antre Lupercal, dont ils étaient les prêtres héréditaires, et aller jusqu'au temple d'Hercule, duquel prétendaient descendre ces Héraclides de Rome, comme les appelle Niebuhr. La porte Carmentale elle-même qu'ils avaient choisie était un lieu consacré par la religion de leur famille, car là étaient l'autel et le sanctuaire de la déesse Carmenta, la mère d'Évandre, et ils rapportaient aussi leur origine à ce héros arcadien. L'antre Lupercal, le temple d'Hercule, le sanctuaire de Carmenta, se rattachaient aux traditions de cette antique famille sabine.

Cette porte leur fut fatale. Elle était formée de deux arcades latérales, de ce qu'on appelait deux *janus*, l'un pouvant servir à ceux qui entraient dans la ville, l'autre à ceux qui en sortaient, de

manière que dans les deux cas on passait par le janus que l'on avait à sa droite. Quand on avait franchi la porte Carmentale, deux chemins se présentaient : l'un à gauche, allant vers le Tibre à travers le Champ de Mars; l'autre à droite, qui rejoignait plus loin le fleuve, là où on le traversait en bateau pour se rendre à Véies. Ce dernier chemin fut la route des Fabius. Depuis leur défaite et leur mort, il demeura néfaste, et même au temps d'Ovide les gens superstitieux (il y en eut toujours à Rome) évitaient d'y passer. Il en était de même du janus carmental de droite, qu'on appelait *porte scélérate*, ce qui voulait dire *porte de malheur*.

Les Fabius passèrent le Tibre, puis longèrent la rive droite du fleuve, et, remontant son cours, allèrent se poster sur une colline dominant la vallée de la Cremera, aujourd'hui la Valca, petite rivière qui se jette dans le Tibre. C'est une eau noire qui coule au fond d'un étroit ravin dont elle ronge les bords, sous des masses touffues d'une verdure sombre. Là les Fabius s'établirent dans une position forte, et à la tête de leurs cliens, j'ai presque dit de leurs vassaux, se mirent à guerroyer contre les Véiens. Sur un sommet élevé et abrupt comme ceux où alors on plaçait les villes, ils établirent un fort assez pareil aux châteaux fortifiés qu'on élevait au moyen âge dans une situation semblable, et dont on aperçoit encore les débris çà et là dans la campagne romaine. Cet établissement des Fabius près de la Cremera était-il un établissement définitif dans lequel, dégoûtés de Rome, où leur position politique était devenue difficile, ils voulaient fonder une sorte de colonie militaire, une cité sabine et aristocratique, comme les plébéiens avaient voulu fonder sur le Mont-Sacré une ville latine et plébéienne? J'incline à le croire avec Niebuhr. Pour cela, il faudrait qu'ils eussent emmené leurs femmes et leurs enfans. Les auteurs se taisent sur ce point. Cependant, comme on disait qu'un enfant laissé à Rome échappa seul à la destruction de sa race, on peut supposer que les Fabius avaient pris avec eux les autres enfans, et, s'il en était ainsi, probablement leurs femmes (1). Quoi qu'il en soit, les Fabius, établis dans leur fort de la Cremera, firent aux Véiens une guerre acharnée qui dura trois ans.

Pendant ce temps, une armée romaine, conduite par un consul qui n'était pas de la famille des Fabius, — pour la première fois depuis sept ans ni l'un ni l'autre des deux consuls n'appartenait à cette famille, — vint attaquer les Étrusques et les battit aux Ro-

(1) La supposition que les Fabius avaient emmené leurs enfans à la Cremera permettrait d'admettre qu'un seul enfant laissé à Rome aurait conservé leur race; seulement, si c'était un enfant, il est difficile de concevoir comment dix ans après il était consul. Le Fabius resté à Rome devait être un homme fait; peut-être l'avait-on laissé sur le Quirinal pour célébrer le culte domestique de la *gens* Fabia.

ches-Rouges (*Saxa Rubra*) (1), nom que devait immortaliser la victoire de Constantin sur Maxence; mais le succès du consul, qui fut pour les Fabius une diversion utile, ne les sauva pas. Suivant la tradition la plus accréditée, ils furent attirés par les Véiens dans une embuscade, et y périrent tous. Ceux-ci les avaient tentés par l'appât du butin. Les Fabius virent dans la campagne un grand nombre de bœufs semblables aux troupeaux de *vaccine* qu'on y voit encore aujourd'hui. Ces troupeaux n'étaient point gardés; la garnison du fort devait désirer une telle capture, car elle avait au moins quatre ou cinq mille bouches à nourrir; elle voulut enlever le troupeau. Attirés assez loin de la Cremera dans une embuscade, les Fabius furent surpris, entourés par des forces supérieures et massacrés jusqu'au dernier. Selon Tite-Live, ils succombèrent sur une colline qu'ils étaient parvenus à gagner en se faisant jour à travers l'ennemi. Selon Denys d'Halicarnasse, une portion de la petite armée était restée dans le fort pour le garder, ce qui est plus conforme à la vraisemblance; l'autre s'était réfugiée sur une colline escarpée, peut-être sur le sommet à pic du côté de la vallée où est la ferme appelée la *Vaccareccia*. Ceux-ci furent exterminés les derniers après une résistance désespérée, racontée par Denys d'Halicarnasse avec des détails épiques qui encore cette fois semblent empruntés à un ancien chant. « Ils combattirent depuis l'aurore jusqu'au soir. Les ennemis tués par leurs mains formaient des monceaux de cadavres qui les empêchaient de passer... » On les somme de se rendre, mais ils préfèrent mourir. « Les Volsques leur lançaient de loin des traits et des pierres, n'osant plus les approcher. La multitude des traits *ressemblait à une neige épaisse*. Les Fabius, leurs épées émoussées à force de frapper, leurs boucliers brisés, combattaient encore, arrachant les glaives des mains de l'ennemi, et se précipitant sur lui comme des bêtes sauvages. » Ce n'est pas Denys d'Halicarnasse qui eût trouvé ces traits-là.

Le consul Menenius n'était guère qu'à une lieue du point où s'accomplit le désastre des Fabius; il fut soupçonné de les avoir laissé écraser. La mort leur rendit leur popularité, et plus tard Menenius fut condamné pour avoir abandonné à la destruction cette race hautaine, mais vaillante et généreuse, qui avait fini par se laisser toucher des misères plébéiennes, et dont le dévouement superbe avait fait oublier tout le reste. Après avoir livré les Fabius, Menenius se fit battre par leurs vainqueurs. Il avait placé sottement son camp à mi-côte sur les collines qui dominent le Tibre. Les Véiens, venus par l'autre côté de la montagne, y prirent position au-dessus de sa tête. Il reconnut sa faute, mais ne fit rien pour la réparer. L'ennemi fondit

(1) Ainsi nommées à cause des rochers de tuf volcanique rougeâtre que les géologues ont signalés.

d'en haut sur un camp si mal placé, le força et mit les Romains en déroute. La trahison était punie, les Fabius étaient vengés.

Ce fut à Rome un grand effroi : chacun prit les armes. On montait sur les toits pour défendre les rues où l'on croyait que l'ennemi allait pénétrer. Les toits étaient plats, comme la plupart le sont encore aujourd'hui, formant au-dessus des maisons une terrasse qu'on appelle *lastrico*. C'est ce qui explique comment il est dit si souvent que la multitude couvrait les toits, au retour de Cicéron par exemple. Selon Denys d'Halicarnasse, les fenêtres furent illuminées, car dans l'ancienne Rome on parle souvent d'illuminations, mais jamais d'éclairage public, et dans les quartiers reculés de la Rome actuelle, on n'est pas aujourd'hui beaucoup plus avancé. Heureusement les Étrusques s'amusèrent à piller, et ils ne parurent que le lendemain sur les hauteurs du Janicule, d'où, dit Denys d'Halicarnasse, on voit la ville à découvert. C'est en effet le lieu d'où l'on en saisit le mieux l'ensemble. Ceux qui sont allés à Rome n'oublieront jamais le panorama de Rome aperçu du Janicule, de de la fontaine Pauline et de San-Pietro in Montorio.

Il paraît que les Véiens avaient passé le fleuve, et qu'une partie de leurs troupes attaqua Rome du côté du nord et de l'est, car les Romains firent une sortie près du temple de l'Espérance (1) (c'était de bon augure), à un mille de la porte Esquiline (en dehors de la porte Majeure), et une autre près de la porte Colline (vers la porte Pie). Les Véiens étaient toujours sur le Janicule. S'ils avaient eu de l'artillerie, c'est de là qu'ils auraient assiégé Rome, comme les Français en 1850; mais, sans artillerie, les Étrusques ne pouvaient rien faire contre la ville que le fleuve défendait. Ils le franchirent cependant, et une nuit vinrent attaquer le consul Servilius dans le Champ de Mars; mais ils furent repousssés avec un grand carnage, et se réfugièrent sur le Janicule. Le consul passa le Tibre et voulut gravir la pente escarpée du Janicule; il fut repoussé à son tour, et il était perdu, si son collègue n'était venu le sauver. Ainsi, à la fin du IIIe siècle de Rome, la ville qui devait étendre si loin ses conquêtes en était encore à défendre ses faubourgs contre l'ennemi.

Tel fut le premier âge de Rome libre, agité, turbulent, mais plein d'énergie et de grandeur. On était plus tranquille au commencement de l'empire; mais alors on eût cherché vainement des âmes comme celles des libérateurs du Mont-Sacré, de Coriolan, de Spurius Cassius et des Fabius.

J.-J. AMPÈRE.

(1) Den. d'Hal., IX, 24. Ce temple s'appelait le temple de la *Vieille Espérance*, pour le distinguer de celui de la porte Carmentale, qui était moins ancien. Il se trouvait au point de jonction de plusieurs aqueducs, à huit stades (un mille) de Rome. On peu. donc en déterminer l'emplacement avec une grande précision.

UNE

FAMILLE AMÉRICAINE

The Pearl of Orr's island, a story of the coast of Maine,
by mistress Harriet Beecher-Stowe; Boston et Londres, 1861.

Je ne voudrais médire ni de la politique ni de la controverse : ce sont deux nobles sujets d'étude pour l'esprit humain, et toutes deux ont produit de beaux livres; mais, si Platon a banni les poètes de sa république en les couronnant de fleurs, je crois que la poésie, — et sous ce mot je comprendrai tout ce qui est œuvre d'imagination, — a bien le droit d'user de représailles. Un grand écrivain, qui, malheureusement pour sa gloire, n'a pas toujours joint l'exemple au précepte, Voltaire, a dit, dans cette langue allégorique familière au XVIII[e] siècle :

Les Muses, filles du ciel,
Sont des sœurs sans jalousie :
Elles vivent d'ambroisie,
Et non d'absinthe et de fiel.

Bannissons donc du domaine de l'art, du roman aussi bien que de la tragédie ou du drame, l'absinthe et le fiel, c'est-à-dire l'amertume et l'âpreté des luttes contemporaines, les violences et les injustices de l'esprit de parti; ne laissons arriver aucun écho des passions du jour dans les régions sereines où l'écrivain doit chercher l'inspiration. Un auteur ne saurait déroger à cette loi sans compromettre le mérite de son œuvre et l'avenir de son nom. Si les chefs-d'œuvre de l'art ont ce privilége de conserver à travers les âges et sous tous les cieux une éternelle jeunesse, c'est à la condition que rien de périssable ne leur aura communiqué sa fragilité. Un seul fil

de bure suffit à déparer un tissu de laine fine, et les passions du présent, souvent misérables et toujours éphémères, les haines et les engouemens de la foule, l'esprit de secte et le dénigrement, ne sauraient se glisser sous la plume de l'écrivain sans entraver dans leur essor les inspirations du plus beau génie, et sans mêler un alliage impur aux plus nobles conceptions. Tant qu'il se rencontrera des esprits délicats et amoureux du beau, des générations de lecteurs se transmettront l'une à l'autre les plaintes d'Antigone, les fureurs de Phèdre et le désespoir de Didon. En serait-il de même si ces douleurs harmonieuses avaient recélé la satire des institutions, des lois ou de la religion de la Grèce ou de Rome? On nous appelle volontiers les fils de Voltaire : que reste-t-il aujourd'hui des applaudissemens frénétiques qui saluaient dans *Mérope* ou *Zaïre* des attaques habilement déguisées contre la royauté ou contre la divinité du christianisme?

On ne saurait donc trop féliciter Mme Beecher-Stowe du parti qu'elle semble avoir pris de consacrer désormais sa plume à des œuvres exclusivement littéraires. Cette détermination est d'autant plus méritoire que la tentation devait être grande de persévérer dans une voie qui paraissait féconde et fructueuse. Peu d'auteurs en effet ont dû à la politique une part aussi considérable de leur succès. Sans les discussions intestines des États-Unis, on n'aurait pas en quelques mois compté par centaines de mille les lecteurs de *l'Oncle Tom*. Où l'Europe n'a vu que des scènes émouvantes, à peine rattachées les unes aux autres par un fil fragile, l'Américain retrouvait l'écho vivant des querelles passionnées qui agitaient les assemblées de son pays, qui enflammaient les polémiques de la presse, qui faisaient déjà présager la ruine de la confédération. Certaines pages de *Dred* qui de ce côté de l'Océan ont paru de purs hors-d'œuvre et des tirades quelque peu déclamatoires ont retenti aux États-Unis comme des provocations incendiaires, comme de véritables appels à la guerre civile. Des approbations ardentes ou des cris de colère leur répondaient de toutes parts, et le nom de l'auteur était dans toutes les bouches. Malheureusement la lutte au-devant de laquelle semblaient parfois aller les vœux de l'éloquent pamphlétaire a éclaté tout à coup : en moins d'une année, on a vu la république divisée, les familles désunies, la ruine s'appesantir sur des milliers de paisibles demeures et le sang même couler à flots. Qui ne sentirait comme un poids sur sa conscience le simple doute d'avoir contribué, pour la plus faible part, à déchaîner sur sa patrie de pareils malheurs? Cette guerre fratricide, dont les conséquences ont dû faire réfléchir les plus impatiens des abolitionistes, nous montre ce qu'il en coûte pour vouloir devancer l'œuvre du temps: elle nous enseigne

que les causes les plus justes et les plus saintes ont besoin d'être défendues avec mesure et avec modération. Est-ce l'appréhension d'une responsabilité redoutable qui a déterminé Mme Stowe à se retirer de la lutte dans laquelle elle s'était jetée avec tant de passion? Nous ne savons : ce qui est certain, c'est que cette retraite ne peut être que profitable à son talent et à sa réputation. Quand l'irrésistible progrès de la civilisation chrétienne aura amené le triomphe de la cause à laquelle Mme Stowe avait voué sa plume, quand les chaînes du dernier esclave seront tombées et que le Nouveau-Monde sera aussi unanime que l'ancien à réprouver une institution contre nature, bien des chapitres de *l'Oncle Tom* et de *Dred* ne se comprendront plus; ces deux ouvrages n'offriront plus qu'un intérêt rétrospectif, et s'ils conservent des lecteurs, ils le devront à quelques esquisses spirituelles et à de touchans épisodes.

Cette question brûlante de l'esclavage avait déjà été reléguée au second plan dans *la Fiancée du Ministre* (1), où elle n'apparaissait plus qu'à de longs intervalles et à propos de personnages tout à fait secondaires; elle avait cédé le premier rang à une question théologique qui assombrissait quelque peu une agréable histoire d'amour. Aucune trace au contraire de controverse politique ou religieuse ne se laisse apercevoir dans un nouvel ouvrage que Mme Stowe vient de publier, et jamais, à notre avis, les heureuses qualités de cet auteur n'ont paru plus à leur avantage. Plus de nègres cette fois et plus de théologiens, plus de discussions sur l'égalité des hommes ni sur le péché originel et la prédestination; nous sommes en pleine idylle. Mme Stowe sans doute a eu encore une arrière-pensée en écrivant : il semble en effet qu'une thèse lui soit indispensable, et qu'elle ne se croie autorisée à prendre la plume que pour démontrer quelque proposition. Elle s'est donné pour tâche cette fois de faire voir l'influence que l'éducation première exerce sur nos sentimens, sur le développement de nos idées et de nos passions, et, partant, sur notre destinée; mais cette démonstration ne trouvera place que dans un roman qui est encore à écrire. *La Perle de l'île d'Orr* n'est qu'un prologue, où Mme Stowe, ainsi qu'elle en avertit dans une courte préface, s'est contentée « de peindre la vie enfantine de ses héros et de faire prendre sur le fait par le lecteur les influences qui agissent sur eux pendant leur éducation. » Quand le livre se termine, l'héroïne a sept ans et le héros en a dix : ils en auront dix de plus à l'ouverture de la seconde partie, où l'auteur nous les montrera tous les deux aux prises avec les épreuves de la vie; mais cette seconde partie verra-t-elle le jour? Déjà l'époque assignée pour

(1) Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 1er novembre 1859.

cette publication est dépassée. Traitons donc ce livre comme s'il ne devait point avoir de suite, et comme s'il ne devait rien prouver.

C'est l'histoire de deux orphelins élevés ensemble et destinés vraisemblablement à s'aimer. Ils sont l'unique préoccupation de tous ceux qui les entourent; ils sont l'âme et la vie d'un petit monde de pauvres pêcheurs, et leurs équipées enfantines sont les seuls événemens du voisinage. L'auteur a pris pour théâtre de son récit une des nombreuses îles dont la côte du Maine est parsemée, et qui sont comme le prolongement du banc de Terre-Neuve; c'est là, au bord d'une mer orageuse, sous un âpre et rude climat et dans les rigoureux enseignemens du puritanisme, qu'il fait grandir ses deux héros. N'appréhendons point cependant d'austères tableaux ni de rigides leçons : Mme Stowe semble au contraire s'être inspirée de Bernardin de Saint-Pierre; elle a adouci tous les tons de sa palette pour esquisser deux figures d'enfans que toutes les mères envieraient. Quoi de plus charmant que l'enfance, et quel plus agréable spectacle que celui de ces petits hommes qui s'essaient à vivre, qui reproduisent innocemment et semblent parodier les bons et les mauvais côtés de notre nature, et où les défauts mêmes ont une certaine grâce qui arrache l'indulgence? Quelle comédie vaut cette société en miniature, où l'observateur voit déjà poindre, au milieu d'orages passagers, de rivalités promptement apaisées et de larmes bientôt taries, tous les travers et toutes les passions de l'humanité? Mme Stowe excelle à ces fines peintures, qui ne sont qu'un jeu pour son pinceau délicat, et quelques scènes lui ont suffi pour montrer par des traits vifs et rapides l'immense place que les enfans tiennent dans l'existence. Ce qu'elle montre mieux encore, c'est combien ils sont nécessaires et quel vide résulte de leur absence ou de leur disparition. Malheureux en effet qui, jeté dans les luttes de cette vie, ne se sait attendu par personne en sa demeure, et, après avoir laissé à chaque épine du chemin un peu de sa force et un lambeau de son cœur, ne doit point retrouver à son foyer solitaire cet adoucissement assuré de toutes les amertumes, cet encouragement à tous les sacrifices, cette source inépuisable des joies les plus pures, la douce tyrannie d'un enfant!

Voilà le sort qui menace le vieux capitaine Pennel au moment où s'ouvre le récit. Il ne revient chez lui que pour voir périr à l'entrée du port, et sous ses yeux, le bâtiment qui ramène son gendre, l'époux de la fille unique sur laquelle il a concentré toutes ses affections. La jeune femme est frappée au cœur par ce coup affreux.

« Quelque chose d'inusité se passe ce soir dans la demeure de Zephanich Pennel. Entrons, et laissons-nous guider par l'unique rayon de lumière qui s'échappe d'une porte entre-bâillée.

« La salle n'est éclairée que par la pâle lueur d'une seule chandelle qui forme à peine autour d'elle-même un faible cercle lumineux, et qui laisse dans les ténèbres le reste de la pièce. Au centre de la salle, étendu sur une table et à demi couvert d'un manteau de marin, repose un homme de vingt-cinq ans : il est manifestement du nombre de ceux desquels il est écrit : « Il ne rentrera plus dans sa maison, et sa demeure ne le connaîtra plus. » Ce corps inanimé a vu s'échapper tout à coup une organisation puissante; mais, comme un palais abandonné, il a gardé sa beauté au sein de la désolation... Cette chevelure dont les boucles épaisses, humides maintenant d'eau de mer, encadraient cette belle tête, ce front haut et large, ces yeux fermés avec leurs longs cils bruns, cette bouche ferme et virile, ce menton plein d'énergie, tout cela est marqué de ce sceau qui ne sera levé qu'au jour solennel de la résurrection.

« Il était entièrement vêtu de drap fin, avec un gilet blanc et une coquette cravate bleue attachée avec une épingle dont la tête renfermait sous un verre une mèche de cheveux. Ses habits, aussi bien que sa chevelure, étaient remplis d'eau de mer qui découlait lentement, et un bruit sourd retentissait à chaque goutte qui tombait dans une mare déjà formée sous la table. C'était là le corps du capitaine de la *Mouette*, de James Lincoln, qui, ce matin même, chantant et le rire sur les lèvres, avait fait gaiement sa toilette dans sa cabine pour débarquer et revoir sa femme.

« Voilà tout ce qu'on peut apprendre en bas; au-dessus on entend des pas précipités, des portes qui s'ouvrent et se ferment avec rapidité, mais avec précaution, des voix qui vont et viennent, des chuchotemens dans l'escalier. Puis c'est un bruit de roues, et le cabriolet du docteur s'arrête devant la porte. Suivons-le comme il monte; ses lourdes bottes font résonner le plancher.

« Deux commères sont assises et tiennent à voix basse la conversation la plus animée au-dessus d'un petit paquet enveloppé dans un vieux jupon de flanelle. Le docteur va pour s'adresser à elles d'un air de gaieté, mais des signes de la voix et du geste lui recommandent le silence. Il ralentit son pas et étouffe comme il peut le bruit de ses bottes. Le jupon est entr'ouvert pour qu'il puisse regarder ce qui y est contenu, et quelques mots brefs prononcés à mi-voix et accompagnés d'une foule de hochemens de tête, lui apprennent qu'il doit avant tout s'occuper de quelqu'un caché par les rideaux du lit qui est à l'autre bout de la chambre. Il s'avance sur la pointe des pieds, il écarte les rideaux et voit devant lui, les yeux clos et les joues aussi blanches que la neige d'hiver, ce même visage sur lequel a passé l'ombre de la mort quand la *Mouette* s'est perdue.

« Cette femme était l'épouse du marin qui gît en bas : elle a donné le jour, il y a moins d'une heure, à une frêle petite créature que la tourmente d'une grande douleur a jetée prématurément sur les rivages de la vie! Perle précieuse que le passé a laissé tomber sur le sable humide et orageux du présent. Maintenant, épuisée par ses sanglots et succombant aux étreintes d'une double angoisse, elle a fermé les yeux et elle est tombée dans cette invincible langueur qui précède des ténèbres plus épaisses et un repos sans fin.

« De l'autre côté du lit, et tout près d'elle, est assise une vieille femme plon-

gée dans un profond accablement, et le vieillard qui l'accompagnait le matin se tient debout au pied du lit, inquiet et frappé de stupeur. Le docteur lui tâte le pouls, ou plutôt il pose un doigt investigateur où le dernier filet de vie soulève à peine la peau, et il secoue la tête tristement. Le contact de cette main tire la jeune femme de sa torpeur; ses grands yeux égarés et pleins de larmes fixent sur le médecin un regard interrogateur, puis elle frissonne et crie en sanglotant : « Oh! docteur, docteur! James, le pauvre James! — Du courage, mon enfant, répond le médecin, vous avez une belle petite fille; le Seigneur mêle ses miséricordes à ses rigueurs. » Les yeux de la jeune femme se refermèrent, et de la tête elle fit une douloureuse, mais positive dénégation. Un instant après, elle parla en empruntant l'antique et mélancolique langage de l'Écriture : « Ne l'appelez pas Noémi, appelez-la Mara, car le Seigneur s'est montré plein de rigueur pour moi. » Et comme elle parlait, le froid du dernier hiver passa sur sa face; mais comme il passait, un sourire parut sur les lèvres de la jeune femme, comme si une fleur était tombée du paradis; elle murmura : « Que ta volonté soit faite et non la mienne! » Et tout fut fini. »

Cette enfant qui entre dans la vie par une porte si douloureuse, cette petite Mara que les larmes de sa mère mourante ont baptisée d'un nom tristement significatif, démentira les sinistres prédictions qui entourent son berceau : c'est elle qui est destinée à devenir la perle de l'île d'Orr. Il est assurément impossible de prendre une héroïne plus jeune; aussi, pendant qu'elle grandit un peu, l'auteur a le temps de nous faire faire connaissance avec les habitans de l'île. C'est d'abord le vieux capitaine Pennel, qui avait espéré, en mariant sa Noémi à un jeune et vigoureux marin, ne plus retourner au banc de Terre-Neuve, et n'avoir plus d'autre occupation que d'élever ses petits-enfans. Il soutient courageusement le coup qui le frappe, car c'est un homme d'une piété sincère, sévère à lui-même et doux aux autres. Il est par-dessus tout l'homme du devoir; mais sa fermeté est tempérée par la tendresse. Toutes ses pensées se concentrent désormais sur la petite créature dont la frêle constitution, l'organisation nerveuse et la beauté précoce lui rappellent la fille qu'il a perdue. Vivra-t-elle? ne vivra-t-elle pas? Voilà la grande, l'unique question qui préoccupe le ménage Pennel, et l'enfant ne peut être absente une heure sans que le vieux marin ne se montre inquiet : il gronderait volontiers sa femme, si Mary Pennel pouvait être grondée. C'est le cœur le plus dévoué qu'il soit possible de rencontrer; c'est une de ces âmes aimantes qui ont besoin de se sacrifier pour quelqu'un et d'abdiquer entre ses mains toute initiative et toute volonté. Elle est la première esclave de Mara, et elle ne songerait qu'à bénir sa servitude, si elle n'en rougissait un peu devant sa voisine, mistress Kittridge. Celle-ci est la vraie matrone puritaine, assidue à l'église, ferrée sur les Écritures, ponctuelle dans l'accomplissement

de tous ses devoirs de maîtresse de maison, et exigeant de tout le monde la même exactitude. Ce n'est point elle qui permettrait à des enfans de se coucher à des heures indues, et qui tolérerait qu'une petite fille allât jouer sur le sable tant qu'il y aurait à la maison des doublures à découdre ou des serviettes à ourler. Elle montre avec orgueil six grands garçons qu'elle a fait marcher dans le droit chemin, grâce à sa vertu de prédilection, la fermeté, et à un usage stoïque de la verge traditionnelle. Elle a d'autant plus le droit d'être fière de ce succès qu'elle n'a jamais trouvé le moindre appui dans son mari. Le capitaine Kittridge, qui s'est fait constructeur depuis que ses fils naviguent à sa place, est le plus indocile des sujets de sa femme : il est toujours prêt à excuser toutes les fautes et à autoriser toute espèce d'infraction à la règle. Quand huit heures sonnent, qu'on envoie coucher sa fille Sarah, et qu'il sollicite vainement pour elle un quart d'heure de grâce, le bon capitaine se déclare pris d'une irrésistible envie de dormir; mais, ô mensonge! ô renversement de toute discipline! ce prétendu sommeil n'est qu'un artifice pour aller babiller une heure ou deux avec Sarah, et pour lui raconter les histoires les plus merveilleuses sur les pays lointains. Le capitaine aime en effet à raconter ses voyages, et pour amuser davantage ses jeunes auditeurs, il se laisse parfois aller à embellir ses récits de quelques broderies qui scandalisent l'austère respect de sa femme pour la vérité. Aussi quelle n'est pas sa confusion lorsqu'on lui demande de redire ces belles histoires devant des personnes respectables et instruites, comme le ministre et le capitaine Pennel, et que sa propre fille, pour mettre fin à ses hésitations et à ses refus, laisse échapper cette naïveté terrible : « Mais pourquoi ne nous dirais-tu pas cette histoire, puisque maman n'est pas là? »

Entre le ménage Pennel et le ménage Kittridge oscillent perpétuellement deux vieilles filles qui sont au nombre des esquisses les plus spirituelles que Mme Stowe ait tracées. Dans nos humbles familles bourgeoises, qui n'a connu, qui n'a aimé quelque vieille parente, toujours prête à mettre à notre service son temps, son expérience et les ressources d'un savoir-faire universel? Combien de fois sa main industrieuse n'a-t-elle pas tari nos pleurs en dissimulant habilement un accroc malencontreux! Combien de fois n'avons-nous pas abusé de sa bonté sans épuiser sa patience et son dévouement? Dans la joie et dans la peine, dans les petites misères et dans les dures épreuves de la vie, ses conseils, ses consolations et son assistance arrivaient toujours à point nommé. C'est à cette classe d'êtres dévoués et de fées bienfaisantes qu'appartiennent les deux sœurs Toothacre.

« Miss Roxy et miss Ruey Toothacre étaient deux bonnes vieilles personnes du genre féminin et du nombre singulier, fort connues dans tous les alentours de Harpswell et de Middle-Bay, et telle était leur réputation qu'elle était arrivée jusqu'à la ville de Brunswick, à dix-huit milles de là. Elles appartenaient à cette classe de femmes qu'on pourrait appeler, dans le langage de l'Ancien Testament, « des femmes avisées, » c'est-à-dire douées d'une infinité de talens pratiques qui les rendaient indispensables dans toutes les familles à plusieurs milles à la ronde. Il était impossible d'imaginer quelque chose qu'elles ne sussent pas faire. Elles savaient faire les robes, mais elles savaient tout aussi bien faire les chemises, les gilets et les pantalons, couper les jaquettes d'enfans, tresser la paille, blanchir et monter les chapeaux, faire la cuisine et la lessive, repasser, raccommoder, plisser et tapisser : elles savaient soigner toute sorte de maladies, et à défaut d'un docteur, qui souvent demeurait à une distance de plusieurs milles, on les regardait comme des oracles infaillibles en médecine.

« Ces personnes universellement utiles reçoivent chez nous le titre de *tantes* par une sorte de consentement unanime qui atteste les liens étroits qui les unissent à toute la famille humaine. Elles ne sont les tantes de personne en particulier, elles sont les tantes du genre humain. L'idée de restreindre leurs services à une seule famille jetterait la désolation dans une commune tout entière. Personne ne pousserait l'indélicatesse jusqu'à chercher à s'approprier leurs bons offices plus d'une semaine, ou d'une quinzaine tout au plus; mais notre factotum sait mieux que qui que ce soit combien il serait absurde de

Ne faire qu'une part du lot du genre humain.

Tous les mouvemens, toutes les allures de miss Roxy, et jusqu'au ton de sa voix et à sa manière de parler, attestaient un esprit vigoureux, précis et décidé. Elle avait des idées arrêtées sur toute chose, et prenait en général un ton d'autorité. Et *qui aurait* su quelque chose sinon elle? N'était-elle pas une sorte de prêtresse et de sibylle versée dans toutes les profondeurs et tous les mystères de cette vie? Combien de naissances, de mariages et de morts avaient eu lieu sous sa direction! Au milieu de la joie et des larmes, n'était-elle pas la pensée dirigeante, invoquée et consultée par tous? et ses paroles n'étaient-elles pas la loi et la coutume? La sœur cadette, miss Ruey, était une petite personne douce et bonne, de façons affectueuses, courte et grassouillette, naturellement tournée à la sentimentalité et à l'élégie, et qui accumulait au fond de son sac à ouvrage des pièces de vers découpées dans *le Miroir du chrétien.* Elle tournait comme un humble satellite autour de son aînée, qui la regardait volontiers comme un petit être frivole et inconséquent, quoique la même neige fût dissimulée sous leurs tours de tête, d'un blond aventureux. »

N'oublions pas non plus le personnage important de la paroisse, le ministre dont les sermons fournissent chaque dimanche un nouveau sujet de conversation, dont le célibat obstiné cause un éton-

nement universel, et dont la sœur est accueillie partout avec un empressement mêlé de curiosité.

« La sœur du ministre appartenait à la classe des femmes vouées à l'idolâtrie : il était impossible d'avoir meilleur cœur et d'être plus naïve; elle vénérait son frère avec une foi et un dévouement sans mélange, et elle était loin de se douter du constant amusement qu'elle lui fournissait par mille petites singularités féminines, dont le côté plaisant s'offrait continuellement à lui. Il se divertissait infiniment à voir l'intérêt solennel qu'elle prenait à ses chemises, à ses bas et à ses habits du dimanche, à écouter les distinctions subtiles qu'elle établissait entre l'habit numéro un, l'habit numéro deux et l'habit de tous les jours, et à recevoir ses indications quelque peu prolixes sur les circonstances où il devait revêtir tel ou tel habillement. Miss Émilie Sewell se piquait d'être de qualité; elle tenait fermement à certaines traditions de gentilhommerie qui s'étaient transmises dans la famille Sewell, et qui contribuaient trop au secret amusement de son frère pour qu'il y portât atteinte. Pour rien au monde, il n'aurait voulu détruire une des manies de sa sœur; il aurait cru perdre un des côtés de son existence.

« Miss Émilie excellait à recueillir les simples et à préparer les remèdes, à tricoter et à coudre, à couper les vêtemens et à les ajuster, à tirer parti du moindre chiffon comme du moindre débris de nourriture; elle distribuait libéralement ses avis et son aide dans la paroisse, où elle gardait en toutes ses allures l'air d'importance qu'autorisait la position de son frère. Les relations de celui-ci avec la partie féminine de son troupeau étaient, à raison de son célibat, enveloppées de plus de mystère et de solennité qu'il n'arrive d'ordinaire pour l'homme important de la paroisse; mais miss Émilie était charmée de remplir le rôle d'intermédiaire. Elle se complaisait à confier de temps à autre à des oreilles attentives, sur le genre de vie, les habitudes et les opinions du ministre, les renseignemens de nature à satisfaire l'insatiable curiosité de son troupeau.

« Grâce à ces confidences, toutes les bonnes ménagères connaissaient la différence qui existait entre les bas de soie numéro un du ministre et les bas numéro deux : elles savaient qu'il fallait tenir les premiers soigneusement sous clé et hors de sa portée, parce que, si bon qu'il fût, il avait accaparé toute la prodigalité et toute la pernicieuse incurie du caractère masculin, et il était toujours prêt à se laisser aller à des solécismes inouis; mais le digne homme se soumettait de lui-même aux règles établies par miss Émilie, et se laissait diriger par elle avec un apparent et comique sentiment de cette infirmité.

« Mistress Kittridge comprit donc toute la délicatesse du compliment qui lui était fait, lorsqu'un coup d'œil rapide lui fit voir que le digne homme était venu chez elle dans ses plus beaux habits, jusques et y compris les bas de soie. Elle était certaine en effet de reconnaître les bas numéro deux à une reprise artistement faite que miss Émilie lui avait montrée, et qui était la seule trace laissée par un accroc. L'absence de cette reprise alla au cœur de mistress Kittridge comme une attention délicate. »

C'est au milieu de ce petit monde, dont elle est l'idole, que Mara

grandit. Malgré les soins dont elle est entourée, malgré les efforts qui sont faits pour la distraire, la petite fille est souvent triste; elle éprouve un indéfinissable malaise. La tante Ruey en devine bien la cause. « La société des vieilles gens, dit-elle avec raison, n'est pas ce qu'il faut à de jeunes enfans. » Il manque à Mara un compagnon de ses jeux, un ami de son âge. Le ciel le lui envoie, et ce sera aussi un orphelin. Une nuit, la tempête brise sur la côte un navire inconnu; on trouve le lendemain sur le sable une belle jeune femme et un enfant, attachés tous les deux à un débris de vergue: la femme est morte, sa tête a porté contre un rocher; l'enfant, que ses mains glacées serrent encore, est à grand'peine rappelé à la vie. C'est un beau garçon de cinq ou six ans qui s'exprime avec feu dans une langue que le capitaine Kittridge déclare être l'espagnol, mais que personne ne comprend. Qui peut être cet enfant? Nul ne le sait; rien parmi les débris que la mer a jetés sur le sable ne permet la moindre conjecture sur le navire naufragé et sur ceux qui le montaient. Un seul homme peut-être en sait plus que les autres, c'est le ministre, qui n'a pu retenir un tressaillement à la vue d'un bijou trouvé sur l'enfant, et qui a longuement examiné cet objet précieux lorsqu'on le lui a donné à garder. Qui arrachera au ministre un secret dont il paraît ne vouloir faire part à personne? Sa sœur tente l'aventure dans l'intérêt commun de toutes les matrones, auxquelles la langue démange fort, et peu de scènes de comédie valent le récit de cette campagne malheureuse :

« Miss Émilie résolut intérieurement d'attendre, pour arracher le secret de son frère, cette heure d'intimité qui précède la mise au lit. En arrivant à la maison, elle s'occupa tout d'abord de faire le plus séduisant petit feu qui ait jamais pétillé et flambé dans une cheminée, sachant bien que rien n'était plus propre à porter la lumière dans les coins les plus reculés et les plus obscurs d'une conscience que ces vives lueurs qui dansaient si gaiement sur les chenets brillans, et qui rendaient le vieux sopha chiné et tous les meubles usés par le temps si riches en souvenirs de famille et en promesses de comfort.

« Elle débarrassa son frère de sa perruque et de son habit, qu'elle remplaça par les flots moelleux d'une robe de chambre; elle lui couvrit la tête d'un bonnet noir et plaça ses pantoufles devant un fauteuil, tout contre le feu. Elle le vit avec satisfaction se laisser aller sur ce siége : elle courut alors à une armoire vitrée d'où elle retira une vieille coupe d'argent, de forme bizarre, qui était un héritage de famille et la seule pièce d'argenterie dont leur ménage pût s'enorgueillir. Elle descendit alors à la cave; ses petits talons faisaient résonner chaque marche de l'escalier, et un léger fredon la suivait pendant qu'elle se dirigeait vers la barrique de cidre. Elle revint et mit à terre, devant le feu, la coupe d'argent avec le liquide d'un jaune d'ambre, et s'occupa à faire la rôtie la mieux grillée et la plus appétissante qu'on pût souhaiter pour tremper dans ce cidre.

« Cette tâche terminée, miss Émilie prit son tricot et se mit au coin du feu, juste en face de son frère.

« Il était fort heureux pour miss Émilie que les journaux quotidiens n'eussent pas encore fait leur apparition sur cette terre, car, en dépit de tout ce petit manége, son frère aurait probablement pris la feuille du soir, et, la tenant soigneusement entre elle et lui, il aurait lu une heure ou deux en silence. M. Sewell n'avait pas cette ressource; il savait à merveille que la curiosité de sa sœur était éveillée, et comme il ne voulait pas la satisfaire, il chercha un refuge dans un air de vague quiétude et de douce abstraction qui était un défi jeté à toutes ses petites insinuations.

« Après avoir épuisé toutes les attaques indirectes, miss Émilie fut contrainte d'aborder la place de front.

« — Il m'a paru, dit-elle, que vous aviez regardé avec intérêt les traits de cette pauvre femme qui s'est noyée?

« — Elle avait une figure intéressante, se contenta de répondre le ministre.

« — Avez-vous jamais vu quelqu'un qui lui ressemblât?

« Le ministre parut ne point entendre; prenant les pincettes, il releva les deux moitiés d'une bûche qui venait de se briser en deux, et les rapprocha de façon à ranimer la flamme. Miss Émilie fut obligée de renouveler sa question, sur quoi M. Sewell tressaillit comme quelqu'un qui s'éveille après un rêve, et répondit : — Je crois que oui en effet. Après cela, il y a beaucoup de femmes qui ont les yeux et les cheveux noirs, mistress Kittridge par exemple.

« — Je ne crois pas qu'elle ressemblât le moins du monde à mistress Kittridge, dit miss Émilie avec chaleur.

« — Ah! vraiment! Ai-je dit qu'elle lui ressemblât? dit le ministre en regardant négligemment à sa montre. Émilie, il commence à se faire tard.

« — D'où venait donc l'air que vous aviez quand je vous ai fait voir ce bracelet? demanda miss Émilie, résolue à porter la guerre au cœur du pays ennemi.

« — Quel air avais-je donc? dit le ministre en trempant tranquillement un morceau de rôtie dans le cidre.

« — Je n'ai jamais vu air plus surpris et plus décontenancé que le vôtre pendant une minute ou deux.

« — En vérité! reprit le ministre du même ton indifférent. Ma chère enfant, comme votre tête travaille aisément! Avez-vous jamais regardé au travers d'un prisme, Émilie?

« — Non, Théophile; que voulez-vous dire?

« — Eh bien! si vous l'aviez fait, vous auriez vu autour de chaque personne et autour de chaque objet un petit cercle coloré comme l'arc-en-ciel; or ce cercle n'est pas autour des objets, il est dans le prisme.

« — A quel propos me dites-vous cela? demanda Émilie assez déconcertée.

« — Voici pourquoi : vous autres femmes, vous êtes si nerveuses et si facilement surexcitées qu'il vous arrive plus d'une fois de voir vos amis et le monde en général sous un jour et sous des couleurs qui n'ont également rien de réel. J'en suis fâché pour vous, ma chère enfant, mais je ne puis vraiment pas vous aider à bâtir tout un roman à propos de ce bracelet.

Bonsoir, Émilie; prenez garde de prendre froid, et ne tardez pas à vous coucher.

« Et M. Sewell monta dans sa chambre en laissant la pauvre Émilie douter presque du témoignage de ses yeux. »

Une seconde tentative n'est pas plus heureuse, quoique miss Émilie ait cette fois recours à l'irrésistible argument des larmes. Il en faut prendre son parti, et se résigner à ne point savoir qui peut être ce jeune garçon que la tempête a jeté sur la côte. Mara l'a immédiatement réclamé comme son bien; elle en a pris possession, et le vieux Pennel, trop heureux de complaire à sa petite-fille, s'est empressé de recueillir et d'adopter le petit orphelin. Il ne se doute pas qu'il introduit le trouble et le désordre dans sa maison; la pauvre tante Ruey ne tarde pas à l'apprendre à ses dépens, un jour qu'elle garde la maison pendant que les Pennel sont à l'office.

« Demeurée seule pour garder la maison, miss Ruey poussa un long soupir, accompagné de la prise de tabac consolatrice, chanta le cantique de *Bridgewater* en donnant ses notes les plus aiguës, puis se mit à lire dans les Prophètes. Toute son attention était absorbée par les maisons d'Israël et de Juda et par la fille de Sion, lorsqu'elle fut rappelée aux choses de la terre par des cris perçans qui partaient de la grange, et par le caquet et le bruissement des poules qui cherchaient à s'enfuir. L'excellente femme ne fit qu'un saut hors de la maison, et en ouvrant la porte de la grange elle aperçut le petit garçon perché au plus haut du foin; il poussait des cris de douleur et de rage, et le désespoir se peignait sur son visage, tandis que les pleurs de la pauvre petite Mara n'arrivaient qu'à demi étouffés et partaient de plus bas, mais on ne savait d'où. Inspection faite, il se trouva que Mara avait glissé dans un trou où une poule s'était installée pour couver, et les cris poussés par celle-ci à l'invasion de ses pénates n'avaient pas peu ajouté à la confusion générale.

« La petite princesse, que nous avons vue si soigneuse et si proprette, si alarmée de la moindre atteinte à la coquetterie de sa toilette, fut relevée toute ruisselante de pleurs et toute couverte d'œufs, mais sans autre mal : elle était tombée sur l'épais lit de foin que madame la poule avait choisi pour y déposer l'espoir de sa famille.

« — Non, je n'ai jamais rien vu de pareil, se dit miss Ruey quand elle se fut assurée qu'il n'y avait point de membre cassé; ce petit garçon est un vrai garnement. Franchement je plains mistress Pennel; elle ne sait pas quelle charge elle a prise. Comment le scélérat est-il parvenu à faire monter Mara jusqu'au haut du foin? C'est en vérité ce que je ne puis dire. La pauvre petite n'a jamais fait de tours pareils.

« Loin de laisser voir le moindre remords, le jeune coupable prit un air de défi et de colère quand miss Ruey, après avoir remis en ordre la toilette de Mara, voulut, suivant la bonne vieille tradition, le mettre en prison dans le caveau. Il se débattit et lutta si vigoureusement que le tour rouge carotte de la tante Ruey vola en l'air au milieu du combat, et que sa coiffure, toujours originale, prit un aspect qui touchait au surnaturel.

« Miss Ruey songea aux Moabites, aux Philistins et aux autres peuples dont elle venait de lire les terribles exploits, et elle fut aussi près de se mettre en colère contre le petit drôle que cela était possible à une personne si respectable, si pieuse et d'un si bon caractère. La vertu humaine est fragile, et chacun a son endroit vulnérable. Le vieux sénateur romain ne put se contenir quand on s'en prit à sa barbe; la même susceptibilité réside sous le bonnet d'une vieille femme, et quand le petit garçon lui arracha irrévérencieusement son bonnet des dimanches, la tante Ruey, hors d'elle-même, lui appliqua un bon soufflet sur chaque oreille.

« La petite Mara, qui avait poussé des cris perçans pendant toute cette scène, s'apercevant qu'on portait la main sur ce trésor si nouveau et si précieux pour elle, se mit à frapper la pauvre miss Ruey de ses deux faibles mains, et enlaçant de ses bras son petit garçon, comme elle le nommait toujours, elle l'attira en arrière en lançant des regards de défi à l'ennemi commun. Miss Ruey demeura muette d'étonnement.

« — Ce n'est pas possible autrement, il faut qu'il l'ait ensorcelée! pensait-elle avec stupéfaction, n'ayant rien vu de pareil à l'expression martiale qui brillait dans ses yeux si doux. Venez, Mara, ma belle petite Mara!

« Mais Mara ne songeait qu'à essuyer les larmes de colère qui coulaient sur les joues pourpres et brûlantes du petit garçon; elle se haussait sur la pointe des pieds, lui offrant à baiser sa bouche, semblable à un petit bouton de rose.

« — Pauvre petit garçon, ne pleure pas, disait-elle; petit garçon de Mara, Mara t'aime bien! Puis, jetant un regard de courroux à la tante Ruey, qui en demeurait tout interdite et toute bouleversée, elle agitait sa petite main blanche en répétant : — Va-t'en, vilaine, va-t'en.

« Le petit garçon adressait à Mara avec vivacité un torrent de paroles qu'elle ne pouvait comprendre; elle n'en paraissait pas moins partager complétement sa manière de voir, et tous deux lançaient à miss Ruey des regards irrités. Les choses prenant cette tournure, l'excellente femme se mit à songer à un compromis, et elle alla chercher deux tranches de gâteau qu'elle offrit aux petits insurgés avec des paroles conciliatrices. Mara fut apaisée incontinent et courut à la tante Ruey; le petit garçon fit voler à terre le morceau de gâteau et garda une attitude de défi. La petite fille ramassa le gâteau, et, après beaucoup de supplications et une foule de manœuvres féminines, elle réussit à le décider à y goûter : l'appétit fut victorieux de ses héroïques résolutions; il mangea et fut consolé, et bientôt après tous les trois furent dans les meilleurs termes. Miss Ruey, après avoir réparé le désordre de ses cheveux et remis son tour de tête et son bonnet, s'en prit à elle-même comme à la cause de tout ce désordre. Si elle ne les avait pas abandonnés à eux-mêmes pendant qu'elle chantait et lisait à son aise, rien de tout cela ne fût arrivé. Aussi l'excellente et laborieuse femme les garda pendant une heure ou deux à ses côtés, tandis qu'ils regardaient les gravures de la vieille Bible. »

Ce ne serait pas trop de toute la vigueur de mistress Kittridge pour dompter cette nature indocile et résolue; mais la faible Mary

Pennel n'est pas femme à défendre son autorité, et le jeune Moses, car c'est ainsi qu'on a voulu nommer cet orphelin sauvé des eaux, marche bien vite d'usurpation en usurpation.

« Mistress Pennel se demandait quelquefois avec un sentiment de tristesse et d'humiliation comment il se pouvait que ce petit garçon réussît à lui faire éprouver plus d'appréhension qu'elle ne lui en inspirait. N'était-elle pas manifestement, jusqu'à présent du moins, plus grande et plus forte que lui? N'était-elle pas en état de tenir captives ses petites mains rebelles, de l'enlever de terre, de l'emporter et de l'enfermer dans le caveau noir, si bon lui semblait, et même de lui administrer cette discipline de la verge que mistress Kittridge lui recommandait si souvent et si judicieusement, comme le secret du bon ordre de sa maison? N'était-ce pas un devoir pour elle, comme tout le monde le lui répétait, de dompter ce caractère avant que l'âge fût venu? Une meule pendue au cou de cette débonnaire créature n'eût pas pesé d'un poids plus lourd que ce devoir, qui l'accablait sous le fardeau de la plus pénible responsabilité.

« Mistress Pennel était une de ces personnes chez qui l'esprit de sacrifice est devenu si complétement une seconde nature, que la privation pour elle eût consisté à défendre ses droits et à faire sa volonté quand cela contrariait la volonté ou la fantaisie de quelqu'un de ceux qui l'entouraient. Tout ce qu'elle cherchait dans un enfant et à vrai dire dans toute créature humaine, c'était quelqu'un à aimer et à servir. Elle aurait volontiers mis elle-même et tout ce qu'elle possédait à la disposition des enfans; ils auraient pu briser sa porcelaine, labourer le jardin avec les cuillers d'argent, faire des allées de gazon dans le salon, tambouriner sur sa table d'acajou, et remplir de coquillages et d'herbes marines le tiroir où elle mettait ses manches et ses bonnets, si mistress Pennel n'avait senti qu'une pareille bonté n'était pas de la bonté, et si le terrible mot de responsabilité, familier aux oreilles de toute matrone de la Nouvelle-Angleterre, ne lui avait impérieusement commandé de refuser et de lutter, quand il lui aurait été bien plus aisé de céder.

« Elle voyait bien que le petit tyran régnerait sans merci, si on lui laissait prendre l'empire, et elle avait toujours présente à l'esprit cette désagréable pensée qu'il était de son devoir de soumettre cette petite comète erratique aux règlemens et aux lois d'un système bien ordonné, tâche dont elle se sentait aussi incapable que d'ajouter un nouvel anneau à Saturne. Il y avait en outre chez elle, s'il faut dire toute la vérité, une secrète appréhension de ce que mistress Kittridge penserait, car le devoir n'inspire jamais plus de frayeur que lorsqu'il revêt le bonnet et la robe d'une voisine. Mistress Kittridge, avec son ton résolu et sa façon de régenter sa famille, avait toujours été une cause de secret malaise pour la pauvre mistress Pennel, car celle-ci était une de ces créatures impressionnables qui ressentent à un mille et plus de distance l'influence d'une voisine plus énergique. Depuis le temps qu'elles vivaient l'une près de l'autre, la pauvre mistress Pennel avait toujours eu, sans oser se l'avouer, un vague sentiment que mistress Kittridge ne lui trouvait pas une dose suffisante de sa vertu favorite, la fermeté. Au fond de sa conscience, elle reconnaissait que la critique

était juste; mais quel besoin a-t-on de voir ses faiblesses pénétrées par l'œil perçant d'une voisine qui brille précisément par les qualités qu'on n'a pas? On ne saurait croire tout le tourment qu'une voisine peut causer à une autre femme, simplement en résidant à un mille d'elle. Jusqu'à l'arrivée de Moses, mistress Pennel avait toujours pu se consoler par la pensée qu'après tout l'enfant qu'elle élevait avait une aussi bonne conduite qu'aucun de ceux de son énergique voisine. Maintenant cette consolation lui était enlevée, et elle ne pouvait plus rencontrer mistress Kittridge sans les plus humilians souvenirs.

« Le dimanche, quand les yeux perçans de sa voisine s'arrêtaient sur elle à travers les barreaux de son banc, elle se sentait frissonner jusqu'au fond de l'âme en se rappelant toutes les transactions et toutes les défaites de la semaine. Il lui semblait que mistress Kittridge lisait dans son regard tous ses échecs : comment elle avait ignominieusement acheté la paix avec du pain d'épice, au lieu de faire triompher l'autorité légitime, et comment, à diverses reprises, Moses était resté debout jusqu'à neuf heures, et avait même fait veiller Mara, parce que tel était son bon plaisir. »

Moses et Mara grandissent l'un à côté de l'autre dans la plus parfaite intelligence. La petite fille n'a point en effet d'autre volonté que celle de son camarade d'enfance. Celui-ci est sa seule pensée, et on peut dire toute sa vie. Ce complet abandon, cette affection désintéressée, ne sont pas payés de retour. Moses, vigoureux, hardi, entreprenant, est tout aux choses extérieures; il ne rêve qu'aventures, et bientôt il faut céder à ses instances et lui laisser faire une campagne de pêche à Terre-Neuve. Comme il est glorieux, à son retour, des éloges que lui a valus son adresse précoce! comme il est fier d'avoir vu du pays, d'avoir des tempêtes et des exploits à raconter, et avec quel dédain il traite la petite fille qui l'a si impatiemment attendu!

« Bon! bon! vous êtes jeune encore, dit Moses d'un ton dégagé et d'un air de grandeur. D'ailleurs vous n'êtes qu'une fille.

« Ces derniers mots blessèrent Mara. Elle éprouvait quelque peine à voir ébranler sa foi enfantine en quoi que ce soit, et surtout en son bon ami le capitaine, et puis, elle ressentait plus péniblement qu'elle ne l'avait fait jusque-là le ton de perpétuel dénigrement avec lequel Moses parlait de la gent porte-jupon. « Je suis sûre, se disait-elle, qu'il a tort de penser ainsi des femmes et des filles. Déborah était une prophétesse, et jugeait Israël. Il y a eu aussi Égérie; c'est à ses leçons que Numa puisait toute sa sagesse. »

« La pauvre petite n'avait pas pour habitude de parler quand quelque chose venait la contrarier ou la blesser, mais bien de renfermer en elle-même ses pensées et ses impressions, comme ces insectes qui replient leurs brillantes ailes de gaze et les cachent sous une épaisse cuirasse. En somme, il lui restait de cette entrevue avec Moses une impression de désespoir et un froid au cœur. Elle s'en était fait une fête depuis si longtemps! elle y avait tant rêvé, elle avait eu sur les lèvres tant de choses à lui dire! Et lui,

il était revenu si plein de lui-même et si vaniteux! il semblait s'être si bien passé d'elle et y avoir si peu songé! Elle sentit son cœur défaillir et se glacer, et, toute muette et toute pâle, elle revint gravement s'asseoir aux pieds de son grand-père.

« — Ainsi ma petite-fille est bien contente que son grand-père soit revenu, dit le capitaine Pennel en la pressant tendrement dans ses bras et en cachant sa tête blonde sous son manteau, comme il avait coutume de faire quand elle était toute jeune. Grand-papa a pensé bien des fois à sa petite Mara.

« Le petit cœur de l'enfant se gonfla. Bon et fidèle grand-père! il avait pensé à elle bien plus que n'avait fait Moses, et pourtant que de fois n'avait-elle pas pensé à celui-ci!

« Il était là, cet ingrat Moses, les yeux brillans et les joues roses, gai et prodigue de paroles, plein d'énergie et de vigueur, et aussi loin que possible de se douter de la blessure qu'il avait faite à ce petit cœur aimant qui souffrait silencieusement sous le grand manteau brun du vieux marin. Non-seulement il ne s'en doutait pas, mais il n'avait même pas encore en lui la faculté de le comprendre.

« Il ne s'était encore développé en lui jusqu'à présent qu'un fonds d'énergie, d'amour-propre, d'assurance, de courage et de hardiesse, et que l'amour de l'action, du mouvement et des aventures. Sa vie était tout extérieure et toute dans le présent, sans retour sur lui-même et sans réflexion. C'était un vrai garçon de dix ans, au plus haut point de la vigueur et de la perfection animales. Ce qu'elle était, notre petite perle aux blonds cheveux, avec son organisation frêle et surexcitée, avec ses nerfs impressionnables et ses fibres presque immatérielles, avec ses méditations, ses créations fantastiques et ses rêveries, avec sa faculté d'aimer et son besoin de se dévouer, c'est ce que le lecteur a peut-être déjà vu. Deux enfans, même deux grandes personnes ainsi constituées, ne sauraient se trouver en contact intime sans qu'en vertu des lois mêmes de leur organisation l'un des deux puisse s'empêcher de blesser l'autre, simplement en se montrant lui-même. L'un des deux doit nécessairement être affamé de ce que l'autre n'a point à donner. »

La pensée du livre de M[me] Stowe est tout entière dans ces dernières lignes. L'auteur oppose l'une à l'autre deux natures distinctes, l'une vigoureuse et robuste, qui vit surtout de la vie animale, et l'autre, frêle et délicate, qui vit par l'intelligence et l'imagination. Chaque année ajoute à l'écart de ces deux natures, qui se développent en des sens opposés, et fait germer chez chacun de ces enfans des idées et des sentimens auxquels l'autre demeure étranger. Moses raconte avec une satisfaction sans mélange l'agonie d'un poisson qu'il a pris et mis à mort : ce récit, qui est un plaisir pour lui, est une souffrance pour sa jeune amie. Mara a trouvé et lu à la dérobée, sans trop la comprendre, *la Tempête*, de Shakspeare; elle a caché ce livre pour que Moses ne le lût pas, parce qu'il y est question d'un enfant dont les parens ont péri dans

un naufrage; elle a peur que cette lecture ne réveille dans l'esprit de Moses de pénibles souvenirs. Moses découvre le livre et se le fait lire sans paraître découvrir le moindre rapport entre sa propre histoire et celle qu'il entend. Ces deux cerveaux et ces deux cœurs ne battent déjà plus à l'unisson.

Jusqu'ici c'est la nature purement physique qui a dominé l'autre. Moses est l'objet d'une affection qu'il ne pense même pas à rendre. Plus fort, plus courageux, plus hardi, il semble qu'il ait toutes les supériorités sur Mara, et c'est l'admiration qui dicte l'obéissance à celle-ci; mais les qualités intellectuelles vont prendre leur revanche dans la seconde période de la vie. Le jour où ils sont tous les deux en face d'une leçon à apprendre, il se trouve que Mara comprend plus vite et retient mieux que le brillant Moses. Chaque jour montrera mieux que cette organisation frêle et délicate est pourtant supérieure à la riche et vigoureuse nature du jeune homme, et l'on peut prévoir aisément que l'amour naîtra chez Moses de la découverte de cette supériorité. Nous retomberions par là dans une des thèses favorites de Mme Stowe, l'éminence de l'imagination entre nos facultés et la réhabilitation de ce qu'elle appelle l'élément romanesque de l'âme humaine. Toutes les héroïnes de Mme Stowe sont quelque peu rêveuses par nature, et passent une partie de leur temps à poursuivre un idéal sur lequel elles n'ont pas des notions très précises : par bonheur pour elles, quand elles aventurent leur barque sur la mer de l'infini, elles ont pour lest un bon fonds de sentimens religieux, et elles ne manquent pas d'aborder rapidement au port du mariage. Qu'arriverait-il à ces têtes faciles à échauffer si un mauvais vent leur apportait quelques bouffées de la métaphysique aussi raffinée et beaucoup moins pure à l'aide de laquelle divers auteurs ont battu le mariage en brèche au nom du véritable amour? Attendons toutefois, pour chercher querelle à Mme Stowe, que son héroïne ait un peu grandi, et qu'elle vogue à pleines voiles sur le fleuve du Tendre.

Mme Stowe a le don du pathétique, elle connaît tous les chemins qui vont au cœur, et elle frappe à coup sûr; en même temps elle a des accès de franche et communicative gaieté. D'où vient cette alliance de deux talens en apparence opposés, et qui se trouvent réunis plus souvent qu'on ne serait tenté de le croire? Serait-ce un effet de cette susceptibilité nerveuse que ne manque jamais de développer l'habitude des travaux intellectuels, ou cette même imagination qui, par une surexcitation de la sensibilité, nous fait sympathiser avec des peines de notre invention, nous donnerait-elle également un vif sentiment du ridicule? Lorsque Mme Stowe, au lieu d'appuyer sur les misères et les douleurs de notre nature, ne fait que les effleurer, celles-ci lui apparaissent sous un aspect plaisant,

qu'une douce moquerie fait aussitôt ressortir. Quelle qu'en soit l'origine, cet heureux privilége de faire naître à volonté le sourire ou les larmes est un des traits distinctifs du talent de Mme Stowe, et il se retrouve, comme on a pu voir, dans le nouvel ouvrage qu'elle vient de publier. Ajoutons que Mme Stowe n'a pas seulement conservé les précieuses qualités qu'on avait remarquées dans ses premiers écrits, qu'elle a gagné sous le rapport de la forme. Son style, autrefois trop guindé et trop périodique, s'est détendu; il est aujourd'hui plus vif, plus animé et plus rapide; mais il manque encore de simplicité et de netteté. Nous signalerons un autre progrès, dont il faut peut-être faire honneur au choix du sujet et à l'heureuse exclusion de la politique et de la théologie; *la Perle de l'île d'Orr* n'est pas, comme les précédens ouvrages du même auteur, surchargée de conversations diffuses et d'argumentations en règle. Mme Stowe semble avoir appris l'art d'indiquer en passant, et par des traits rapides, les nuances de caractères qu'elle ne savait marquer autrefois qu'au prix de discussions fastidieuses et d'interminables dialogues.

Il est un talent qui lui reste à acquérir, c'est celui de la description. Comme tous les auteurs américains, elle a la rage de décrire, et comme eux elle y échoue complétement. Je défie qu'on trouve dans toute la littérature américaine, en dehors des œuvres de Cooper, qui fut un maître, une seule description intelligible, et qui laisse dans l'esprit quelque chose de net et de précis. Un peintre n'entasse pas dans un tableau des arbres, ou des rochers, ou des animaux : il les dispose en groupes qui appellent et retiennent le regard, et c'est en distribuant dans une juste mesure les ombres et les lumières qu'il s'efforce de composer un ensemble harmonieux. Mme Stowe, comme ses compatriotes, croit faire merveille en confondant toutes les couleurs de sa palette et en les prodiguant à l'aventure. Ce ne sont chez elle que rayons de soleil, que flots argentés, que feuillages bariolés, que nomenclatures d'arbres et de fleurs à dérouter un botaniste. Tout chatoie, tout brille, tout reluit, tout étincelle, tant et si bien que les yeux éblouis ne peuvent rien distinguer au milieu de ce luxe d'épithètes et de mots sonores. Trois ou quatre traits bien choisis en auraient dit davantage. Ce n'est pas du reste que nous voulions faire un grand crime à Mme Stowe de cette indigence de son pinceau : nous tenons en plus haute estime la puissance dramatique que personne ne peut lui refuser. Si ses paysages manquent de relief, ses héros sont bien vivans, et l'on pardonnerait des défauts bien plus graves à qui sait tracer des figures comme celles d'Eva, de Mary Scudder et de Mara Pennel.

CUCHEVAL-CLARIGNY.

LE JOURNAL

D'UN HOMME DE TROP

Au village d'O..., 20 mars 18...

Le médecin me quitte. Je l'ai obligé à s'expliquer enfin. Il a eu beau dissimuler, il lui a fallu me confesser toute la vérité. Je vais mourir : oui, je vais mourir bientôt; les rivières vont dégeler, et je m'en irai probablement avec les derniers glaçons... Où irai-je? Dieu le sait! A la mer aussi!... Eh bien! quoi! s'il faut mourir, autant vaut mourir au printemps... Mais n'est-il pas ridicule de commencer un journal peut-être quinze jours seulement avant l'heure de la mort. Bah! qu'est-ce que cela fait? En quoi quinze jours diffèrent-ils de quinze ans, de quinze siècles? En face de l'éternité, tout est néant, dit-on; soit; mais, dans ce cas, l'éternité même n'est que néant. Il me semble que je tombe dans la métaphysique, c'est mauvais signe; aurais-je peur? Mieux vaut raconter quelque chose. Le temps est humide, le vent souffle avec violence. Il m'est défendu de sortir. Que raconterai-je? Un homme bien élevé ne parle pas de ses maladies; écrire un roman n'est pas de mon ressort; raisonner sur de graves sujets est au-dessus de mes forces; la description des objets qui m'entourent ne m'offrirait aucun plaisir; ne rien faire est ennuyeux; lire me fatigue... Ah! je vais me raconter ma propre vie. Quelle bonne idée! Cette revue de soi-même est chose convenable avant la mort, et ne peut nuire à personne. Je commence.

Je suis né, il y a trente ans, d'une famille de propriétaires aisés. Mon père était un terrible joueur; ma mère, une femme de grand

caractère et très vertueuse, mais je n'ai jamais connu de femme dont la vertu causât moins de plaisir. Elle s'affaissait sous le poids de ses mérites et en fatiguait tout le monde, à commencer par elle-même. Pendant les cinquante années de sa vie, elle ne se reposa pas une seule fois, elle ne se croisa pas une seule fois les bras; elle travaillait et s'évertuait comme une fourmi, mais sans aucune utilité, ce que nul ne dira d'une fourmi. Un ver infatigable la rongeait nuit et jour. Une fois seulement je la vis parfaitement tranquille, et cela dans son cercueil, le lendemain de sa mort. Aussi son visage me semblait-il vraiment exprimer un silencieux étonnement. On aurait dit que ses lèvres à demi fermées, ses joues creuses et ses yeux paisiblement immobiles respiraient ces paroles : « Qu'il fait bon ne pas bouger! » Oui certes, il est bon de se dépouiller enfin de l'accablante conscience de la vie, de la sensation continue et inquiète de l'existence!

Je grandis mal et sans joie. Mes parens me témoignaient de la tendresse; mais la vie ne m'en était pas plus douce. Ouvertement adonné à un vice dégradant et ruineux, mon père n'avait aucune autorité dans sa propre maison. Il reconnaissait son abjection, et, n'ayant pas la force de renoncer à la passion qui le dominait, il cherchait du moins à mériter l'indulgence de sa femme par une soumission à toute épreuve. Ma mère supportait son malheur avec cette magnifique et fastueuse longanimité de la vertu dans laquelle respire tant d'orgueil et d'amour-propre. Elle ne faisait jamais de reproches à mon père; elle lui donnait silencieusement le fond de sa bourse et payait ses dettes. Présente ou absente, il la portait aux nues; mais il n'aimait pas à rester à la maison, et il ne me caressait qu'en secret, comme s'il eût craint de me corrompre par sa présence. Ses traits altérés avaient alors une telle expression de bonté, le rire fiévreux qui errait sur ses lèvres se changeait en un sourire si touchant, ses yeux bruns entourés de rides fines s'arrêtaient avec tant d'amour sur moi, que je pressais involontairement ma joue contre sa joue humide et chaude de larmes. J'essuyais ces larmes avec mon mouchoir; mais elles recommençaient à couler sans effort, comme l'eau déborde d'un vase trop plein. Je me mettais aussi à pleurer, et il me consolait, il pressait mes mains entre les siennes, et ses lèvres tremblantes me couvraient de baisers. Voilà déjà plus de vingt ans qu'il est mort, et pourtant chaque fois que je pense à mon pauvre père, des sanglots muets me montent au gosier, et mon cœur bat dans ma poitrine; il bat avec tant de chaleur et d'amertume, il est accablé d'une si douloureuse compassion qu'on croirait qu'il lui reste encore longtemps à battre et à regretter.

Ma mère au contraire était toujours la même pour moi, bienveil-

lante, mais froide. On rencontre souvent dans les livres écrits pour les enfans des mères toutes semblables, morales et justes. Elle m'aimait, mais je ne l'aimais pas. Oui, j'évitais ma mère vertueuse, et j'aimais passionnément mon père vicieux.

Mais c'est assez pour aujourd'hui. Le commencement est fait; quant à la fin et à ce qui en adviendra, je ne m'en inquiète guère. C'est l'affaire de ma maladie.

21 mars.

Le temps est magnifique aujourd'hui; il est chaud et serein; le soleil se joue gaiement sur la neige qui fond. Tout reluit, fume et se dissout; les moineaux crient comme affolés autour des haies sombres et humides; un air tiède m'irrite la poitrine et me cause une sensation à la fois douce et pénible. Le printemps, le printemps arrive! Je suis assis à la fenêtre, mon regard franchit la rivière et se repose sur les champs. O nature, nature! je t'aime, quoique je sois sorti de ton sein incapable de vivre. Voilà un petit oiseau qui déploie ses ailes et sautille; il crie, et chaque vibration de sa voix, chaque petite plume ébouriffée de son corps mignon respirent la santé et la force...

Que s'ensuit-il? Rien. Il se porte bien, et a le droit de crier et de secouer ses plumes; moi je suis malade et je dois mourir : voilà tout. Ce n'est pas la peine de s'y arrêter davantage. Ces larmoyantes invocations à la nature sont ridicules à l'excès. Revenons à notre récit.

Comme je l'ai dit déjà, je grandis péniblement et sans joie. Je n'avais ni frères ni sœurs. On m'élevait à la maison. De quoi se serait donc occupée ma mère, si on m'avait mis en pension ou envoyé dans un établissement public? Les enfans sont là pour empêcher les parens de s'ennuyer. Nous demeurions habituellement à la campagne et n'allions à Moscou que de temps à autre. J'avais des précepteurs et des maîtres selon l'usage. Je me souviens surtout d'un Allemand maigre et pleurnicheur, Rickmann. Cet être extrêmement triste et maltraité du sort se consumait inutilement à regretter sa patrie lointaine.

Plus d'une fois, tandis que, dans l'affreuse chaleur d'une antichambre étroite, tout infectée de l'odeur aigre du *kvass* (1), mon vieux menin Basile, surnommé *l'Oie mâle*, jouait aux cartes avec le cocher Potape, vêtu d'une pelisse de mouton toute neuve et chaussé de ses grandes bottes frottées de goudron, — plus d'une fois, dis-je, Rickmann chantait derrière la cloison :

(1) Boisson fermentée qu'on fait avec de la farine.

Cœur, mon cœur, pourquoi si triste?
Qu'est-ce qui t'oppresse si fort?
La terre étrangère est si belle.
Cœur, mon cœur, que te faut-il encore (1)?

Nous nous établîmes définitivement à Moscou après la mort de mon père. J'avais alors douze ans. Mon père mourut une nuit d'un coup d'apoplexie. Je n'oublierai jamais cette nuit-là. Je dormais de ce profond sommeil dont dorment habituellement tous les enfans; mais je me rappelle que j'entendais même à travers ce sommeil un ronflement pénible et pareil à un râle. Je sens tout à coup que quelqu'un me saisit par l'épaule et me secoue. J'ouvre les yeux : mon menin était devant moi. « Qu'y a-t-il?... — Venez, venez; Alexis Michaëlitch se meurt... » Je me jette comme un fou à bas de mon lit et m'élance dans la chambre de mon père. Il était couché, la tête renversée en arrière, le visage tout rouge, et il râlait avec effort. Les domestiques se pressent à la porte avec des mines effarées; une voix enrouée demande dans l'antichambre si on a envoyé chercher le médecin. J'entends les pas lourds du cheval qu'on fait sortir de l'écurie pour le conduire dans la cour; la porte cochère crie sur ses gonds. Une chandelle brûle par terre sur le plancher de la chambre; ma mère se livre au désespoir, sans oublier toutefois ni les convenances, ni sa propre dignité. Je me précipitai sur mon père et l'embrassai en balbutiant : « Papa, papa! » Il était étendu, immobile, roulant étrangement les yeux. Une terreur insurmontable m'ôta la respiration; je poussai des cris d'effroi comme un oiseau qu'on aurait saisi avec rudesse. On m'entraîna hors de la chambre. La veille encore, comme s'il avait pressenti sa fin prochaine, mon père m'avait caressé avec tant d'ardeur et de tristesse! On amena une espèce de médecin endormi et velu qui répandait une forte odeur d'eau-de-vie. Mon père mourut sous sa lancette. Le lendemain, je me tenais, un cierge à la main, devant la table sur laquelle on avait couché le cadavre, et j'écoutais stupidement les monotones psalmodies du chantre, interrompues de temps à autre par la voix fluette du prêtre. Les larmes coulaient sur mes joues, sur mes lèvres, sur mon col et sur ma chemise. Je regardais continuellement, je regardais fixement le visage immobile de mon père, comme si j'eusse attendu quelque chose de lui, et pendant ce temps ma mère se prosternait lentement la face contre terre, se relevait lentement et faisait le signe de la croix en appuyant ses doigts avec

(1) Herz, mein Herz, warum so traurig?
Was bekümmert dich so sehr?
'S ist ja schön im fremden Lande.
Herz, mein Herz, was willst du mehr?

force sur son front, sur ses épaules et sur son estomac. Je n'avais pas une seule idée dans la tête; j'étais complétement stupide, pourtant je sentais que quelque chose de terrible s'accomplissait en moi... La mort m'a regardé alors en face et m'a remarqué...

Mon père mort, nous allâmes demeurer à Moscou, et cela par une raison fort simple : tous nos biens furent vendus à l'encan pour payer nos dettes, tous absolument, à l'exception d'une petite terre, la même où se termine maintenant ma magnifique existence! Quoique je fusse encore bien jeune alors, j'avoue que la vente de notre nid me fit souffrir, ou plutôt je ne regrettai, à vrai dire, que notre jardin. Ce jardin se trouvait lié presque aux seuls souvenirs heureux de ma jeunesse. C'est là que, par une paisible soirée de printemps, j'enterrai un vieux chien à pattes torses, mon meilleur ami, un basset du nom de Trix. C'est là que, caché dans les hautes herbes, je mangeai des pommes volées, de ces pommes de Novogorod, vermeilles et douces; c'est là enfin qu'au milieu d'un carré de framboisiers je vis pour la première fois une de nos femmes de chambre, Claudie, qui, malgré son nez camard et son habitude de rire en s'enfonçant la face dans son mouchoir, éveilla en moi une passion si tendre que sa présence me faisait perdre la respiration et la parole. Un jour de Pâques, lorsqu'arriva son tour d'appliquer ses lèvres sur ma main seigneuriale, je me souviens que je manquai me jeter à ses pieds pour baiser ses souliers de cuir tout déformés. Est-il possible, grand Dieu! qu'il y ait de cela vingt ans? Tant d'années se sont-elles écoulées depuis que je courais sur mon petit cheval alezan le long de la vieille haie de notre jardin, et que je me levais sur mes étriers pour arracher du peuplier blanc des feuilles à double nuance? Pendant qu'il vit, l'homme ne sent guère sa propre existence; elle ne lui devient perceptible, comme le son, qu'à une certaine distance, après un certain temps écoulé.

O mon jardin! ô sentiers couverts d'herbe autour du petit étang! ô charmant recoin sablonneux sous la vieille digue où je me livrais à la pêche des goujons et des tanches! et vous, bouleaux aux longues branches pendantes, à travers lesquelles m'arrivait, du chemin de traverse, la chanson mélancolique d'un paysan qu'interrompaient par momens les brusques cahots de sa *telega* (1), je vous envoie mon dernier adieu!... En quittant la vie, c'est à vous, à vous seuls que je tends les bras... Je voudrais respirer encore une fois la fraîcheur amère de l'absinthe, la douce odeur du sarrasin coupé sur les champs de ma patrie; je voudrais encore une fois entendre au loin le modeste tintement de la cloche fêlée de notre paroisse, m'étendre en-

(1) Charrette à quatre roues non suspendue.

core une fois à l'ombre du buisson de chêne sur la pente du ravin, suivre encore une fois des yeux les traces fuyantes d'un vent qui court en vagues sombres sur l'herbe dorée de notre prairie... Bah! à quoi bon tout cela? Je ne puis plus écrire aujourd'hui. A demain.

22 mars.

Aujourd'hui il fait de nouveau sombre et froid. Ce temps-ci me convient davantage; il est en harmonie avec mes occupations. La journée d'hier est venue réveiller mal à propos bien des sentimens et bien des souvenirs inutiles. Cela ne se répétera plus. Ces épanchemens de la sensibilité rappellent l'impression que vous fait la racine de réglisse. Au premier abord et tant qu'on ne suce qu'un peu, le goût n'en est pas désagréable; mais un instant après la bouche en est tout amère. Je vais me remettre simplement et tranquillement au récit de ma vie.

Nous allâmes donc à Moscou... Mais il me vient une idée : est-ce bien la peine de raconter ma vie? Non décidément... Ma vie ne diffère en rien de la plupart des autres vies. La maison paternelle, l'université, le service dans les grades inférieurs, la retraite, un petit cercle de connaissances, une pauvreté honnête, des plaisirs modestes, des occupations paisibles, des désirs modérés, dites, de grâce, qui donc ignore tout cela? Une autre raison pour ne pas conter ma vie, c'est que je n'écris que pour mon propre plaisir, et que si mon passé n'offre rien de particulièrement gai ou de particulièrement triste, même à mes yeux, c'est qu'en effet il ne renferme rien qui soit digne d'attention. Mieux vaut essayer de m'expliquer mon caractère.

Quelle espèce d'homme suis-je?... On pourra me faire observer que personne ne me le demande non plus. J'en conviens; mais je vais mourir, et il me semble que c'est un désir pardonnable que celui de vouloir apprendre avant la mort quelle sorte d'oiseau l'on a été.

Ayant dûment pesé cette importante question, et n'ayant d'ailleurs nulle raison pour m'exprimer avec trop d'amertume sur mon propre compte, comme le font les gens bien convaincus de leur mérite, je commence par convenir d'une chose : j'ai été l'homme, ou, si l'on veut, l'oiseau le plus superflu de ce monde. Je le prouverai demain, car aujourd'hui je tousse comme une vieille chèvre, et Térence, ma garde-malade, ne me laisse pas un instant de repos. « Couchez-vous, mon petit père (1), et prenez du thé, » me dit-elle. Je sais bien qu'elle me presse ainsi, parce qu'elle veut du thé elle-

(1) Formule d'usage dans la conversation russe.

même. Eh bien! soit. Pourquoi ne serait-il pas permis à la pauvre vieille femme de retirer tout le profit possible de son maître, tandis qu'il en est temps encore?

23 mars.

L'hiver est revenu. La neige tombe à flocons... « Superflu... De trop... » C'est une excellente expression que j'ai trouvée là. Plus je pénètre dans les profondeurs de mon être, plus je regarde attentivement dans ma vie passée, et plus je suis convaincu de la sévère justesse de cette expression. Superflu!... c'est bien cela. Ce mot ne s'applique pas aux autres... Les hommes sont ou méchans, ou bons, ou intelligens, ou stupides, ou agréables, ou désagréables; mais superflus,... non. C'est-à-dire, comprenez-moi bien, le monde peut se passer de ces gens-là!... certainement; mais la superfluité n'est pas leur signe distinctif, et, en parlant d'eux, ce n'est pas le mot « superflu » qui vous vient tout d'abord sur les lèvres. Quant à moi,... c'est tout ce qu'on peut dire: « superflu, ou être surnuméraire, » voilà tout. Il est évident que la nature ne comptait pas sur mon apparition, aussi m'a-t-elle traité en visiteur importun et non invité. Ce n'est pas en vain qu'un plaisant, grand amateur de cartes, a dit, à propos de moi, que ma mère a fait une remise, comme au boston, en me mettant au monde. A l'heure qu'il est, je parle de moi avec calme et sans aucun fiel... C'est une affaire finie! Pendant tout le cours de mon existence, j'ai trouvé ma place prise, peut-être parce que je ne la cherchais pas là où elle devait être. J'ai été susceptible, timide et irritable comme tous les malades. Il y avait de plus en moi, probablement à cause d'un amour-propre excessif ou par suite de l'organisation défectueuse de mon être moral, un obstacle incompréhensible et insurmontable entre mes sentimens, mes idées et l'expression de ces sentimens et de ces idées. Lorsque je me décidais violemment à vaincre cet obstacle, à faire tomber cette barrière, toute ma personne prenait l'empreinte d'une tension pénible. Non-seulement je paraissais affecté et guindé, je l'étais réellement; je sentais cela, et me hâtais de rentrer en moi-même. Un trouble épouvantable s'élevait alors dans mon for intérieur. Je m'analysais jusqu'à la dernière fibre, je me comparais aux autres, je me rappelais les moindres regards, les moindres sourires, les moindres paroles de ceux devant lesquels j'avais voulu briller; je prenais tout dans le mauvais sens; je riais amèrement de ma prétention d'être « comme tout le monde, » et au milieu de mon rire je m'affaissais tout à coup, je tombais dans un découragement inepte; en un mot, je m'agitais sans relâche, comme l'écureuil dans sa roue. Je passais des journées entières à ce travail infructueux et maussade. Et

maintenant dites vous-même, dites de grâce à quoi un homme pareil peut être utile? Pourquoi en est-il ainsi de moi? Quel est le motif de ces sombres tracasseries intérieures? Qui le sait? qui me le dira?

Je me souviens que je pris un jour la diligence pour aller à Moscou. La route était bonne, et pourtant le postillon attela un cheval de volée de front avec les quatre autres. Misérable et parfaitement inutile, attaché n'importe comment à l'avant-train par une corde épaisse et courte qui lui coupait sans pitié la cuisse, lui frottait la queue, le forçait à courir de la façon la plus grotesque, et donnait à tout son être l'aspect d'une virgule, ce misérable cheval excitait toujours ma plus profonde compassion. Je fis observer au postillon qu'il me semblait qu'on aurait pu se passer du cinquième cheval... Il secoua la tête, lui donna une dizaine de coups de fouet dans toute la longueur de son dos décharné, de son ventre bouffi, et marmotta avec une sorte d'ironie : « C'est vrai, il est de trop!... » Moi aussi, je suis de trop... Le relais heureusement n'est plus loin.

Superflu!... J'ai promis de prouver la justesse de mon opinion, et je vais remplir ma promesse. Je ne crois pas nécessaire de m'arrêter à mille bagatelles, aux événemens et incidens de chaque jour, quoiqu'ils puissent servir, aux yeux de tout homme réfléchi, de preuves incontestables en ma faveur, ou, pour mieux dire, en faveur de ma manière de me juger. Mieux vaut commencer de prime abord par le récit d'un fait assez important, après lequel il ne restera probablement plus le moindre doute au sujet de l'exactitude du mot « superflu. » Je n'ai pas, je le répète, l'intention d'entrer dans les détails; mais je ne puis passer sous silence une circonstance assez curieuse et remarquable, l'étrange conduite de mes amis avec moi, car j'avais aussi des amis. Chaque fois que je me trouvais sur leur chemin ou que je m'approchais d'eux, ils semblaient mal à leur aise; ils souriaient d'un air contraint en venant à ma rencontre, fixaient leurs regards non sur mes yeux ou sur mes pieds, comme le font certaines gens, mais plutôt sur mes joues, me tendaient la main d'un air pressé, disaient d'un air pressé : « Ah! bonjour, Tchoulkatourine! » (le sort m'avait affublé de ce nom), ou bien : « Voilà Tchoulkatourine! » et s'en allaient aussitôt. D'autres s'arrêtaient même quelquefois immobiles, comme s'ils cherchaient à se rappeler quelque chose. Je remarquais tout cela, car je ne manquais ni d'observation ni de perspicacité. En somme, je ne suis pas bête, il me vient même parfois à l'esprit des pensées assez amusantes et qui ont leur originalité; mais, en ma qualité d'homme superflu et verrouillé à l'intérieur, j'évitais constamment d'exprimer ma pensée, d'autant plus que je savais d'avance que je la rendrais fort mal. Il me semblait même parfois fort étrange d'entendre les autres par-

ler si simplement et si librement... Quelle hardiesse! pensais-je involontairement. Pourtant il faut avouer que, malgré mon verrou, la langue me démangeait souvent; mais ce n'est décidément que dans ma première jeunesse que j'arrivais à prononcer une parole : en avançant dans la vie, je parvenais presque toujours à me vaincre. Je me disais à part moi : « Il vaut mieux que nous nous taisions, » et je me calmais instantanément. Nous sommes tous habiles en silence, nous autres Russes!... Mais il ne s'agit pas de cela, et ce n'est pas à moi de critiquer les autres.

Grâce à un concours de circonstances insignifiantes, mais importantes pour moi, il m'arriva, il y a quelques années, de passer six mois dans la ville de district O... Cette ville était fort incommodément bâtie sur le flanc d'une montagne. Elle contenait environ huit cents habitans; la pauvreté y était extrême, les maisons n'y ressemblaient à rien de connu. La rue principale était obstruée, par-ci par-là, d'immenses plaques de pierres calcaires brutes qui tenaient lieu de pavé, et forçaient même les *telegas* à un détour. Il y avait une place principale, d'une malpropreté incroyable, au centre de laquelle s'élevait un petit bâtiment percé de trous sombres. Ces trous abritaient des gens à larges chapeaux qui faisaient semblant de se livrer au commerce. Là aussi figurait une haute perche bigarrée près de laquelle on avait placé par ordre, sur l'invitation des autorités, une charrette de foin jaunâtre, autour de laquelle rôdait une poule appartenant au gouvernement. Pour tout dire, on vivait misérablement dans cette ville d'O... Dès les premiers jours de mon séjour, j'y faillis devenir fou d'ennui. Je dois ajouter que quoique je sois certainement un homme de trop, ce n'est pas que je l'aie voulu ainsi; je suis malade moi-même, mais je déteste tout ce qui est malsain... Je n'ai pas fui le bonheur, j'ai même essayé de l'atteindre en prenant à droite et à gauche... Aussi n'est-il pas étonnant que j'aie la faculté de m'ennuyer comme tout autre mortel. C'étaient des affaires de service qui m'avaient amené dans la ville d'O...

Térence a décidément juré de me faire mourir. Voici un échantillon de notre conversation.

TÉRENCE. — Mon Dieu! petit père, qu'écrivez-vous donc toujours là? Cela ne vous vaut rien d'écrire ainsi.

MOI. — Mais, Térence, je m'ennuie.

ELLE. — Prenez une tasse de thé et couchez-vous. Dieu fera en sorte que vous transpiriez et que vous dormiez un peu.

MOI. — Mais je n'ai pas envie de dormir.

ELLE. — Ah! petit père, pourquoi parler ainsi? Que le Seigneur vous bénisse! Couchez-vous, couchez-vous, c'est ce que vous pouvez faire de mieux.

MOI. — Je mourrai de toute façon, Térence.

ELLE. — Que Dieu vous bénisse, vous dis-je! Eh bien! faut-il vous donner du thé?

MOI. — Je n'ai plus une semaine à vivre, Térence.

ELLE. — Hi! hi! petit père, que chantez-vous là?... Je vais préparer le *samovar* (1).

O créature décrépite, jaune et édentée, se peut-il que je ne sois pas un homme, même pour toi?

24 mars. — Gelée aiguë.

Le jour même de mon arrivée dans la ville d'O..., les affaires de service dont j'ai parlé plus haut me forcèrent de me rendre chez un certain Ojoguine Cyril Matvéitch, un des plus importans employés du district, dont je ne fis la connaissance ou plutôt dont je ne me rapprochai qu'au bout de deux semaines. Sa maison était située dans la principale rue et se distinguait de toutes les autres par un toit coloré et les deux lions qui gardaient la porte. Ces lions étaient de l'espèce de ceux qu'on voit aux portes cochères à Moscou, et qui ressemblent eux-mêmes à des chiens fantastiques. Ces lions seuls suffisaient à prouver l'opulence d'Ojoguine, et il avait en effet quatre cents âmes, recevait la meilleure société d'O... et passait pour être hospitalier. Le préfet de la ville, homme d'une obésité peu commune et qui semblait avoir été taillé dans un ballot avarié, se rendait chez lui dans un large *droschki* à deux chevaux. Il recevait aussi les autres employés : le procureur, créature bilieuse et méchante; l'arpenteur, grand diseur de bons mots, d'origine allemande et à figure tartare; l'officier des ponts et chaussées, âme tendre, bon chanteur, mais mauvaise langue; l'ex-chef du district, individu à cheveux teints, à chemise fripée et à pantalon étroit. Celui-ci était doué de cette expression grandiose de physionomie particulière aux gens qu'un jugement a convaincus de péculat. On trouvait encore chez Ojoguine deux propriétaires, amis inséparables, tous les deux vieux et cassés, dont le plus jeune cherchait constamment à humilier l'autre en lui fermant la bouche à tout propos avec ce seul et même reproche : « Allons, Serge Serguéitch, finissez donc! Où voulez-vous en venir, vous qui écrivez bouchon avec un *p?* Oui, messieurs, continuait-il en s'adressant avec indignation à ceux qui l'écoutaient, Serge Serguéitch n'écrit pas *bouchon,* mais *pouchon.* » Et tous les assistans de rire, quoique aucun d'eux probablement ne fût très compétent en fait d'orthographe, tandis que le malheureux Serge Serguéitch se taisait, baissait la tête et souriait d'un air résigné... Mais j'oublie que mes

(1) Bouilloire en cuivre d'un usage très répandu en Russie.

jours sont comptés, et que je me lance dans une description trop détaillée. Ainsi donc, sans plus longs détours, Ojoguine était marié; il avait une fille nommée Elisabeth Cyrillovna, et je m'épris de cette jeune fille.

Ojoguine n'était ni bon ni mauvais, c'était un homme comme on en voit tant; sa femme,... j'oserai la nommer une vieille commère; mais la fille ne tenait nullement de ses parens. Elle était jolie de figure, d'un caractère enjoué et modeste; ses yeux gris regardaient avec bonté et candeur sous des sourcils constamment relevés comme ceux des enfans; elle souriait presque toujours et riait fort souvent. Sa voix fraîche avait un timbre agréable, ses mouvemens étaient libres et rapides; elle rougissait facilement et joyeusement. Ses toilettes n'étaient pas toujours de bon goût; il n'y avait guère que les robes simples qui lui allassent bien. J'étais en général peu prompt à faire connaissance; je n'avais surtout aucune habitude du commerce des femmes, et quand il m'arrivait de me trouver en leur présence, je me mettais à froncer le sourcil et à prendre un air farouche, ou bien je bégayais niaisement et tournais avec embarras ma langue dans ma bouche. Ce fut le contraire qui eut lieu avec Élisabeth Cyrillovna; je me sentis à mon aise dès la première fois. Voici comment la chose m'arriva. J'allais un jour chez Ojoguine avant l'heure du dîner, et demandai s'il était chez lui. « Il y est, me répondit-on; mais il s'habille. Veuillez passer dans le salon. » J'y entrai en regardant autour de moi; j'aperçus près de la fenêtre une jeune fille en robe blanche qui me tournait le dos. Elle tenait une cage dans ses mains. Je me sentis troublé comme à l'ordinaire, je me remis cependant et toussai pour avoir une contenance. La jeune fille se retourna si vivement que ses boucles de cheveux lui frappèrent le visage; elle m'aperçut, s'inclina et me montra en souriant une petite boîte à moitié remplie de graines de chènevis. « Vous permettez? » me dit-elle. Moi, tout naturellement et comme cela se fait en pareille occurrence, j'inclinai d'abord la tête, puis je souris, levai la main en l'air et l'agitai deux fois avec grâce. La jeune fille se détourna aussitôt, enleva la petite planchette de la cage, se mit à la gratter fortement avec un couteau, et sans changer de place elle prononça les paroles suivantes : « C'est le bouvreuil de papa... Aimez-vous les bouvreuils? — Je préfère les serins, répondis-je non sans un certain effort. — Ah! moi aussi j'aime les serins; mais regardez donc comme il est gentil! Voyez, il n'a pas peur. » J'étais surpris de n'avoir pas peur moi-même. « Approchez-vous; il s'appelle Popka. » Je m'approchai et me penchai sur la cage. « Il est gentil, n'est-ce pas? » Elle se tourna vers moi; nous étions si près l'un de l'autre qu'elle fut obligée de renverser un peu la tête pour me regarder avec ses

yeux brillans. Je la contemplai : tout son jeune visage vermeil s'illumina d'un sourire si affectueux que je souris à mon tour et faillis même rire de plaisir. La porte s'ouvrit, M. Ojoguine entra. Je me mis aussitôt à causer très librement avec lui, et, je ne sais comment cela se fit, je restai à dîner et passai toute la soirée chez eux. Le lendemain le laquais d'Ojoguine, pauvre diable efflanqué et presque aveugle, me souriait déjà comme à un ami de la maison en me débarrassant de mon manteau.

Trouver un refuge, se faire un nid même temporaire, connaître le charme tranquille des habitudes et des rapports journaliers, c'était un bonheur que moi, homme de trop et sans souvenirs de famille, je n'avais jamais éprouvé jusqu'alors. S'il était possible que quelque chose en moi pût faire songer à une fleur, et si cette comparaison n'était déjà si usée, je pourrais me résoudre à dire que de ce jour mon âme s'épanouit. Un changement instantané sembla se faire en moi et autour de moi : toute ma vie fut illuminée par l'amour, oui, ma vie entière, jusqu'aux moindres détails, ainsi qu'une chambre sombre et abandonnée dans laquelle aurait subitement pénétré la lumière. Je me levais et je me couchais, je déjeunais, je fumais ma pipe autrement que par le passé. Je sautillais même en marchant, oui, vraiment, je sautillais, comme s'il m'était tout à coup poussé des ailes aux épaules. Je me rappelle que je n'eus pas un seul instant de doute au sujet du sentiment que m'inspira Élisabeth Cyrillovna. Je fus passionnément amoureux d'elle dès le premier jour, et je sus dès le premier jour que j'étais amoureux d'elle. Pendant trois semaines, je ne cessai de la voir. Ces trois semaines furent le temps le plus heureux de ma vie; mais c'est un souvenir qui me pèse. Je ne puis penser à ces trois semaines sans songer involontairement à ce qui arriva ensuite, et sans qu'une amertume empoisonnée ne pénètre ce cœur qui allait s'attendrir.

Lorsqu'un homme heureux est complétement sain d'esprit et de cœur, on sait que son cerveau travaille peu. Un sentiment calme et serein, le sentiment de la satisfaction, s'empare de tout son être; il en est envahi, la conscience de sa personnalité lui échappe. « Il nage dans la béatitude, » disent les mauvais poètes; mais lorsque ce « charme » s'évanouit enfin, l'homme éprouve quelquefois un certain dépit, presque un regret de s'être si peu observé au milieu de son bonheur, de n'avoir point appelé la réflexion et le souvenir à son aide pour prolonger et doubler ses jouissances, comme si « dans la béatitude » l'homme pouvait trouver qu'il valût la peine de réfléchir sur ses sentimens! L'homme heureux est comme une mouche au soleil. Aussi m'est-il presque impossible, lorsque je me rappelle ces trois semaines, de retenir dans mon esprit une impres-

sion exacte et définie. Cela me réussit d'autant moins qu'il ne se passa rien de particulièrement remarquable entre nous pendant tout ce temps... Ces vingt jours m'apparaissent comme quelque chose de chaud, de jeune et de parfumé, comme un rayon lumineux dans ma vie mate et décolorée. Ma mémoire ne devient tout à coup inexorablement précise et sûre qu'à compter du moment où, pour employer encore les expressions de ces mêmes mauvais poètes, « les coups du sort s'abattirent sur moi. »

Et pourtant ces trois semaines ont laissé en moi quelque empreinte. Lorsqu'il m'arrive parfois de réfléchir longuement sur cette époque, certains souvenirs se dégagent soudain des ténèbres du passé, pareils aux étoiles que le regard fixement tendu découvre inopinément au milieu du ciel nocturne. J'ai conservé surtout le souvenir d'une promenade à travers le bois qui se trouve derrière la ville d'O... Nous étions quatre : la vieille Ojoguine, Lise, moi et un certain Besmionkof, dont j'aurai encore à parler, employé inférieur domicilié à O..., petit homme blondasse, paisible et bon. M. Ojoguine était resté chez lui. Il s'était donné une migraine à force de dormir. La journée était magnifique, chaude et pure. Les Russes ne sont pas en général grands amateurs de jardins de plaisance ou de promenades publiques. Quelle qu'en soit la raison, on rencontre rarement âme qui vive dans ces soi-disant jardins publics; une vieille femme vient de temps en temps s'asseoir en gémissant sur un banc de gazon bien rôti au soleil, près duquel s'élève un chétif arbuste. Si pourtant il se trouve aux environs de la ville un maigre petit bois de bouleaux, les marchands et quelquefois les employés aiment à s'y transporter les dimanches et les jours de fête; ils emportent avec eux des *samovars*, des gâteaux et des melons d'eau, et, après avoir étalé toutes ces friandises sur l'herbe poussiéreuse qui borde la grande route, ils s'assoient tout à l'entour, boivent et mangent jusqu'au soir à la sueur de leurs fronts. Il existait justement un petit bois semblable à deux verstes de la ville d'O... Nous y allâmes un peu après le dîner. Besmionkof offrit son bras à la vieille Ojoguine, je donnai le mien à Lise. Le jour était déjà sur son déclin. C'était le temps de la première ferveur de mon amour (nous nous connaissions à peine depuis quinze jours). Je me trouvais dans cet état d'adoration passionnée et attentive où toute notre âme suit innocemment et involontairement les moindres mouvemens de l'être aimé, où nous ne pouvons nous rassasier de sa présence ni assez entendre sa voix, où nous regardons autour de nous et sourions comme un enfant en convalescence, où tout homme quelque peu expérimenté doit reconnaître à cent pas et à première vue ce qui se passe en nous. Il ne m'était pas arrivé jusqu'à ce jour de donner le bras

à Lise. Nous marchions côte à côte, foulant doucement l'herbe verte. Une légère petite brise voltigeait autour de nous à travers les troncs blanchâtres des bouleaux, et me jetait parfois le ruban du chapeau de Lise au visage. Je suivais obstinément son regard jusqu'au moment où elle se tournait enfin gaiement vers moi, et nous nous mettions à nous sourire l'un à l'autre. Les oiseaux semblaient nous gazouiller leur approbation, le ciel bleu nous contemplait avec tendresse à travers le feuillage menu et transparent. L'excès du bonheur me donnait le vertige. Je me hâte de faire observer que Lise n'était aucunement éprise de moi. Je lui plaisais, elle n'était pas sauvage de nature; mais ce n'était pas à moi qu'il était donné de troubler sa placidité enfantine. Elle se suspendait à mon bras comme à celui d'un frère. Elle venait d'entrer dans sa dix-septième année... Et cependant ce soir-là même commença devant moi cette douce fermentation intérieure qui précède la transformation de la jeune fille en femme... Je fus témoin de cette transfiguration, de cette incertitude innocente, de cette méditation inquiète; je fus le premier à remarquer cette subite mollesse du regard, cette inégalité dans les sons de la voix, et, ô pauvre niais! homme de trop sur la terre! je n'eus pas honte de supposer pendant toute une semaine que j'étais, moi, la cause de ce changement!...

Il y avait longtemps que nous nous promenions; le soir était venu, nous nous parlions peu. Je me taisais, comme le font tous les amoureux qui ont peu d'expérience, et elle faisait de même probablement, parce qu'elle n'avait rien à me dire; mais elle paraissait absorbée par une pensée secrète, et secouait la tête d'une façon toute particulière en mordillant d'un air pensif une feuille qu'elle venait de cueillir. Elle se mettait par momens à marcher en avant d'une manière résolue, puis s'arrêtait tout à coup, m'attendait et regardait autour d'elle en souriant d'un air distrait. La veille, nous avions lu ensemble *le Prisonnier du Caucase* (1). Avec quelle avidité elle m'avait écouté, tout en tenant son visage dans ses deux mains et sa poitrine appuyée contre la table! Je me mis à lui parler de cette lecture; elle rougit, me demanda si avant de partir j'avais donné de la graine de chènevis à son bouvreuil, entonna à haute voix une romance et retomba subitement dans le silence. Le bois s'adossait d'un côté à un escarpement raide et élevé; une petite rivière sinueuse coulait au-dessous, et au-delà de la rivière s'étendait une vaste prairie qui tantôt ondulait légèrement, et tantôt devenait unie comme une nappe; des ravins l'entrecoupaient çà et là. Nous étions arrivés les premiers, Lise et moi, sur la lisière du bois; Besmionkof

(1) Poème de Pouchkine.

était resté en arrière avec la vieille Ojoguine. Nous sortîmes du fourré, nous nous arrêtâmes, et tous les deux nous fûmes forcés de cligner des yeux : juste en face de nous, le soleil se couchait, sanglant et superbe, au milieu d'un nuage incandescent. Une moitié du ciel était embrasée; des rayons empourprés tombaient obliquement sur les prairies, jetaient un reflet vermeil jusque sur la partie des ravins déjà couverte d'ombre, s'étendaient en jets de plomb fondu sur la petite rivière aux endroits où elle ne se cachait pas sous les arbrisseaux penchés sur ses rives, et allaient donner d'aplomb sur le flanc de l'escarpement et sur le rideau serré du bois. Nous restions immobiles, enveloppés d'une lueur ardente. Je ne suis pas en état de rendre toute la solennité passionnée de ce tableau. On dit que pour un aveugle la couleur rouge correspond au son des trompettes. Je ne saurais dire à quel point la comparaison est exacte; mais il y avait réellement quelque chose d'impérieusement éclatant, comme un appel suprême, dans ce torrent d'or flamboyant, dans ce vaste embrasement du ciel et de la terre. Je jetai un cri d'enthousiasme et me tournai aussitôt vers Lise. Elle tenait les yeux fixés droit sur le soleil. Je me rappelle qu'il se reflétait dans ses yeux en petits points lumineux. Elle était touchée et profondément émue. Elle ne répondit pas à mon exclamation, mais resta longtemps immobile, la tête baissée... Je lui tendis la main; elle se détourna et se mit tout à coup à pleurer. Je la regardais avec une incertitude secrète et presque joyeuse... La voix de Besmionkof retentit à deux pas de nous. Lise essuya rapidement ses larmes et me regarda avec un sourire indécis. Mme Ojoguine sortit du bois appuyée sur son cavalier. Ils s'arrêtèrent à leur tour pour admirer ce magnifique tableau. La vieille dame fit une question à sa fille, et je me rappelle mon tressaillement involontaire quand la voix de Lise résonna avec une vibration cristalline en répondant à sa mère. Le soleil s'était couché pendant ce temps, et l'incendie du soir commençait à s'éteindre. Nous retournâmes sur nos pas. Je repris le bras de Lise. Il faisait encore assez clair dans le bois, et je pouvais distinguer ses traits. La rougeur qui s'était répandue sur tout son visage n'avait pas encore disparu : elle semblait être encore enveloppée des rayons du soleil couchant. Son bras effleurait à peine le mien. Je fus longtemps avant d'oser parler, tant mon cœur battait fortement. Une voiture apparut dans le lointain à travers les arbres : c'était le cocher qui venait à notre rencontre, au pas, sur la route sourde et sablonneuse.

— Élisabeth Cyrillovna, dis-je enfin, pourquoi donc pleurez-vous?

— Je ne sais, répondit-elle après un instant de silence. — Elle

fixa sur moi ses yeux encore humides de larmes. Son regard me parut transformé.

— Je vois que vous aimez la nature? repris-je. Ce n'était pas là du tout ce que j'avais voulu dire, et j'eus de la peine à balbutier la fin de cette phrase. Elle secoua la tête. Je n'étais plus en état de prononcer une syllabe... J'attendais je ne sais quoi;... était-ce un aveu? Allons donc! J'attendais un regard confiant, une question... Mais Lise tenait les yeux baissés et se taisait. Je répétai encore à demi-voix : « Pourquoi? » et restai sans réponse. Je voyais qu'elle était gênée et presque honteuse.

Un quart d'heure après, nous étions assis tous les quatre dans la voiture et nous nous approchions de la ville. Les chevaux couraient d'un trot régulier; nous roulions rapidement à travers l'air frais et obscur. Je me mis à causer, m'adressant toujours soit à Besmionkof, soit à Mme Ojoguine. J'évitais de tourner les yeux vers Lise, mais je pouvais remarquer que ses regards erraient au-delà du coin de la voiture, et ils s'arrêtèrent plus d'une fois sur moi. Arrivée à la maison, elle reprit son empire sur elle-même; mais elle ne voulut cependant pas continuer notre lecture, et elle alla se coucher de bonne heure. La crise, cette crise dont j'ai parlé, venait de s'accomplir en elle. Elle avait cessé d'être une enfant, elle aussi commençait à attendre... comme moi. Elle n'attendit pas longtemps.

Je rentrai ce soir-là avec un enchantement dans le cœur. Quelque chose de vague qui avait germé en moi comme un pressentiment, comme un soupçon, s'évanouit soudain. Je mis sur le compte de la pudeur virginale et de la timidité cette subite contrainte que j'avais remarquée dans la manière d'être de Lise vis-à-vis de moi... N'avais-je pas lu mille fois, et dans beaucoup d'ouvrages, que la première apparition de l'amour trouble et effraie une jeune fille? Je me sentais excessivement heureux et me livrais déjà à toute sorte de projets...

Si quelqu'un m'avait alors dit à l'oreille : « Tu fais fausse route, l'ami; ce n'est pas là ce qui t'attend, frère. Ce qui t'attend, c'est la mort dans l'isolement, sous le toit d'une vilaine maison délabrée, au bruit des gronderies insupportables d'une vieille mégère qui guette impatiemment ta dernière heure afin de vendre tes vieilles bottes!... » Oui, je me sens malgré moi porté à répéter avec un grand philosophe russe : « Comment savoir ce qu'on se sait pas? » A demain.

25 mars. — Neigeuse journée d'hiver.

Je viens de relire ce que j'ai écrit hier, et j'ai été au moment de tout déchirer. Il me semble que je raconte avec trop de sensiblerie

et que j'entre dans trop de détails. Pourquoi, du reste, ne me passerais-je pas cette petite fantaisie, puisque les autres souvenirs de cette époque ne peuvent m'offrir que cette jouissance d'espèce particulière que Lermontof a en vue lorsqu'il dit qu'on trouve à la fois de la souffrance et de la joie à irriter les cicatrices d'une ancienne blessure? Mais il faut enfin savoir s'arrêter. Voilà pourquoi je continue sans aucune sensiblerie.

Pendant la semaine qui suivit notre promenade, ma situation ne s'améliora pas le moins du monde, et pourtant la transformation de Lise devenait plus frappante de jour en jour. Je le répète, je m'étais expliqué ce changement de la manière la plus flatteuse pour moi... Le malheur des gens solitaires et timides, — timides par amour-propre, — consiste en ce que tout en ayant des yeux, en les écarquillant même, ils voient tout sous un aspect faux, comme s'ils regardaient à travers des lunettes de couleur. Leurs propres pensées et leurs propres observations les troublent à chaque pas. Aux premiers jours de notre liaison, Lise était libre et confiante avec moi comme un enfant, il est même possible qu'il y eût dans cette manière d'être quelque inclination naïve... Mais lorsque s'accomplit cette crise étrange et presque instantanée elle se sentit, après une courte incertitude, gênée en ma présence; elle me fuyait involontairement et se montrait en même temps triste et rêveuse... Elle attendait... Qu'attendait-elle? Elle n'en savait rien elle-même,... et moi,... moi, j'étais heureux de ce changement... Je suis prêt à convenir d'ailleurs que tout autre aurait pu s'y tromper à ma place, car qui donc est sans amour-propre? Il est inutile de dire que tout cela ne devint clair pour moi que dans les derniers temps, lorsque je fus enfin obligé de replier mes ailes froissées, ces ailes qui ne m'auraient jamais porté ni haut ni loin.

Ce malentendu entre Lise et moi dura toute une semaine, et il n'y a là rien d'étonnant : il m'est arrivé d'être témoin de malentendus qui ont duré des années. Quel est celui qui ose dire que la vérité seule est réelle? Le mensonge est tout aussi vivace que la vérité; peut-être l'est-il plus encore. Je me souviens en effet que pendant cette semaine même mon ver rongeur, le doute, se remua plus d'une fois dans mon cœur... Mais les hommes solitaires de notre espèce ne sont pas plus en état de comprendre ce qui se passe en eux que ce qui s'accomplit sous leurs yeux. Et l'amour serait-il par hasard un sentiment naturel? Est-il dans la nature de l'homme d'aimer? L'amour est une maladie, et les maladies ne sont soumises à aucune règle. J'admets que mon cœur se soit parfois serré d'une manière désagréable; c'est que tout était sens dessus dessous en moi. Comment donc reconnaître ce qui est vrai ou faux, et quelle raison,

quelle signification donner à chaque sensation séparée? Quoi qu'il en soit, tous ces malentendus, tous ces pressentimens et toutes ces espérances furent bientôt dissipés.

Un jour, — c'était le matin, il pouvait être midi, — je venais d'entrer dans l'antichambre d'Ojoguine, lorsque j'entendis une voix inconnue et sonore qui retentissait dans le salon. La porte s'ouvrit, et sur le seuil apparut, en compagnie du maître de la maison, un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, grand et bien fait; il s'enveloppa rapidement dans un manteau militaire qu'il avait laissé sur un banc, prit affectueusement congé de Cyril Matvéitch, passa devant moi en portant négligemment la main à sa casquette, et disparut en faisant résonner ses éperons.

— Qui est-ce donc? demandai-je à Ojoguine.

— C'est le prince N..., me répondit-il avec une figure soucieuse. Il a été envoyé de Pétersbourg pour inspecter des recrues. Que sont devenus mes gens? continua-t-il avec dépit. Un aide-de-camp de l'empereur, il n'y avait personne pour lui mettre son manteau!

Nous entrâmes dans la salle. — Est-il arrivé depuis long-temps? demandai-je.

— Depuis hier au soir. Je lui ai offert une chambre qu'il a refusée. Il a d'ailleurs l'air d'un aimable garçon.

— Est-il resté long-temps chez vous?

— Une heure. Il m'a demandé de le présenter à Olympie Nikitichna.

— Et vous l'avez fait?

— Naturellement.

— Et à Lise Cyrillovna?...

— Cela s'entend. Ils ont fait connaissance.

— Ne savez-vous pas pour combien de temps il est venu?

— Oui, pour une quinzaine de jours à peu près.

Là-dessus Cyril Matvéitch courut s'habiller. Je ne me rappelle pas que l'arrivée du prince ait éveillé alors la moindre appréhension en moi, si ce n'est ce sentiment de malveillance qui s'empare ordinairement de nous lorsqu'un nouveau visage s'introduit dans notre cercle d'intimes. Peut-être se mêlait-il encore à ce sentiment un je ne sais quoi qui ressemblait à la jalousie qu'inspire tout brillant officier de Pétersbourg à un timide et obscur habitant de la province. « Ce prince, me disais-je, est un des beaux de la capitale; il va nous regarder du haut de sa grandeur... » Je ne l'avais guère vu plus d'une minute, mais j'avais déjà remarqué qu'il était joli garçon, adroit et bien tourné. Après avoir fait quelques tours dans la salle, je m'étais enfin arrêté devant un miroir; je tirai un petit peigne de ma poche pour donner à ma chevelure un air de négli-

gence pittoresque, et, comme cela arrive parfois, je m'étais subitement plongé dans la contemplation de mon propre visage. Je me souviens que mon attention s'était péniblement concentrée sur mon nez, dont les contours mous et incertains ne me plaisaient guère, lorsque je vis tout à coup une porte s'ouvrir dans la profondeur de la glace penchée, qui reflétait presque toute la chambre, et se montrer la svelte figure de Lise. Je ne sais pourquoi je restai immobile. Lise avança la tête, me regarda attentivement, se mordit les lèvres, et en retenant son haleine comme quelqu'un qui se flatte de n'avoir pas été aperçu, elle recula avec précaution et tira doucement la porte sur elle. Les gonds firent un léger bruit... Je ne bougeai pas. Elle tira le bouton de la porte et disparut. Il n'y avait plus aucun doute possible. L'expression de Lise, cette expression dans laquelle on ne lisait que le désir d'échapper à une rencontre désagréable, la passagère lueur de plaisir que j'avais eu le temps de saisir dans son regard quand elle crut avoir réellement réussi à disparaître sans être remarquée, tout me disait assez clairement : Cette jeune fille n'a pas le moindre amour pour vous. Je restai longtemps, bien longtemps, sans avoir la force de détacher mon regard de la porte immobile et muette qui avait reparu comme une tache blanche dans le fond du miroir. Je voulus sourire à ma propre image; mais ma mine allongée ne s'y prêta point. Je baissai la tête, m'en retournai à la maison et me jetai sur mon divan. J'avais un poids si affreux sur le cœur que je ne pus pleurer. — Est-ce possible? me répétai-je sans cesse, couché sur le dos comme un mort et les bras croisés sur ma poitrine; est-ce possible?... Que pensez-vous de mon « est-ce possible? »

26 mars. — Dégel.

Lorsque j'entrai le lendemain, après de longues hésitations et en tremblant, dans le salon des Ojoguine, je n'étais déjà plus le même homme que celui qu'ils connaissaient depuis trois semaines. Toutes les anciennes manies dont j'avais commencé à me déshabituer sous l'influence d'un sentiment nouveau reparurent soudain, et reprirent possession de moi comme un maître de maison qui rentre chez lui. Et ce n'est pas étonnant : les êtres de mon espèce tiennent moins de compte des faits positifs que des impressions personnelles. Pas plus tard que la veille, j'avais encore rêvé aux « enthousiasmes de l'amour réciproque, » et le lendemain déjà je ne doutais pas le moins du monde de mon « infortune, » et me considérais comme au comble du désespoir, quoique je n'eusse pas été en état de trouver le plus petit prétexte raisonnable à ma douleur. Je ne pouvais pas être jaloux du prince, car, quels que fussent ses mérites,

son apparition seule ne suffisait pas pour détruire d'un coup toutes les bonnes dispositions de Lise à mon égard... Cependant ces dispositions existaient-elles réellement? Je me rappelais le passé. — Et la promenade au bois? me disais-je. Mais l'expression de son visage dans le miroir?... Eh bien! continuais je, il semblerait néanmoins que la promenade au bois... Mon Dieu! quel être insipide je fais! m'écriai-je enfin à haute voix. C'est ainsi que des pensées inachevées et à demi exprimées renaissaient mille fois en tourbillon uniforme pour bourdonner dans mon cerveau. A mon retour chez les Ojoguine, j'étais redevenu, je le répète, le même homme susceptible, soupçonneux et guindé que j'avais été dès l'enfance.

Toute la famille était réunie au salon. Besmionkof aussi était assis dans un coin. Tout le monde paraissait de bonne humeur. Ojoguine surtout était rayonnant; il m'apprit dès la première parole que la veille le prince N... avait passé la soirée chez eux. Lise m'accueillit poliment. « Eh bien! me dis-je, je comprends maintenant pourquoi vous êtes tous de bonne humeur. » J'avoue que la seconde visite du prince me surprenait. Je ne m'y étais pas attendu. Les gens qui me ressemblent s'attendent à tout au monde, excepté à ce qui doit arriver dans l'ordre naturel des choses. Je me mis à bouder et à prendre l'air d'un homme offensé, mais généreux. Je voulais punir Lise en lui témoignant mon déplaisir, ce qui prouve du reste que je n'avais pas encore perdu tout espoir. On dit qu'il peut être quelquefois utile de tourmenter l'être adoré, quand on est véritablement aimé soi-même; mais c'était une sottise inouie dans ma position. Lise ne faisait nulle attention à moi. Seule la vieille Ojoguine fut frappée de mon silence solennel, et s'informa de ma santé d'un air inquiet. Je lui répondis naturellement, mais avec un sourire amer, qu'elle était, Dieu merci, parfaitement bonne. Ojoguine continuait à s'étendre en mille détails au sujet de son hôte; mais, voyant que je lui répondais de mauvaise grâce, il s'adressa surtout à Besmionkof, qui l'écoutait avec la plus grande attention, lorsqu'un domestique entra pour annoncer le prince N.. Le maître de la maison se leva précipitamment pour aller à sa rencontre. Lise, sur laquelle j'avais aussitôt fixé un regard d'aigle, rougit de plaisir et fit un mouvement sur sa chaise. Le prince entra parfumé, gai, caressant...

Comme je ne compose pas mon récit pour le soumettre à un lecteur bienveillant, mais que j'écris simplement pour mon propre plaisir, je puis me dispenser d'avoir recours aux manéges ordinaires de messieurs les romanciers, et dire tout de suite, sans de plus longs détours, que du premier jour Lise s'était éprise du prince, et que le prince était devenu amoureux d'elle, en partie par oisiveté, en partie par l'habitude qu'il avait de tourner la tête aux femmes, mais

aussi parce que Lise était vraiment une créature charmante. Le prince ne s'était pas attendu probablement à trouver un pareil joyau dans une aussi vilaine coquille (je parle de l'horrible ville d'O...), et jusqu'alors Lise n'avait pas même vu en songe un être semblable à ce gentilhomme brillant et spirituel.

Après les premiers complimens d'usage, Ojoguine me présenta au prince, qui se montra fort poli. Il était en général très affable pour tout le monde, et, malgré la distance incommensurable qui existait entre lui et notre obscure société de province, il avait non-seulement l'art de ne gêner personne, mais encore celui de paraître se croire des nôtres et de n'habiter Pétersbourg que par hasard.

Ce premier soir... oh! ce premier soir!... Aux jours heureux de notre enfance, nos professeurs nous racontent et nous citent comme exemple le trait d'héroïque patience de ce jeune Lacédémonien qui, ayant dérobé un renard et l'ayant caché sous sa chlamyde, se laissa ronger les entrailles sans jeter un seul cri, préférant ainsi la mort à l'opprobre... Je ne puis trouver de meilleure comparaison pour exprimer mes cruelles souffrances pendant cette soirée où je vis pour la première fois le prince à côté de Lise. Mon sourire continuellement forcé, ma surveillance pleine d'anxiété, mon silence stupide, mon désir constant et inutile de m'éloigner étaient sans doute des choses assez remarquables dans leur genre. Ce n'était pas un renard seul qui me dévorait les entrailles : la jalousie, l'envie, le sentiment de ma nullité, une méchanceté impuissante, me déchiraient tour à tour. Je ne pouvais m'empêcher de reconnaître que le prince était réellement fort aimable... Je le dévorais des yeux, et je crois même que j'oubliai mon clignement habituel en le regardant. Il ne s'entretenait pas uniquement avec Lise, mais tout ce qu'il disait s'adressait à elle seule. Je devais certes l'ennuyer affreusement... Je suppose qu'il devina bientôt qu'il avait affaire à un amoureux éconduit, et que ce fut par compassion sans doute et aussi par une profonde conviction de ma parfaite innocuité qu'il se montra si affable avec moi. Vous pouvez vous imaginer combien je me sentais blessé!

Je... — ne vous moquez pas de moi, qui que vous soyez, sous les yeux duquel seront tombées ces lignes, d'autant plus que ce furent là mes derniers rêves, — je me figurai tout à coup, au milieu de mes angoisses, que Lise voulait me punir pour la froideur présomptueuse que j'avais montrée au commencement de ma visite, qu'elle était irritée contre moi, et que le dépit seul la portait à faire la coquette avec le prince. Je saisis un moment favorable pour m'approcher d'elle, et je balbutiai avec un sourire à la fois soumis et tendre : « Assez; pardonnez-moi... Du reste, ce n'est pas que je

craigne... » Et, sans attendre sa réponse, je donnai tout à coup à mon visage une expression vive et dégagée qui ne lui était nullement habituelle, puis je levai la main au-dessus de ma tête dans la direction du plafond (il me souvient que je croyais arranger ma cravate), et me disposai même à pirouetter sur un pied, comme si je voulais dire : « Tout est fini, me voilà de bonne humeur, soyons tous de bonne humeur... » J'abandonnai cependant l'idée de la pirouette, car je me sentais une certaine raideur peu naturelle dans les genoux qui aurait pu me faire choir sur le plancher... Lise ne me comprenait décidément pas; elle me regarda avec surprise droit dans les yeux, sourit avec la précipitation d'une personne qui désire en finir vite, et retourna auprès du prince. J'avais beau être aveugle et sourd; il n'y avait pas moyen de croire qu'elle était le moins du monde irritée ou dépitée contre moi dans ce moment, elle ne songeait pas même à moi. Le coup était décisif : mes dernières espérances s'écroulèrent avec fracas, comme un bloc de glace exposé au soleil, qui se brise soudain en menus fragmens. Je fus complétement désarçonné dès la première attaque et perdis tout en un jour, comme les Prussiens à Iéna. Non, elle ne m'en voulait point... bien au contraire, hélas! Je m'apercevais qu'elle était elle-même emportée comme par un flot. Pareille à un jeune arbre déjà à moitié arraché du rivage, elle se penchait sur le torrent avec avidité, prête à lui donner pour toujours et le premier épanouissement de son printemps et sa vie entière. Celui qui est condamné à être témoin d'un entraînement pareil peut se dire qu'il a passé par un instant très amer, s'il aime lui-même sans qu'on lui rende son amour. Je me rappellerai éternellement cette attention dévorante, cette gaieté pleine de caresse, cet oubli de soi-même, ce regard encore enfant et déjà féminin, ce sourire heureux, et pour ainsi dire à peine épanoui, qui ne quittait ni ses lèvres entr'ouvertes ni ses joues rougissantes... Tout ce que Lise avait vaguement pressenti au temps de notre promenade dans le bois s'accomplissait alors, et, s'abandonnant tout entière à l'amour, elle s'apaisait et devenait plus sereine à la fois, comme un vin nouveau qui cesse de fermenter, parce que son heure est venue...

J'avais eu la patience de passer cette soirée avec elle; il en fut de même de toutes les soirées suivantes, — toutes, jusqu'à la dernière.

Lise et le prince s'attachaient tous les jours davantage l'un à l'autre. Je ne pouvais plus conserver le moindre espoir... Mais j'avais décidément perdu le sentiment de ma propre dignité, et je n'avais plus la force de me dérober au spectacle de mon propre malheur. Je me rappelle que j'essayai un jour de ne pas aller chez

les Ojoguine; je m'étais donné dès le matin ma parole d'honneur de rester à la maison; mais, à huit heures du soir (j'y allais ordinairement à sept heures), je m'étais jeté comme un fou à bas de mon siége, pour prendre mon chapeau et courir tout essoufflé dans le salon de Cyril Matvéitch. Ma position était des plus sottes; je me taisais obstinément, je ne prononçais souvent pas un seul mot pendant des journées entières... J'ai déjà dit que je ne m'étais jamais distingué par mon éloquence, mais dans ce temps-là tout ce que j'avais dans l'esprit semblait s'envoler quand je me trouvais en présence du prince. De plus je mettais, quand j'étais seul, ma pauvre cervelle tellement à l'œuvre, en la forçant de réfléchir à fond sur tout ce que j'avais surpris ou observé la veille, qu'il me restait à peine assez de forces pour de nouvelles observations, quand je retournais chez les Ojoguine. On me ménageait comme on ménage un malade; je m'en apercevais. Chaque matin, je prenais une résolution « nouvelle et définitive » que j'avais la plupart du temps péniblement couvée pendant une nuit sans sommeil. Tantôt je me disposais à avoir une explication avec Lise, à lui donner un conseil d'ami; puis, s'il m'arrivait d'être seul avec elle, ma langue cessait soudain d'agir, comme frappée de paralysie, et nous en étions tous les deux réduits à appeler avec angoisse la présence d'un tiers. Tantôt je voulais fuir, pour la vie s'entend, et laisser à celle que j'aimais une lettre pleine de reproches, cette lettre fut même commencée; mais l'instinct de la justice n'était pas encore complétement éteint en moi : je compris que je n'avais aucun droit de faire des reproches à qui que ce fût, et je jetai ma missive au feu. Tantôt je m'offrais généreusement en holocauste, je donnais ma bénédiction à Lise, je lui souhaitais un amour heureux et j'adressais de mon coin un sourire affectueux à mon rival; mais non-seulement ces amoureux impitoyables ne me remercièrent pas de mon sacrifice, ils ne le remarquèrent même pas, ils ne se souciaient évidemment ni de mes bénédictions ni de mes sourires... Le dépit me faisait alors tomber tout à coup dans une disposition d'esprit complétement opposée : je me promettais de m'envelopper dans un manteau à l'espagnole pour aller égorger mon heureux rival dans une embuscade, et je me figurais avec une joie bestiale le désespoir de Lise; mais premièrement la ville d'O... ne possédait que peu de recoins commodes, et en second lieu une palissade de bois, de fumeux réverbères, une sentinelle endormie dans une vieille guérite... Non, décidément, dans de pareilles rues il est plus naturel de faire le commerce d'échaudés que de verser le sang de son prochain. Je dois confesser que, parmi les divers moyens de délivrance, — c'était une des expressions fort vagues que j'employais en conversant à part moi, — j'avais compté ce-

lui de m'adresser à Ojoguine lui-même,... d'appeler l'attention de ce gentilhomme sur la position dangereuse de sa fille, sur les suites déplorables de son imprudence; je me décidai même à entamer un jour avec lui ce sujet délicat... Mes discours avaient quelque chose de si entortillé et de si ténébreux, qu'après m'avoir longtemps écouté en silence, il fit tout à coup un brusque mouvement, passa rapidement la paume de sa main sur son visage, de l'air d'un homme qui veut s'empêcher de dormir, articula un grognement sourd, et passa de l'autre côté de la chambre. Inutile de dire que je m'étais persuadé que je n'agissais que d'après les vues les plus désintéressées en prenant cette résolution, que je croyais remplir le devoir d'un ami de la maison; mais j'ose affirmer que lors même que Cyril Matvéitch n'eût pas interrompu mes épanchemens, je n'aurais pas eu le courage de terminer mon monologue. Je me mettais parfois à peser les mérites du prince avec la gravité d'un sage de l'antiquité; parfois je cherchais une consolation dans l'espoir, et me disais que tout cela n'avait rien de sérieux, que Lise reviendrait à elle, que son amour n'était pas un amour véritable... Je ne sais vraiment quelle est la pensée après laquelle je n'essayai pas de courir alors. J'avoue franchement qu'il y avait une solution, une seule, qui ne me vint jamais en tête : je ne songeai pas une seule fois à m'ôter la vie. Je ne saurais dire pourquoi cette pensée ne se présenta jamais à mon esprit... Peut-être pressentais-je déjà qu'il ne me restait après tout que peu de temps à vivre.

On comprend que ma position devenait de plus en plus embarrassée. La vieille Ojoguine elle-même, cette créature obtuse, commençait à me fuir et ne savait par quel bout me prendre. Besmionkof, toujours poli et serviable, m'évitait aussi ; il me semblait que nous étions confrères, et que lui aussi aimait Lise. Seulement il ne relevait jamais mes allusions et ne causait pas volontiers avec moi. Le prince lui témoignait beaucoup d'amitié, il l'estimait sans doute. Nous n'empêchions ni l'un ni l'autre le prince de poursuivre ses projets sur Lise; mais Besmionkof ne les fuyait pas comme moi, il n'avait pas l'air d'un loup ou d'une victime et se rapprochait d'eux de bonne grâce quand ils le désiraient. Il faut dire qu'il ne montrait pas grande jovialité dans ces occasions, mais il y avait toujours eu quelque chose de contenu dans sa gaieté.

Deux semaines environ s'étaient écoulées de la sorte. Outre qu'il était beau et spirituel, le prince était musicien, chantait, dessinait assez bien et contait à ravir. Les anecdotes qu'il tirait des sphères élevées du monde de Pétersbourg faisaient sur ses auditeurs une impression d'autant plus forte qu'il avait l'air de n'y attacher aucune importance. Le résultat de cette simple habileté du prince fut

qu'il charma décidément toute la société d'O... pendant le court séjour qu'il fit dans cette ville. Il est très facile à un brillant homme du monde d'ensorceler des provinciaux comme nous. Les fréquentes visites que le prince faisait aux Ojoguine (il y passait toutes ses soirées) excitaient naturellement la jalousie des autres propriétaires et employés; mais le prince avait trop de savoir-vivre et d'intelligence pour négliger le moindre d'entre eux : il allait chez les uns et les autres, adressait ne fût-ce qu'un seul mot aimable à tous les hommes et à toutes les femmes, se laissait offrir des mets bizarres et indigestes, buvait des vins frelatés à étiquettes pompeuses, et se montrait en un mot convenable, prudent et adroit. Le caractère du prince était habituellement enjoué et sociable, aimable par penchant, et par calcul aussi quand il le jugeait à propos; comment n'aurait-il pas réussi complétement?

Depuis le jour de son arrivée, toute la maison des Ojoguine trouvait que le temps s'envolait avec une rapidité prodigieuse. Quoique feignant de ne rien remarquer, les vieux époux se frottaient probablement les mains en secret à l'idée de captiver un gendre pareil; le prince lui-même menait les choses avec un calme parfait, lorsque tout à coup un événement inattendu...

A demain encore!... Je suis fatigué aujourd'hui. Ces souvenirs m'irritent jusqu'au bord du tombeau. Térence a trouvé aujourd'hui que mon nez s'effilait du bout, et on dit que c'est un mauvais signe.

27 mars. — Le dégel continue.

Toutes choses se trouvaient dans la situation que j'ai décrite plus haut. Le prince et Lise s'aimaient; les vieux Ojoguine attendaient une solution. Besmionkof aussi faisait acte de présence, c'est tout ce qu'on pouvait dire de lui. Je me heurtais à tout comme un poisson sous la glace et j'observais de tous mes yeux. C'était le temps où je m'étais donné la mission de veiller à ce que Lise ne se laissât pas prendre dans les piéges du séducteur; en effet j'avais déjà commencé à fixer mon attention sur les femmes de service et sur le fatal escalier dérobé, ce qui ne m'empêchait pas de passer des nuits entières à me représenter la touchante générosité avec laquelle je tendrais plus tard ma main à la victime délaissée en lui disant : « Il t'a trahie, le misérable! mais je reste éternellement ton meilleur ami... Oublions le passé et soyons heureux! »

Telles étaient mes réflexions lorsqu'une nouvelle joyeuse se répandit subitement par toute la ville d'O... Le bruit courut que le maréchal du district donnait, en l'honneur du noble visiteur, un grand bal dans son château. Des invitations furent envoyées à toutes les notabilités et à toutes les puissances, à partir du préfet jusqu'à l'apothicaire, un Allemand par excellence qui avait de cruelles pré-

tentions à parler purement le russe, et qui employait sans cesse et hors de propos les expressions les plus fortes et les plus exagérées... Les préparatifs de la fête furent terribles. Un parfumeur vendit seize pots de pommade ornés de l'inscription : « à la *jasmine,* » avec un *e* à la fin. Les demoiselles étaient plongées dans la confection de robes empesées qui leur prenaient la taille comme dans un étau et dont les pointes arrivaient sur le ventre; les mères surchargeaient leurs propres têtes de certains monumens curieux qui devaient ressembler à des bonnets; les pères affairés n'avaient plus, comme on dit, ni pieds ni pattes. Le jour désiré arriva enfin. J'étais au nombre des invités. Le château du maréchal était situé à neuf verstes de la ville. Cyril Matvéitch m'offrit une place dans sa voiture; mais je la refusai, comme un de ces enfans en pénitence qui voudraient se venger de leurs parens en se privant à table de leurs mets favoris. Je sentais aussi que ma présence gênerait Lise. Besmionkof me remplaça. Le prince alla dans sa calèche, moi dans un vilain *droschki,* que j'avais loué fort cher pour cette occasion solennelle.

Je ne vais pas décrire ce bal. Tout ce qui constitue un bal de province s'y trouvait : dans les tribunes, des musiciens avec des trompettes extraordinairement fausses, des propriétaires ébahis avec leurs familles aux costumes surannés, des glaces violettes, de l'orgeat visqueux, des domestiques en bottes déformées et en gants de coton tricotés, des lions de petite ville aux visages convulsivement contractés. Tout ce petit monde tournait autour de son soleil,... autour du prince. Perdu dans la foule, dédaigné même des demoiselles de quarante-huit ans, qui avaient des boutons rouges sur le front et des fleurs bleues sur le sommet de la tête, je regardais continuellement soit le prince, soit Lise. Elle était fort bien mise et très jolie ce soir-là. Ils n'avaient dansé que deux fois ensemble (il est vrai qu'il dansa la mazurka avec elle), mais je crus m'apercevoir qu'il existait une certaine intelligence entre eux. Même sans la regarder, sans lui parler, on sentait toujours que le prince ne s'adressait qu'à elle, à elle seule; s'il était beau, brillant et aimable avec les autres, ce n'était que pour elle seule qu'il l'était. Elle avait évidemment la conscience d'être la reine du bal et d'être aimée : son visage reflétait à la fois une joie enfantine et un orgueil innocent; il s'illuminait même d'un autre sentiment plus profond. Elle rayonnait de bonheur. Je remarquais tout cela;... ce n'était pas la première fois qu'il m'arrivait de l'observer. J'en fus d'abord fort attristé, puis touché en quelque sorte, et enfin complétement furieux. Je me sentis tout à coup excessivement méchant, et je me souviens que cette nouvelle sensation me causa une jouissance extrême, et que j'en ressentis même quelque estime pour ma personne.

« Montrons-leur que nous ne sommes pas encore réduit à néant, » me dis-je en moi-même. Dès que résonnèrent les sons entraînans de la mazurka, je jetai tranquillement les yeux autour de moi et les arrêtai sur une demoiselle qui avait une figure allongée, un nez rouge et luisant, une bouche qui s'ouvrait si disgracieusement qu'on l'aurait crue déboutonnée, et un cou veineux qui rappelait l'archet d'une contre-basse. Je m'approchai froidement d'elle et l'invitai d'un air dégagé en faisant sèchement frapper mes talons l'un contre l'autre. Elle portait une robe rose qui paraissait relever de maladie et entrer à peine en convalescence; une espèce de mouche déteinte et mélancolique tremblait sur sa tête et se balançait sur un gros ressort en cuivre. Elle semblait en général pénétrée d'outre en outre, si l'on peut s'exprimer ainsi, d'une sorte d'ennui aigre et d'infortune moisie. Elle n'avait pas bougé de sa place depuis le commencement de la soirée, car personne n'avait songé à l'inviter. Un blondin de seize ans avait voulu, dans sa disette d'autres danseuses, s'adresser à elle, et avait déjà fait quelques pas dans cette direction, lorsqu'il réfléchit un instant, la regarda et se perdit précipitamment dans la foule. On peut se figurer le joyeux étonnement avec lequel elle accepta mon invitation. Je la conduisis triomphalement à travers toute la salle; je m'emparai de deux chaises et m'installai avec elle dans le cercle des danseurs, où nous formions le dixième couple et étions presque en face du prince, auquel on avait naturellement réservé la meilleure place. Le prince, je l'ai déjà dit, dansait avec Lise. Je ne fus guère fatigué d'invitations, ni ma danseuse non plus. Il nous restait suffisamment de temps pour causer. Il faut pourtant dire que ma compagne ne se distinguait point par une conversation soutenue et suivie : elle se servait plutôt de ses lèvres pour produire un certain sourire étrange qui abaissait sa bouche vers son menton, tandis que ses yeux s'étiraient en l'air comme si une force invisible avait tendu son visage en sens inverse; mais je n'avais que faire de son éloquence. Heureusement je me sentais méchant, et ma danseuse n'était pas de force à me rendre timide. Je me mis à tout critiquer, à médire de tout le monde et particulièrement des jeunes gens de la capitale et des *mirliflores* de Saint-Pétersbourg. Je parlais avec tant de volubilité et de verve que ma voisine cessa enfin de sourire, et qu'au lieu d'élever ses yeux en l'air, elle commença, — par étonnement sans doute, — à loucher si singulièrement qu'on aurait dit qu'elle remarquait pour la première fois qu'elle avait un nez au milieu du visage, tandis que mon voisin, un de ces *lions* dont j'ai déjà parlé, me toisa avec l'expression d'un acteur en scène qui s'éveille dans des parages inconnus.

Tout en bavardant, je continuais à observer le prince et Lise.

On venait constamment les inviter; cependant je souffrais moins quand ils dansaient tous les deux. Ma douleur était même supportable quand ils étaient assis à côté l'un de l'autre, et qu'ils causaient en se souriant de ce sourire qui est comme gravé sur le visage de tous les amans heureux; mais lorsque Lise voltigeait par la salle avec quelque petit-maître et que le prince tenait son écharpe de gaze bleue sur les genoux, lorsqu'il semblait jouir de son triomphe et la suivre des yeux d'un air pensif, oh! alors je ressentais un tourment intolérable, et mon dépit m'arrachait des remarques si méchantes que les prunelles de ma compagne se rapprochaient complétement des deux côtés de son nez. Pourtant la mazurka tirait à sa fin... On commença une nouvelle figure nommée la *confidente*. Une dame s'assied au milieu du cercle, se choisit une confidente et lui glisse à l'oreille le nom de celui avec lequel elle désire danser. Son cavalier lui amène les danseurs un à un, et la confidente les congédie jusqu'à ce qu'on tombe enfin sur l'heureux mortel désigné d'avance. Lise était placée au milieu du cercle et avait choisi pour confidente la fille de la maison, une de ces demoiselles dont on ne peut que dire : « Que Dieu la bénisse! » Le prince était allé à la recherche de l'élu. Après avoir présenté inutilement dix cavaliers environ, que la fille de la maison avait tous congédiés de l'air le plus aimable du monde, il s'était dirigé enfin de mon côté. Quelque chose d'extraordinaire se passa alors en moi. Je frissonnai de la tête aux pieds, je voulus refuser; pourtant je me levai et partis avec lui. Le prince me conduisit à Lise... Elle ne me jeta pas même un regard; la fille de la maison me fit un signe de tête négatif. Le prince se tourna vers moi et me salua profondément, frappé sans doute par la sotte expression de mon visage. Ce salut ironique, ce refus qui m'était signifié par un rival triomphant, son sourire négligent, l'expression indifférente de Lise, tout cela me mit hors de moi... Je m'approchai du prince et murmurai à son oreille avec rage : « Il me semble que vous vous permettez de vous moquer de moi! » Le prince me regarda d'un air de surprise méprisante, reprit ma main, comme pour me ramener à ma place, et me répondit froidement : — Moi?

— Oui, vous! continuai-je à voix basse en me résignant cependant, c'est-à-dire en me laissant conduire à mon siége. Oui, vous; mais je n'ai pas l'intention de permettre à n'importe quel insipide parvenu de Pétersbourg...

Le prince sourit avec calme, presque avec indulgence; il me serra la main et dit à demi-voix : « Je vous comprends, mais ce n'est pas ici le lieu; nous nous reverrons. » Il se détourna, s'approcha de Besmionkof, et le mena à Lise. Le petit employé pâle se trouva être l'élu. Lise se leva pour aller à sa rencontre.

Assis à côté de ma danseuse avec sa triste mouche pour coiffure, je me sentais presque un héros. Mon cœur battait avec force, ma poitrine se soulevait noblement sous ma chemise empesée, ma respiration était profonde et accélérée, et je lançai tout à coup au *lion* mon voisin un regard si superbe, qu'il fit un mouvement involontaire du pied qui était de mon côté. En ayant fini avec lui, je laissai errer mes yeux sur le cercle des danseurs... Il me semblait que deux ou trois de ces messieurs me regardaient avec une sorte d'étonnement; mais en général on n'avait pas remarqué ma conversation avec le prince... Mon rival avait déjà repris sa place avec une tranquillité parfaite, et conservait le même sourire aux lèvres. Besmionkof ramena Lise à sa chaise : elle le salua d'un air affectueux, et se tourna aussitôt vers le prince avec un certain trouble, à ce qu'il me parut; mais il lui sourit de nouveau en faisant un gracieux signe de la main, et lui dit sans doute quelque chose de fort agréable, car elle devint toute rouge de plaisir, baissa les yeux et les fixa de nouveau sur lui avec un air de reproche caressant.

Les dispositions héroïques qui avaient subitement pris possession de moi ne diminuèrent pas tant que dura la mazurka; mais je ne lançais plus de saillies, ni de critiques, et me contentais de regarder de temps en temps ma danseuse d'un air sombre et sévère. Elle commençait évidemment à avoir peur de moi, et bégayait affreusement en clignotant sans cesse des yeux. Je la reconduisis sous la garde naturelle de sa mère, grosse femme dont la tête était ornée d'une toque roussâtre. Après avoir remis la demoiselle épouvantée à qui de droit, je m'étais approché de la fenêtre en me croisant les bras sur ma poitrine pour attendre la suite des événemens. J'attendis assez longtemps. Le prince était continuellement entouré, c'est bien le mot, tout aussi entouré que l'Angleterre l'est par la mer, du maître de la maison, des nombreux membres de sa famille et des hôtes qui restaient encore, et de plus il lui était impossible, sans éveiller la surprise, de s'approcher d'un homme aussi peu important que moi. Je me rappelle que je jouis alors de mon peu de considération. — Tu as beau faire, me disais-je en voyant avec quelle politesse il s'adressait tour à tour aux diverses notabilités qui briguaient l'honneur d'attirer son attention, ne fût-ce, comme s'expriment les poètes, que « pendant l'espace d'un moment; » tu as beau faire, l'ami... Je t'ai offensé... Il faudra bien que tu viennes à moi. » — Ayant enfin réussi à se débarrasser adroitement de la foule de ces adorateurs, le prince passa à côté de moi, laissa tomber un regard vague sur la fenêtre, puis sur mes cheveux, fit un mouvement pour se retourner, et s'arrêtant tout à coup, comme s'il se rappelait quelque

chose : — Ah! oui, dit-il en s'adressant à moi; à propos, nous avons à causer ensemble.

Deux propriétaires des plus acharnés, qui suivaient obstinément le prince, pensèrent qu'il s'agissait sans doute « d'affaires de service, » et se retirèrent respectueusement en arrière. Le prince me prit le bras et m'emmena de côté. Mon cœur battait avec violence.

— Je crois que vous m'avez insulté? me dit-il en appuyant sur le mot « vous, » et en me regardant sous le menton avec une expression de mépris qui allait singulièrement bien à son frais et gracieux visage.

— J'ai dit ce que je pensais, répliquai-je en haussant la voix.

— Chut!... plus bas! dit-il. Les gens comme il faut ne crient pas. Vous voulez sans doute vous battre avec moi?

— Cela vous regarde, repris-je en me redressant.

— Si vous ne rétractez pas vos expressions, il faudra bien que je vous défie, me répondit-il négligemment.

— Je n'ai nulle envie de me rétracter ni de me résigner en quoi que ce soit, poursuivis-je avec fierté.

— Vraiment? ajouta-t-il, non sans un sourire d'ironie. Dans ce cas, reprit-il après un moment de silence, j'aurai l'honneur de vous envoyer demain mon témoin.

— Fort bien! répondis-je d'une voix aussi indifférente que possible.

Le prince s'inclina légèrement.

— Je ne puis vous empêcher de me trouver insipide, continua-t-il en ouvrant les yeux d'un façon hautaine; mais les princes N... ne sauraient être des parvenus. Au revoir, monsieur... monsieur Chtoukatourine.

Il me tourna le dos et se rapprocha du maître de la maison.

M. Chtoukatourine (1)!... Je m'appelle Tchoulkatourine... Je ne trouvai rien à répondre à cette dernière offense et me contentai de le suivre des yeux d'un air furieux. « A demain! » murmurai-je les dents serrées, et je me mis aussitôt à la recherche d'un officier de ma connaissance, le capitaine de hulans Koloberdaef, viveur désespéré et excellent garçon, auquel je racontai en peu de mots ma dispute avec le prince, en le priant de me servir de témoin. Il y consentit tout de suite, et je m'en retournai chez moi.

Je ne dormis pas de la nuit; mais c'était l'agitation et non la peur qui troublait mon sommeil. Je n'étais pas lâche. Je ne songeais même pas que j'allais m'exposer à perdre la vie, ce plus grand bien de la terre, à ce qu'assurent les Allemands. Je ne pensais qu'à Lise,

(1) *Chtoukatoura* veut dire *plâtre* en russe.

à mes espérances déçues, à ce qu'il me restait à faire. Je me demandais si je devais chercher à tuer le prince, non pour me venger certes, mais pour sauver Lise. « Elle ne survivra pas à ce coup, me disais-je; non, il vaut mieux que ce soit lui qui me tue! » Je conviens qu'il m'était agréable de penser que moi, provincial obscur, j'avais forcé un personnage aussi important à se battre avec moi. Le matin me surprit dans ces réflexions, et peu après Koloberdaef parut.

— Eh bien! me demanda-t-il en entrant bruyamment dans ma chambre à coucher, où est le témoin du prince?

— Belle question que celle-là! lui répondis-je avec dépit. Il est sept heures à peine. Le prince dort sans doute.

— Dans ce cas, faites-moi donner du thé, reprit l'infatigable capitaine. J'ai mal à la tête depuis hier au soir... Je ne me suis pas déshabillé. Du reste il m'arrive rarement de me déshabiller, ajouta-t-il en bâillant.

On lui servit du thé. Il en but six verres avec du rhum, fuma quatre pipes, me raconta que la veille il avait acheté pour une bagatelle un cheval que tous les maquignons avaient refusé, qu'il allait le dresser lui-même en lui attachant la jambe de devant, et s'endormit tout habillé sur le divan, la pipe à la bouche. Je m'étais levé et m'étais mis à ranger mes papiers. J'avais trouvé un billet d'invitation de Lise, la seule lettre qu'elle m'eût jamais écrite, et je voulais la mettre sur ma poitrine; mais un instant de réflexion me porta à la jeter dans une boîte. Koloberdaef ronflait faiblement. Sa tête avait glissé sur le coussin de cuir... Je me rappelle que je contemplai longtemps ce visage insouciant, ébouriffé, bon et hardi. A dix heures, mon domestique vint m'annoncer Besmionkof, que le prince avait choisi pour témoin.

Nous réveillâmes à nous deux le capitaine endormi. Il se releva, nous regarda avec ses yeux troublés, demanda un verre d'eau-de-vie d'une voix enrouée, s'étira, salua Besmionkof, et s'en alla avec lui pour conférer dans la chambre voisine. Cette conférence de nos témoins ne fut pas de longue durée. Au bout d'un quart d'heure, ils étaient revenus. Koloberdaef m'expliqua que nous nous battions au pistolet ce jour même à trois heures. J'inclinai silencieusement la tête en signe d'acquiescement. Besmionkof prit aussitôt congé de nous. Il était un peu pâle et intérieurement agité, comme un homme qui n'a pas l'habitude de ces sortes de démarches; mais il se montra du reste fort résolu et poli. Je ressentais pour ainsi dire une certaine honte en sa présence, et je n'osais pas le regarder en face. Koloberdaef se remit à conter l'histoire de son cheval. Cette conversation m'allait on ne peut mieux. J'avais redouté quelque allusion

à Lise; mais mon bon capitaine n'aimait nullement les médisances, de plus il méprisait les femmes et les confondait toutes, Dieu sait pourquoi, sous le nom de « salade. » Nous mangeâmes à la hâte vers les deux heures, et à trois nous nous trouvions sur le terrain de l'action, dans ce même bois de bouleaux où je m'étais autrefois promené avec Lise, à quelques pas même de l'escarpement...

Nous étions arrivés les premiers, mais le prince et Besmionkof ne se firent pas longtemps attendre. Le prince était, sans exagération, frais comme une rose; ses yeux bruns pétillaient de bonne humeur sous la visière de sa casquette. Il fumait une cigarette de paille, et, ayant aperçu Koloberdaef, lui tendit amicalement la main. Il me salua même fort gracieusement. Quant à moi au contraire, je sentais, à mon grand dépit, que je pâlissais, que mes mains tremblaient légèrement,... que ma gorge se desséchait... C'était la première fois que je me battais en duel. « Mon Dieu! pensai-je, pourvu que cet être moqueur ne prenne pas mon trouble pour de la lâcheté! » J'envoyais intérieurement mes nerfs à tous les diables, et, ayant enfin regardé le prince droit au visage et surpris sur ses lèvres un sourire presque imperceptible, j'étais redevenu méchant et avais aussitôt retrouvé mon calme. Pendant ce temps, nos témoins établissaient les barrières, comptaient les pas et chargeaient les pistolets. Koloberdaef était celui qui agissait le plus. Besmionkof le regardait faire. C'était une journée aussi belle que celle de la mémorable promenade dont j'ai parlé en commençant. Le bleu profond du ciel apparaissait, comme alors, à travers la verdure dorée du feuillage, dont le bruissement semblait me narguer cette fois. Le prince avait l'épaule appuyée contre le tronc d'un jeune tilleul, et continuait à fumer son cigare.

— Veuillez vous placer, messieurs, tout est prêt, dit enfin Koloberdaef en nous tendant nos pistolets.

Le prince fit quelques pas, s'arrêta, rejeta sa tête en arrière et dit par-dessus son épaule : — Vous ne voulez donc pas rétracter vos paroles?

J'allais lui répondre, mais la voix me manqua, et je me contentai de faire un geste méprisant de la main. Le prince alla prendre sa place. Nous nous approchâmes l'un de l'autre. J'avais levé mon pistolet et visé la poitrine de mon ennemi,... il était certainement mon ennemi alors; mais le canon se releva subitement, comme si quelqu'un m'avait poussé sous le coude, et je lâchai la détente. Le prince chancela et porta la main à sa tempe gauche : un filet de sang jaillit de dessous ses gants de peau de chamois blancs, et ruissela sur sa joue. Besmionkof se précipita vers lui.

— Ce n'est rien, dit-il en ôtant sa casquette, qu'une balle avait

traversée; je suis frappé à la tête et je reste debout : ce ne sera qu'une égratignure.

Il tira de sa poche un mouchoir de batiste et l'appliqua sur ses cheveux humectés de sang. Je ne bougeais pas,... j'avais été comme pétrifié sur place.

— Veuillez aller à la barrière, me dit sévèrement Koloberdaef.

J'obéis.

— Le duel va-t-il continuer? demanda-t-il en se tournant vers Besmionkof.

Besmionkof ne lui répondit pas; mais le prince, sans enlever le mouchoir de sa blessure et sans se donner même la satisfaction de me faire attendre à la barrière, répliqua en souriant : — Le duel est fini, — et tira en l'air. Je manquai pleurer de dépit et de rage. Cet homme me traînait définitivement dans la boue avec sa générosité, il m'égorgeait. Je voulais me récrier, je voulais insister pour qu'il tirât sur moi; mais il s'approcha et me tendit la main.

— Tout est oublié, n'est-ce pas? me dit-il d'une voix caressante.

Je jetai un regard rapide sur son visage altéré, sur son mouchoir teint de sang, et, complétement éperdu, honteux et anéanti, je lui serrai la main...

— Messieurs, reprit-il en se tournant vers les témoins, j'espère que ceci restera secret?

— Naturellement! s'écria Koloberdaef; mais permettez, prince...

Et il lui pansa sa blessure.

Le prince me salua encore une fois en partant, mais Besmionkof ne me regarda même pas. — Tué, moralement tué! dis-je à Koloberdaef en rentrant à la maison.

— Qu'est-ce donc qui vous tourmente? me demanda le capitaine. Tranquillisez-vous, la blessure n'est pas dangereuse; demain il pourra danser, s'il en a envie. Ou bien seriez-vous fâché de ne pas l'avoir tué? S'il en est ainsi, vous avez tort : c'est un charmant garçon!

— Pourquoi m'a-t-il ménagé? grommelai-je enfin.

— Voilà encore une belle idée, répliqua tranquillement le capitaine. C'est bien digne d'un *littérateur!* — Je ne sais à quel propos il me gratifiait de ce mot-là.

Je renonce décidément à raconter mes angoisses pendant la soirée qui suivit le duel. Mon amour-propre souffrait affreusement. Ce n'est pas ma conscience qui me faisait des reproches; le sentiment de ma sotise m'anéantissait. « C'est moi-même qui me suis porté le dernier coup! » m'écriai-je en faisant de grands pas dans la chambre. Le prince blessé par moi et m'accordant son pardon!... Oui, Lise

est maintenant à lui; rien ne peut plus la sauver, la retenir au bord de l'abîme.

Je savais fort bien, quoi qu'en eût dit le prince, que notre duel ne pouvait rester secret; dans aucun cas, il ne pouvait rester secret pour Lise. « Le prince n'est pas assez sot, murmurai-je avec fureur, pour n'en pas tirer avantage... » Je me trompais pourtant. Dès le lendemain, toute la ville connaissait le secret du duel et savait ce qui l'avait amené; mais ce n'est pas le prince qui avait été indiscret, bien au contraire. Lise était déjà au courant de tout lorsqu'il apparut devant elle la tête bandée et muni d'un prétexte qu'il avait inventé d'avance... Je ne saurais dire si c'est Besmionkof qui me livra, ou si la nouvelle lui en était parvenue par d'autres voies. Et de fait y a-t-il possibilité de cacher quoi que ce soit dans une petite ville? On peut se figurer l'accueil que lui fit Lise, l'accueil que lui fit toute la famille Ojoguine! Quant à moi, je me trouvai subitement l'objet de l'aversion et de l'indignation générales; on me traita de jaloux, d'insensé et d'anthropophage. On m'évita comme un lépreux. Les autorités de la ville s'adressèrent précipitamment au prince en lui proposant de me faire subir une punition grave et exemplaire; ce ne furent que les prières expresses et instantes du prince lui-même qui détournèrent l'orage près de fondre sur ma tête. Cet homme était destiné à m'humilier de toutes façons. Il m'écrasait sous sa générosité comme sous un couvercle sépulcral. Inutile d'ajouter que la maison des Ojoguine me fut aussitôt fermée; Cyril Matvéitch m'avait même fait rapporter un misérable crayon que j'avais oublié chez lui. Comme il arrive souvent en pareil cas, c'est précisément lui qui n'aurait pas dû se fâcher contre moi. « Ma jalousie insensée, » c'était le mot dont on se servait dans la ville, avait déterminé et pour ainsi dire précisé les rapports du prince et de Lise. Les vieux Ojoguine et leurs amis s'étaient mis à le considérer presque comme un fiancé. Je crois bien que cela ne devait pas lui être agréable du tout; mais Lise lui plaisait infiniment, et il n'avait pas encore atteint son but... Il s'adapta à sa nouvelle position avec toute l'adresse et toute la finesse d'un homme du monde, et entra aussitôt dans ce qui pouvait s'appeler l'esprit de son rôle...

Mais moi!... Il ne me restait plus qu'à me tordre les mains en considérant ma situation et mon avenir. Quand la souffrance arrive au point où tout notre intérieur se met à craquer comme une *telega* trop chargée, elle devrait du moins cesser d'être ridicule; mais non, le rire accompagne les larmes, non-seulement jusqu'à la fin, jusqu'à l'épuisement, jusqu'à l'impossibilité d'en répandre davantage, oh! malheur! il retentit encore et résonne là où la langue devient muette, où la plainte elle-même commence à s'éteindre... C'est

pourquoi, ne voulant point paraître ridicule même à mes propres yeux, et me sentant d'ailleurs terriblement fatigué aujourd'hui, je vais remettre à demain la continuation et, si Dieu le permet, la fin de mon journal...

29 mars. — Gelée insignifiante. Il dégelait hier.

Je n'ai pas eu hier la force de continuer mon journal. J'ai passé la plus grande partie de mon temps au lit à causer avec Térence.

Voilà une femme! Il y a soixante ans qu'elle a perdu son premier fiancé de la peste, elle a survécu à tous ses enfans, elle est d'une vieillesse qu'on ne se permet plus; elle boit du thé à cœur joie, elle mange à satiété, elle est chaudement vêtue, et de quoi pensez-vous qu'elle m'ait entretenu pendant toute la journée? J'ai fait cadeau à une autre vieille, absolument dépourvue de tout, du col à moitié mangé par les mites d'une ancienne livrée dont elle va se faire un de ces plastrons qu'elle porte en guise de gilet... Pourquoi ne le lui avais-je pas donné à elle, Térence? « Il me semble que je suis votre bonne... Ah! c'est bien mal à vous, mon petit père... Je crois vous avoir bien dorloté!... » Et ainsi de suite. Cette vieille femme impitoyable m'a poursuivi toute la journée de ses doléances. Mais revenons à notre récit.

Je souffrais donc comme un chien dont une roue a écrasé le ventre. Ce n'est qu'après mon expulsion de la maison des Ojoguine, ce n'est qu'alors que j'ai su définitivement combien on peut puiser de jouissances dans la contemplation de sa propre infortune. O hommes! race réellement digne de mépris et de pitié!... Mais laissons là les remarques philosophiques... Je passais mes journées dans une solitude complète, et je me voyais forcé d'avoir recours aux moyens les plus tortueux et souvent les plus méprisables pour savoir ce qui se faisait dans la famille Ojoguine, et ce que devenait le prince. Mon domestique s'était mis en rapport avec la tante de la femme de son cocher. Cette connaissance me procurait quelque allégement, car mon valet, stimulé par mes allusions et par mes présens, avait fini par deviner de quoi il devait entretenir son seigneur le soir pendant qu'il lui tirait ses bottes. Il m'arrivait quelquefois de rencontrer dans la rue soit un membre de la famille Ojoguine, soit Besmionkof, soit le prince. Je saluais le prince et Besmionkof; mais je n'entrais jamais en conversation avec eux. Je ne revis Lise en tout que trois fois : dans un magasin de modes avec sa mère, en voiture découverte avec son père, sa mère et le prince, enfin à l'église. Je n'osais naturellement point m'approcher, et je devais me contenter de la regarder de loin. Dans le magasin, elle s'était montrée très préoccupée, mais gaie... Elle fit une commande

de chapeau et rassortit des rubans d'un air affairé. Sa mère la suivait des yeux, levant le nez en l'air et souriant de ce sourire insignifiant et dévoué qui n'est permis qu'à une mère aimante. Dans la voiture et en compagnie du prince, Lise était... Je n'oublierai jamais cette rencontre! Les vieux Ojoguine étaient assis dans le fond, le prince et Lise occupaient la banquette de devant. Elle était plus pâle qu'à l'ordinaire; c'est à peine si deux raies roses se voyaient sur ses joues. Elle se tournait à demi vers le prince et le regardait en plein visage avec ses yeux expressifs, en s'appuyant sur sa main droite un peu tendue en avant (la gauche tenait son ombrelle) et en penchant langoureusement sa petite tête. En ce moment, elle s'abandonnait entièrement à lui, elle se confiait irrévocablement, tous ses désirs étaient comblés. Je ne réussis pas à bien observer sa figure, — la voiture passa trop rapidement, — mais il me semblait qu'il était, lui aussi, profondément ému.

La troisième fois que je la vis, ce fut, je l'ai dit, à l'église. Dix jours s'étaient à peine écoulés depuis que je l'avais rencontrée en voiture avec le prince, trois semaines depuis le jour de mon duel. L'affaire qui avait amené le prince à O... était terminée; mais il continuait à remettre son départ en faisant croire à Saint-Pétersbourg qu'il était malade. Toute la ville d'O... s'attendait journellement à lui voir faire une proposition formelle à Cyril Matvéitch. Je n'attendais plus moi-même que ce dernier coup pour m'éloigner à jamais.

Le séjour d'O... m'était devenu insupportable. Il m'était impossible de rester à la maison; je parcourais les environs du matin au soir. Un jour que par un temps gris et humide je revenais d'une promenade qu'avait interrompue la pluie, n'ayant rencontré que des corbeaux maussades, marchant silencieusement dans la boue, il m'arriva d'entrer dans une église. On venait de commencer le service du soir; les fidèles étaient peu nombreux. Je jetai les yeux autour de moi, et je distinguai tout à coup près d'une fenêtre un profil qui me frappa. Je ne le reconnus pas d'abord : un visage pâle, un regard éteint, des joues creuses, non, ce ne pouvait être là cette Lise que j'avais vue deux semaines auparavant. Enveloppée dans son manteau, sans chapeau sur la tête, elle était éclairée de côté par un froid rayon qui pénétrait à travers la large fenêtre et fixait un regard immobile sur l'*iconostase* (1). Elle paraissait faire des efforts pour prier et sortir d'un triste engourdissement.

Un robuste petit cosaque, qui avait des joues rouges et de petites poches jaunes sur la poitrine, se tenait à côté d'elle, les mains croi-

(1) Paroi couverte d'images qui sépare le sanctuaire de l'église.

sées derrière le dos, considérant sa maîtresse d'un air d'étonnement endormi. Je poussai un cri involontaire et voulus m'approcher d'elle; mais je m'arrêtai soudain. Un pressentiment affreux me serrait le cœur. Lise ne remua point jusqu'à la fin des vêpres. Tout le monde était sorti, le sacristain se disposait à balayer l'église, Lise restait toujours clouée à sa place. Le petit cosaque s'approcha, lui parla bas et la tira par sa robe; elle se retourna, passa la main sur son visage et sortit de l'église. Je la suivis de loin jusqu'à la maison et m'en allai chez moi. — Elle est perdue! m'écriai-je en entrant dans ma chambre.

Je puis donner ma parole d'honneur que j'ignore encore aujourd'hui de quel genre étaient mes sensations d'alors. Je me rappelle que je me jetai sur mon divan et fixai les yeux sur le plancher en me croisant les bras. Je ne saurais dire si j'éprouvai quelque satisfaction au milieu de ma douleur. Je n'en conviendrais pour rien au monde si je n'écrivais que pour moi seul... Il est certain que j'étais déchiré de pressentimens pénibles et funestes... Et qui sait? Peut-être aurais-je été surpris si ces pressentimens ne s'étaient pas réalisés. « Tel est le cœur humain! » s'écrierait maintenant d'une voix énergique un pédagogue de gymnase russe en levant en l'air son index graisseux orné d'une bague en cornaline; mais que ferons-nous de l'opinion du pédagogue russe avec sa voix énergique et sa bague en cornaline?

Quoi qu'il en soit, mes pressentimens se trouvèrent justes. La nouvelle du départ du prince se répandit tout à coup dans la ville. On disait qu'il était parti à la suite d'un ordre de Saint-Pétersbourg, qu'il était parti sans avoir fait aucune proposition ni à Cyril Matvéitch ni à sa femme, et que Lise passerait le reste de ses jours à pleurer sa perfidie. Ce départ du prince fut complétement inattendu, car mon domestique affirma que la veille encore le cocher ne se doutait nullement des intentions de son maître. Cette nouvelle me donna la fièvre. Je m'habillai à la hâte avec l'intention de courir chez les Ojoguine; mais après quelques réflexions il me sembla qu'il serait plus convenable d'attendre au lendemain. Je ne perdis rien d'ailleurs à rester à la maison. Un certain Pandopipopoulo m'arriva ce soir-là même. C'était un Grec de passage, un bavard de la pire espèce, qui s'était embourbé par hasard dans la ville d'O... et avait été des plus indignés contre moi lors de mon duel avec le prince. Sans même donner à mon domestique le temps de l'annoncer, il se précipita de vive force dans ma chambre, me serra la main, me fit mille caresses, m'appela un modèle de générosité et de bravoure, dépeignit le prince sous les couleurs les plus sombres, ne ménagea pas les vieux Ojoguine, que le sort, selon lui,

n'avait que justement punis, désapprouva même Lise en passant, et se sauva après m'avoir baisé sur l'épaule. Il m'avait appris, entre autres choses, que la veille de son départ le prince, en vrai grand seigneur, à une délicate allusion de Cyril Matvéitch, avait répondu froidement que son intention n'était de tromper personne, et qu'il ne pensait nullement à se marier; là-dessus il s'était levé, avait salué et avait disparu.

J'allai le lendemain chez Ojoguine. Le laquais à demi aveugle s'élança de son banc à mon apparition avec la rapidité de l'éclair. Je lui dis de m'annoncer. Il obéit précipitamment et revint aussitôt. « Veuillez vous donner la peine d'entrer, » me dit-il. J'entrai dans le cabinet de Cyril Matvéitch... A demain.

30 mars. Gelée.

J'étais donc entré dans le cabinet de Cyril Matvéitch. Je donnerais une forte somme à celui qui me montrerait aujourd'hui mon propre visage au moment où ce notable employé croisa vivement les pans de sa robe de chambre persane, et s'approcha de moi en me tendant les bras. Tout mon être respirait sans doute un triomphe modeste, une sympathie indulgente, une générosité infinie... Je me comparais intérieurement à Scipion l'Africain. Ojoguine était visiblement troublé et chagrin, il fuyait mon regard, et sans cesse remuait ses pieds. Je remarquai qu'il parlait plus haut que cela ne lui était naturel, et qu'il employait en général des expressions indécises. Il m'avait demandé pardon en termes fort vagues, mais chaleureux; il avait fait vaguement allusion à son hôte absent en ajoutant quelques observations incohérentes sur les déceptions et les vicissitudes des félicités humaines; puis, sentant tout à coup qu'il lui était venu une larme à l'œil, il s'était hâté de prendre du tabac, probablement pour me donner le change quant à la raison qui le faisait pleurer... Il employait le tabac vert russe, et on sait que cette plante fait larmoyer même les vieillards, et donne pour quelques instans à l'œil humain une expression trouble et stupide. Je mis naturellement beaucoup de prudence dans mon attitude vis-à-vis du vieil Ojoguine; je lui demandai des nouvelles de la santé de sa femme et de sa fille, et détournai aussitôt habilement la conversation sur une certaine question d'agronomie domestique. J'étais habillé comme de coutume; mais les sentimens de douce convenance et d'indulgente modestie dont je me sentais animé me donnaient une sensation de fraîcheur et de fête, comme si j'avais été en gilet blanc et en cravate blanche. Une seule chose m'agitait : la pensée de me retrouver avec Lise... Ojoguine me proposa enfin de me conduire lui-même auprès de sa femme. Cette créature sotte,

mais bonne, fut d'abord terriblement confuse en me voyant; mais sa cervelle n'était pas capable de conserver longtemps une seule et même impression : aussi se calma-t-elle bientôt. Je vis enfin Lise... Elle entra dans la chambre. Je m'attendais à trouver en elle une pécheresse confuse et repentante, et j'avais donné d'avance à ma physionomie son expression la plus aimable et la plus encourageante... Pourquoi mentir? Je l'aimais sincèrement et soupirais avec ardeur après le bonheur de lui pardonner et de lui tendre la main... Mais jugez de mon inexprimable étonnement lorsqu'elle ne répondit que par un éclat de rire glacé à mon salut significatif! Elle me dit d'un air négligent : « Ah! c'est vous? » et se détourna aussitôt. Il est vrai que son rire me parut forcé, et que dans tous les cas il s'accordait mal avec son visage amaigri.

... Je ne m'étais certes pas attendu à une réception pareille... Je la contemplais avec surprise... Quelle altération dans toute sa personne! Il n'y avait plus rien de commun entre cette femme et l'enfant des premiers jours. Elle avait pour ainsi dire grandi, sa taille s'était allongée; tous les traits de sa figure, ses lèvres surtout, avaient pris des contours plus accusés... Le regard était plus profond, plus ferme et plus sombre. Les vieux Ojoguine me retinrent à dîner. Lise se levait, sortait de la chambre, revenait, répondait tranquillement à mes questions, et évitait à dessein de faire attention à moi. Je voyais qu'elle voulait me faire sentir que je n'étais pas même digne de sa colère, quoique j'eusse failli tuer l'homme qu'elle aimait. Je perdis enfin patience, une allusion empoisonnée s'échappa de mes lèvres... Elle tressaillit, me lança un regard rapide, se leva, et, s'approchant de la fenêtre, me dit d'une voix légèrement émue : « Vous pouvez penser tout ce qu'il vous plaira; mais sachez que j'aime cet homme, que je l'aimerai toujours, et que je ne le considère nullement comme coupable envers moi, au contraire... » Sa voix faiblit, elle s'arrêta, chercha à se vaincre, mais n'y réussit pas, et sortit de la chambre en fondant en larmes. Les vieux Ojoguine perdirent toute contenance; je leur tendis mes deux mains, poussai un soupir, levai les yeux au ciel et m'enfuis...

Ma faiblesse est trop grande, mon temps trop limité, pour que je puisse décrire avec les mêmes détails la nouvelle phase de pénibles considérations, de fermes desseins et d'autres aménités que fit naître la lutte intérieure à laquelle je fus livré dès la reprise de mes rapports avec les Ojoguine. Je savais, à n'en pas douter, que Lise aimait toujours, qu'elle aimerait longtemps le prince; mais, en homme dompté par sa propre volonté non moins que par les circonstances extérieures, j'en étais venu à ne plus même attendre son amour. Je souhaitais seulement son amitié; je désirais obtenir cette

confiance, cette estime que les gens expérimentés ont l'habitude de considérer comme le support le plus assuré du bonheur domestique... Malheureusement je ne tenais pas compte d'un fait assez grave, — la haine que Lise m'avait vouée depuis le jour du duel. Je m'en aperçus trop tard. J'avais recommencé à fréquenter la maison des Ojoguine comme par le passé. Cyril Matvéitch était celui qui me caressait le plus, j'ai même des raisons de croire qu'il m'aurait donné sa fille avec plaisir, quoique je ne fusse pas un gendre des plus enviables. L'opinion publique s'acharnait contre Lise et contre lui, et me portait au contraire aux nues. Lise ne changeait pas d'attitude à mon égard : elle se taisait la plupart du temps, obéissant quand on l'engageait à manger, ne donnant aucun signe extérieur d'affliction; mais il était facile de voir qu'elle fondait comme la cire au feu. Il faut rendre justice à Cyril Matvéitch : il la ménageait tant qu'il pouvait. La vieille mère ne faisait que gémir lorsqu'elle regardait sa pauvre enfant. Il y avait un seul être que Lise n'évitait pas, quoiqu'elle ne causât guère avec lui : c'était Besmionkof. Les vieux Ojoguine le recevaient avec une froideur qui ressemblait à de la grossièreté : ils ne pouvaient lui pardonner d'avoir servi de témoin au prince; mais Besmionkof continuait d'aller chez eux, et semblait ne pas s'apercevoir de leur malveillance. Il était très froid avec moi, — et, chose étrange! je le craignais presque. Tout cela dura environ quinze jours. A la suite d'une nuit sans sommeil, je m'étais enfin décidé à demander une explication à Lise, à lui découvrir mon cœur, à lui dire que malgré le passé, malgré tous les bavardages, je me sentirais encore heureux, si elle me trouvait digne d'elle et voulait me rendre sa confiance. Je m'imaginais de bonne foi offrir l'exemple du désintéressement le plus sublime, et croyais que la surprise seule suffirait pour l'amener à donner son consentement. Je voulais, dans tous les cas, avoir une explication avec elle, afin de pouvoir sortir enfin de cette incertitude.

Derrière la maison des Ojoguine s'étendait un jardin d'assez grande dimension, terminé par un bois de bouleaux abandonné et touffu. Une ancienne tonnelle dans le goût chinois s'élevait au milieu du bois. Le jardin était séparé d'une impasse par une palissade en pieux. Lise se promenait souvent dans ce jardin pendant des heures entières. Cyril Matvéitch le savait, et avait défendu de la déranger ou de la suivre, disant que son chagrin passerait avec le temps. Si on ne la trouvait pas dans la maison, on n'avait qu'à sonner la cloche du perron à l'heure du dîner pour la faire arriver aussitôt; elle revenait, le même silence obstiné aux lèvres et dans les yeux, et quelque feuille froissée à la main. Un jour que j'avais remarqué qu'elle n'était pas dans la maison, je fis semblant de par-

tir. Je traversai l'antichambre et la cour comme pour aller dans la rue, puis je revins rapidement sur mes pas et me glissai dans le jardin. J'eus le bonheur de n'être aperçu de personne. Sans perdre un instant, je m'enfonçai dans le bois à pas précipités. J'aperçus Lise devant moi, au milieu du sentier. Je sentais mon cœur qui battait à se rompre. Je m'arrêtai en soupirant profondément et j'allais enfin m'approcher d'elle, lorsque je la vis tout à coup lever la main sans se retourner et prêter l'oreille à je ne sais quel bruit... Dans la direction de l'impasse retentissent derrière les arbres deux coups distincts, comme si quelqu'un heurtait la palissade. Lise frappe dans la paume de sa main, j'entends le faible grincement de la petite porte et vois Besmionkof qui sort du fourré. Je me cachai à la hâte derrière un arbre. Lise se dirigea vers lui sans parler... Il lui prit silencieusement le bras, et tous les deux se mirent à marcher doucement dans le sentier. Je les suivais des yeux avec ébahissement. Ils s'étaient arrêtés, avaient regardé autour d'eux, s'étaient perdus un instant entre les buissons et avaient reparu de nouveau pour entrer enfin dans la tonnelle. Cette tonnelle était un petit édifice rond muni d'une porte et d'une fenêtre; une vieille table recouverte d'une mousse fine occupait le centre de ce réduit, deux bancs étaient placés de chaque côté à quelque distance des murs humides et sombres. Autrefois on y prenait le thé par les journées les plus chaudes. La porte était disjointe, les châssis ne tenaient plus depuis longtemps; accrochés par un seul angle, ils pendaient tristement comme l'aile blessée d'un oiseau. Je m'approchai furtivement de la tonnelle et les épiai avec précaution à travers les fentes de la fenêtre. Lise était assise sur un des bancs et baissait la tête; sa main droite pendait sur ses genoux, Besmionkof tenait la gauche dans les deux siennes.

— Comment vous sentez-vous aujourd'hui? lui demanda-t-il à demi-voix.

— Toujours de même, répondit-elle, ni mieux, ni plus mal... Un vide, un vide affreux! continua-t-elle en relevant tristement les yeux.

Besmionkof ne lui répondit pas.

— Pensez-vous, reprit-elle, qu'il m'écrive encore?

— Je ne le pense pas, Lise Cyrillovna!

Elle resta silencieuse.

— Eh! qu'écrirait-il en effet? Il m'a tout dit dans sa première lettre. Je ne puis pas être sa femme; mais j'ai été heureuse,... non pour longtemps,... j'ai été heureuse!

Besmionkof se détourna.

— Ah! poursuivit-elle avec vivacité, si vous saviez combien ce

Tchoulkatourine m'est odieux!... Il me semble toujours que je vois son sang sur les mains de cet homme...

Je frissonnai derrière ma cachette.

— Du reste, continua-t-elle mélancoliquement, qui sait?... peut-être que sans ce duel... Ah! quand je le revis blessé, je compris que j'étais toute à lui.

— Tchoulkatourine vous aime, dit Besmionkof.

— Qu'est-ce que cela me fait? Ai-je besoin de l'amour de qui que ce soit?... — Elle s'arrêta et ajouta lentement : — Sauf le vôtre; oui, mon ami, votre amour m'est indispensable. Sans vous, j'aurais été perdue... Vous m'avez aidée à supporter des momens affreux...

Elle se tut... Besmionkof lui serrait la main avec une tendresse paternelle. — Que faire? que faire, Lise Cyrillovna? répéta-t-il plusieurs fois de suite.

— Oui, continua-t-elle sourdement, il me semble maintenant que je serais morte sans vous. Vous seul m'avez soutenue, et puis vous me le rappelez,... car vous saviez tout. Vous souvenez-vous combien il était beau ce jour... Mais pardonnez-moi, ces souvenirs doivent vous être pénibles.

— Parlez, parlez, interrompit Besmionkof; quelle idée est-ce là! Que Dieu vous bénisse!

Elle lui serra la main. — Vous êtes bien bon, Besmionkof, poursuivit-elle; vous êtes bon comme un ange! Que puis-je faire? Je sens que je l'aimerai jusqu'au tombeau. Je lui ai pardonné, je lui serai reconnaissante. Que Dieu lui accorde toute félicité! que Dieu lui donne une femme selon son cœur! — Les yeux de Lise se remplissaient de larmes. — Pourvu qu'il ne m'oublie pas, pourvu qu'il se souvienne quelquefois de sa Lise!... Sortons d'ici, ajouta-t-elle après un moment de silence.

Besmionkof porta la main de Lise à ses lèvres.

— Je sais, reprit-elle avec chaleur, que tout le monde m'accuse à présent, que tout le monde me jette la pierre. Soit. Je n'échangerais pourtant pas mon infortune contre leur bonheur... Non! non!... Il ne m'a pas aimée longtemps, mais il m'a aimée! Il ne m'a jamais trompée, il ne m'a jamais dit que je serais sa femme; moi-même je n'y ai jamais songé. Mon pauvre père seul avait de l'espoir. Et à l'heure qu'il est, je puis me dire que je ne suis pas encore tout à fait malheureuse; il me reste le souvenir, et quelles que soient les terribles suites... J'étouffe ici... C'est ici que je l'ai vu pour la dernière fois... Retournons en plein air.

Ils s'étaient levés. J'eus à peine le temps de me jeter à l'écart et de me cacher derrière un gros tilleul. Ils sortirent de la tonnelle et s'enfoncèrent de nouveau dans le bois. Je ne sais combien de temps

je restai sans bouger de ma place, plongé dans une espèce de stupeur insouciante; mais le bruit des pas se fit encore entendre. Je me remis à les observer. Besmionkof et Lise revenaient par le même sentier. Ils étaient fort agités tous les deux, Besmionkof surtout. Lise s'arrêta et prononça distinctement les paroles suivantes : « J'y consens, Besmionkof. Je n'aurais pas accepté, si vous aviez seulement voulu me sauver et m'enlever à ma situation pénible; mais vous m'aimez, vous savez tout et vous m'aimez. Je ne trouverai jamais un ami plus sûr et plus fidèle; je serai votre femme. »

Besmionkof lui baisa la main. Elle lui sourit tristement et rentra chez elle. Besmionkof se jeta dans le taillis, et moi,... je rentrai chez moi. Ainsi donc Besmionkof avait dit à Lise justement ce que j'aurais voulu lui dire, et Lise lui avait répondu justement ce que j'aurais voulu qu'elle me répondît; je n'avais plus à m'inquiéter de rien. Lise l'épousa au bout de quinze jours. Les vieux Ojoguine étaient enchantés.

Eh bien! dites-le maintenant, ne suis-je pas un homme *superflu*, un homme de trop? N'ai-je pas joué dans toute cette histoire le rôle d'un homme de trop? Quelle stupide cinquième roue de carrosse... Ah! c'est amer, bien amer!... Oui, mais, comme disent les gens qui traînent les lourds bateaux sur le Volga, encore un coup, un seul petit coup de collier, encore un petit jour et puis un autre, et il n'y aura plus pour moi ni amertume ni douceur.

31 mars.

Je vais mal. J'écris ces lignes dans mon lit. Hier soir, le temps a subitement changé; aujourd'hui il fait chaud, c'est presque une journée d'été. Tout fond, coule et se dissout. Une senteur de terre remuée se répand dans l'air; c'est un parfum chaud, lourd et accablant. La vapeur s'élève de toutes parts. Le soleil vous pique et vous pénètre. Je vais mal. Je sens que je me décompose.

J'ai voulu écrire mon journal, et qu'ai-je fait? J'ai raconté un seul épisode de ma vie. Je me suis trop laissé aller. Des souvenirs effacés se sont éveillés et m'ont entraîné à leur suite. J'ai écrit sans me hâter. Je suis entré dans mille détails, comme si j'avais encore des années devant moi, et voilà que le temps me manque pour continuer. La mort, la mort approche. J'entends déjà son *crescendo* menaçant... Il est temps... il est temps!...

Et pourquoi regretter? Qu'importe ce que je conte? Cela ne revient-il pas au même? A la vue de la mort disparaissent les dernières vanités terrestres. Je sens que je m'apaise, que je deviens plus simple et plus naturel. C'est trop tard!... Chose étrange! je m'apaise certainement, mais en même temps... je suis saisi de terreur,... de

terreur, oui. A moitié penché sur l'abîme silencieux et béant, je frémis, je me détourne, je regarde autour de moi avec une attention avide. Chaque objet me devient doublement cher. Je ne puis assez contempler ma pauvre chambre si peu gaie, je prends congé de chaque petite tache sur mes murs! Rassasiez-vous, mes yeux, pour la dernière fois! La vie m'échappe; elle s'éloigne de moi avec une lente régularité, comme le rivage qui fuit le regard du marin. Figure vieille et jaune de ma garde-malade qu'enveloppe un mouchoir foncé, *samovar* qui chantez sur la table, géraniums qui garnissez ma fenêtre, toi, Trésor, mon pauvre chien, toi, plume avec laquelle je trace ces lignes, mains qui m'appartenez, je vous vois tous à présent... Vous êtes là... vous voilà.,. Se pourrait-il... qu'aujourd'hui peut-être,... que jamais je ne vous revoie plus? Il est difficile à un être vivant de se dépouiller de la vie! Pourquoi me caresses-tu, pauvre chien? Pourquoi frottes-tu ta poitrine contre mon lit? Pourquoi serres-tu convulsivement ta queue entre tes pattes, sans pouvoir détacher de moi tes bons yeux mélancoliques? Me plaindrais-tu? ou bien sentirais-tu peut-être que ton maître ne sera bientôt plus? Ah! que ne m'est-il donné de reporter ma pensée sur tous mes souvenirs, comme je laisse errer mes yeux sur tous les objets de ma chambre!... Je sais que ces souvenirs sont tristes et insignifians; mais je n'ai que ceux-là. Un vide, un vide affreux, comme disait Lise...

Mon Dieu! mon Dieu! je vais mourir... Ce cœur avide et capable d'amour va bientôt cesser de battre... Est-il possible qu'il se taise à jamais sans avoir une seule fois connu le bonheur, sans s'être dilaté une seule fois sous la douce pression de la joie? Hélas! c'est impossible, c'est impossible, je le sais... Si du moins à cette heure, au moment de la mort, — la mort est pourtant une chose sainte, elle élève le plus petit d'entre nous, — si du moins quelque voix triste et amicale me chantait le chant d'adieu de mes propres douleurs, peut-être me réconcilierais-je avec elles... Mais mourir sourdement, sottement,... je crois que je commence à délirer.

Adieu la vie! adieu mon jardin, et vous, mes tilleuls! Quand viendra l'été, n'oubliez pas de vous couvrir de fleurs du haut en bas... Et que ceux qui vivent viennent joyeusement s'étendre sur l'herbe fraîche, à votre ombre odoriférante, au murmure de vos feuilles légèrement agitées par le vent! Adieu, adieu! Adieu à tous et pour toujours!

Adieu, Lise! J'ai écrit ces deux mots, et je puis à peine m'empêcher de rire. Cette exclamation me semble tirée d'un livre. J'ai l'air de composer une nouvelle sentimentale, ou de terminer une lettre désespérée...

C'est demain le 1er avril. Se peut-il que je meure demain? Ce ne serait pas même convenable. Du reste, cela me va...

Comme le médecin m'a tracassé aujourd'hui!...

1er avril.

C'est fini,... ma vie est éteinte. Je mourrai certainement aujourd'hui. Il fait chaud dehors, il fait presque étouffant,... ou bien sont-ce mes poumons qui ne respirent déjà plus? J'ai joué ma petite comédie jusqu'au bout. Le rideau tombe.

Je cesse d'être de trop en rentrant dans le néant. Ah! comme ce soleil est intense! Ces rayons puissans respirent l'éternité...

Adieu, Térence!... Elle était assise à sa fenêtre ce matin et pleurait... Peut-être était-ce à cause de moi, peut-être était-ce parce que son tour de mourir doit arriver bientôt. Je lui ai fait promettre de ne pas maltraiter Trésor. Il m'est pénible d'écrire... Je jette la plume... Il est temps! La mort ne m'arrive déjà plus avec ce bruit toujours croissant du tonnerre qui rappelle le roulement nocturne d'une voiture sur le pavé : elle est ici, elle voltige autour de moi, pareille à ce souffle léger qui soulevait les cheveux du prophète...

Je me meurs... Vivez, vous autres!...

Et puisse la vie forte et jeune
Se jouer à l'entrée de mon tombeau,
Et la nature indifférente
Briller d'une éternelle beauté (1)!

Nous avons trouvé sous ces dernières lignes l'esquisse d'une tête avec un grand toupet, des moustaches, des yeux fixes et des cils en rayons, et sous cette esquisse les mots *monsieur* et *vôtre très humble serviteur* répétés plusieurs fois. L'écriture de ces mots ne ressemble en rien à celle du manuscrit. Cette découverte nous donne le droit de supposer que le dessin et les mots ont été ajoutés après coup et par une main étrangère, d'autant plus que nous avons tout lieu de supposer que M. Tchoulkatourine est décédé en effet, pendant la nuit du 1er au 2 avril, dans sa propriété héréditaire d'O...

I. TOURGUENEF.

(1) Vers de Pouchkine.

LE ROMAN

ET

LES ROMANCIERS DE 1861

Nous voyons se produire en littérature un phénomène assez remarquable : la poésie s'affaiblit et le roman persiste. Tels lecteurs qui ne sauraient arriver à la vingtième page d'un recueil de vers sans que le volume leur tombât des mains dévorent dans leur année des centaines de romans. D'où vient donc cette différence? Il semble au premier abord que les deux genres, s'adressant à peu près aux mêmes penchans de notre nature, devraient prospérer et languir ensemble; il n'en est rien pourtant. C'est que la poésie pure est impérative et absolue; on pourrait lui appliquer le *to be or not to be* de Shakspeare. Elle est ou elle n'est pas; il faut qu'on aille à elle, qu'on l'accepte ou qu'on la repousse, et c'est à peine si elle consent à faire une faible partie du chemin. Aussi, dès que le sentiment général cesse d'être poétique, elle s'isole, se replie sur elle-même ou s'engage dans les sentiers déserts, et nous l'avons vue devenir alors tantôt une protestation mélancolique et un peu hautaine contre l'esprit positif de l'époque, tantôt l'expression maladive ou inquiète d'un sentiment individuel, s'échauffant et s'exagérant dans le vide. De là, dans la poésie proprement dite, des années et parfois des siècles d'interrègne et de lassitude. L'esprit romanesque au contraire n'abdique jamais, il ne rompt pas avec ce qu'il désespère d'assouplir. Flexible, varié, mobile, il s'assimile, au lieu de les absorber ou de les repousser, les divers élémens que lui offrent la société et la vie. Que dis-je? il fait partie essentielle de cette vie, extérieure ou intime, de cette société dont il exprime tantôt les as-

pirations, tantôt les réalités. Il prend le temps comme il vient et le monde comme il est. Si le temps est mauvais, si le monde est livré aux intérêts matériels, il s'y accommode, il s'insinue, il s'assaisonne à tous les goûts, se mesure à toutes les tailles, profite des obstacles mêmes qu'on lui oppose, sûr de découvrir dans le cœur le plus ferme, dans le milieu le plus rebelle à ses influences, un grain, une velléité de roman, qu'il ne s'agit que de savoir combiner avec l'entourage. On devine à quelles variations l'obligent sa durée même et sa persistance, et ce serait une curieuse étude que de suivre les aventures et les métamorphoses de l'esprit romanesque à travers nos vicissitudes sociales. On le verrait se composant tour à tour de luttes, de transactions et de connivences avec les mœurs, les caractères et les sentimens de chaque époque, s'y associant tantôt par des similitudes, tantôt par des exagérations, tantôt par des contrastes, car les contrastes ont aussi leur place dans l'harmonie d'un ensemble. Il obéit à des lois mystérieuses qui établissent entre sa marche et celle de la société même une ligne parallèle. Il est simple quand cette société est simple; il se divise quand elle se partage; il se complique quand elle se fractionne et se morcelle. Au début du XVII[e] siècle, il se fait chevaleresque et *dameret* pour complaire à un monde aristocratique où la chevalerie française et l'héroïsme espagnol s'entremêlent de galanterie et de fadeur. Quand le goût s'épure, il profite, comme les autres genres, bien qu'avec moins d'éclat, de ce retour aux règles du bon sens et de l'art; mais, sous la plume de M[me] de La Fayette comme sous celle de M[lle] de Scudéry, il offre certains caractères analogues. Il se maintient dans les pures régions de l'aristocratie, qui seule alors semble avoir le secret ou le privilége des délicatesses de l'esprit et du cœur; il ne reflète que les *généralités* de l'âme humaine, ainsi qu'il arrive toujours à ce qui exprime une phase de civilisation croissante; il a l'air de ne s'adresser qu'à une seule sorte de public. Il n'y a pas jusqu'à son infériorité relative, en face de la tragédie par exemple, de la chaire ou de la comédie, qui ne soit un enseignement utile en nous rappelant que les pensées générales, les grandes routes du cœur et de l'âme, si favorables à ces genres, valent moins pour le roman que les nuances, où il trouvera plus tard ses vraies conditions de développement et de succès.

Dès la seconde période, un changement s'est opéré. L'aristocratie occupe bien encore le devant de la scène, mais elle cesse d'être digne de son nom, et l'on sent qu'en dehors ou au-dessous d'elle une société nouvelle, un nouveau public se forme ou se prépare. La culture des intelligences, encore inégale, s'étend et pénètre la classe moyenne; le goût de la lecture se propage. En dépit des classifications et des barrières encore existantes, l'esprit devient un

des pouvoirs de l'état, et ceux-là mêmes que ce pouvoir menace contribuent à sa prépondérance. Avec lui, certaines égalités de sentiment et de nature sont pressenties, caressées, sinon proclamées. Il y avait une classe dominante, donnant le ton et imprimant son cachet au roman comme à tout le reste; il n'y a plus qu'une noblesse brillante, corrompue et futile, jouant avec des armes forgées et essayées par des mains plus fortes et plus dignes. On trouve au premier échelon des scandales et des vices, au second des aspirations, des idées et des rêves. L'antagonisme se déclare et forme deux publics, pour lesquels l'esprit romanesque fait deux parts, inaugurant ainsi, pour le continuer jusqu'à nos jours, son rôle dans la bonne et dans la mauvaise littérature. C'est alors aussi que le roman, dans ses expressions les plus hautes et les meilleures, devient un démenti et un refuge : un démenti infligé aux mœurs licencieuses, au matérialisme cynique, qui dominent; un refuge pour les imaginations exaltées ou délicates. Aux lecteurs libertins et frivoles, les contes de Voisenon ou de Crébillon fils; aux connaisseurs, aux esprits fins, aux âmes éprises d'idéal, *la Nouvelle Héloïse* et *Manon Lescaut;* au gros public qui s'émancipe sans se bien éclairer encore, les grosses histoires de Restif de La Bretonne, improvisées au coin de la borne et préludant à nos romans-feuilletons; à l'aristocratie, non plus sociale, mais intellectuelle, *Marianne,* et un peu plus tard *Paul et Virginie.*

La scène change encore, et cette fois le contraste s'accentue de plus en plus. Tandis qu'un monde s'écroule, qu'une ivresse de sang et de mort confond dans un embrassement funèbre les bourreaux et les victimes, l'esprit romanesque, blotti à l'extrémité contraire, se complaît en des fictions doucereuses, en des hymnes à la nature pleines de sensiblerie et d'emphase. La vertu, l'amour, l'amitié, le gazon et les fleurs, tel est l'idéal de ces imaginations qu'épouvantent les plus affreux spectacles qui aient jamais terrifié le monde. Pendant que les loups hurlent et déchirent, le roman se fait berger : on dirait la laiterie de Trianon transportée à dix pas de l'échafaud; Florian et Berquin coudoient presque Robespierre. Plus tard encore, et sous d'autres formes le contraste continue. Le commencement de ce siècle est tout à l'action, au mouvement, à l'éclat, aux aventures, aux amours martiales et rapides, nouées et dénouées entre deux batailles; c'est ce moment que choisit l'esprit romanesque pour s'empreindre d'une mélancolie rêveuse, pour mettre en scène les héros de la passion vague, de l'impuissance volontaire, contemplant du haut de leur orgueil, de leur désespoir et de leur dédain les prodiges de l'activité humaine. Ce fut là le roman poétique, celui qui répondait aux ardentes tristesses des âmes d'élite, disséminées à travers le monde, et brisées par le spectacle

de tant de catastrophes et de ruines. Dans les sphères inférieures et pour les lecteurs vulgaires, il y avait le roman mélodramatique et larmoyant, le roman grivois et tapageur. Dans la génération suivante, et à mesure que nous approchons du temps présent, les différences subsistent encore, mais elles sont déjà moins tranchées : l'aristocratie et la démocratie littéraires, obéissant à la tendance universelle, commencent à se réunir et à se fondre. Il y eut bien sous la restauration, à travers le premier mouvement romantique, mal compris et mal défini, toute une *bibliothèque bleue*, dont les fournisseurs, aujourd'hui oubliés, eurent un moment l'honneur de compter dans leurs rangs le futur auteur d'*Eugénie Grandet*. Il y eut aussi, comme dans la politique et la société d'alors, d'étranges erreurs d'optique et des confusions singulières : des représentans emphatiques ou grotesques du faux romantisme acceptés, côte à côte avec Walter Scott ou Nodier, comme coopérateurs d'une œuvre commune; les derniers radotages de Mme de Genlis se rencontrant sur les mêmes tables que les élégans récits de Mme de Souza ou de la duchesse de Duras. Les imaginations, dans cet heureux moment, étaient si bien disposées, si faciles à intéresser et à émouvoir, qu'elles ne refusaient rien; elles laissaient à l'avenir le soin de faire le triage.

Après la révolution de juillet, on put croire que l'esprit romanesque, personnifié dans des noms glorieux et des œuvres éclatantes, surexcité par cette brûlante atmosphère où s'abîmaient, comme des métaux en fusion, les derniers restes des classifications sociales, arrivait à ce moment suprême où l'art se fait à la fois magistral et populaire, et réunit tous les publics en un seul, désormais capable d'apprécier et d'admirer ses beautés. Par malheur, en rapprochant toutes les classes, la révolution n'était pas encore parvenue à égaliser toutes les intelligences. Une fois les premières agitations calmées, la curiosité banale reprit ses droits, et l'on imagina à son profit cette monstrueuse hérésie de l'esprit romanesque, ce feuilleton-roman où se sont gaspillés, pour l'amusement d'innombrables lecteurs, quelques cerveaux puissans, égarés par une vogue insensée. Il faut bien avouer que l'épidémie fut à peu près générale, que ces œuvres, placées en dehors de toutes les lois de la raison et du goût, n'étaient plus, pour l'immense majorité du public, séparées que par une ligne presque imperceptible des véritables œuvres d'art. Malgré quelques protestations isolées, ce pêle-mêle dura jusqu'à ce qu'une révolution nouvelle donnât à la curiosité publique une autre pâture, et fît repentir la société de ses aveugles complaisances. Le roman-feuilleton fut relégué, ou peu s'en faut, aux catacombes, et l'esprit romanesque, se produisant désormais sous des formes et en des dimensions plus raisonnables, eut à chercher

d'autres moyens pour maintenir ses rapports avec la société, pour rapprocher dans un milieu commun les connaisseurs et la foule, les lecteurs délicats et les lecteurs vulgaires. Ces moyens, il les a trouvés dans la multiplicité toujours croissante de ses productions combinée avec le nivellement de plus en plus manifeste de son auditoire.

Ainsi donc trois époques principales dans l'histoire de l'esprit romanesque depuis deux siècles : l'époque que nous appellerons simplement aristocratique, où le roman, n'ayant à répondre qu'au sentiment de la classe dominante, a pu garder une expression et une physionomie homogènes; puis la phase mixte, celle où l'inégalité des intelligences tendant à prévaloir de plus en plus sur celle des rangs, l'esprit romanesque, dans ses expressions plus variées déjà et plus nombreuses, fait deux parts qui représentent en ce genre la bonne et la mauvaise littérature. Enfin arrive une troisième époque, celle où, la société se compliquant et se nivelant tout ensemble, la démocratie devenant reine du monde, il y a bien encore dans le roman des différences entre le bon et le mauvais, le vrai et le faux, le beau et le laid, le grossier et le délicat, — différences amoindries pourtant, presque toujours marquées par de très légères nuances, et que l'on a quelque peine à saisir au milieu du pêle-mêle d'une production incessante. Voilà où nous en sommes aujourd'hui, et s'il est vrai que certains faits matériels méritent de figurer à titre de renseignemens dans une étude littéraire, nous pourrions noter en passant deux détails secondaires, qui ont leur importance et leur sens : la disparition presque totale des cabinets de lecture, et le nombre incroyable de ces romans de formes et d'allures à peu près égales, publiés dans les mêmes conditions et appartenant, sinon de fait, au moins d'intention et d'apparence, à la même littérature.

Cette situation, on le comprend, augmente les difficultés de notre tâche. En présence de ces innombrables expressions de l'esprit romanesque dans la moins romanesque des époques, nous éprouvons une sensation analogue à celle qu'éprouvent les critiques d'art en face de nos expositions nouvelles, où il n'y a plus d'écoles, plus de drapeau, plus de grands noms dominant et groupant autour d'eux les noms secondaires, plus de fil conducteur pour une étude générale, mais des centaines de tableaux d'une égale valeur, variant leurs qualités et leurs défauts sans les accentuer assez pour qu'on puisse les juger d'après tel ou tel principe. Il ne s'agit plus, comme pour la poésie, de reconnaître deux camps bien distincts, presque ennemis, de ranger à droite ceux qui interprètent le sentiment général et les aspirations idéales de l'humanité, à gauche ceux qui expriment, en l'exagérant ou en l'envenimant, le sentiment individuel. Il n'est plus question, comme autrefois, de séparer en deux

grandes masses l'aristocratie et la démocratie du roman, en démontrant, pièces en main, qu'elles ne se produisent pas sous les mêmes formes, ne parlent pas la même langue et ne s'adressent pas aux mêmes lecteurs. Sans doute, si l'on cherchait bien, ces distinctions existent encore; mais elles ne résident plus que dans l'appréciation de quelques connaisseurs d'élite. Peut-on du moins s'obstiner à établir ces démarcations, un peu usées déjà, un peu monotones, entre le roman *spiritualiste* et le roman *réaliste?* L'esprit français au milieu de tous ses mérites a un défaut ou une manie : c'est d'inventer de temps à autre un mot, — un *sobriquet*, comme dit M. Sainte-Beuve, — qui devient aussitôt le mot d'ordre, le cri de guerre ou de ralliement de quelques gens à systèmes. Puis arrivent des milliers de beaux diseurs à la suite, de *philistins* superficiels, de ceux qui aiment à se payer d'un mot pour se dispenser d'une idée. Tous ceux-là répètent le mot à satiété, à tort et à travers, jusqu'à ce qu'ils l'aient rendu à la fois méconnaissable et insupportable. Ainsi, pour nous contenter d'un exemple et nous en tenir à cet éternel *réalisme*, il est probable qu'au temps heureux où le mot n'existait pas, on y eût tout bonnement suppléé par le mot *naturel*. Or, si le naturel et la simplicité sont à peu près synonymes, quoi de moins simple que les chefs-d'œuvre du genre? On peut différer d'opinion sur le talent de M. Flaubert ou de M. Feydeau; mais tout le monde conviendra que leur manière est le contraire du naturel. Dans leurs passages les mieux *réussis* (encore un mot de cette belle langue!), on sent perpétuellement l'effort, le coup de fouet, un je ne sais quoi d'affecté, de laborieux et de tendu qui sacrifie tout à l'effet. Renonçons donc à des catégories illusoires, à des qualifications oiseuses, et tâchons de rester dans le vrai.

Le vrai, c'est qu'au milieu du nivellement universel, à travers cette diffusion toujours croissante d'intérêts, d'idées et d'habitudes, il s'est formé comme des familles d'esprits, des groupes rapprochés dans la foule par une affinité de goûts et de sentimens, et que le roman moderne a des variantes accommodées à chacun de ces groupes. Ce qui est vrai, c'est que notre siècle, de plus en plus enclin à l'analyse, qui fait sa faiblesse et sa force, se cherche et s'étudie dans le roman bien mieux que dans la littérature dramatique, qui ne reflète, à vrai dire, qu'une partie très bornée et très spéciale du public français; mais ce miroir a quelque chose de l'extrême mobilité des traits qui s'y réfléchissent : les figures sont si nombreuses, si ressemblantes dans leurs différences, si variées dans leurs similitudes, elles changent si souvent d'expression et d'aspect que la glace où se mire cet être multiple semble se multiplier avec lui. Tantôt il se trouve trop inculte, trop négligé dans son accoutrement démocratique : il lui plaît de s'ajuster, de se pa-

rer, de s'*adoniser* devant son miroir, et l'esprit romanesque, pour lui plaire, se fait maniéré, coquet, enjolivé de grâces et de mièvreries féminines; tantôt, cédant à une inspiration plus haute et plus saine, il se débat contre les vulgarités qui l'obsèdent : il ne veut pas trouver là sa seule sphère et son horizon; tournant son regard vers la vraie patrie des imaginations bien douées, il demande au roman de le représenter à lui-même épris de lumière et d'idéal, et le roman s'idéalise comme par enchantement : il ramène à sa suite le public le plus rebelle, pourvu qu'une femme de génie veuille bien se charger de cette opération difficile. D'autres fois cet être capricieux est mécontent de soi et de tout; il se regarde, et il se trouve laid, grimaçant, morose, ennuyeux; il se raille, il veut qu'on l'amuse à ses dépens, qu'on lui dise ses vérités aiguisées en épigrammes, et l'esprit romanesque, laissant là ses rêveries sentimentales, devient ironique et railleur, et donne à son modèle le plaisir malin, mais stérile, de se moquer de lui-même. D'autres fois encore celui-ci, cédant à ce misérable penchant de notre nature, en qui *la bête*, si on la laisse faire, finit par tout dévorer, est pris d'une rage d'abaissement, d'un vertige de dégradation morale : il déchire d'une main convulsive ses derniers titres de noblesse, échappés de tant de naufrages; il veut se retrouver dans son miroir tel que l'ont fait ces ivresses de la matière et des sens, et le roman, docile à cette triste fantaisie, chatouille cette fibre sensuelle et le repaît de sa propre image, dégradée et avilie dans cette dernière métamorphose. — Nuances principales entre lesquelles il serait facile de démêler d'autres nuances intermédiaires! variations incessantes qui parcourent toute la gamme des sentimens humains, depuis la note la plus élevée jusqu'à la plus basse! Essayons à notre tour de la suivre; peut-être y trouverons-nous les applications particulières de ces idées générales.

Si l'on accepte cette image de la gamme musicale, *l'Enthousiasme*, roman de Mme Marie Gjertz, nous en offrira assurément la note la plus haute, et même un peu au-dessus du ton. Mme Gjertz est, dit-on, une Norvégienne convertie à la religion catholique, et elle apporte sans doute dans sa conversion toute la ferveur d'une néophyte. Loin de nous l'idée de nous en plaindre! Il y aurait une contradiction singulière à protester contre l'art d'où l'âme est absente, et à repousser les tentatives de cette reine exilée pour reconquérir son royaume. Il y a deux parts bien distinctes à faire dans le livre de Mme Gjertz, qui gagnerait à être abrégé d'un bon tiers : celle où l'auteur, pour expliquer les enthousiasmes, les espérances et les craintes de Brigitte, son héroïne, accumule des apparitions, des *puissances mystérieuses*, des scènes nocturnes dans la *tour des armes*, tout le *bric-à-brac* du faux romantisme de 1824; puis celle

où elle nous peint les combats intérieurs qui se livrent dans l'âme de Brigitte, son amour pour Hjalmar, ses alternatives d'entraînement et d'épouvante, d'abandon et de remords. Nous ferions volontiers bon marché de la première de ces deux parties; l'autre est traitée avec un mysticisme passionné qui s'élève quelquefois jusqu'à l'éloquence. Malgré de fâcheuses longueurs, le livre n'est ni ennuyeux, ni froid. Il semble que ce qui lui sert de point de départ, le sentiment du beau absolu, vainement demandé à l'art, à l'amour, aux institutions terrestres, et entrevu à la dernière page dans une sorte de renaissance catholique, doive maintenir tout le récit dans une température de glace : nullement, le souffle de la passion vraie vient souvent réchauffer ces frimas, et la soif de l'infini s'y exhale en accens que pourrait envier l'amour le plus ardent. « J'ai bu ton cœur, et j'ai soif encore! » dit Brigitte mourante à son mari : voilà le diapason. Un cratère caché sous des monceaux de neige, une de ces journées du printemps septentrional, où l'on sent la vie, la chaleur, la verdure, sourdre et palpiter sous les dernières caresses de l'hiver, voilà les images que l'on peut évoquer à propos de ce roman. Mme Marie Gjertz en définitive, si elle veut réussir tout à fait, doit se résigner à descendre quelques degrés, ne fût-ce que par commisération pour la *moyenne* de ses lecteurs. Il en est de l'idéal comme de ces liqueurs précieuses et rares qu'il ne faut pas trop prodiguer sous peine de nous rendre insensibles à leurs purs aromes.

Cet idéal que nous aimons, mais dont les intempérances ont leur péril comme toutes les autres, le trouverons-nous, à des doses plus discrètes, dans quelques-uns de nos romans? Peut-être allons-nous y découvrir un alliage d'un autre genre. Chez MM. Jules et Edmond de Goncourt, les auteurs de *Sœur Philomène*, l'alliage réside principalement dans le style. Ces jeunes écrivains, en se dégageant peu à peu de l'école qui avait paru d'abord les séduire, ont gardé quelques-unes de ses couleurs. Ce contraste est visible dans *Sœur Philomène*, où se révèlent pourtant des qualités bien réelles de sentiment et d'analyse. MM. de Goncourt décrivent le travail intime, l'initiation douloureuse qui s'accomplit dans l'âme d'une enfant du peuple imprudemment transplantée au sein d'une famille riche, exposée à tous les mécomptes de cette situation fausse, révoltée d'abord, puis résignée, acceptant sous la douce loi de bonnes religieuses une vie de renoncement, et s'élevant enfin jusqu'aux plus angéliques dévouemens de la sœur de charité. Ils ont assez habilement opposé à ces trésors de pureté et de tendresse la turbulence irréligieuse, la forfanterie matérialiste d'un groupe de jeunes médecins, et nul n'est tenté de les accuser de profanation quand ils nous laissent deviner un mystérieux sentiment, à jamais caché sous

de triples voiles, entre sœur Philomène et le meilleur, le plus généreux de ces jeunes gens. Malheureusement cette histoire d'une âme est entremêlée de ce *coloriage* tout moderne, de ces prodigalités de palette que nous sommes habitués à trouver dans les bagages du matérialisme littéraire. Ce style obstiné à tout peindre, infatué de forme et de couleur, en un sujet où tout est intérieur, étonne et blesse comme un accompagnement d'orchestre qui contrarierait la mélodie. A côté d'une étude où le sentiment moral domine, les auteurs ne nous font pas grâce des plis d'un rideau d'hôpital, de la moiteur affadissante d'un dortoir, d'un cadavre dessinant sous les draps ses formes rigides, des détails d'une opération ou d'un amphithéâtre. Le vrai spiritualisme n'a pas de ces recherches de pinceau : il se complaît dans la simplicité du langage combinée avec les délicatesses et les ténuités psychologiques.

Compromis par son excès même ou altéré par des élémens réfractaires, l'idéal, dans les deux ouvrages dont nous venons de parler, n'en occupe pas moins la place d'honneur. Il l'a encore, bien qu'avec moins de décision et de parti-pris, dans le roman proprement dit, le roman *romanesque*, celui qui vit sur ses domaines, et, sans se préoccuper d'écoles et de systèmes, s'efforce d'associer de son mieux l'observation et la fiction. M. Amédée Achard est un de ces conteurs aimables qui intéressent honnêtement les honnêtes gens. Depuis *la Robe de Nessus* jusqu'aux *Filles de Jephté*, M. Amédée Achard a constamment cherché, souvent avec succès, à se délivrer de ces allures d'improvisation facile qui avaient marqué ses débuts. On a pu lui contester quelquefois l'élévation et la vigueur; on est forcé de lui reconnaître deux qualités qui ont leur prix : l'observation juste et vraie de certaines situations créées par la civilisation moderne, et l'art de placer dans ces cadres des personnages qui sont bien de notre temps, qui vivent de notre vie. Quelquefois, comme dans *l'Ombre de Ludovic*, une idée philosophique, agréablement nuancée de satire légère et de fantaisie, donne de l'espace et de l'air à ce je ne sais quoi d'un peu *terre à terre* qu'implique la peinture des mœurs contemporaines. Enfin dans *les filles de Jephté*, dans *la famille Guillemot*, dans *les Séductions*, M. Amédée Achard a souvent rencontré l'accent de la passion. Cependant, avec ses qualités remarquables, M. Amédée Achard est-il déjà complétement parvenu à ce qui doit être le but de tout artiste vrai, à se créer une originalité bien tranchée, une physionomie bien saisissable qui persiste jusque dans les défauts et ne permette plus de se tromper sur la signification d'une œuvre ou d'un nom? Ne sent-on pas ici l'influence d'une production trop peu ménagée, peut-être, hélas! de ces diversions mondaines que comportent les exigences de la vie moderne, et qui dérobent à un écrivain, au profit

d'une société frivole, un temps qu'il pourrait mieux employer? On peut faire la même remarque, en signalant aussi un certain défaut collectif de vigueur native, de séve originale, au sujet de plusieurs romanciers de notre temps. Quelques élégantes histoires de M. Louis Énault, *Christine*, *Nadèje*, *Hermine*, *Alba*, ont une grâce un peu féminine, un parfum de rose-thé, vague, subtil, insaisissable, qui vous fait passer par des sensations douces, mais factices et amollissantes. M. Louis Énault, on le sait, a beaucoup voyagé; or il suffit d'avoir entrevu un coin de la société étrangère pour comprendre son influence sur ce genre de roman qu'effraient les brutalités de la nouvelle école, et qui, visant au *distingué*, voulant surtout plaire aux femmes, y réussit en leur demandant d'être ses confidentes et ses complices. Les traditions de ce roman, comme ses instincts, l'obligent presque à s'inspirer de la vie des salons; mais les salons d'autrefois, ceux où se résumaient toutes les élégances de l'existence aristocratique, étant fermés pour la plupart ou se méfiant trop des courans d'air littéraires, il faut bien que le conteur mondain cherche ailleurs ses inspirations et ses modèles : les belles émigrées de la Vistule ou de la Néva ont dès lors une large part dans cette expression internationale de l'esprit romanesque en France. Ne sont-elles pas d'ailleurs plus Françaises souvent que les Françaises elles-mêmes? C'est bien là le roman coquet, un peu maniéré, un peu mignard, mais dont la mignardise n'est pas sans charme, et où notre siècle, en ses jours de galante humeur, peut se mirer avec toutes les grâces correctes d'une tenue de bal. Il serait même facile de signaler bien des analogies entre cette littérature et ces fleurs exotiques, belles surtout aux lumières, ces pâles filles du Nord dont les yeux ont d'aimables langueurs, dont la voix est caressante, qui possèdent le semblant de toutes les beautés, de toutes les grandeurs, de toutes les tendresses, de toutes les délicatesses de la femme, mais qui vous laissent indécis sur le genre d'émotions qu'elles vous causent et la nature du sentiment qu'elles méritent. Anomalie singulière! depuis trente ans, le sceptre du roman est tenu parmi nous par une femme de génie qui a toutes les qualités viriles : l'énergie, la force, la persévérance, l'ardeur au travail, un don merveilleux de renouvellement. Or tout auprès de Mme Sand et parallèlement à son œuvre si variée et si riche nous apercevons un groupe de romanciers qui ont au contraire les qualités féminines. Plus souples que vigoureux, plus délicats qu'énergiques, plus subtils que grandioses, ils excellent à démêler les petits secrets de l'imagination et du cœur, à débattre la casuistique des consciences troublées, à poétiser les devoirs de la vie intime, plutôt qu'à se mesurer corps à corps avec les grands spectacles de la vie humaine, avec les luttes fécondes de la création et du travail. Nous ne savons

s'il faut attacher quelque importance à ce détail peut-être accidentel; mais un esprit généralisateur ne pourrait-il pas le ranger parmi les symptômes d'une époque de déclassement et de malaise? N'allons pas plus loin et surtout gardons-nous bien de comparer le roman moderne, dont les erreurs mêmes sont peut-être des signes de vitalité, à ces dynasties défaillantes où les femmes s'emparent des premiers rôles abandonnés par les hommes.

L'imagination et l'esprit, la sensibilité et la raillerie peuvent fort bien marcher côte à côte dans la littérature romanesque d'une époque, comme le rire et les larmes peuvent se disputer le même visage. Ce n'est pas en France, dans la patrie de Rabelais, de Le Sage et de Voltaire, qu'il faut s'étonner si le roman tend parfois la main à la comédie et à la satire, si la société, lasse de se voir peindre dans des attitudes sentimentales et passionnées, encourage de spirituels moqueurs à terminer en éclats de rire ses illusions et ses rêveries. Nous avons en outre, en littérature comme ailleurs, un goût si vif de réactions, de reviremens, que l'abus du roman à prétentions héroïques et lyriques devait évidemment amener le règne ou l'essai du roman satirique, de même que les interminables aventures et les complications sans fin d'un genre aujourd'hui passé de mode ont fait beau jeu à de courtes et lestes histoires où il a suffi d'un peu de gaieté, d'agrément et d'esprit pour tenir lieu d'invention. Prenons garde pourtant et n'oublions pas que la comédie ou même la bonne satire est aussi difficile et aussi rare dans le roman que sur la scène; ne nous hâtons pas de les reconnaître dans ce qui en est à peine l'ombre. Pour que le rire ait toute sa valeur, pour qu'il soit autre chose qu'une convulsion ou une grimace, il faut qu'il parte du plus profond de notre être et qu'il s'attaque à des objets dignes de lui. Il faut que, sous une forme plaisante ou grotesque, la raison, la morale, l'humanité, se retrouvent, exerçant un droit, essayant une conquête, châtiant un vice, revendiquant une réparation ou une indemnité. Les grands railleurs du moyen âge et de la renaissance n'étaient pas de simples amuseurs, plus ou moins heureux dans les imaginations bouffonnes dont ils masquaient leur pensée. Ils représentaient le genre humain, la civilisation, trop forte déjà dans sa rapide croissance pour ménager ses précepteurs et ses langes : pupille remuante, indocile, inquiète, dont il fallait amuser à la fois et déguiser les griefs sous des airs d'extravagance et à l'aide de burlesques fictions. Sancho, Pantagruel et Panurge font rire; mais au-dessous de ce rire il y a l'histoire d'un siècle ou d'un monde : il y a des institutions qui s'écroulent, un régime qui tombe, des ombres qui se dissipent, des lumières qui naissent. Le Sage même et Voltaire, dans une société toute différente et trop civilisée déjà pour ne pas comprendre à demi-mot, se gardent bien de railler au hasard et

pour avoir l'air de faire de l'esprit. Ils ont sans cesse devant eux deux modèles, deux *sujets*, — une société assurément bien entamée et ouverte à tous les vents, mais gardant encore, à la veille de sa ruine, assez d'apparences, de points visibles et tangibles pour que la comédie ou la satire pût s'y prendre, — et le cœur humain, non pas ce cœur humain dont les surfaces miroitent d'un boulevard à l'autre, dont les variations n'ont cours que sur les trottoirs de nos rues, au guichet de la Bourse ou dans les coulisses des théâtres, et restent incompréhensibles au-delà de cette étroite limite, mais le cœur humain tout entier, dans toute sa profondeur et toute son étendue, dans l'infinie variété de ses vices, de ses ridicules et de ses travers.

Aujourd'hui qu'est-ce que le roman satirique, humoristique, moqueur, tel que le pratiquent quelques hommes d'esprit, qui ne tarderont pas à expier leurs succès faciles? Ce n'est plus un adulte intelligent et robuste, se moquant de ses tuteurs pour se consoler d'être en tutèle et dissimulant sous son rire à trente-deux dents toute l'histoire de ses rancunes, tout le pressentiment de ses destinées : c'est un vieillard impuissant et morose, qui ne veut plus qu'on lui parle de ses croyances parce qu'il ne croit plus, de ses amours parce qu'il ne peut plus aimer, de ses enthousiasmes et de ses songes parce qu'ils se sont enfuis à tire-d'aile, et qui, de guerre lasse, pour se distraire de ses regrets, de son abandon, de ses ennuis, prend le parti de rire à froid et de se railler lui-même sans réussir à donner à ce rire édenté ni une gaieté franche, ni une expansion communicative, ni de sonores échos. Ce n'est pas tout encore : pour amuser des esprits vieillis et désabusés, la comédie et la satire dans leur simplicité première ne suffisent pas toujours; il faut du paradoxe à haute dose, de l'originalité à outrance, de l'excentricité, de la fantaisie. Or ce vieillard dont nous parlons, parmi ses nombreuses infirmités, en a une dont il sied de tenir compte : il a été et il est encore essentiellement bourgeois. Pour se déclarer tout à fait content, il veut, dans ses caprices de sultan blasé, que le paradoxe, la fantaisie, l'*humour*, ces exceptions à peine tolérées chez les esprits les plus rares et les plus fins, se fassent bourgeois comme lui, et allument leurs fusées dans un pot-au-feu. De là, dans le roman d'intention satirique, philosophique ou plaisante, des contrastes perpétuels, des dissonances inouies entre l'étiquette et le fond, l'affiche et la pièce, l'allure du départ et celle de l'arrivée. On voudrait bien être original à tout rompre, excentrique et fantasque à faire pâlir Swift et Henri Heine. On enfourche hardiment l'hippogriffe, et en avant! En route vers les astres moqueurs, peuplés d'invisibles lutins qui prennent en pitié les vulgarités de notre planète! Hélas! à peine a-t-on fait quelques sauts et quelques courbettes, le cavalier se sent

mal à l'aise; il s'aperçoit que sa monture manque de souffle, et son public d'ailleurs paraît peu disposé à le suivre à travers les espaces constellés : il faut alors se mettre au pas, reprendre la route battue, retomber dans l'ornière, plier le paradoxe et l'épigramme au joug de la routine, et le voyage commencé à vol d'oiseau s'achève en pays plat.

Nous ne citerons pas, à l'appui de nos remarques, M. Edmond About, qui n'a jamais eu, que nous sachions, de grandes prétentions à l'originalité fantaisiste : M. About a été assez spirituel pour comprendre son moment et ajuster à nos goûts des récits agréables, d'une morale correcte et d'une malice inoffensive; mais voilà, par exemple, M. Alfred Assolant et son nouveau roman de *Marcomir*. M. Assolant est un homme d'esprit, indépendant, libéral et volontiers frondeur, qui a dû ses premiers succès au contraste de sa manière leste et piquante avec l'étrangeté des scènes lointaines qu'il nous racontait. Appliqué à notre société et à nos mœurs contemporaines, ce procédé perd par le *trop près* cet air d'originalité qu'il avait rapporté de ses voyages, et n'a plus que le choix entre le faux et le commun. C'est un voyageur neuf et amusant à l'heure de son retour et banal six mois après. Les premières pages de *Marcomir* ont de la verve et de l'imprévu; elles semblent courir à la conquête du monde ou de la toison d'or, et il se trouve en définitive que le héros, jeune homme candide et primitif, s'éprend sottement d'une courtisane, laquelle, pour ne pas être en reste, renouvelle à son profit ou à ses dépens la sempiternelle légende de la pécheresse régénérée, purifiée et martyrisée par son amour. Était-ce la peine de mettre en branle tous les grelots de la fantaisie, de faire claquer tous les fouets de la satire, pour aboutir à cette vieillerie? Ce que nous disons de M. Alfred Assolant et de *Marcomir* pourrait se dire et plus sévèrement encore de M. Jules Noriac, très embarrassé aujourd'hui, nous en sommes sûr, des succès extravagans que la petite presse s'est amusée à faire à ses petites histoires. M. Jules Noriac n'a prétendu à rien moins qu'à nous donner le bilan de la bêtise humaine. Le cadre est vaste, et quiconque réussirait à le remplir aurait assurément bien mérité des gens d'esprit. Pour être juste, il faut avouer que le premier volume, *Eusèbe Martin*, s'annonçait assez bien : des traits d'observation, d'heureuses saillies, un récit animé où l'imitation voltairienne se laisse deviner sans se faire trop sentir, nous n'en demandions pas davantage; mais le terrain où s'alimente l'imagination de ces jeunes conteurs a été si souvent retourné et il est foncièrement si stérile, le cercle où ils se meuvent est si restreint, si spécial, tellement placé en dehors de la vraie société, du vrai monde, du grand art, des véritables sujets d'étude morale et d'observation

satirique, qu'ils sont réduits à tourner perpétuellement sur eux-mêmes, à se copier, à se répéter, à s'accrocher aux mêmes bornes, à échouer aux mêmes récifs. Nous avions dans *Marcomir* un jeune homme naïf, amoureux d'une courtisane; nous avons dans *Eusèbe Martin* un enfant de la nature épris d'une actrice. Courtisane et actrice aiment, se *transfigurent*, passent par les mêmes sentiers, et font à peu près la même fin. Déjà Marion Delorme, la Tisbé, Marguerite Gautier et cent autres leur en avaient donné l'exemple. *Le Grain de Sable* est encore pire. Dès la seconde épreuve, le crayon s'est alourdi et a grossoyé. Ce que devient dans tout cela la *bêtise humaine,* ce que la satire, la comédie et la fantaisie peuvent avoir d'horizon et d'espace, de ressort et de jeu sur ces théâtres de quelques mètres carrés, où jouent des marionnettes de pacotille suspendues à des ficelles de rechange, avons-nous besoin de le redire? Étranges fantaisistes, dont la fantaisie a des ailes de coton et emprunte ses paillettes à un magasin d'accessoires! Bizarres moralistes, qui ne connaissent de l'humanité et du monde que ce qu'ils en aperçoivent par la lucarne d'un bureau de petit journal! Singuliers peintres, qui croient peindre l'homme et la comédie humaine, quand ils ont fait poser un mannequin entre deux décors! Logiciens habiles, qui demandent à la convention de les conduire à la vérité, et qui chargent le paradoxe de faire les affaires du lieu commun! Franchement ces fils de Voltaire sont des enfans terribles, bien plus compromettans pour la gloire de leur père que ses plus acharnés ennemis.

Il n'y a donc pas, nous le craignons, une grande importance ni un bien vif espoir à attacher au réveil du roman satirique, qui, ne donnant rien à l'imagination, au sentiment, aux meilleures facultés de l'âme, ne donne pas assez à l'esprit pour nous dédommager de tout le reste. Essaierons-nous de descendre encore un degré, plus près de cette école que nous sommes bien forcé d'appeler *réaliste,* puisqu'ainsi le veut le nouveau vocabulaire? La réalité sans idéal, comme Sieyès votait *la mort sans phrase;* — soit, pourvu que la réalité soit vraie! Si, à force d'être réel, vous parvenez à être plus faux que le convenu, nous nous méfierons de vos programmes et de vos œuvres. Henry Murger était vrai, non pas peut-être de cette vérité générale qui est le fait des grandes littératures et qui assure aux ouvrages d'imagination la durée et la vie, mais d'une vérité locale, celle du monde où il a vécu et qu'il a su peindre. Or, s'il est avéré, comme on nous l'assure, que Murger était un maître, on peut ajouter qu'il a laissé un disciple dans la personne de M. Hector Malot. Si nous osions, nous appellerions M. Malot un Murger épaissi. Son talent est d'un grain moins fin, d'une allure moins svelte

et moins légère; il n'a pas ces attendrissemens sincères, ces larmes mal contenues sous des sourires, qui vont au cœur et détendent l'esprit au milieu des scènes les plus *réelles;* mais quelques-unes de ses pages accusent une vocation de romancier et d'écrivain, encore embarrassée, il faut le dire, d'étranges scories. Cette vocation pouvait se démêler déjà, malgré bien des traces d'inexpérience, dans *les Victimes d'amour;* elle s'accentue mieux dans *les Amours de Jacques,* qui ont pourtant le défaut de replacer encore une fois sous nos yeux des mœurs et des personnages qui sont désormais les *inévitables* de ce genre de roman. Ses ressources sont si bornées, que nous pourrions lui dire d'avance dès le premier couplet toute la chanson qu'il va nous chanter. D'ailleurs, comment nous intéresser à des passions, à des mœurs en contradiction permanente avec nos idées et nos sentimens de chaque jour, que dis-je? avec les notions les plus élémentaires de la conscience et du cœur? Dans le roman de M. Hector Malot, Jacques est un jeune homme passionné et convaincu, Arthur une sorte de dandy et de roué. Or la rouerie d'Arthur consiste à épouser Caroline, la maîtresse avouée de Jacques! N'insistons pas; rendons justice à quelques parties bien étudiées du caractère et de l'amour de Jacques, et engageons M. Hector Malot à sortir bien vite de cette atmosphère où tous les romans et tous leurs personnages se ressemblent, comme tous les habitans d'un pays fiévreux ont le même teint et le même regard.

Puisque nous voilà avec des disciples, — *minores,* — nous n'avons plus le droit de dédaigner l'*Histoire d'un premier amour* par M. Aurélien Scholl : ce n'est qu'une esquisse; mais le dessin en est parfois juste et fin; l'auteur a surtout bien saisi le personnage de la provinciale romanesque, se croyant poétique parce qu'elle s'ennuie, toujours prête à mettre un roman dans sa vie, et, une fois qu'elle le tient, le façonnant d'après les modèles que lui ont fournis ses lectures, se couronnant de sa faute, caressant un rêve de suicide pour mieux remplir son programme, et finissant d'ordinaire par un grotesque mélange de vulgarités et de récidives. Cette peinture fait honneur au jeune écrivain, et prouve qu'il pourrait prétendre à de sérieux succès; mais, s'il veut les obtenir, qu'il se hâte de laisser là cette petite littérature, qui est à la véritable ce qu'une parade en plein vent est à la Comédie-Française!

Serions-nous enfin arrivé à la note la plus *basse* de notre gamme romanesque? Reste *Sylvie,* de M. Feydeau, que nous ne saurions passer tout à fait sous silence, quoiqu'une plume chère à nos lecteurs ait déjà fixé la valeur de l'œuvre et la signification du succès. Si la création de nouveaux mots ne dénonçait pas l'appauvrissement

des langues, on pourrait, à propos de *Sylvie*, donner un frère au *réalisme* et signaler l'avénement du *bestialisme* dans le roman : les chiens, les singes et les perroquets jouent un grand rôle dans le récit de M. Ernest Feydeau, et s'y montrent plus spirituels et plus amusans que les hommes. Aussi bien cette prépondérance des bêtes serait un moyen de trancher le débat et de proclamer le triomphe définitif du genre animal en littérature. Sérieusement, ce qui ressort de l'œuvre de M. Feydeau, c'est l'extrême pauvreté du genre, c'est le *crescendo* de bizarreries qu'il est contraint d'étaler pour soutenir sa gageure et réveiller la curiosité déjà somnolente, c'est surtout ce fond bourgeois que nous avons signalé chez nos plus prétentieux fantaisistes, et qui persiste en dépit des excentricités de costume. Anselme et Sylvie sont deux bourgeois de vocation et de naissance, qui jouent au paradoxe et s'en affublent, comme on prend, pour attirer les regards dans un bal déguisé, le costume le plus extraordinaire que l'on puisse imaginer. Ils ne sont pas plus originaux, pas plus romanesques qu'un Persan ou un Turc de mardi gras n'est Turc ou Persan. Le bal fini, la farce jouée, ils retombent dans leur vulgarité native. Le roman, qui de progrès en progrès est arrivé à nous les servir comme sa dernière friandise, pourrait bien faire comme eux tôt ou tard, et tous alors, bêtes et gens, auteur et public, reprendraient la place qui leur est assignée par la nature.

Nous ne prétendons avoir donné ni le dénombrement exact, ni la classification complète du roman contemporain; il nous a suffi de suivre l'esprit romanesque sur les principaux degrés de l'échelle qu'il parcourt, de chercher à prouver comment, en montant trop haut ou en descendant trop bas, il méconnaît ses destinées véritables, comment, en se renfermant dans un petit monde à part pour y railler ou y abaisser ses modèles, il se condamne à la négation et au néant. Maintenant que pouvons-nous conclure? Y a-t-il prospérité ou décadence? Devons-nous nous féliciter ou nous plaindre? Pour que nos conclusions fussent plus faciles, il faudrait que nos données fussent plus complètes. Comment s'étonner si, dans le court espace d'une année, le roman n'a pu déployer toutes ses forces, si ceux-là surtout manquent à l'appel qui travaillent avec lenteur, produisent peu, se contentent difficilement, possèdent en un mot les qualités les plus contraires aux défauts si souvent et si justement reprochés à la littérature moderne? Personne assurément ne sera tenté d'accuser M. Jules Sandeau d'avoir rabaissé l'esprit romanesque de son temps. Quoi de plus vrai, de plus naturel, de plus *humain*, que *la Maison de Penarvan?* L'auteur de cette œuvre charmante ne restera pas, nous l'espérons bien, inférieur à ce que lui

imposent la maturité de son talent, la popularité de son nom. M. Octave Feuillet, malgré ses succès de théâtre, ne peut manquer de revenir au genre où il excelle, où se développent le plus à l'aise ses rares facultés d'analyse, les exquises délicatesses de sa plume, et où il n'a pas à redouter des rivaux mieux doués peut-être du tempérament dramatique, mieux acclimatés à cette atmosphère, trop échauffante pour être salubre. En somme, il y aurait injustice à mesurer le champ tout entier d'après la moisson de cette année. D'ailleurs ne conviendrait-il pas de tenir un certain compte de ce genre de récits qui pourrait s'intituler le roman en province, tel que le pratique M. Eugène Ducom entre autres, et qui, sans grande prétention romanesque, met en scène dans un cadre restreint et à l'aide d'une fiction légère les mœurs, les épisodes, les caractères, les détails de couleur locale, les physionomies particulières à quelques pays encore préservés de l'assimilation générale? Enfin omettrons-nous, parmi les ressources actives du roman, ces heureux emprunts qu'il fait aux littératures étrangères, ces œuvres originales qu'une main habile débarrasse de leurs longueurs, assouplit par des analyses aussi vivantes que l'invention même, et sait rendre françaises sans leur rien ôter de leur saveur et de leur séve primitives? Est-il besoin d'insister sur les avantages de ce procédé dont la *Revue* a donné plus d'un exemple? Il rapproche le génie des différentes nations, infiltre un sang nouveau dans les littératures vieillies ou appauvries, et répond admirablement aux instincts du moderne esprit français, enclin à se dédommager de ce qu'il perd au dedans en exerçant au dehors ses facultés d'attraction et de conquête.

On le voit, ces élémens ont leur valeur et leur place dans une étude telle que celle-ci. Il en est un plus important encore, et que nos lecteurs au besoin nous rappelleraient. Difficile toujours, notre conclusion serait impossible et dérisoire, si, en parcourant les diverses expressions de l'esprit romanesque en 1861, nous avions l'air d'omettre volontairement le nom, le génie qui les a dominées toutes, George Sand et ses plus récens ouvrages. Par leur nombre comme par leur éclat, ces ouvrages auraient dépassé notre cadre, et ils seront bientôt, nous l'espérons, l'objet d'une étude spéciale. Mme Sand ne brillera donc dans ces pages que par son absence, et c'est à elle pourtant que nous demanderons cette conclusion qui nous manque. A travers la marche des siècles, les transformations des sociétés, les vicissitudes du goût, les lois immortelles subsistent; l'art vraiment digne de son nom se soumet à ces conditions sans lesquelles il ne saurait vivre, et après chaque excursion dans la littérature contemporaine il sied de les proclamer encore et d'y ramener ceux qui s'en écartent. Dans *Jean de La Roche*, dans *le Marquis de Villemer*, dans

Valvèdre, dans *Germandre*, l'idéal déborde; mais il n'engloutit pas, il n'absorbe pas cette autre partie de notre être qui a ses droits, sa part, son rôle à jouer dans les créations de l'art comme dans les épreuves de la vie. Les personnages y sont de chair et d'os, leur cœur bat comme le nôtre; ils touchent du pied la terre, bien que l'on sente passer sur leurs fronts le rayon et le souffle des régions meilleures; leurs petitesses font sourire, sans que ce sourire dessèche les sources de sensibilité et d'émotion; leurs grandeurs élèvent l'âme, sans qu'elle ait à se détacher des liens qui la retiennent ici-bas. Cette lutte ou plutôt cette alliance de l'idéal et du réel est de tous les temps : elle est l'homme tout entier; on la retrouve dans ses joies, dans ses douleurs, et dans toutes les expressions durables de ses douleurs et de ses joies. Quiconque aspire à lui montrer sa propre image, à le forcer de s'y reconnaître, en évitant également de l'enivrer et de le dégoûter de lui-même, doit saisir et peindre tour à tour l'antagonisme et l'union de cette double nature. Qu'est-ce que le roman? C'est la vie, c'est la société, interprétées à la fois par l'observation et par l'imagination. Et qu'est-ce que la vie, sinon la combinaison providentielle d'une âme et d'un corps? Qu'est-ce que la société, sinon le théâtre permanent où se croisent, se débattent et s'unissent le monde extérieur et le monde intérieur, la vie matérielle et la vie morale? Le roman doit donc avoir, lui aussi, une âme et un corps : s'il n'a qu'une âme, il nous échappe; s'il n'a qu'un corps, il nous abaisse. *Ni si haut, ni si bas!* a dit le poète. Ce doit être en définitive la devise du roman : *ni si haut,* car les hauteurs excessives et continues, en effrayant notre faiblesse, peuvent nous tromper sur le véritable emploi de nos forces; *ni si bas,* car l'art qui, pour nous séduire, abuse de nos mauvais penchans et se fait plus matériel que nous-mêmes est le plus vil des courtisans, le plus plat des histrions. Voilà le vrai; le reste est affaire de mode, de prétention ou de système. Que le roman consulte ses antécédens et ses souvenirs, qu'il songe aux œuvres qui, dans un genre réputé secondaire et éphémère, ont mérité de vivre, et, s'il persiste encore dans les voies mauvaises, ce ne sera pas faute d'enseignemens et de modèles.

ARMAND DE PONTMARTIN.

PELLEGRINO ROSSI

L'ITALIE ET LA PAPAUTÉ

Pellegrino Rossi, biographie; Florence 1861. — Papiers inédits.

Une œuvre comme l'émancipation d'un peuple ne s'accomplit ni en un jour, ni par la main d'un homme, ni même le plus souvent dans la vie d'une génération. Longtemps avant de devenir une réalité victorieuse, elle n'est qu'une utopie dédaignée, une passion ou une idée voyageant à travers les esprits, fascinant les imaginations, réunissant sous un drapeau inavoué des légions obscures, qui se reconnaissent à quelque insaisissable mot d'ordre, ayant ses penseurs, ses théoriciens, ses soldats, comme aussi ses fanatiques, ses sectaires et ses factieux. Dans cette laborieuse et émouvante carrière, les fautes ne sont pas plus absentes que les malheurs, et l'imprévu des choses se mêle aux préméditations les plus obstinées des hommes. Ce qu'est une œuvre de ce genre, lorsqu'elle éclate dans sa victoire, on le voit aujourd'hui au-delà des Alpes, dans ce moment d'une résurrection plus qu'à demi accomplie; mais jusque-là que d'efforts trompés! que de tentatives et de combinaisons incessamment déjouées, incessamment reprises! que de destinées tranchées par le fer, chassées dans l'exil ou perdues dans les prisons! Et, pour tout dire, que d'aventures et de métamorphoses à travers lesquelles l'idée même d'un si grand mouvement semble se dégager par degré, sous la pression des obstacles, pour en venir à se réaliser

dans ce qu'elle a de plus étendu et de plus imprévu! Ainsi a grandi cette Italie renaissante, dont les premières protestations éclataient dès 1815, et qui depuis n'a cessé de compter les années par les commotions intérieures, par les progrès du sentiment national, jusqu'à ce jour définitif que n'ont pu voir se lever tous ceux qui l'avaient préparé. Les événemens contemporains laissent du moins cette généreuse et salutaire impression qu'un peuple obstiné dans son droit et résolu à vivre ne meurt pas, même sous la toute-puissance des ligues et des combinaisons ennemies.

Je ne sais si je me trompe, une des pensées les plus touchantes et en même temps les plus sérieusement politiques de cette Italie renouvelée, c'est, il me semble, de ne point oublier ceux qui l'ont honorée et servie sous une forme ou sous l'autre, de reconnaître les siens, si l'on me passe le mot. Elle a reconnu et adopté comme une renommée nationale ce sombre et émouvant génie, le pauvre Leopardi, en lui élevant un petit monument dans son lieu natal, à Recanati, le jour où le drapeau italien allait flotter dans les Marches. Elle a reconnu aussi, elle a tenu à reconnaître comme un des siens, ce publiciste, cet économiste, ce politique, dont la destinée avait été bien autrement agitée, qui avait épuisé toutes les vicissitudes, — insurgé et émigré des États-Romains en 1815, professeur et député en Suisse, pair de France et ambassadeur de la monarchie de 1830, et qui, avec une intelligence à la hauteur de toutes les conceptions, avait gardé toujours profondément marqué le sceau primitif du patriote, — Pellegrino Rossi, celui qui fut pour nous le comte Rossi, le plus français des Italiens et le plus italien des Français. Curieux type de banni supérieur, qui, au lieu de se ronger dans l'exil, se sauvait dans les honneurs partout où le conduisait sa fortune, servant encore son pays dans les patries nouvelles qu'il se faisait, assez habile pour revenir un jour en représentant d'une des premières puissances du monde auprès de ceux qui l'avaient proscrit, et assez heureux pour dévouer ses derniers momens, comme il avait dévoué sa jeunesse, à une pensée invariable d'indépendance nationale et de rénovation civile; type plus curieux encore d'homme à la fois enthousiaste et froid, audacieux et sensé, passionné et ironiquement dédaigneux, tenant par sa nature de la vigoureuse et souple race des politiques italiens, et le plus vraiment homme d'état de la péninsule avant que le comte de Cavour n'eût repris dans ses mains hardies tous les fils brouillés d'une révolution interrompue.

Un monument est élevé aujourd'hui à l'université de Bologne pour honorer Rossi; on a mieux fait : une somme, modique il est vrai, mais proportionnée aux difficultés du moment, est inscrite dans le budget italien pour publier tout ce qu'il a écrit, ses œuvres comme

sa correspondance. Et quel est le mobile de cet hommage réfléchi rendu à celui qui commençait sa carrière par la proscription dès 1815 pour la finir comme ministre du pape sous le poignard d'un sectaire en 1848? M. Boncompagni me l'écrivait récemment: « pendant le peu de temps que j'ai été dans la diplomatie, le rouge me montait au visage chaque fois que, parlant de l'indépendance et de la liberté de l'Italie, on me jetait à la face l'horrible souvenir de l'assassinat de Rossi. Dès lors je résolus de provoquer un acte public qui fît connaître à l'Europe que les libéraux italiens étaient du côté de la victime, et non du côté des assassins... » Rossi était en effet un précurseur dans l'ordre des révolutions contemporaines de l'Italie. Cette unité qui semble aujourd'hui sortir vivante du sein de la péninsule, qui est le mot de ralliement d'un peuple, il l'avait entrevue et servie un jour de sa jeunesse, lorsqu'elle n'était que le rêve de quelques hommes rassemblés sous un drapeau d'aventure entre deux catastrophes européennes. Cette crise du pontificat temporel se débattant entre l'impossibilité de rester ce qu'il est et la difficulté de s'adapter à un ordre nouveau, il l'avait observée avec une inexorable sagacité dans un moment décisif, lorsque peut-être on eût pu encore la conjurer; il l'avait suivie sans illusion, et sans illusion aussi il faisait la dernière tentative possible pour en suspendre le dénoûment. Son court ministère à Rome en 1848 apparaît aujourd'hui à la lueur des événemens comme le suprême effort d'un négociateur intelligent qui jusqu'au bout, jusqu'à la mort, défend le terrain d'une transaction. Ces principes d'une civilisation libérale enfin que l'Italie aspire depuis si longtemps à s'approprier, il les avait développés dans ses ouvrages avec une éloquence toujours vive, souvent illuminée d'éclairs. Par tous les hasards de sa vie, par tous les instincts de sa nature, par son esprit, par ses opinions, Rossi est tout entier de cette révolution de liberté et d'indépendance qu'il eût voulu peut-être modérer quelquefois, qu'il pressentait certainement, et qu'il n'eût pas désavouée, je crois, dans ses résultats généraux et définitifs, s'il eût échappé à cette mort cruelle qu'il recevait d'un visage impassible et fier, s'il eût assez vécu pour voir comment les explosions nouvelles naissent inévitablement des réactions obstinées.

Tout se lie dans l'histoire d'un peuple, et ce qu'on voit aujourd'hui au-delà des Alpes, ce qui s'accomplit par la main du Piémont, on le vit un instant rêvé, tenté, vaguement ébauché dans un épisode resté à demi obscur du commencement du siècle. A considérer en effet cette unité qui semble le dernier mot des métamorphoses italiennes, à la considérer dans ce qu'elle a de réel et de politique, c'est une idée toute moderne, née de la révolution française, de

l'empire et de l'organisation de 1815. Je ne veux point dire qu'elle procède uniquement de cette source, et qu'elle ne se complique d'une multitude de souvenirs et de traditions du passé; au fond, c'est surtout l'empire qui a travaillé, peut-être à son insu, pour l'unité actuelle en brisant les vieux cadres de la vie traditionnelle et locale, en renouvelant la face de la péninsule, en semant partout le même goût d'un ordre nouveau et les mêmes institutions civiles, en suscitant un sentiment national agrandi qui pénétrait peu dans les masses il est vrai, mais qui gagnait déjà les têtes intelligentes, et, chose curieuse, l'empire disparaissant tout à coup, cette idée d'unité faisait instantanément son apparition. A ce moment même, au milieu de ces restaurations mal assises, lorsque Napoléon était encore à l'île d'Elbe et que tout était incertain en Europe, quelques hommes liés par le sentiment d'un malaise commun, enflammés par les événemens prodigieux du temps, s'agitaient à Milan, à Bologne, à Turin, à Gênes, pour refaire de l'Italie une nation indépendante de toutes les dominations, de celle de la France qui s'en allait aussi bien que de celle de l'Autriche qu'on voyait venir. Et quel prince choisissaient-ils pour réaliser leur dessein? Napoléon lui-même d'abord, à qui ils offraient la couronne d'empereur des Romains et de roi d'Italie « par la grâce de Dieu et la volonté du peuple. »

Ce n'étaient pas des séides d'un homme cherchant à relever un despotisme, c'étaient des généraux, des magistrats, des hommes d'élite des diverses parties de la péninsule, libéraux d'intelligence, patriotes de cœur, qui rêvaient peut-être, mais qui voulaient faire une Italie unie de nationalité, libre par ses institutions, impériale sans esprit de conquête, ayant son centre et sa capitale à Rome, sauf à se mettre, comme aujourd'hui, à la recherche de conditions nouvelles pour la papauté. Ils prenaient leurs garanties et avaient fait une constitution. Un parlement devait se réunir alternativement à Rome, à Milan et à Naples. Un comité d'exécution se tenait à Turin, puis à Gênes, pour être plus près de l'île d'Elbe, où le projet n'était point inconnu. Napoléon écoutait ce songe qui ne lui était pas venu dans la prospérité, qui devait lui revenir plus tard dans son exil de Sainte-Hélène, et il répondait en s'exaltant lui-même, en sondant cet horizon d'une destinée nouvelle qu'on ouvrait devant lui. « J'ai été grand sur le trône de France, disait-il, principalement par la force des armes et par mon influence sur l'Europe entière; mais le caractère distinctif de mon règne était toujours la gloire des conquêtes. A Rome, ce sera une autre gloire aussi éclatante que la première, mais plus durable et plus utile... Je ferai des peuples épars de l'Italie une seule nation, je leur donnerai l'unité de mœurs qui

leur manque, et ce sera l'entreprise la plus difficile que j'aie tentée jusqu'ici. J'ouvrirai des routes et des canaux, je multiplierai les communications; de nouveaux et vastes débouchés s'ouvriront aux industries renaissantes, tandis que l'agriculture montrera la prodigieuse fécondité du sol italien. Je donnerai à l'Italie des lois faites pour les Italiens... Naples, Venise, La Spezzia deviendront d'immenses chantiers de construction navale, et dans peu d'années l'Italie aura une marine imposante. Je ferai de Rome un port de mer. Dans vingt ans, l'Italie aura une population de trente millions d'habitans, et sera la plus puissante nation de l'Europe. Plus de guerre, plus de conquête; j'aurai néanmoins une armée brave et nombreuse sur le drapeau de laquelle je ferai écrire le mot : *Malheur à qui le touche!* et personne n'osera. Après avoir été César en France, je serai Camille à Rome; l'étranger cessera de fouler de son pied le Capitole et n'y retournera plus. Sous mon règne, la majesté antique du peuple-roi s'unira à la civilisation de mon premier empire, et Rome égalera Paris en conservant intacte la grandeur de ses souvenirs... » Ainsi parlait Napoléon vers le mois d'octobre 1814 aux Italiens qui le pressaient de descendre sur les côtes de la péninsule en lui promettant peut-être ce qu'ils n'auraient pu tenir, un soulèvement universel. Ce n'est pas Napoléon pourtant qui tentait cette entreprise plus que douteuse de refaire en ce moment de l'Italie une nation.

Ce rôle échut à un autre soldat couronné, tête faible et vaine, à Murat, qui, plein de perplexités, branlant déjà sur son trône, infidèle à l'Autriche, avec laquelle il s'était allié, après avoir été infidèle à Napoléon, allait se jeter dans la mêlée pour se faire roi d'Italie, lorsqu'il n'était plus bien sûr de rester roi de Naples. De là cette curieuse entreprise des premiers mois de 1815, qui coïncidait avec le retour foudroyant de l'empereur en France, et qui commençait un peu, à vrai dire, comme on a vu plus récemment commencer l'invasion de l'Ombrie et des Marches par le Piémont. Murat faisait une querelle au pape Pie VII, à peine restauré, parce qu'il recevait des déserteurs, des fugitifs, parce que les états pontificaux étaient un foyer d'hostilité, et faute de la satisfaction qu'il demandait, il s'avançait à la tête d'une armée de quarante mille hommes, appelant tous les Italiens aux armes, levant brusquement le drapeau de l'indépendance nationale, de l'unité de l'Italie. Le pape avait à peine le temps de fuir, craignant d'être pris et conduit à Gaëte, et le grand-duc de Toscane s'enfuyait aussi à l'approche de Murat, qui en peu de jours se trouvait, sans combat, maître des Marches, de l'Ombrie, de la Romagne, annexant au *nouveau royaume* toutes ces provinces, qu'il occupait jusqu'à Bologne. Là commençait la difficulté en face

des Autrichiens. La pensée de cette aventureuse entreprise éclate tout entière dans une proclamation datée de Pesaro, expression survivante d'un mouvement prématuré. « L'heure est venue où doivent s'accomplir les destins de l'Italie, disait cette proclamation ; la Providence vous appelle enfin à être une nation indépendante. Que des Alpes au détroit de Sicile on n'entende qu'un seul cri : l'indépendance de l'Italie!... J'en appelle à vous, braves et malheureux Italiens de Milan, de Bologne, de Turin, de Venise, de Brescia, de Modène, de Reggio et de tant d'autres contrées opprimées... Serrez-vous dans une étroite union, et qu'un gouvernement de votre choix, une représentation véritablement nationale, une constitution digne du siècle et de vous, garantissent votre liberté, votre prospérité intérieure, aussitôt que votre courage aura garanti votre indépendance! »

Un des acteurs les plus intelligens et les plus hardis dans cette crise de nationalité, dans cette aventure si l'on veut, fut Pellegrino Rossi. Il était jeune encore, il avait à peine vingt-huit ans. Il était né en 1787 à Carrare, où avec quelque chance il pouvait aspirer à redevenir un jour, dans cette Italie bien ordonnée de 1815, le sujet du duc de Modène, si la fortune n'en eût autrement disposé en le jetant dès son adolescence sur de plus vastes théâtres. Une instruction variée et forte, fécondant des germes heureux, avait fait de lui un jeune homme à l'imagination souple, à l'esprit fin et vif, à la raison nette et ferme. Il avait suivi les cours supérieurs à Pise, puis à l'université de Bologne, et c'est là, à Bologne, ville alors française, qu'il s'était fixé, devenant successivement avocat, professeur de jurisprudence dans cette université où il a aujourd'hui un monument, — assez connu déjà pour avoir une clientèle brillante, recherché pour l'éclat de son savoir et de son esprit, et imposant par ce visage aux traits dantesques et amaigris qui lui faisait donner dans le peuple le nom familier de *l'avocat pâle*, — *l'avvocatino pallido*. Il avait fait un voyage en Suisse, à Genève, en 1813, et lorsqu'il revenait à Bologne, il se trouvait avec l'Italie tout entière dans une situation étrangement aggravée en peu de temps.

L'empire s'écroulait avec fracas, la domination française disparaissait de la péninsule, et la domination autrichienne approchait ; les nouveaux maîtres allaient camper à Bologne. Rossi était-il du complot à demi libéral, à demi impérial, qui cherchait alors un levier en Italie? Il ne l'avouait pas, il niait même toute intelligence avec le roi de Naples ; il n'était pas moins l'un des premiers gagnés à la cause pour laquelle Murat jouait sa couronne et sa vie, et c'était lui qui lançait ces proclamations véhémentes où retentissaient les mots d'indépendance de l'Italie et d'unité nationale. Représen-

tant du nouveau gouvernement, avec le titre de commissaire civil, dans les provinces entre le Tronto et le Pô, le *chevalier* Rossi mettait la main à l'œuvre dès le 4 avril 1815 par un brûlant appel à tous les Italiens. La fortune semblait d'abord sourire à cette étrange entreprise. Bologne, la ville populeuse et cultivée, faisait fête au roi *libérateur* devant lequel les Autrichiens s'éclipsaient un instant. Les Napolitains allaient à Florence, à Parme, à Modène, et arrivaient jusqu'au Pô, jusqu'aux confins de l'état pontifical. Au lieu d'aller jusqu'aux Alpes, il fallut bientôt pourtant battre en retraite devant les Autrichiens reprenant l'offensive au nord, tandis qu'au midi lord Bentinck assaillait les états napolitains eux-mêmes au nom de l'Angleterre. Le flot menaçait de se replier de toutes parts sur l'armée *libératrice* en submergeant cet essai de résurrection italienne. Le dénoûment eut lieu à Tolentino; ce fut le Castelfidardo du temps, et il ne tourna pas au profit de l'indépendance et de l'unité. Murat n'avait plus qu'à regagner précipitamment Naples pour perdre bientôt la couronne et la vie, et avec lui disparaissait aussi le jeune commissaire civil des provinces *réunies*, celui qui peu auparavant était encore un avocat brillant de Bologne, et qui désormais n'était plus qu'un proscrit.

Ce rêve avait duré moins de deux mois; il avait commencé le 22 mars 1815, il s'évanouissait aux premiers jours de mai. Comme il arrive dans toutes les défaites, les vaincus se renvoyaient la responsabilité du désastre. Ce n'était pas, il est vrai, une campagne brillamment conduite; l'inexpérience et les divisions des généraux napolitains n'étaient pas cependant les seules causes ni même les plus sérieuses d'une si prompte catastrophe. Cette tentative d'affranchissement national n'aurait eu quelques chances que si elle eût trouvé tout au moins dans le pays un appui énergique, une sympathie active, et les Italiens avaient à offrir à cette armée qui s'avançait en libératrice plus de vers sonores et d'acclamations que de soldats et de moyens de vaincre. Murat avait beau multiplier les honneurs et les emplois, et s'efforcer de gagner des cliens à sa cause; il excitait des défiances, et ceux qui étaient peut-être en secret ses partisans attendaient une bataille pour se prononcer. A cette époque encore d'ailleurs, ces mots d'indépendance et d'unité ne disaient rien aux masses indifférentes et craintives; ils ne parlaient qu'à l'esprit de quelques membres de l'aristocratie, d'une partie de la bourgeoisie, des lettrés, des hommes d'université. Dernière et puissante raison enfin : cette revendication d'indépendance pour l'Italie se liait étroitement à une question européenne bien autrement grave. Pour qu'une telle entreprise pût réussir en face d'une coalition formidablement armée, il eût fallu que Waterloo fût une

victoire, et si Waterloo eût été une victoire, c'est Napoléon peut-être qui eût soufflé sur ce rêve d'unité. C'était une aventure folle, si l'on veut, chimérique, d'un succès impossible; elle est pourtant l'ébauche d'un mouvement prématuré, destiné à grandir, à s'étendre par la faute même de ses adversaires, en partant cette fois non du midi, mais du nord, en se personnifiant non dans un roi de la veille, mais dans un prince du plus vieux sang royal; elle ne montre pas moins ce qu'était cette idée éclatant tout à coup au lendemain de l'empire et allant tenter des hommes comme Rossi, qui sont en réalité le premier noyau du libéralisme italien, et ont été les premiers proscrits pour lui.

Ce qui poussait ces hommes, ce n'était pas l'amour ou le regret de la domination française, comme on les en accusait violemment. Ils avaient souffert plus d'une fois en voyant la France régner en souveraine au-delà des Alpes, déchiqueter les plus belles contrées de la péninsule en départemens, et faire de Rome, l'ancienne maîtresse du monde, de Florence, le brillant foyer du génie italien, de simples préfectures françaises; mais ils redoutaient bien plus encore l'Autriche, qui était aussi pour eux l'étranger, l'absolutisme, sans la compensation d'un régime civil bienfaisant, et ils avaient cru à la possibilité de faire surgir une Italie nouvelle dans le vide momentané laissé entre deux dominations. Rossi vaincu le disait dans une défense peu connue des hommes de notre temps hors de l'Italie, dans un *mémoire* qu'il datait de Genthod en Suisse, et où il ne racontait pas seulement cette aventure, où il se peignait déjà tout entier. « Si c'est un crime, disait-il, d'aimer son pays, de désirer qu'il redevienne grand et heureux, je dispense mes accusateurs de chercher des preuves contre moi; je m'avoue coupable, et je tiendrais pour une injure d'être déclaré innocent. » Rossi, tout jacobin et *carbonaro* qu'il fût représenté, n'eut jamais rien du révolutionnaire et du factieux; c'était essentiellement un homme moderne, un libéral sensé et éclairé en même temps qu'un patriote. Le spectacle de la révolution française, l'empire dans ses prospérités, puis dans son déclin, le renouvellement de la péninsule par les principes de 1789, tant d'événemens prodigieux et précipités avaient vivement parlé à son intelligence et développé en lui ce sentiment de la vie moderne, qui peut être en défaut quelquefois, et sans lequel nul désormais n'agira sur son siècle. « J'ai appris de bonne heure, disait-il, à distinguer le libéralisme des idées de la subversion de toute règle de droit et de morale, la liberté civile, qui peut être obtenue sous différentes formes de gouvernement et plus sûrement peut-être dans une bonne monarchie, de la licence qui est trop souvent le cortége des fauteurs de systèmes républicains, l'instruction du peuple des

prétentions anarchiques et violentes, la superstition de la religion, l'honnête homme enfin et le citoyen éclairé du démagogue... » Une chose curieuse dans ce *mémoire* du 14 juillet 1815, dans cette apologie d'un vaincu, c'est cette faculté de sarcasme et de dédain, cette verve d'ironie sans illusion qui fut toujours un trait du caractère de Rossi, sans être jamais un signe de découragement dans cette âme à la fois passionnée et désabusée. Il veut bien s'avouer vaincu, et il le fait de bonne grâce; mais il se relève en même temps avec un mélange de bonne humeur et de fierté méprisante devant ceux qui l'accusent encore dans sa défaite. « Il faut convenir, dit-il, que notre règne a été court, tellement court que tous ceux qui ont été offensés de la vue de notre élévation pourraient nous pardonner l'impertinence que nous avons eue de nous laisser mettre au-dessus d'eux en faveur de la brièveté de l'insulte... Si ceux qui nous jugent, moi et les compagnons de mon infortune, d'après l'issue des événemens, rentraient pour un instant en eux-mêmes, ils conviendraient de bonne foi que, si l'armée napolitaine eût passé le Taro, de fous et de misérables, nous devenions pour eux des hommes assez sages; si elle eût passé le Pô, nous étions des hommes de quelque valeur; si elle eût passé l'Adige, nous devenions de grands hommes; si enfin l'Italie tout entière s'était mise en mouvement et si on eût touché les Alpes, nous étions des héros par ce simple accident que, Bologne étant plus près du Rubicon que de la Dora, nous avions été les premiers magistrats choisis... » Rossi n'était pour le moment ni un héros ni un grand homme, mais un vaincu, et il se réfugiait en Suisse après une courte apparition à Milan, où il se liait avec tous les patriotes du temps, où, se trouvant un soir dans un salon et entendant parler librement devant une voyageuse anglaise qui prenait des notes, il disait à ses amis après le départ de l'étrangère : « Savez-vous ce que vous avez fait ce soir? Vous avez fait un livre. » Et le livre parut en effet, non sans compromettre quelques-uns de ceux qu'il mettait en scène.

C'était la fin de tout un ordre de choses et le commencement d'une époque nouvelle inaugurée par les traités de 1815 et par les restaurations absolutistes de la péninsule. C'était surtout pour une multitude d'Italiens le commencement de ces émigrations que chaque mouvement, chaque convulsion a grossies jusqu'à ce qu'il y ait eu enfin presque une nation de bannis. Rossi, un des plus éminens de ces émigrés, acceptait cette dure condition de proscrit en homme fait pour se mesurer avec la mauvaise fortune et capable de se servir de l'exil même pour s'élever, pour revenir plus tard en Italie avec le double ascendant d'un caractère public et d'une renommée universelle. Il avait laissé depuis 1813 de sérieuses amitiés en Suisse;

le reflet hospitalier et littéraire de Genève l'attirait, et c'était là en effet la première étape de cette étrange carrière d'un banni appelé à être successivement Suisse, Français, publiciste écouté, professeur recherché, membre des conseils de deux nations, presque ministre, avant de redevenir Italien, — sans cesser d'être ce qu'il avait été dès le premier jour, patriote et libéral. Qu'on songe un instant à ce que représentent d'événemens et de métamorphoses ces deux dates de 1815 et de 1848! Elles représentent pour Rossi un effort patient et obstiné où il était servi sans doute par une vive et forte intelligence, mais où il eut aussi besoin plus d'une fois d'une habileté singulière.

Un des côtés les plus curieux de la vie de Rossi, c'est cette lutte permanente de l'habileté souple et impassible contre des difficultés toujours nouvelles, et il avait fini, je pense, par s'aguerrir au point d'aimer ces difficultés, de les rechercher. Catholique de race, suspect d'attachement aux idées françaises pour son rôle dans le dernier mouvement italien, il avait assurément plus d'un préjugé à dissiper, plus d'un obstacle à vaincre à Genève, ville protestante aux traditions rigides, et où il y avait une réaction naturelle après 1815 contre l'influence française. L'avocat de Bologne, le commissaire civil de Murat, se transformait d'abord en poète et faisait passer dans la langue italienne les chants passionnés de Byron : *Parisina*, *le Corsaire*, *le Giaour*; mais ce n'était là qu'une diversion d'esprit, une fantaisie d'imagination. Rossi, se voyant appelé à vivre longtemps peut-être en Suisse et se sentant fait pour d'autres travaux, se mettait à étudier plus profondément les lois, les mœurs, les coutumes, le gouvernement du pays; il se familiarisait avec les langues en usage dans les divers cantons suisses, apprenait l'allemand, perfectionnait ses connaissances dans la littérature française, et, rassemblant sous sa main tous les élémens d'étude, il se retirait dans une petite maison auprès de la ville, se livrant à un travail obstiné, ne quittant sa solitude que pour aller à Genève se reposer dans la société de quelques hommes éminens qui l'encourageaient de leur amitié. Rossi attendit trois ans, et en 1819, se sentant assez fort, il ouvrait un cours de jurisprudence.

Ce n'était pas une petite difficulté pour un étranger d'entreprendre un enseignement libéral en face d'un gouvernement comme celui de Genève, alors fortement imbu d'opinions rétrogrades. Rossi tenta cette lutte et réussit avec éclat. Les hommes se pressaient à ses leçons; les femmes elles-mêmes étaient séduites par une parole qui donnait à la science un attrait singulier : il n'y eut pas jusqu'aux magistrats de la cité qui, émus des succès du proscrit, ne voulussent assister à une des ses conférences, et ils subissaient l'ascendant du

talent, si bien qu'étranger, catholique, libéral, Rossi était nommé professeur de droit romain à l'académie de Genève, s'imposant par un rare mélange de hardiesse et d'habileté insinuante autant que par l'autorité de la science à l'intolérance religieuse et politique de la petite république. Ce n'était pour Rossi que le premier pas dans cette carrière nouvelle. Il réussit à l'académie de Genève plus encore que dans son premier cours, et en 1820 on lui offrait le droit de cité. Peu après il s'attachait d'un lien plus intime à sa nouvelle patrie; il se mariait avec une jeune Genevoise de foi protestante, et, gagnant chaque jour dans l'opinion, il était bientôt élu député au conseil de la république. Trois fois de suite ce mandat fut renouvelé. C'est alors que Rossi devenait réellement un homme important à Genève : il était la personnification la plus brillante du parti modéré qui se formait. Avec autant de sagesse que de persistance, il soutenait et popularisait les réformes les plus utiles; il faisait pénétrer l'esprit libéral dans l'état sans rien heurter, en gagnant au contraire l'affectueuse confiance de ses collègues. C'est dans ces années fécondes, de 1820 à 1830, qu'il multipliait ses leçons et ses travaux sur la jurisprudence, sur l'économie politique, publiant à Paris son *Traité de Droit pénal*, travaillant activement avec Sismondi, Bellot, Dumont, à un journal scientifique; mais ce journal, œuvre de quelques libéraux, fut l'objet des remontrances de quelques puissances européennes au *vorort*, et il dut cesser de paraître avant de devenir un embarras pour la Suisse. Rossi s'était fait dans ces dix années une position réellement exceptionnelle. Sans être matériellement au pouvoir, il était la lumière et le guide de cette petite république. Il réalisait ce phénomène curieux d'un exilé devenant le premier comme orateur, comme jurisconsulte, comme conseil, dans un pays où brillait pourtant à cette époque un groupe d'hommes supérieurs, et sa renommée s'étendait au-delà de Genève. Rossi n'avait rien à envier lorsque la révolution de 1830 arrivait, remuant l'Europe et ouvrant pour cet Italien genevois des perspectives nouvelles.

C'est le privilége de nos révolutions, heureuses ou malheureuses, d'avoir ce caractère d'universalité qui en fait pour tous les peuples une affaire commune. La révolution de 1830, indépendamment de sa signification intérieure, avait ce caractère général et éclatant d'une victoire sur l'esprit de 1815; elle devenait naturellement une espérance et un encouragement partout où cet ordre de choses créé à Vienne pesait de tout son poids sur un sentiment national ou sur un instinct de libéralisme, et c'est ainsi qu'elle retentissait en Italie et en Belgique, en Allemagne et en Pologne comme dans la Suisse elle-même, où les partis prenaient pour champ de bataille le pacte

fédéral de 1815, œuvre surannée qui faisait de la Suisse moins une nation qu'un assemblage de petites républiques organisées dans l'immobilité. Tout puissant dans les cantons les plus populeux, les plus éclairés de la Suisse, le libéralisme exalté, le radicalisme, demandait impérieusement, par toutes les voies révolutionnaires, la révision du pacte fédéral, tandis que l'esprit de résistance se retranchait dans les petits cantons pleins d'un attachement superstitieux pour toutes les traditions locales, livrés aux influences aristocratiques et religieuses, et ligués dès ce moment dans une sorte de *Sonderbund*. La lutte était près d'éclater; elle eût peut-être éclaté dès lors, si Genève, inspirée par les hommes les plus éminens, ne fût intervenue en médiatrice, et ce fut Rossi qui reçut la mission d'aller représenter à la grande diète de Lucerne cette pensée de conciliation. Rossi, comme Italien, aimait trop peu les traités de 1815 pour les aimer beaucoup comme Suisse, et il avait trop le sentiment de son temps pour n'être pas au fond avec ceux qui demandaient la réforme d'une constitution fédérale merveilleusement combinée pour neutraliser tout progrès, devenue le retranchement de l'esprit de réaction. Rossi proposa et fit adopter le principe de la révision du pacte de 1815; il fut l'un des membres, l'autorité prépondérante, en quelque façon même l'interprète naturel de la commission choisie pour cette révision. La question était de démêler d'une main sûre et hardie ce qu'il y avait de juste, de pratique dans les prétentions des deux partis opposés. De là cet essai de transaction qui a gardé dans l'histoire contemporaine de la Suisse le nom de *pacte Rossi*, traité de paix combiné avec une habileté singulière, malheureusement impuissant, et repoussé de tous les partis parce qu'il était trop libéral pour les uns, trop conservateur pour les autres, mais qui, s'il eût été accepté alors, eût peut-être étouffé dans le germe la guerre du *Sonderbund* et eût du moins organisé un libéralisme modérateur entre les passions extrêmes qui devaient un jour ensanglanter la Suisse pour la même cause. Rossi eut quelque chagrin de voir son *pacte* rejeté, et il était d'autant plus porté à sentir cette déception qu'il se trouvait en ce moment atteint dans sa santé et dans sa fortune, travaillant au milieu d'anxiétés cruelles, écrivant un jour à ses amis : « Mes yeux sont malades, ma santé est triste, espérons encore pourtant; » une autre fois : « La barque fait eau de toutes parts. »

L'œuvre de transaction avait échoué, il est vrai; le négociateur avait réussi plus que l'œuvre : il avait montré ce qu'il était, ce qu'il pouvait comme politique, ce qu'il avait de fécondité d'expédiens et de vues. C'est alors, vers 1833, que deux hommes élevés au pouvoir par la révolution de juillet, et qui avaient connu ou pressenti

cet esprit supérieur, M. de Broglie et M. Guizot, eurent l'idée d'attirer Rossi en France en lui offrant une scène plus vaste, une patrie nouvelle et des positions faites pour le tenter. Rossi était d'abord nommé comme successeur de J.-B. Say à une chaire d'économie politique. Ce n'est pas tout encore : il était bientôt appelé par une faveur singulière à fonder l'enseignement du droit constitutionnel en France, et ici, dans cette fortune soudaine, recommençaient pour l'émigré de Carrare ces difficultés qu'il avait connues en Suisse dans les premiers temps, qui se rencontrent plus d'une fois devant tout proscrit errant et changeant de patrie. Arrivant de Genève, qu'il n'avait pas quittée sans regret, étranger, réfugié, connu de loin pour un talent et des travaux où quelques esprits démêlaient seuls encore l'homme éminent, Rossi avait à dissiper des défiances et à justifier ces choix exceptionnels dont il était l'objet. Il avait à n'être pas longtemps un embarras, selon le mot du roi Louis-Philippe. Élevé à la chaire d'économie politique du Collége de France, il ne tardait pas à s'imposer par l'autorité de sa science, par la netteté et l'originalité de sa parole; mais quand il ouvrait son cours de droit constitutionnel, il se trouvait en face d'une turbulence d'école sous laquelle se cachaient mal peut-être des mécontentemens, des jalousies de rivaux évincés ou de collègues froissés. Trois fois il recommençait son cours et trois fois il était arrêté par un tumulte systématique. Il ne laissait pas d'être un peu étonné au premier abord et semblait ne pas comprendre le sens de cette hostilité violente de la jeunesse contre un réfugié, un libéral, chargé d'un enseignement libéral; il ne se décourageait pas cependant; il opposait à tout une impassibilité obstinée, la vigoureuse souplesse d'un esprit accoutumé à se jouer des obstacles, la puissance de cette nature étrange où la passion se cachait sous la froideur extérieure et sous le dédain. Engagé dans cette lutte contre des préventions hostiles, Rossi était de force à les désarmer et à les vaincre, et c'est ainsi que dans cette patrie nouvelle qu'il avait acceptée, il arrivait en peu d'années à être pair de France, membre de l'Institut, doyen de cette faculté de droit où il n'était entré qu'avec peine comme professeur. Je ne parle pas même de ce qu'il était comme publiciste, de ces ingénieuses et fortes études d'histoire ou de politique contemporaine dont la *Revue* a gardé le reflet. C'était en tout un Français qui avait fait son chemin : destinée assurément étrange d'un homme condamné par une fatalité première à recommencer deux ou trois fois sa carrière, et réussissant toujours, révélant dans toutes les positions la supériorité naturelle d'un esprit fait pour tout comprendre, pour tout entreprendre, surtout les choses difficiles où il fallait de l'habileté, et appelé à grandir un jour encore plus par sa mort que par toutes les fortunes de sa vie!

Français ou Suisse, Rossi a été dans notre temps et dans son passage à travers des patries différentes un des types les plus curieux de ces émigrés italiens qui allaient autrefois porter leur intelligence, leur activité et souvent leurs passions hors de leur contrée natale. Ce n'est pas seulement dans l'église qu'ils se réfugiaient et qu'ils trouvaient une fortune nouvelle : il y en a eu dans tous les états, surtout en France, les uns proscrits réellement, les autres fugitifs volontaires poussés par l'esprit d'aventure, attirés par l'espoir des honneurs. C'étaient des politiques, des soldats, des prélats qui arrivaient quelquefois, par la faveur ou par leur habileté, à gouverner un pays. Ces émigrés d'autrefois n'avaient pas ou ne pouvaient avoir que sous une forme toute différente le sentiment que l'émigré moderne porte avec lui partout, ce sentiment de la patrie perdue qui est une sorte de nostalgie secrète même dans le succès et au sein des avantages d'une position élevée. En France comme en Suisse, Rossi, devenu un personnage engagé dans les luttes de la politique, était resté profondément Italien d'âme et de cœur, d'esprit et de caractère. Avec sa froideur dédaigneuse, il suivait d'un œil ardent, aussi ardent que sagace, tout ce qui se passait au-delà des Alpes, n'étant pas trop porté à espérer sans doute, s'abstenant des rêves, proportionnant ses vœux aux circonstances, mais ne cessant de chercher dans le mouvement des choses en Europe la possibilité d'un avenir moins sombre pour la péninsule, parlant de l'Italie en juge inexorablement clairvoyant, comme aussi en homme chez qui le patriote survit à travers toutes les transformations.

Dès 1832, sous le coup de la révolution de juillet, qui travaillait à se modérer à l'extérieur comme à l'intérieur, Rossi écrivait à M. Guizot cette lettre pleine de feu et de pressentimens qui peint l'homme et la situation : « Vous pensiez à moi, et vous ne vous trompiez pas en pensant que c'était de l'Italie que je m'occupais; c'est ma pensée, ma pensée de tous les jours; elle le sera tant que j'aurai un souffle de vie... Vous me demandez quels sont mes rêves et mes espérances raisonnables. Laissons les rêves de côté, tout le monde en fait; y croire, c'est autre chose... Qu'est-ce que j'espère? J'espère qu'on est bien convaincu que la révolution, dans le sens d'une profonde incompatibilité entre le *système actuel* du gouvernement romain et la population, a pénétré jusque dans les entrailles du pays. Toute opinion contraire serait une pure illusion. Qu'on évacue demain en laissant les choses à peu près comme elles sont, et on le verra après demain; mais la chose ne se bornera plus au territoire des Légations et des Marches... Si on vous dit qu'en Italie il peut naître des faits qui ne seraient pas bien liés, qui n'amèneraient pas un résultat heureux, vous pouvez le croire, c'est peut-être la vérité;

mais si on vous dit que des faits il ne peut plus en éclater, qu'il n'y a pas ou qu'il n'y a plus d'élémens, qu'il n'y existe pas de matières auxquelles il suffit qu'un homme, le jour qu'il voudra, approche une mèche pour exciter un embrasement quelconque, utile, pernicieux, durable, passager, partiel, général, mais toujours embarrassant, n'en croyez rien... Si je vous avais dit, à côté de l'exemple de la Belgique, que j'espérais voir les Marches et les Légations former un pays se gouvernant par lui-même sous la *suzeraineté* du pape et en lui payant un tribut annuel garanti par la France, l'Angleterre et l'Autriche, qu'y aurait-il là de si étrange? Ce serait peut-être le seul moyen raisonnable de faire cesser un état de choses qui peut devenir de jour en jour plus sérieux et plus dangereux... » Une fois devenu Français, Rossi ne changeait pas de sentimens, il restait toujours Italien, et lorsqu'en 1844, après vingt-huit ans d'exil, il remettait pour la première fois le pied au-delà des Alpes, lorsqu'il allait à Rome et était reçu par le pape Grégoire XVI lui-même, il devait, je pense, éprouver autre chose que le vain orgueil de l'homme revenant auprès de ceux qui l'ont proscrit sous la protection du nom d'un grand pays; il devait sentir revivre en lui le vieil instinct de la patrie natale.

N'y a-t-il pas d'ailleurs une coïncidence curieuse dans ce retour de l'émigré carrarais au-delà des Alpes au moment où apparaissaient déjà tous les signes d'une résurrection morale qui devait le séduire, où les espérances italiennes semblaient se réveiller, excitées à la fois et dirigées par les écrits de Balbo, de Gioberti, de Massimo d'Azeglio? Rossi ne redoutait pas les choses difficiles, disais-je, et assurément une des plus difficiles qu'il ait tentées dans sa vie fut de reparaître presque aussitôt en Italie et à Rome, non plus seulement en simple voyageur, mais comme envoyé extraordinaire d'abord, puis comme ambassadeur, dans les circonstances les plus délicates, à un moment où la question des jésuites s'agitait de nouveau en France. Qu'on le remarque bien en effet : son passé, sa qualité d'émigré, ses opinions, ses livres mis à l'*index*, son mariage même avec une protestante, tout lui était obstacle, et non-seulement il avait à vaincre les répugnances, les ombrages qu'il excitait par lui-même, mais il avait encore à négocier la chose la plus épineuse, à obtenir du saint-siége le sacrifice le plus pénible, la dispersion des maisons françaises de jésuites.

Ce fut d'abord une grande émotion à Rome, et on se demandait même s'il fallait recevoir ce carbonaro transformé en ambassadeur. On s'excitait à lui préparer des froissemens, des impossibilités, à le tenir exilé du monde romain, et au besoin à résister aux prétentions démesurées dont il ne pouvait manquer d'être le déplaisant inter-

prête. Rossi, en véritable Italien, connaissait son terrain, et du premier coup il fut un grand diplomate, — il ne fit rien. « ... Quant aux choses, disait-il dans une lettre du 8 mai 1845, voici mon plan : je fais tout juste le contraire de ce que tout le monde s'attendait à me voir faire. Tout le monde croyait que j'arriverais, armé de toutes pièces, pour exiger je ne sais combien de concessions et mettre l'épée dans les reins au gouvernement pontifical. Comme il était facile de le penser, on s'était cuirassé pour résister, et les ennemis de la France se réjouissaient dans leurs conciliabules des échecs que nous allions essuyer. Je n'ai rien demandé, je n'ai rien dit, je n'ai rien fait. Je n'ai pas même cherché dans mes entretiens officiels à faire naître l'occasion d'aborder certaines matières. Ce silence, cette inaction apparente a surpris d'abord et troublé ensuite... » Puis, lorsque des interpellations parlementaires contre les jésuites s'élevaient en France, lorsque la réaction d'irréligion semblait en progrès, et qu'on s'en plaignait à Rome, Rossi répondait tranquillement que ce n'était pas pourtant une chose surprenante, qu'il fallait s'y attendre, qu'on ne savait pas ce que c'était que l'opinion, et que c'était à l'église après tout de juger s'il était bon de laisser la religion elle-même compromise pour le jésuitisme, qui n'était qu'une forme sans laquelle le catholicisme avait existé autrefois. Rossi fit si bien qu'en peu de temps des négociations, dont il ne paraissait pas même prendre l'initiative, amenaient le saint-siége à plier devant une nécessité du temps, à sanctionner la dispersion des jésuites français. Rossi mettait au reste toute son habileté à ménager la dignité du pape, et il avait presque gagné l'affectueuse confiance de Grégoire XVI; il avait surtout vu s'évanouir bien des préventions ennemies, lorsque le vieux pontife mourut, laissant après lui une situation toute nouvelle, où l'émigré ambassadeur, plus maître de lui et de la position, apparaissait bientôt dans ce double caractère qui souriait à son ambition : celui de représentant de la France auprès de l'Italie, et jusqu'à un certain point de représentant de l'Italie auprès de la France. C'était en 1846, à ce moment où du conclave du 17 juin sortait un nouveau pape dont l'avénement fut une acclamation et un signal de réveil pour la péninsule tout entière.

Je ne sais si rien dans l'histoire ressemble à cette inauguration, à cet exorde merveilleux du pontificat de Pie IX, au contraste émouvant et tragique de ces premiers instans et de tout ce qui a suivi, de tout ce qui continue encore. L'Italie respira et se sentit délivrée d'un poids oppressif. Elle eut instinctivement confiance, et du nom du nouveau pontife elle fit le mot d'ordre de sa résurrection. Il semblait qu'on vît tout à coup se personnifier et marcher l'idée pa-

triotique et libérale qui depuis quelques années germait dans les esprits. Ces premiers momens où s'agitaient déjà les destinées de la péninsule, et sous plus d'un rapport les destinées de l'Europe, ressemblent à un rêve, et cependant ils sont une saisissante réalité. Au début, je dirais presque à l'aurore de ce règne, tout reprend vie et animation. Sentiment national renaissant, ardeurs politiques, passions de réformes, tout se mêle, et au-dessus de ce mouvement, qui envahit par degrés tous les états italiens, apparaît la figure d'un pape évidemment simple et bon, d'une nature lente, il est vrai, mais ouverte à tous les instincts généreux, ayant le goût et la crainte de la popularité, doué d'une âme religieuse, sacerdotale, mystique, et paraissant se rendre de bonne grâce aux nécessités d'un temps nouveau, les reconnaissant du moins, — un pape enfin entreprenant par entraînement de cœur et par besoin de plaire, autant que par réflexion, l'œuvre la plus immense que puisse tenter un homme. Laissez passer un peu de temps, ce pape exalté dans une acclamation part pour l'exil et ne rentre à Rome, dans ses états, que pour être gardé par des armées étrangères, pour sentir s'affaisser sous lui un gouvernement qu'il a vainement essayé de réformer, qui s'en va désormais par lambeaux. Quel est donc le secret de cette irrémédiable décadence de la souveraineté temporelle du pontificat, et comment s'est corrompue une situation qui sembla réunir un jour la double garantie de la bonne volonté du prince et de la confiance du peuple? Une des erreurs les plus singulières de ceux qui s'étonnent des extrémités où se débat aujourd'hui la papauté temporelle, et qui se révoltent contre la force des choses, c'est de ne voir dans les événemens actuels qu'une immense ingratitude populaire, un déchaînement violent et éphémère, une crise accidentelle. Tout est factice à leurs yeux dans ce mouvement. Libertés, réformes, satisfactions patriotiques, la garde civique et le gouvernement constitutionnel lui-même, le pape avait tout accordé et accordait tout, et le pouvoir temporel périt aujourd'hui moins sous le poids de sa propre impuissance que sous le coup d'une révolution improvisée, servie par une connivence de la France. Rien n'était à craindre, le mal est venu de la guerre d'Italie.

Il se peut en effet que la guerre d'Italie ait hâté le dénoûment; elle n'a fait cependant que mettre à nu une situation qu'elle ne créait pas. Le mal date de bien plus loin, et c'est justement au sein de cette illusion universelle des premiers temps du pontificat de Pie IX qu'ont été irréparablement compromises les questions qui s'agitent aujourd'hui. Depuis, le pouvoir temporel s'est relevé, il a été soutenu, étayé, en réalité il n'a plus vécu d'une vie complète, normale, indépendante, et c'est ici que Rossi est un témoin décisif,

lumineux, voyant tout et montrant avec une netteté merveilleuse comment ce pouvoir s'est perdu lui-même avant d'être menacé de disparaître dans une révolution nationale.

Nul plus que Rossi n'avait senti la gravité de l'élection pontificale de 1846. Il n'y mettait nulle finesse; il disait simplement et résolûment partout que la France n'avait point de choix à dicter, que c'était avant tout une question pour l'église, dont les intérêts temporels et peut-être les intérêts spirituels eux-mêmes étaient engagés; il cherchait à répandre cette conviction que l'occasion était unique, qu'on pouvait tout sauver ou tout perdre. Et dès ses premiers entretiens avec Pie IX, comme le nouveau pape, plein d'ailleurs d'intentions généreuses et élu par une sorte d'inspiration, lui disait que tout irait bien, mais qu'il fallait un peu de temps pour voir, pour examiner, il répondait aussitôt : « Rien de plus naturel et de plus juste. Loin de s'en plaindre, on doit y voir une garantie. Votre sainteté d'ailleurs sait mieux que personne ce que vaut en politique l'opportunité, et si j'osais émettre cette idée en présence du saint-père, j'ajouterais que lorsque certains faits sont réellement généraux, permanens et sans tendances immorales, il faut bien y reconnaître un décret de la Providence. — Oui, elle les veut, ou du moins elle les permet, » disait le pape avec un gracieux sourire. C'était la même pensée; seulement le pape et l'ambassadeur l'entendaient-ils de même et en tiraient-ils les mêmes conséquences pour l'avenir comme pour le présent? Avaient-ils un sentiment également vif, également net, de l'irrésistible puissance des choses? L'un comprenait qu'il fallait se hâter de mettre la main à l'œuvre, que tous les instans étaient précieux dans une situation où tout était à faire; l'autre avait la bonne volonté sans se rendre bien compte de ce qu'on attendait de lui. C'est alors que commençait ce prodigieux malentendu, voilé d'acclamations et de fêtes, mais profond, plein de dramatiques péripéties, entre un peuple qui voulait absolument son pape réformateur et national et un pape qui, au lieu de diriger le mouvement, se laissait entraîner par lui. En quelques mois, tout avait changé par ce seul fait d'une pensée indécise et molle s'abandonnant au centre d'un mouvement qui grandissait chaque jour, qui se compliquait en se prolongeant. Rossi se faisait de cette situation, de ses incertitudes et de ses périls, une idée dont l'expression éclaire tout, jusqu'aux événemens actuels.

« 28 juillet 1847.

« ..... Je ne me charge pas, écrivait-il, de décider si le pape se rendit bien compte de toutes les conséquences de ce magnifique exorde de son

pontificat. Ce qui est certain, c'est que l'amnistie fut sa pensée propre, immédiate, un acte absolument spontané. Le matin même de son exaltation, dans la chapelle de l'élection, lorsque le pape, inondé de larmes, recevait encore les premiers hommages et les premières félicitations, le cardinal Ferretti, son ami de cœur, son confident intime, m'assura qu'on aurait sous peu de jours une amnistie générale, et si elle ne fut publiée qu'un mois plus tard, s'il fallut même prier le pape de ne pas retarder davantage l'accomplissement d'une promesse désormais publique, il faut l'attribuer à cette lenteur qui lui est naturelle en toutes choses.

« Le public ne fut pas lent à juger l'amnistie. Dans ce fait éclatant et spontané, il vit une réponse décisive aux deux questions qu'il se faisait. L'amnistie lui parut à la fois une condamnation formelle du système grégorien et une revendication d'indépendance. Les uns en conclurent qu'ils auraient un pape réformateur; les autres, plus hardis et devançant le temps, espérèrent un pape activement *italien*. Au même moment commencèrent pour le pape les difficultés de la situation.

« Que votre excellence me permette d'exprimer toute ma pensée. Le parti national en Italie ne s'est pas seulement étendu, il s'est profondément modifié. En 1815 et même en 1820 et en 1821, il n'était encore qu'un parti qu'on pourrait appeler philosophique, une imitation de 1789, conçue par les classes lettrées et une partie de la noblesse. Il n'était guère national dans le sens propre du mot... Je crois qu'il en est autrement aujourd'hui. A côté de ce parti impuissant qui est surtout représenté par les émigrés, il s'est formé dans le pays un parti national moins impatient, mais actif et irrité, qui, soit conviction, soit calcul, au lieu de fronder l'église, l'honore et en recherche l'appui. Sans doute le haut clergé et le clergé qu'on appelle jésuitique, et qui est assez nombreux, lui est toujours hostile, mais tout le reste des gens d'église se place et tend à se placer dans ses rangs. On se tromperait en croyant que les Ventura, les Lorini, les Mazzani, les Gavazzi et autres ecclésiatiques, qui prêchent ouvertement la liberté et l'*italianité* considérées dans leur rapport avec le catholicisme, ne sont que des accidens, des excentricités individuelles. Ils sont par leurs doctrines un symptôme et par leurs paroles une révélation, précoce sans doute, exagérée peut-être, mais vraie au fond, du travail qui se fait dans les consciences, au sein et avec l'aide de l'église.

« J'ai voulu voir de mes yeux, entendre de mes oreilles, ce qui se passait à Sant'Andrea della Valle lorsque le père Ventura y a récité une oraison funèbre d'O'Connell, qu'il a dû diviser en deux séances, tellement il avait, avec une grande hardiesse de pensée et d'expression, développé sa double thèse, à savoir que la religion a besoin de liberté pour prospérer et que la liberté grandit et se fortifie par la religion. Quel concours de toutes les classes! Que leur attention était persévérante et émue! On ne pouvait surprendre un sourire ni le moindre indice d'ironie sur les figures si mobiles, si expressives de ces hommes d'ailleurs si enclins à la moquerie et à l'épigramme.

« Dans les écrits (il en pleut aujourd'hui) les plus hardis, les plus violens, il n'y a pas un mot contre l'église; les jésuites seuls sont attaqués. La

distinction est donc faite dans le langage comme dans les sentimens. Pour signaler un ecclésiastique qu'on soupçonne d'aimer les abus et de s'appuyer sur l'Autriche, on le qualifie de jésuite. Tous ceux qui échappent à cet anathème sont rangés sans détour dans le parti national. Je laisse à considérer l'impulsion qu'ont donnée à ce parti et aux membres du clergé qui étaient enclins à le seconder l'avénement de Pie IX et la publication toute spontanée de l'amnistie.

« Cela fait, ce me semble, une situation toute nouvelle et digne d'attention. Les faits ont prouvé que le parti réformateur et le parti national tournaient en effet également leurs regards vers le pape. Le premier, plein de confiance et ne doutant nullement de lui, le priait ouvertement de mettre fin aux abus et d'octroyer à ses sujets un gouvernement raisonnable; le second, en ne se dissimulant pas la gravité de ses projets, lui faisait sentir avec plus de ménagement et de secret combien il lui serait glorieux de se mettre à la tête d'une confédération ou ligue italienne, combien la voix du pontife serait puissante sur les princes et sur les peuples pour l'organiser en Italie et la faire accepter par l'Europe, car je dois ajouter en passant et pour tout dire que la pensée nationale en Italie est revenue aujourd'hui à la forme fédérative. Les unitaires y sont rares, surtout hors du parti que j'ai appelé philosophique et qui n'a pas d'influence. Les fédéralistes, au lieu de songer abstraitement aux avantages d'une unité telle que notre admirable unité française, considèrent une ligue comme la seule forme qui soit compatible avec les conditions de l'Italie, et qui puisse être acceptée sans trop de répugnance par l'Europe (1).

« Dans cette situation, que devait faire le gouvernement de Pie IX? Deux choses, ce me semble, également nécessaires, et qu'il fallait faire nettement, résolûment, promptement :

« 1° Donner dans les états pontificaux satisfaction au parti réformateur, une satisfaction large et loyale, qui en aurait fait sur-le-champ un parti conservateur nombreux, éclairé et dévoué, et nullement enclin à se mêler aux partis aventureux et téméraires qui dans leur ardeur tentent des luttes prématurées et rêvent des victoires impossibles.

« 2° Éclairer et contenir le parti national en lui faisant comprendre que l'impatience pouvait le perdre, et que le seul moyen honnête et efficace de

(1) J'ai sous les yeux l'ébauche de cette dépêche, qui en résume bien d'autres, tracée d'un trait rapide, en phrases brusques et à peine achevées quelquefois, de la main même de Rossi, et il est curieux de voir sur ce point particulier sa pensée dans son premier jet, avant qu'elle n'ait passé par la rédaction officielle : « Je dois ajouter pour tout dire, écrit-il, que la forme que prend maintenant en Italie la pensée nationale me parait la forme fédérative. C'est sous cette forme qu'elle a été présentée au pape. *Certes il n'y a rien là de bien séduisant à mes yeux.* J'ai connu la Suisse... et j'adore notre unité française; mais en fait je crois que les unitaires sont peu nombreux et peu influens en Italie. *Peut-être* aussi les fédéralistes ont-ils raison en ce sens que leur pensée serait la plus facile à réaliser aujourd'hui et celle que la France et les autres puissances accepteraient avec moins de répugnance... » Celui qui écrit ainsi dans la liberté de sa pensée ne me parait pas le partisan bien enthousiaste d'une confédération; il l'accepte comme un fait le plus aisément réalisable, non comme le dernier mot. Au fond, c'est l'unitaire qui perce et reconnait une nécessité.

travailler au progrès de ses idées était de se borner aujourd'hui à demander par les voies légales la réforme des abus dans chaque état italien, à y répandre l'instruction et l'aisance, à le rappeler à l'activité, à l'industrie, à y organiser, comme dans les états du pape, un parti conservateur éclairé, intelligent, progressif; faire sentir que le pape rendait à la cause italienne un immense service, par cela seul que, chef de l'église, il donnait dans ses états l'exemple de larges et loyales réformes, que le surplus, que l'avenir, il fallait le laisser à la Providence.

« Ce double travail me paraissait *facile au pape,* dont on n'attendait que des réformes modérées et désormais pratiquées dans presque tous les états européens, constitutionnels ou non, au pape, qui peut s'adresser avec autorité même aux consciences dans ses états et hors de ses états par des voies dont ne dispose pas un prince laïque, — *honnête en soi et utile à l'Italie,* qui, plus développée sans doute qu'elle ne l'était il y a vingt-cinq ans, n'est pas en état cependant de tenter de grandes et périlleuses aventures. Elle a devant elle deux voies, dont l'une, couverte de piéges et d'écueils, borde un abîme, dont l'autre, longue il est vrai, mais facile, paraît conduire infailliblement au but. Qu'importe s'il n'est pas atteint de notre vivant?

« Parlons sans détours : ou je me trompe fort, ou d'année en année la situation de l'Italie deviendra plus forte vis-à-vis de l'Autriche, tandis que celle de l'Autriche s'affaiblira relativement, et de tout ce que gagnera l'Italie en bons gouvernemens, en instruction, en aisance, en sentimens nationaux, et de tout ce qui paraît se développer en Allemagne de contraire à la politique autrichienne. Un mouvement italien serait en ce moment un service rendu à l'Autriche, qui pourrait encore, à moins que la France et l'Angleterre ne voulussent l'en empêcher au prix d'une guerre générale, étouffer violemment le progrès qu'elle est condamnée à respecter, qu'elle ne peut en aucune façon arrêter, tant qu'il s'opère successivement, régulièrement, avec le concours des pouvoirs établis, sur l'exemple du chef de l'église et à l'aide d'une partie du clergé. Dans dix ans, dans vingt ans, je n'en sais rien, il n'y aura pas dans les états italiens un homme, une femme (c'est par les femmes que le clergé influe même sur les hommes de faible croyance), un fonctionnaire, un magistrat, un moine, un soldat qui ne soit avant tout *national.* Comment en douter en voyant les conquêtes que le principe de la nationalité a faites dans la péninsule depuis trente ans malgré la toute-puissance autrichienne, l'opposition des pontifes, la réaction de 1822, les fameux congrès, les efforts de la congrégation, etc.? Pourquoi ne pas se confier aux influences incessantes et certaines de la France, de sa tribune, de sa presse, de ses idées, aux influences non moins efficaces, et dans une certaine classe plus efficaces encore, du nouveau pontife et de ses réformes, et à l'action que l'Autriche peut sans doute soupçonner, mais qu'elle ne peut arrêter même dans ses possessions, des prêtres, moines, confesseurs catholiques et nationaux? Il y a là un travail qui est loin d'être mûr; mais en troubler la maturité serait une vraie démence.

« Maintenant que devait faire le pape dans ses états pour satisfaire le parti réformateur?

« Au premier moment, la répression énergique des abus les plus crians aurait déjà été regardée comme un immense bienfait; les discussions politiques n'avaient pas encore pris naissance et n'agitaient pas les esprits. Le moment était précieux à saisir; il fallait donc :

« 1° Renvoyer d'une main ferme et résolue tous les fonctionnaires et employés haïs, décriés, dont la présence aux affaires publiques soulevait le cœur des populations irritées. Disons-le : l'espoir de faire marcher le nouveau pontificat, le pontificat de l'amnistie, avec les vieux instrumens, à l'aide de ces hommes qui, par leurs méfaits ou leur ineptie, avaient provoqué les révoltes, et poursuivi, persécuté, torturé, condamné, les révoltés aujourd'hui amnistiés, n'était pas une pensée d'homme d'état...

« 2° Créer et organiser un véritable ministère, un conseil. « Que votre sainteté (me permettais-je de dire au pape) commence par le commencement. Pour agir avec efficacité, il faut un bon instrument. Cet instrument ne peut être un seul homme avec des commis. Le cabinet doit avoir un chef, mais pas un maître; le maître est le souverain. Aujourd'hui il faut que le public sache que vos affaires sont librement discutées par des hommes éclairés et égaux en droits. » Si cette mesure n'avait pas souffert de retard, le public l'aurait acceptée avec reconnaissance, lors même que tous les ministres eussent été ecclésiastiques. Il aurait suffi de placer des laïques au second plan dans les directions générales.

« 3° Placer à côté du conseil des ministres, pour l'aider dans la préparation des lois, dans l'élaboration du budget, dans les questions de conflit administratif, un conseil d'état, consulte ou congrégation (peu importait le nom...).

« 4° Réformer et vivifier la congrégation de révision existante, en faire une véritable cour des comptes, et publier ses rapports annuels...

« 5° Établir l'uniformité dans l'administration des provinces. Aujourd'hui les unes ont des cardinaux légats, les autres de simples délégats. A Rome, un cardinal est un prince; dans les provinces, un pacha. Si c'est une faveur de l'avoir pour gouverneur, toutes doivent en jouir; si c'est une charge et un péril, toutes doivent en être exemptes...

« 6° Améliorer et vivifier dans les provinces surtout, au moyen d'un système électif sincère, et fonder dans la ville de Rome le régime municipal. L'édit du 5 juillet 1831 est insuffisant, et encore a-t-il été, comme toute chose, faussé dans la pratique.

« 7° Les conseils provinciaux institués en 1831, il faut également les améliorer. Aujourd'hui on ne daigne pas même y intervenir, ainsi que me le disait le cardinal Bafondi, de ceux de sa légation.

« 8° J'arrive aux points plus essentiels encore, aux besoins les plus urgens, je veux parler de la justice... Il y a tout à faire, et avant tout il faut établir ces maximes : séparation complète du pouvoir judiciaire et du pouvoir administratif, suppression de toute juridiction ecclésiastique, du moins pour tout ce qui ne concerne pas l'église et les ministres.

« 9° Refonte complète des lois civiles et criminelles.

« 10° Nouvelle organisation judiciaire, procédure orale et publique pour toutes les affaires criminelles...

« ... C'est là, à mon avis, ce qui était dès l'abord nécessaire et suffisant. Ce qui a manqué, c'est la résolution, l'énergie, peut-être aussi les lumières et l'expérience des affaires...

« Notre rôle à nous était délicat... Intervenir directement, impérativement, nous ne le pouvions pas, et, ce me semble, nous ne le devions pas... Nous n'avons cependant manqué à rien de ce que nous imposaient une amitié et un intérêt sincères. Une fois, dix fois, vingt fois, l'ambassadeur du roi, et avec le secrétaire d'état, et avec les autres membres du cabinet, et avec toutes les personnes influentes, et avec le saint-père lui-même, tout en y mettant la mesure et les ménagemens que la situation nous commandait, l'ambassadeur du roi a insisté sur la nécessité d'organiser fortement un gouvernement réel, de faire promptement les concessions que le saint-père voulait faire, sur les dangers du retard, sur les périls de la situation... Qu'avons-nous obtenu? — On a, je crois, nettement accompli la première partie de mon programme. Les suggestions du parti national ont été repoussées, et je crois qu'on lui a fait suffisamment sentir la vérité sur la situation et son avenir; mais dans le gouvernement du pays, pour l'apaisement du parti réformateur, tout a été tâtonnement et lenteur. On a nommé force commissions, tout touché, tout ébranlé, sans rien fonder. Comme je le disais au pape : « Le gouvernement pontifical a perdu l'autorité traditionnelle d'un vieux gouvernement sans acquérir la vigueur d'un gouvernement nouveau. » C'était pour moi comme pour tous les amis du saint-siége le supplice de Tantale, d'autant plus cruel que rien ne me paraissait plus facile que l'accomplissement de l'œuvre désirée. On a gaspillé une situation unique. Jamais prince ne s'est trouvé plus maître de toutes choses que Pie IX dans les huit premiers mois de son pontificat. Tout ce qu'il aurait fait aurait été accueilli avec enthousiasme. C'est pour cela que je disais : Fixez donc les limites que vous voulez; mais, au nom de Dieu, fixez-les et exécutez sans retard votre pensée... »

Tout s'enchaîne ici. C'est là en réalité le point de départ d'une situation irréparablement perdue dans son germe, et on n'aurait, ce me semble, qu'à presser cet exposé pour voir, à ces traits de lumière, se dérouler tout un ordre de choses, l'Italie mise en mouvement par l'exaltation d'un pontife, le sentiment national grandissant d'abord avec Pie IX, puis sans lui et contre lui, un travail de réformes mal conduit, mal dirigé, allant glisser de faiblesse en faiblesse dans une révolution pour revenir à une immobilité désormais impossible, la papauté en un mot compromise par ce qui aurait dû la sauver. Tout était tâtonnement, disait Rossi; chaque jour l'œuvre était à recommencer. Les secrétaires d'état se succédaient, Ferretti après Gizzi. Les édits, les *motu proprio* se multipliaient confus, tardifs et impuissans. Ce qu'on faisait attendre par inertie, on l'accordait sous la pression d'une manifestation populaire : tantôt un conseil des ministres ou la consulte, tantôt la réforme des codes ou la garde civique, et chaque nouveau pas dans cette voie aggravait

le péril. L'attente agrandissait les prétentions et les espérances. Et qu'en résultait-il? C'est qu'en peu de temps, sous l'apparence d'un règne triomphal, avec un pape aimant le bien, mais l'aimant d'un amour irrésolu et stérile, environné d'une popularité inouie, mais toute personnelle, c'était le pouvoir temporel lui-même qui périssait, qui s'en allait au courant des choses. Rossi ne s'y méprenait pas; il suivait d'un regard perçant et assuré ce mouvement singulier, s'animant lui-même au feu de ces luttes, s'intéressant à tout, tirant hardiment les conséquences des actes qu'il voyait s'accomplir et qu'il n'eût pas osé conseiller quelquefois, parce qu'il en sentait la portée, aimant le pape, mais réduit à croire à son cœur plus qu'à son intelligence politique, et mesurant l'abîme qui s'ouvrait. Après avoir cru à la possibilité de tout faire grandement et librement, il en venait à redire chaque jour : « Ce qui était possible il y a quelque temps ne l'est plus maintenant,... la position n'est plus entière,... il faut agrandir le programme. »

Le jour où l'on créait la garde civique, Rossi écrivait : « Cette concession, à laquelle personne ne songeait il y a huit mois, et qui est à mes yeux plus considérable que toutes celles qu'on désirait alors et dont on se serait contenté, n'est qu'une conséquence forcée de toutes ces lenteurs que nous n'avons cessé de représenter comme dangereuses. Je me trompe peut-être; mais c'est là, ce me semble, l'institution qui, si elle se développe et prend racine dans le pays, ouvrira nécessairement aux laïques une large porte dans le gouvernement. Lorsque le pays laïque aura senti toute la puissance de son intervention dans une partie aussi essentielle que la force nationale, il sera difficile de lui persuader qu'il doit demeurer étranger à tout le reste. Le gouvernement pontifical se trouvera ainsi avoir fait ce qu'il ne voulait pas faire, ou, pour mieux dire, le contraire de ce qu'il voulait faire. Au surplus ce n'est pas à nous, je crois, de nous en affliger (8 juillet 1847). » Le jour où une fête populaire promise par le pape pour l'anniversaire de l'amnistie menaçait de mettre Rome en feu et trouvait le gouvernement annulé, la secrétairerie d'état en interrègne, la police absente, la force publique flottante et ne sachant plus où était le devoir, Rossi disait au cardinal Gizzi : « Songez bien que c'est ainsi que les pouvoirs périssent et que les catastrophes s'annoncent. » Et il écrivait le lendemain au gouvernement français : « J'espère que ce mot de révolution est encore trop gros pour la situation, et que nous ne serons pas forcés de nous en servir. Cependant j'ai cru devoir m'en servir hier *ad terrorem*. Je me rendis à la secrétairerie d'état. Je trouvai M[gr] Corboli assez ému; je lui dis sans détour que je ne voulais pas revenir sur le passé, que je ne voulais pas rechercher s'il n'eût pas été fa-

cile de prévenir ce qui arrive, qu'alors on avait devant soi des mois, qu'on n'avait plus que des jours, des heures peut-être; que la révolution était commencée, qu'il ne s'agissait plus de la prévenir, mais de la gouverner, de la circonscrire; que si on y apportait les mêmes lenteurs, de bénigne qu'elle était, elle s'envenimerait bientôt; qu'ils devaient se persuader qu'en fait de révolutions nous en savions plus qu'eux, qu'ils devaient croire à des experts qui étaient en même temps leurs amis sincères et désintéressés; qu'il fallait absolument faire sans le moindre délai deux choses : réaliser les promesses et fonder un gouvernement réel et solide... — Il entra pleinement dans ces idées, et il m'indiqua comme la mesure la plus urgente et la plus décisive l'appel des délégués des provinces. — Soit, lui dis-je, je crois en effet la mesure fort bonne, si elle est bien conduite, s'il y a en même temps un gouvernement actif qui sache rallier les forces du pays; mais, encore une fois, la perte d'un moment peut être irréparable. » Et le jour enfin où ces délégués des provinces se réunissaient à Rome, où la consulte, le cardinal Antonelli en tête, se rendait avec un appareil extraordinaire au Vatican pour entendre une allocution inquiète et agitée de Pie IX, Rossi, témoin de cette scène, disait en sortant à un de ses amis ce mot qui résumait tout un travail de décomposition : « Vous voyez cela? Nous venons d'assister aux funérailles du pouvoir temporel des prêtres conduites par un cardinal avec l'absoute d'un pape! »

Ainsi se déroulait cette situation à Rome et en Italie, hier encore pleine de promesses et d'espérances, aujourd'hui compromise, passant d'un adoucissement désirable du régime ecclésiastique à une dépossession temporelle de l'église, arrivant enfin, à travers la consulte, les manifestations patriotiques et la garde civique, à une véritable excitation nationale et au gouvernement constitutionnel. C'était toujours le même problème, mais aggravé de tous les périls que faisait naître une question de nationalité devenue la passion des esprits et de la difficulté d'organiser un régime constitutionnel dans les États-Romains. Le caractère des mouvemens italiens, ce caractère à la fois patriotique et libéral, éclatait partout, à Turin et à Naples comme à Florence et à Rome. Rossi sondait cette situation avec une indépendante clairvoyance, ayant, comme représentant de la politique française, à contenir l'esprit italien, à décourager l'instinct d'aventure, et en même temps ne dissimulant rien de la gravité croissante des événemens dans les états pontificaux. Ce qu'il en pensait, il le disait dans une lettre des premiers mois d'une année qui allait voir tous ces problèmes se résoudre en une lutte redoutable.

« 17 février 1848

« L'ordre matériel et le calme extérieur continuent dans les états pontificaux; mais ce serait une illusion de croire que les esprits ne sont pas agités et profondément troublés par la longue attente, par les événemens de Naples et de Piémont, et par les efforts incessans du parti radical, puissamment secondé par cette fraction ardente du parti national qui, sans partager ses principes sociaux et politiques, n'est pas moins impatiente de vider la question de nationalité. C'est sur ce terrain que se joignent aux radicaux des hommes qui en seraient à cent lieues par leurs doctrines et leur position sociale. C'est là aussi la vraie, l'unique cause de leur colère et de leurs violentes déclamations contre le gouvernement du roi. Ils ne lui reprochent pas, comme les radicaux, son éloignement pour les bouleversemens révolutionnaires dans l'intérieur des états. Comme lui, ils préfèrent les réformes accomplies pacifiquement par l'accord du souverain et du peuple, fussent-elles moins larges que celles que pourrait amener une révolution; mais ils ne lui pardonnent pas son amour de la paix, son respect pour les traités à l'endroit de la question austro-italienne. Ils sentent avec colère que le *veto* de la France leur est un puissant obstacle, même borné à l'inaction, à un refus de concours. Quand ils nous accusent d'être les alliés dévoués de l'Autriche, de ne rien faire, de ne prendre aucune précaution pour empêcher l'Autriche de les envahir, de les opprimer, de travailler à réorganiser contre eux une sainte-alliance, ils ne disent pas exactement ce qu'ils pensent. C'est une manière de se plaindre d'une amitié qui leur paraît froide et dédaigneuse, parce qu'elle ne va pas jusqu'à leur offrir cent mille hommes... La presse libre italienne, lue et comprise de tout le monde, va maintenant déborder sur la péninsule comme un torrent; la question nationale sera son thème de prédilection, et sur ce thème, quels que soient ses écarts, elle ne trouvera ni un gouvernement pour la contenir ni un juge pour la réprimer. Dans cette situation si tendue, il est impossible de ne pas craindre un de ces accidens, une de ces collisions qui peuvent devenir très graves, sans que personne, sans qu'aucun gouvernement du moins, l'ait voulu de propos délibéré... C'est aux frontières du Piémont et des états du pape que pourrait surtout avoir lieu un choc qui mettrait en feu l'Italie entière... En attendant, la commission nommée par le pape et chargée de proposer les institutions propres à concilier les devoirs du pontificat avec les nécessités des temps modernes continue ses travaux. J'espère qu'on a enfin compris que la patience du public n'a plus que des bornes fort étroites... La nécessité d'un gouvernement représentatif, constitutionnel, peu importe le nom qu'on lui donnera, est désormais reconnue ici par tout le monde. Quelqu'un se montrait avec moi surpris de l'adhésion que donnaient à cette idée même les hommes qui y paraissaient tout récemment encore le plus opposés. « Ils n'ont pas changé, répondis-je; c'est toujours le même sentiment: ils avaient *peur* de la constitution, aujourdhui ils ont *peur* de ceux qui veulent une constitution. » Bref, le gouvernement temporel des états pontificaux ne peut pas ne pas devenir un gouvernement moderne, un gouvernement de publicité et de discussion.

« Cette profonde transformation peut s'opérer de deux manières, soit en appliquant nos formes au gouvernement de l'état par l'église, soit en détachant de l'église le gouvernement purement, strictement temporel, et en le sécularisant. Un certain nombre de laïques pourraient être associés aux ecclésiastiques dans le premier cas, comme des ecclésiastiques pourraient l'être dans le second. Cette association modifierait le principe sans l'annuler. Dans le premier cas, ce serait toujours l'église qui gouvernerait et administrerait l'état; dans le second, l'administration temporelle serait laïque, et l'église ne se retrouverait *jure proprio* qu'au sommet, dans la personne du souverain; l'église serait le roi, mais elle ne serait que le roi. L'empereur Napoléon était roi d'Italie; sans doute il n'oubliait jamais, même en sanctionnant les lois italiennes, qu'il était avant tout empereur des Français; sans doute il pouvait consulter ses conseillers de France : toujours est-il que le gouvernement et l'administration du royaume étaient réservés presque exclusivement aux Italiens.

« C'est dans la voie du premier système qu'avaient marché les réformes de Pie IX jusqu'aux derniers événemens de Naples, du Piémont, de la Toscane. Faut-il persévérer dans la même voie aujourd'hui qu'un gouvernement de publicité et de discussion est devenu d'un commun aveu nécessaire? Au premier aperçu, on peut croire que des ecclésiastiques n'hésiteront pas à se décider pour l'affirmative. Il y a longtemps que j'entends parler par des gens d'église, par des théologiens, du collége des cardinaux se constituant en chambre haute. C'est là le couronnement du système. On pourrait s'arrêter à cette donnée pour l'apprécier et la juger;... mais j'ose à peine continuer... Peut-on se représenter sans terreur l'église descendant dans l'arène politique et s'y livrant à tout le feu de la bataille, aux attaques, aux violences, aux intrigues, aux passions de parti, se divisant en majorité et opposition, travaillant à renverser le cabinet pontifical, à le remplacer malgré le pape?... l'église mise tous les matins sur la sellette par les journaux pour son administration temporelle, livrée aux ridicules, aux outrages? Et ce même corps devrait en même temps représenter ce qu'il y a de plus vénérable et de plus sacré aux yeux de deux cent millions de catholiques! Et, couvert de la poussière, quelquefois de la boue de l'arène politique et mondaine, il espérerait que ses décisions théologiques seraient reçues par le monde catholique, par tous les épiscopats le front par terre!...

« Ces considérations prennent à mes yeux une force extrême, appliquées au sacré collége. Le collége des électeurs et des éligibles à la papauté, les administrateurs de l'état pendant le règne, les souverains dans les interrègnes transformés en chambre politique,... grand Dieu! Et s'il arrive un choc entre les deux chambres et que les colléges électoraux s'obstinent, que fera le roi de Rome? Nommera-t-il tout à coup vingt cardinaux pour changer une majorité? vingt électeurs du pape! vingt éligibles à la papauté! Cette chambre tout ecclésiastique aux prises avec une chambre populaire laïque, au lieu de le faire cesser, ne ferait que rendre plus violent l'antagonisme des deux castes. Le pape meurt; le conclave se forme. C'est l'assemblée politique qui endosse un autre costume et va donner un pape à la chrétienté. Que répondra-t-elle au monde catholique qui lui crierait : « C'est un roi de

Rome que la majorité a nommé, un homme de sa couleur politique, dans des vues et des intérêts politiques, et nullement un pape en vue des intérêts sacrés de la religion et de l'église? » Excellent moyen pour ruiner le pontificat et préparer un schisme! Quel serait le rôle des cardinaux étrangers dans cette combinaison? Que deviendrait le sacré-collége dans l'interrègne? Serait-il à la fois souverain et chambre haute?

« L'autre système ne me paraît pas soulever de graves objections. Tout consiste à nettement délimiter le champ des affaires temporelles. Il y a sans doute là des difficultés de détail à cause des matières mixtes,... et c'est à propos de ces matières que je disais qu'il faudrait faire pencher un peu la balance en faveur de la papauté. Les laïques devraient se montrer faciles, et je suis convaincu qu'aujourd'hui encore ils sont disposés à l'être. Une fois le champ des affaires temporelles déterminé, on peut sans inconvénient lui appliquer telle forme de gouvernement qu'on voudra. Votre excellence sait mieux que moi que pendant des siècles les papes ne se sont pas mêlés des affaires à Rome, et ils étaient cependant les maîtres du monde plus qu'ils ne le sont de nos jours et qu'ils ne le seront jamais. L'église gagnera en dignité et en influence morale plus qu'elle ne perdrait en pouvoir temporel, et rien n'empêchera d'ailleurs ceux des ecclésiastiques qui se sentent une vocation politique de la suivre comme individus. »

La révolution italienne, dans sa marche agitée jusqu'en 1848, a compté bien des hommes qui l'ont servie par l'action ou par l'esprit; à côté d'eux était un observateur, un juge, un conseiller, cet émigré ambassadeur, et nul n'a saisi plus distinctement que lui dès la première heure la puissance de ce mouvement, nul ne l'a vu avec plus de clarté, nul ne l'a décrit d'un trait plus net et plus sympathique. Rossi est à cette époque comme une personnification de l'alliance de la France et de l'Italie, — d'une France libérale, modérée, pacifique, allant jusqu'à la garantie d'un développement régulier dans la limite des traités, mais n'allant pas au-delà, et d'une Italie s'essayant déjà à la vie, agitée, enivrée peut-être du sentiment de sa force morale. Dirai-je toute ma pensée? L'ambassadeur, je crois, allait bien plus loin que la politique qu'il représentait. Ce n'est pas qu'il ne remplît fidèlement son devoir. « J'attendrai vos instructions avec une entière soumission d'esprit, » disait-il. Et en effet il ne manquait pas à son rôle : il conseillait, il modérait, il décourageait même parfois; mais en même temps il était au fond plus Italien que cette politique. Il frémissait lui-même de cette exaspération des âmes qu'il était forcé de rappeler au respect des traités; il entrevoyait un ordre de choses où un choc décisif éclaterait, qu'il vînt de l'Autriche ou de l'Italie, et où la France aurait un rôle plus actif. Il voyait surtout ce qu'on voyait peut-être moins que lui, que dans un pays comme l'Italie, où l'absolutisme vivait par la domination étrangère, travailler à un mouvement libéral, c'était prépa-

rer un mouvement d'indépendance, que la liberté elle-même conduisait à une revendication de nationalité. « Sans doute, disait-il, les réformes contribueront à développer le sentiment d'indépendance. Qu'y faire? A moins qu'on ne prétende exterminer l'Italie et en faire une terre d'ilotes, il faut bien se résigner à ce qu'un avenir plus ou moins lointain recèle. » A mesure que les événemens se développaient, Rossi comprenait et sentait plus vivement la puissance d'un réveil national et libéral qui remuait en lui une vieille fibre. Sans doute il était modéré, et il voulait la paix, parce qu'il croyait que la paix et la modération étaient les plus sûrs auxiliaires de l'Italie; au fond, dans le secret de sa pensée, le but était marqué : c'était l'indépendance nationale, et c'est là que le patriote perçait sous l'ambassadeur, si bien que, lorsque la révolution de février éclatait en France, imprimant à l'Europe et à la péninsule une commotion électrique, mettant le feu à tant d'élémens inflammables, Rossi n'avait vraiment rien à faire pour redevenir, pour rester Italien. La révolution de 1848, en le dépouillant de son titre, en le dégageant de tous ses liens avec la France, le rendait à une patrie dont il était occupé depuis deux ans à compter les mystérieuses et vibrantes pulsations.

Ce fut peut-être un coup de foudre sans être une surprise pour Rossi. Ce mouvement qu'il avait vu naître en Italie, dont il avait signalé les progrès jour par jour, qu'il eût voulu sans doute plus mesuré et plus lent, mais qui avait été déjà prodigieusement précipité « par l'aveugle obstination du roi de Naples, par la mollesse du gouvernement toscan, par les lenteurs et les tergiversations de Rome, » ce mouvement éclatait maintenant dans une crise de transition, dans un moment où rien n'était encore organisé au-delà des Alpes, et sous le coup d'une révolution qui, en le favorisant, pouvait aussi l'altérer profondément. En peu de jours, l'insurrection, victorieuse à Milan et à Venise, rejetait l'Autriche dans un camp sur l'Adige. Le Piémont, entraîné et conduit par Charles-Albert, portait en Lombardie le drapeau de l'indépendance. La Toscane ne pouvait refuser ses soldats, l'Italie entière envoyait ses volontaires, et le roi de Naples lui-même était réduit à céder à une passion irrésistible. Ce qu'il y avait de prématuré et de périlleux dans cette explosion italienne qui suivait de si près la révolution de février ne pouvait échapper à l'esprit de Rossi; mais l'occasion était unique, plus inattendue et plus belle qu'on ne pouvait la désirer: l'ardeur d'une nationalité renaissante suppléait à la force, à l'organisation militaire, et le vieux patriote se retrouvait tout entier en présence de cette émouvante résurrection d'un peuple. Fixé à Rome, où il n'était plus rien qu'un Italien partageant les émotions, les es-

pérances, les anxiétés de tous les Italiens, Rossi restait toujours un inspirateur plein de feu, un conseiller net et prompt auquel on s'adressait dans les heures de crise. Pour le moment, son regard était tourné vers la Lombardie, où il envoyait un de ses fils combattre pour l'indépendance. Il écrivait aussi, dans le printemps de 1848, trois essais, trois fragmens qui n'ont pas vu le jour, et auxquels il donnait le nom de *Lettres d'un dilettante de la politique sur l'Allemagne, la France et l'Italie*. Chose étrange, cet homme qui affectait l'impassibilité et la froideur, qui était d'une nature dédaigneuse et avait le sentiment du vide des choses, qui se gardait des illusions comme d'un péril, cet homme avait des mouvemens de passion et des élans de poète quand il parlait de son pays. « Vous souvenez-vous, disait-il en commençant ses *Lettres sur l'Italie*, adressées à une femme anglaise, vous souvenez-vous des vers de votre poète sur le cadavre de la Grèce? Eh bien! pour vous, pour moi, pour quiconque a l'amour de la poésie, de la science, de la civilisation, la Grèce et l'Italie sont deux sœurs diverses d'âge, égales de beauté et de gloire. Elles étaient mortes l'une et l'autre; mais depuis que la première est presque ressuscitée, vous ne pouviez me réciter ces beaux vers sans que notre pensée se tournât douloureusement sur celle qui gisait encore, toujours belle, mais inanimée et froide. Dieu béni! nous avons donc vu ce sein se gonfler de nouveau du souffle de la vie, ces joues se colorer et ce bras se lever. Et la première action a été un combat, une victoire, un prodige! Vous femme, vous en avez pleuré d'admiration et de joie; moi homme, en rira qui voudra, j'en ai pleuré comme vous. »

Ces *lettres* n'étaient pas cependant l'œuvre d'un poète; elles étaient l'œuvre d'un politique qui avait l'œil fixé sur les événemens. La pensée de Rossi, c'était de retracer dans sa vérité la situation extraordinaire de la péninsule, de dégager l'idée nationale et libérale, de mettre les Italiens en garde contre les divisions, les discordes, les utopies révolutionnaires, et de concentrer leurs efforts dans l'entreprise unique de l'indépendance. « Tout est aujourd'hui sous la tente de Charles-Albert, disait-il; rattacher à la couronne du roi la Lombardie, la Vénétie, Parme et Modène, créer ainsi un fort royaume défenseur des frontières de l'Italie, bouclier contre les agressions autrichiennes, vaste et solide base des opérations militaires que l'indépendance nationale réclame, en cela, et en cela seulement, je vois aujourd'hui le salut de l'Italie septentrionale, la sûreté de l'Italie centrale. Être désunis, divisés de tendances, de but, en face de l'ennemi, est une folie. C'est une vérité malheureusement trop vraie; le canon autrichien l'a mise en pleine lumière à Vicence... » Que faisait la papauté, et que devait-elle faire dans cette

crise? Rossi résumait l'histoire de ces quelques mois en peu de mots. « Deux partis, disait-il, s'offraient au pape : l'intervention pacifique et la guerre. Grands et glorieux partis, simples et clairs l'un et l'autre! le premier, qui était plus d'un pape, le second plus d'un roi italien. De ces deux partis, qui, pour être efficaces, devaient être adoptés franchement, sans tergiversation, et appuyés de la menace de recourir au second si le premier était infructueux, ni l'un ni l'autre ne fut résolûment choisi. La guerre déplaisait : elle ne fut ni déclarée ni empêchée. Le pays fit un peu de guerre, le pape fit la paix. L'intervention, vous la connaissez : une lettre, une exhortation tardive, insuffisante, peut-être même inopportune. » Rossi peignait d'un trait plus vif et plus coloré la situation du pape un jour où on le consultait sur ce qu'il y aurait à faire, sur la participation des États-Romains à la guerre. « Le mouvement national ressemble à une épée : ou Pie IX prendra résolûment cette épée dans sa main, ou la révolution s'en emparera pour la tourner contre lui. » Le pape ne prit pas cette épée, il fit l'encyclique du 29 avril pour la désavouer bientôt en apparence en subissant un ministère démocratique, et la papauté se trouva un peu plus compromise vis-à-vis de l'Italie, flottante au milieu d'un mouvement national qu'on lui faisait un crime de trahir, engagée dans un travail de réorganisation constitutionnelle qui restait en suspens, qu'on l'accusait de ne pas vouloir sincèrement.

C'est alors, après six mois de doutes et d'incertitudes, que Rossi devenait comme une ressource suprême pour la papauté en détresse. Jusque-là, il avait écrit, conseillé, inspiré; il n'avait point été appelé à un rôle actif. Il avait été nommé député sur plusieurs points de la péninsule, notamment à Carrare, sa ville natale, qui l'envoyait au parlement toscan; il n'avait point accepté. C'était un Italien qui hésitait sur le choix d'une patrie plus locale et qui restait en quelque sorte à la disposition des événemens, lorsque le pape levait tous ses doutes en lui demandant de prendre le ministère à Rome. Rossi peignait lui-même sa situation d'esprit dans une lettre qu'il écrivait à un de ses amis à la veille de cette entrée au pouvoir : « Il faut un corps de fer, disait-il, pour ne pas tomber malade dans ce malheureux temps, et je comprends que l'ami Giordani ait pris le chemin de l'autre monde. Je ne le plains pas, lui, mais nous... J'étais résolu et je le suis encore à rester dans ma patrie. Les malheurs de l'Italie ne me font pas changer d'avis, ils me confirment au contraire dans mon dessein; mais je ne suis pas moins résolu à ne point redevenir un sujet modenais et à ne point vouloir habiter une terre soumise aux baïonnettes autrichiennes. J'ai quitté pour cela l'Italie il y a trente ans; j'ai accepté le sort du

proscrit. A mon âge, on ne recommence pas ce jeu. Je veux redevenir Italien, non émigré... Le pape a levé tous mes doutes. Sa sainteté a daigné pour la seconde fois faire appel à mon concours pour la formation d'un ministère... J'ai adhéré aux désirs de sa sainteté. Je reste Italien, mais à Rome, et avec l'espérance que mon concours ne sera pas inutile à l'Italie et à ses institutions nouvelles... Je sais quelle difficile entreprise j'accepte; je sais que je trouverai des obstacles et des empêchemens là où je devrais trouver encouragement et secours. Je ferai néanmoins ce que je pourrai pour satisfaire ma conscience d'homme, de citoyen et d'Italien, laissant, comme j'ai toujours fait, les misérables et les fous s'agiter et clabauder à leur aise. » L'entreprise n'était ni facile ni sans péril en effet à ce moment où Rossi acceptait résolûment le ministère, aux premiers jours de septembre.

Qu'on se représente ce qu'était devenue la situation de l'Italie : les premières victoires de la guerre de l'indépendance s'étaient changées en désastres. L'armée piémontaise, battue, décomposée, avait été réduite à accepter un pénible armistice avec les Autrichiens, et l'esprit révolutionnaire, exalté par les défaites, s'agitait partout, excepté à Naples, où la réaction avait triomphé. La papauté, réduite à subir un ministère démocratique, n'était pas moins suspecte et haïe pour son abandon de la cause nationale, pour ses secrètes hostilités contre les institutions libérales. Il s'agissait de reprendre une de ces transactions dont Rossi avait eu la pensée au commencement du pontificat de Pie IX. Il s'agissait de tenter encore une fois, quoique dans des conditions bien aggravées, de raffermir la papauté en la réconciliant avec l'Italie et en lui donnant la force nouvelle d'un régime libéral régulièrement organisé. C'était une pensée faite pour enflammer un esprit tel que Rossi. Malheureusement il avait tous les obstacles à vaincre. Il trouvait devant lui des ennemis de toute sorte, les uns violens, exaspérés, rêvant des agitations indéfinies, pleins de haine contre celui qui venait tenir tête à la révolution; les autres, partisans du vieux régime pontifical et redoutant un réformateur modéré, habile et résolu, bien plus qu'un révolutionnaire. Rétrogrades et factieux sentaient un maître et lui vouaient une haine peut-être égale. Ce n'était pas tout encore. L'obstacle venait même du dehors, et la république française faisait presque une querelle à Pie IX de l'avénement de Rossi au pouvoir. L'ambassadeur de France à Rome reçut un jour cette singulière dépêche : « Si l'on persistait dans ce dessein, vous feriez connaître au gouvernement pontifical que nous serions aussi surpris que mécontens, que nous ne pourrions voir là qu'une façon d'agir tout à fait contraire, non-seulement aux relations amicales qui doivent exister

entre la France et le saint-siége, mais encore aux égards ordinaires que les gouvernemens se doivent entre eux, et que, si la cour de Rome répondait de la sorte aux témoignages de bienveillance dont nous lui donnons des preuves, nous n'aurions plus nous-mêmes qu'à régler notre conduite en conséquence. » Le pape ne tint compte des avis de cette république qui avait une si brillante politique en Italie, et Rossi fut ministre à Rome.

Il avait, disais-je, à réconcilier la papauté avec le sentiment national, et il ne désespérait pas d'y réussir en reprenant cette idée d'une confédération qui avait été depuis un an si souvent agitée. Il avait lui-même écrit, il est vrai, dans une lettre *sur l'Italie*, pendant l'été de 1848 : « La ligue est tardive comme remède, et comme organisation elle est prématurée; » mais alors il n'y avait qu'une question, celle de la guerre. Maintenant les hostilités étaient suspendues, il y avait même une médiation européenne, et une ligue de tous les états de la péninsule apparaissait à Rossi non-seulement comme la combinaison la plus propre à sauver l'idée du mouvement national, mais encore comme un moyen de relever l'ascendant de la papauté en Italie. Il sentait surtout que c'était la seule forme sous laquelle le pape pût entrer dans une guerre d'indépendance le jour où elle éclaterait de nouveau. Il essaya de faire prévaloir cette idée, et il trouva dans le Piémont une résistance invincible, qu'il ne fit qu'accroître peut-être par une polémique agressive et mordante. Il restait le domaine de la politique intérieure, et ici le nouveau ministre de Pie IX se mettait à l'œuvre avec une indomptable vigueur. Il avait appelé auprès de lui un vieux patriote, le général Zucchi, et lui-même il se chargeait de l'administration et des finances. Il voulait avoir une force publique qui assurât un peu d'ordre et lui permît de réaliser sa pensée, qui était de réorganiser l'état tout entier, de restaurer le crédit et les finances, même en imposant des contributions au clergé, de créer un régime légal, d'ouvrir à tous les intérêts des voies nouvelles. Il pensait arriver ainsi, avec une œuvre à demi accomplie, devant le parlement qui devait s'ouvrir à Rome le 15 novembre. Deux mois de ministère avaient fait sentir partout une main aussi ferme que sûre. Malheureusement, dans la situation brûlante et désordonnée de l'Italie, cette audace tranquille et impérieuse d'un homme tenant seul tête à la révolution ne pouvait qu'attirer sur lui toutes les haines. Rossi pouvait compter peut-être, dans les provinces encore plus qu'à Rome, sur l'appui peu actif de bien des hommes paisibles qui n'aspiraient qu'à un régime légal; mais en même temps il exaspérait réellement par sa supériorité, par sa vigueur comme par ses dédains, tous les partis qu'il froissait, de telle sorte qu'il se trouvait

bientôt entre les révolutionnaires qui le poursuivaient d'une haine furieuse, qui le dévouaient déjà à la mort, et les rétrogrades, les amis du pape, qui auraient dû le soutenir, mais qui le livraient à la fureur de ses ennemis. L'exaspération était telle et déchaînée à ce point que plusieurs jours avant l'ouverture du parlement les desseins les plus sinistres ne se cachaient même plus. La pensée d'un crime était dans l'air et troublait tous les esprits. Rossi soupçonnait bien qu'il se tramait quelque chose contre lui, mais il se fiait à la force publique, qu'il croyait fidèle. Le matin du jour où le parlement s'ouvrait, il reçut de toutes parts des avertissemens; on le prévenait qu'il devait être assassiné, et il répondait avec dédain : « Ils n'oseront. » Avant de se rendre aux chambres, il alla auprès du pape, qui était lui-même agité de pressentimens pénibles, et qui lui fit part de tous les bruits sinistres répandus dans Rome. Rossi répondit par un sourire et partit avec confiance. Lorsqu'il arriva au palais législatif, il fut reçu dans un certain désordre; on l'entoura, et au moment où il gravissait l'escalier qui conduisait à la chambre, il sentit une main qui se posait sur son épaule; il voulut se tourner, lançant un regard hautain, et aussitôt un coup de stylet le frappait à la gorge. La mort était presque instantanée. On sait maintenant ce que firent ces députés réunis dans une chambre au seuil de laquelle on venait d'égorger le premier ministre du pape : ils ne firent rien, ils se turent, et « pas une voix, dit un des plus remarquables Italiens de nos jours, M. Farini, pas une voix ne s'éleva pour demander pardon à Dieu et aux hommes d'un si grand forfait!! » C'est là ce que Balbo appelait justement un des crimes de 1848. C'était un poignard aiguisé par les passions révolutionnaires qui avait frappé Rossi, qui avait atteint en lui le plus grand, peut-être le seul obstacle vivant à la révolution; mais il faut dire aussi que les rétrogrades romains, les partisans du vieux régime pontifical restèrent indifférens : ils se sentirent délivrés, et c'est ainsi qu'entre ces passions extrêmes se dénouait dans le sang la dernière tentative possible pour concilier la papauté temporelle avec l'Italie et l'esprit moderne.

Vivant, Rossi eût été débordé sans doute par la révolution d'abord, puis par la réaction; mort, il a laissé après lui un doute qui s'élève naturellement aujourd'hui. Qu'eût-il fait, qu'eût-il pensé au milieu des événemens qui ont emporté l'Italie depuis quelques années? Ce doute, il me semble, s'éclaire déjà d'un seul fait. Les révolutionnaires l'ont tué, la réaction, redevenue bientôt puissante dans les États-Romains, l'a oublié : elle a effacé jusqu'aux plus légères traces de son œuvre, et l'Italie nouvelle se montre affectueuse pour sa mémoire; mais le secret de ce qu'il eût fait sans doute, de ce qu'il eût pensé, est bien plus encore dans toute sa vie,

dans les tendances de son esprit, dans le libre et hardi mouvement de ses opinions. Ce qu'il eût pensé en présence d'une lutte nouvelle de l'Italie contre l'ordre de 1815, d'une victoire de l'esprit de nationalité, il l'écrivait en 1848. « Le congrès de Vienne, disait-il, ne voulut tenir aucun compte du saint et immortel principe de la nationalité; il méconnut, méprisa tout, foula tout aux pieds : l'histoire, la géographie, la langue, les mœurs, les usages, les traditions; il ordonna aux Italiens d'être des Autrichiens, aux Belges de se confondre avec des Hollandais... Et ces sages croyaient faire une œuvre solide et durable! Ils ne prenaient pas la peine de songer que les peuples offensés seraient toujours provoqués aux nouveautés. Et les hommes d'état ont donc aussi leurs chimères et leurs romans! » Celui qui pensait ainsi n'eût point hésité sans doute, le moment venu, à sceller l'alliance de la France et de l'Italie, et il eût cru servir encore ses deux patries, sa patrie d'adoption aussi bien que son ancienne patrie.

Ce problème du pouvoir temporel de la papauté, qui est venu de nouveau s'imposer, n'était pas fait pour le surprendre; il l'avait sondé plus d'une fois. Avant de le retrouver dans des crises toutes contemporaines, il l'avait vu dans l'histoire, et en parlant un jour des tentatives de Napoléon il l'avait abordé avec une netteté vive et tranchante. « On pouvait, disait-il, s'en tenir au concordat, et s'en remettre pour le reste à l'action lente, mais certaine, du temps et de l'exemple. Entourée de gouvernemens nouveaux, de nouvelles institutions, de peuples imbus de nouvelles doctrines sociales et politiques, réduite à l'impossibilité d'empêcher l'entrée de ces doctrines dans ses états, que pouvait Rome? Le pouvoir temporel serait un jour tombé de ses faibles mains, sans effort, sans combat, comme cela est arrivé hier, comme cela arrivera demain, si demain l'étranger lui retire son appui... Livrée à elle-même, à ses propres forces, aux chances des choses humaines comme royauté, honorée, respectée, vénérée comme suprême pontificat, Rome aurait enfin compris que si la religion, le catholicisme, la papauté sont choses saintes, indestructibles, les conquêtes progressives de l'humanité ne le sont pas moins... L'autre parti possible peut-être, mais plus dangereux, était de proclamer hautement comme principe la destruction du pouvoir temporel du pape, d'en retracer les inconvéniens et les abus, d'en appeler à l'opinion des peuples, de leur faire sentir que les ennemis de leur émancipation n'étaient point les vicaires du Christ, mais les princes temporels de Rome, que c'était comme principauté que Rome avait déserté la cause de la liberté pour celle du privilége, celle de l'intelligence pour le pouvoir, et mis au service de toutes les oligarchies l'inquisition et l'*index*. Dans ce système, il

fallait avant tout éviter toute discussion religieuse, entourer la religion, les institutions, les ministres d'un respect profond et sincère... Il fallait réunir le royaume d'Italie à Rome, ou bien permettre à l'état du pape de se donner un gouvernement national... »

Celui qui pensait ainsi avait évidemment l'esprit préparé à tout. Sur ces deux points, la question de nationalité et l'existence temporelle de la papauté en Italie, quels sont donc les faits qui auraient pu surprendre, déconcerter cet esprit hardi ou le rencontrer comme ennemi? L'unité même de l'Italie, telle qu'elle tend à se réaliser, avait été sa première pensée en 1815. L'irrésistible essor du sentiment national, il l'avait entrevu et suivi; la nécessité pour le pontificat temporel de se transformer par le libéralisme, il l'avait rendue palpable par une pressante éloquence en apercevant au bout la possibilité d'une transformation plus complète qui ramènerait la papauté à n'être désormais qu'une grande institution religieuse et morale. Comme politique, il pouvait admettre des alternatives, accepter des faits et se dévouer même pour tenter une suprême réconciliation; comme publiciste, il allait jusqu'au bout de ses idées, et s'il y a une logique dans l'esprit des hommes, il est évident que le patriote, le libéral de 1848, désavoué bientôt par la réaction qui a suivi, eût été naturellement rejeté dans le courant d'idées et d'événemens que nous avons vu se dérouler. Rossi disait un jour avant 1848 : « La papauté est la dernière grandeur vivante de l'Italie. » En allant au-devant des assassins qu'il bravait, il disait encore : « Qu'importe? la cause du pape est la cause de Dieu; » mais ces mots brillans ou héroïques n'excluaient dans sa pensée ni le droit de l'Italie, ni la cause de toutes les idées modernes, et le jour où le poignard du sectaire l'arrêtait au seuil du parlement romain, il recevait la mort, l'esprit plein de pitié et de dédain pour ceux qui le tuaient aussi bien que pour ceux qui lui avaient suscité des obstacles, l'âme pleine de la pensée de la patrie.

CHARLES DE MAZADE.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 novembre 1861.

Encore un de ces accidens qui soumettent la raison des observateurs politiques à l'humiliation des surprises et aux tortures de la perplexité! Nous parlons du nouveau tour que donne aux affaires des États-Unis l'arrestation à bord d'un paquebot anglais de deux envoyés des états confédérés par un navire de guerre américain. Nous connaissons déjà l'effet produit en Angleterre par ce téméraire coup de main. La nation anglaise a ressenti avec une indignation unanime l'affront qui lui était infligé. Même dans le bouillonnement de la première émotion, elle avait conservé assez de sang-froid pour s'en remettre du soin d'apprécier la légalité de l'acte des États-Unis aux officiers judiciaires de la couronne; mais sa patience n'a pas été mise à une bien longue épreuve, et la réponse des *legal advisers* de la reine a promptement donné raison à l'expression spontanée du sentiment national. Le peuple anglais, ses légistes et son gouvernement considèrent l'acte du capitaine du *San-Jacinto* comme une violation flagrante du code des nations et une insulte directe à l'Angleterre. Le gouvernement britannique est donc engagé à la face du monde, ou à obtenir la réparation de cette insulte, ou à en tirer une vengeance éclatante.

Ce n'est plus maintenant que de l'Amérique que pourrait venir la décision qui préviendrait une guerre lamentable. Le cabinet de Washington désavouera-t-il le capitaine du *San-Jacinto?* Fera-t-il des excuses à l'Angleterre? Relâchera-t-il les deux envoyés du sud, MM. Mason et Slidell? On se pose fièvreusement ces questions; mais ici la ressource des moyens rapides de communication, les chemins de fer, la télégraphie électrique, qui, pour les affaires du continent, donnent une satisfaction instantanée à la curiosité publique, fait absolument défaut. L'Atlantique n'a point voulu se laisser percer par le fil conducteur des messages électriques, et nous sommes obligés d'attendre, avant de connaître la résolution décisive du gouvernement américain, le délai nécessaire à l'accomplissement de deux voyages maritimes, c'est-à-dire plus de trois semaines. Jusque-là, nous serons réduits aux conjectures. Un fait déjà connu ne laisse malheureusement pas

place aux hypothèses rassurantes. Il n'est guère possible de considérer l'acte du *San-Jacinto* comme le coup de tête d'un capitaine aventureux. Il paraît certain que cet officier n'a fait qu'exécuter les instructions positives de son gouvernement. Ces instructions, si nous en croyons des informations sûres, auraient été arrêtées dans un conseil auquel assistait le général Scott, qui vient d'arriver en France il y a peu de jours. On rapporte que le vieux général aurait essayé de détourner d'un parti aussi violent le gouvernement de M. Lincoln; mais il quittait le commandement de l'armée américaine, il allait partir, et sa voix, quoiqu'elle fût celle de la sagesse, n'a plus eu assez d'autorité pour se faire entendre. Le cabinet de Washington avait donné l'ordre positif d'arrêter MM. Mason et Slidell, fussent-ils à bord de navires anglais; il avait même envoyé une frégate dans les eaux de l'Angleterre pour saisir les envoyés du sud sur le paquebot la *Plata,* celui qui les eût en effet amenés en Europe, s'ils n'eussent point été arrêtés à bord du *Trent.* Tout l'annonce donc, le gouvernement américain a su ce qu'il faisait, et ce qui vient d'arriver n'est que la conséquence de ce qu'il a voulu. Il n'y a donc guère lieu d'espérer qu'il accorde les satisfactions qui lui seront demandées par l'Angleterre.

S'il est vrai que M. Lincoln et ses ministres soient allés avec préméditation au-devant du conflit, l'esprit se perd à chercher les motifs qui ont pu les pousser à une politique si désespérée. On se rappelle bien sans doute qu'il y a peu de temps M. Seward écrivit une circulaire aux gouverneurs des états du littoral pour les inviter à travailler aux fortifications maritimes et à mettre leurs ports à l'abri d'une insulte étrangère; on se demandait, à la lecture de cette circulaire, quel péril d'agression extérieure pouvaient redouter les États-Unis, à moins qu'ils ne le provoquassent eux-mêmes de gaieté de cœur, et cette manifestation du secrétaire d'état de M. Lincoln avait donné à penser. Cependant les inquiétudes vagues que l'on avait pu concevoir à cette occasion durent se dissiper entièrement lorsqu'on vit la grande expédition maritime du nord dirigée sur Port-Royal et Beaufort. Le gouvernement américain a tenté là une puissante diversion : il prend l'ennemi à revers, et c'est la manœuvre la plus efficace qu'il ait essayée depuis le commencement de la campagne; mais la principale chance de succès de l'expédition entreprise contre la Caroline du sud, c'est que cette expédition a la meilleure des bases d'opérations, la mer. En portant cette attaque contre les états du sud, les états du nord tirent profit de leurs avantages naturels, qui consistent dans leurs ressources navales et dans leur supériorité maritime. Or ces avantages, l'Union les perd à l'instant même où elle se brouille avec l'Angleterre. La guerre avec les Anglais enlève à l'expédition de la Caroline du sud la sécurité de sa base d'opérations, elle change en une folie désastreuse l'entreprise militaire la mieux combinée. On ne peut s'expliquer que le cabinet de Washington puisse affronter avec un aveuglement systématique une telle perspective et donner lui-même pour alliée aux états rebelles la première puissance maritime du monde.

Encore, si les Anglais avaient fourni de légitimes prétextes aux ressentimens des états du nord de l'Amérique, s'ils les avaient fatigués de provocations hostiles, s'ils leur avaient infligé quelqu'une de ces injures devant lesquelles une nation n'a plus à consulter ni ses intérêts ni ses forces, et ne doit obéir qu'à l'impulsion de l'honneur! Mais cette excuse fait absolument défaut aux susceptibilités et aux passions américaines. Depuis que la guerre civile a éclaté aux États-Unis, l'Angleterre a montré dans sa politique à l'égard de l'Amérique une modération qui doit surprendre ceux qui ne connaissent pas les modifications profondes qui se sont accomplies de nos jours même dans l'esprit anglais. La dislocation des États-Unis était un événement qui n'était pas fait pour déplaire à la politique anglaise : c'était l'affaiblissement d'une nation qui, possédant les qualités les plus vigoureuses de la race anglo-saxonne, ayant toutes les aptitudes commerciales et maritimes de son ancienne métropole, était pour l'Angleterre le plus importun et le plus dangereux des antagonistes; l'ancienne politique anglaise n'eût pas manqué d'aider à cette dislocation. Les Anglais se sont crus en outre obligés de faire à l'arrogance américaine des concessions qui ont dû coûter beaucoup à leur amour-propre; la crise des États-Unis leur offrait une occasion de se venger qu'ils n'eussent point autrefois laissé échapper. Enfin la guerre civile portait un coup funeste aux intérêts industriels de l'Angleterre. Le blocus qui enveloppait les états rebelles qui produisent le coton atteignait l'Angleterre dans sa plus féconde industrie et affamait un grand nombre de ses ouvriers. La crise du coton menace l'Angleterre non-seulement d'une crise manufacturière, mais d'une véritable perturbation sociale. Pour échapper à ces souffrances et à ces périls, l'Angleterre avait à sa portée un moyen bien facile et bien séduisant : elle pouvait invoquer la suprême loi du salut public, se hâter de reconnaître les états qui veulent abandonner l'Union, et rendre la liberté des mers au commerce du coton. Il y a cinquante ans, elle n'eût eu aucun scrupule à placer son intérêt au-dessus de la légalité internationale. On doit le reconnaître à l'honneur de l'Angleterre, elle n'a cédé à aucune de ces tentations, ni au désir d'affaiblir un rival, ni au plaisir de satisfaire une rancune, ni à la sollicitation des intérêts matériels les plus impérieux. La presse anglaise a été unanime à recommander la neutralité la plus stricte entre les deux partis qui se combattent aux États-Unis. Des journaux mêmes qui sont plus étroitement liés aux classes commerçantes qu'embarrasse et ruine la crise cotonnière, — le *Manchester Guardian*, l'*Economist*, — se sont fait surtout remarquer par la fermeté sensée avec laquelle ils ont exhorté les intérêts commerciaux et industriels à subordonner leurs souffrances aux lois d'une politique juste et loyale. Lord Palmerston et le comte Russell, toutes les fois qu'ils ont pris publiquement la parole à propos des affaires des États-Unis, ont exprimé la résolution de ne point faire passer les intérêts matériels de leur pays avant le devoir politique de la neutralité. Il y a quelques jours seulement, un homme d'état que sa naissance place aux premiers rangs du

parti conservateur, et que son bon sens et sa conscience rendent accessible à toutes les idées de justice et de progrès, le fils du comte de Derby, lord Stanley, exposait à ses électeurs, en des termes qui méritent d'être cités, les sentimens d'impartialité et d'équité qui devaient animer l'Angleterre à l'égard des États-Unis, déchirés et affaiblis par une crise si cruelle. « Quel que soit, disait-il, le jugement que nous portons sur les affaires d'Amérique, écartons l'influence des sentimens de classe ou de jalousie nationale. Quant au devoir du gouvernement, il est évident, et je ne suppose point que l'on s'en départe, quelle que soit l'administration qui soit au pouvoir. Le devoir de notre gouvernement est d'observer une neutralité stricte en paroles et en action, de ne pas montrer d'irritation au sujet des difficultés accidentelles auxquelles on doit s'attendre dans le cours d'une telle lutte, de défendre ceux de nos droits qui seraient attaqués avec modération et fermeté, en laissant aux mauvaises passions le temps de s'évaporer, et surtout de ne pas prendre avantage, même en apparence, de l'affaiblissement temporaire de l'Amérique pour rien tenter qui pût être considéré par cette puissance comme un empiétement sur ses droits. » C'est dans un courant de sentimens si modérés et si honnêtes que le gouvernement des États-Unis vient surprendre et réveiller les hommes d'état et l'opinion de l'Angleterre par une provocation incompréhensible.

De ce qu'il faut renoncer à comprendre le mobile qui a déterminé l'agression du *Trent,* on ne doit pas se hâter de conclure que cet incident n'aboutira pas aux extrémités qu'on redoute. C'est le propre des situations révolutionnaires de la nature de celle où se trouve l'Amérique du Nord que les gouvernemens n'y sont plus maîtres et des mobiles et des conséquences de leurs actions. Toutes les passions invétérées et caractéristiques d'un peuple s'échauffent alors et s'exaltent à la fois. Or parmi les passions nationales les plus innées à l'âme du peuple américain il faut malheureusement compter la haine de l'Angleterre, et parmi les pratiques de la politique des États-Unis, une des plus caractéristiques est incontestablement l'habitude de l'insolence envers la politique anglaise. Ce qui rend la situation des États-Unis révolutionnaire, c'est que le gouvernement y est aux prises avec des difficultés formidables, que son organisme le rend impropre à embrasser et à combattre avec l'unité de pensée et la certitude d'exécution nécessaires. C'est ce qui explique à la fois la faiblesse et la témérité dont sont alternativement marqués les actes de ce gouvernement, ce qui donne à craindre qu'il ne soit entraîné à des extrémités que les hommes qui le dirigent n'auront ni prévues ni voulues. L'Amérique du Nord, à ce point de vue, est dans une situation qui n'est pas sans analogie avec celle où se trouva la France en 1791 et 1792, lorsqu'elle évoquait avec tant d'étourderie et d'ardeur tous les périls de la politique intérieure et extérieure avant d'avoir organisé des moyens de gouvernement qui fussent à la hauteur de ces périls. Quelque absurde et funeste que nous paraisse un tel calcul, il n'est pas impossible qu'il se trouve parmi les meneurs actuels de l'Union des *po-*

liticians qui, comme cela est arrivé en 1792 à notre Brissot et à nos girondins, prennent pour une diversion habile et pour un coup de politique profonde le surcroît d'une guerre étrangère ajoutée à une révolution intérieure; mais nous ne voulons pas aller plus loin dans ces tristes pronostics, nous ne voulons pas énumérer les calamités qui accompagneraient une guerre entre l'Angleterre et les États-Unis. Le dernier mot de cette vaste perturbation doit être l'abolition de l'esclavage. Faudra-t-il encore une fois qu'un triomphe de la justice soit acheté au prix d'épouvantables malheurs?

L'on n'avait pas prévu que l'attention serait si vite détournée par un accident si grave de l'entreprise de politique intérieure qui nous a été annoncée il y a quinze jours par la publication du mémoire de M. Fould sur notre situation financière et par la rentrée de cet homme politique au pouvoir. L'incident américain jette, il faut le reconnaître, un grand trouble dans cette région des intérêts où le programme et l'avénement de M. Fould commençaient à ranimer la confiance. Chose curieuse, le changement de système qui va être essayé dans nos finances, et dont l'influence doit naturellement réagir sur toutes les branches de la politique, a des adversaires dans les rangs de ceux qui ne peuvent pas être soupçonnés de nourrir à l'égard du gouvernement des sentimens de malveillance. Il est incontestable par exemple que les plans de M. Fould ne peuvent réussir que par l'inauguration d'un système de stricte économie; néanmoins, parmi les organes de cette presse que l'on appelait autrefois officieuse et qui s'est elle-même nommée indépendante et dévouée, on a laissé voir de maladroites répugnances pour les réductions de dépenses que l'équilibre des futurs budgets rendra nécessaires. Il y a lieu de craindre que les partisans des grandes dépenses militaires et navales ne s'emparent du conflit anglo-américain pour s'opposer aux économies. Les idées routinières sont si difficiles à déraciner que l'on entend déjà dire : Comment voulez-vous que la France réduise ses effectifs, si la guerre éclate entre l'Angleterre et les États-Unis? — L'on ne s'aperçoit pas que la circonstance même que l'on invoque en faveur de la continuation de la politique dépensière fournit au contraire un argument positif à la politique économe. Il doit y avoir un certain équilibre entre les armemens des grandes puissances, nous devons proportionner nos forces à celles de nos voisins; mais qu'arrive-t-il lorsque ceux-ci ont une partie de leurs forces et de leurs armemens employée dans des guerres, tandis que nous demeurons neutres et en paix? La puissance d'agression de nos voisins à notre endroit n'est-elle pas affaiblie dans la proportion de ce qu'ils ont de ressources engagées dans leurs guerres? Nous pouvons par conséquent opérer avec sécurité des retranchemens dans nos effectifs, devenus trop considérables, et maintenir à moins de frais, pour ce qui nous concerne, l'ancienne balance des forces. C'est surtout dans ces momens où l'on voit de grandes puissances à la veille de se plonger dans des luttes ruineuses que l'on devrait comprendre combien il importe à la France de rétablir l'aisance dans son système financier. Il n'y a pas pour un grand pays de

liberté d'action sans finances libres et dégagées; ceux même qui nous présentent toujours la perspective de guerres inévitables dans l'avenir devraient-ils oublier que l'argent est le nerf de la guerre, et que c'est perdre les plus sûrs profits de la paix que de s'y consumer en stériles prodigalités?

Nous formons donc des vœux sincères pour que le programme de M. Fould soit exécuté avec suite et avec succès. Nous ne voulons pas que, si ce programme venait à échouer, on pût faire remonter au parti libéral la responsabilité d'un avortement déplorable. Quels que soient les accidens extérieurs qui viennent nous prendre une partie de notre attention, ne nous laissons pas détourner du but qui nous a été proposé : faisons des finances, jusqu'à ce qu'elles soient rétablies sur des bases régulières, l'objet et le centre de l'activité politique du pays.

Les plans de M. Fould sont ignorés encore. Ils excitent sans doute une grande curiosité et sont attendus avec une vive impatience; mais nous ne sommes pas de ceux qui ne voudraient pas donner au nouveau ministre le temps de les préparer, de les combiner et de les mûrir. Le sénat se réunira lundi pour examiner, discuter et voter le sénatus-consulte qui devra modifier, dans le sens indiqué par M. Fould, le système de notre comptabilité financière. Les discussions du sénat ne peuvent manquer d'éclairer les tendances de la nouvelle politique. La situation financière y sera sans doute examinée, les conséquences politiques des actes du 14 novembre y seront indiquées, et l'on assure que d'honorables sénateurs se proposent de les formuler en amendemens. Après cette session épisodique du sénat, dans le courant du mois de décembre, M. Fould devra sans douter présenter à l'empereur l'exposé de la situation financière, qui est publié chaque année à peu près vers la même époque. Nous ne savons si M. Fould pourra dans cet exposé faire connaître tous ses projets. La curiosité publique y devra trouver du moins d'intéressans alimens.

A nos yeux, dans les circonstances présentes, la presse n'avait pas besoin de connaître les vues du nouveau ministre pour donner un utile concours à l'œuvre de la réforme financière. Si on ne peut deviner les solutions de M. Fould, on possède du moins les élémens du problème qu'il s'est chargé de résoudre. Il aura à pourvoir aux exigences du passé, c'est-à-dire à liquider l'arriéré signalé par lui, et à pourvoir aux exigences de l'avenir, c'est-à-dire à établir un budget équilibré d'après le plan qu'il a indiqué. Nous admettons que la liquidation de l'arriéré ne soit point le premier travail dont il s'occupe. Cette liquidation suppose un emprunt; or l'ambition naturelle d'un ministre des finances est d'emprunter aux conditions les meilleures : il est permis à M. Fould d'espérer que l'ensemble de ses mesures améliorera la situation du crédit public, et qu'en ajournant la négociation de nouvelles rentes il pourra faire profiter cette opération de l'amélioration obtenue et la combiner avec d'autres opérations utiles au trésor. S'il rejette l'emprunt vers l'avenir, il faut que dans le présent M. Fould s'assure d'amples ressources de trésorerie, afin de n'être pas arrêté et détourné

par des difficultés quotidiennes, et nous reconnaissons que les ressources de trésorerie ne sauraient manquer à un ministre adroit. La perspective de l'emprunt ainsi repoussée dans l'avenir, M. Fould se trouve en présence du budget de 1863, qu'il s'agit d'établir sous une nouvelle forme, en abandonnant la routine et l'expédient des crédits supplémentaires.

On connaît les inconvéniens de notre ancien système. Nous avions, à proprement parler, deux budgets des dépenses : le budget normal et le budget des crédits. Nous n'avions qu'un budget des recettes, celui où étaient prévus les revenus des impôts, et qui se balançait à peu près avec le budget normal des dépenses. Il était depuis plusieurs années pourvu au budget des crédits, non avec des ressources fournies par le revenu régulier des impôts, mais au moyen des ressources de la dette flottante, ou de petits emprunts déguisés, comme le nouveau capital de la Banque de France prêté au gouvernement par cette institution lors du renouvellement de son privilége, ou les fonds de la dotation de l'armée convertis en rentes. L'innovation introduite par M. Fould aura pour premier effet de ramener dans le même et unique cadre toutes les dépenses et de pourvoir à toutes les dépenses avec les ressources régulières du produit annuel des impôts. Les bons esprits du corps législatif s'étaient plaints dans la dernière session de la confusion que l'ancien système répandait dans la situation financière. Avec les anciens erremens, il n'était guère possible de se rendre un compte bien exact de la totalité des dépenses faites, des lacunes du revenu et du déficit réel que laissait un exercice. M. Gouin entre autres avait présenté à la chambre le tableau approximatif des dépenses totales et des recettes de l'année 1861. Il avait trouvé que les dépenses totales, en réunissant celles du budget normal et celles du budget extraordinaire, s'élèveraient à 2 milliards 72 millions, et présenteraient sur les ressources régulières un excédant de plus de 200 millions formant un véritable déficit.

On voit que le premier travail du nouveau ministre des finances, que sa première ébauche du budget de 1863 devra ressembler à l'esquisse que traçait il y a six mois l'honorable M. Gouin. M. Fould devra réunir dans le même budget normal toutes les dépenses; si l'on supposait d'une part que les dépenses seront maintenues en 1863 sur le même pied qu'en 1861, et d'autre part que les sources du revenu, c'est-à-dire les impôts, n'aient pas non plus varié, le ministre, après avoir additionné la colonne de ses dépenses et la colonne de ses recettes, se trouverait en présence d'un solde débiteur d'environ 200 millions. Or, M. Fould étant rentré au pouvoir non-seulement pour liquider l'arriéré, mais pour mettre un terme aux déficit et prévenir l'accroissement des découverts, il est clair qu'il ne lui est pas permis de présenter un budget en déficit. Il faudra donc que le budget de 1863 soit équilibré ou par une réduction de 200 millions sur les dépenses effectuées en 1861 ou par un accroissement de revenu provenant d'une augmentation d'impôts. Il n'y a pas de milieu : ou l'état devra en 1863 dépenser 200 millions de moins, ou les contribuables devront payer 200 millions de plus, à

moins qu'état et contribuables ne fissent, comme on dit, une cote mal taillée, et que, l'état consentant à se réduire quelque peu, les contribuables, se laissant imposer de nouvelles taxes, voulussent bien payer davantage.

Il ressort de ce simple aperçu que la question pratique posée par la réforme financière est celle-ci : faut-il réduire les dépenses ou créer de nouveaux impôts? De là une série de conséquences dont nous ne pouvons aujourd'hui présenter que le sommaire. Et d'abord quelle est en principe la voie générale qu'il faut adopter? N'est-ce pas celle des économies? Dans une année comme celle-ci, année de malaise industriel et commercial, serait-on bien venu à demander au pays de nouveaux sacrifices pour couvrir des dépenses dont il est impossible de démontrer l'utilité? Si même il est indispensable de chercher dans quelque taxe nouvelle un supplément de ressources, ne faudra-t-il pas, pour faire agréer du public cette charge nécessaire, le rassurer du moins en lui montrant des effets réels, nets, radicaux, de la réformation financière dont on lui a donné l'espoir? Sur quoi peut-on réaliser de larges économies? Évidemment sur les grands ministères dépensiers, sur ceux qui trouvaient dans les crédits des ressources élastiques et complaisantes, sur les départemens de la marine et de l'armée, qui avaient rendu presque illusoire le vote du budget normal par la chambre des députés. L'on se souvient en effet de la révélation étrange qui fut apportée au corps législatif dans la dernière session. On avait voté pour 1861 un effectif normal de 392,000 hommes; on allait en voter un de 400,000 pour 1862, et l'on apprit tout à coup que l'effectif réel était au mois de juin de 467,000 hommes! De même l'effectif normal de la marine était dépassé de 110 navires et de 12,000 matelots. La sincérité, la réalité, l'efficacité de la réforme financière sont donc étroitement attachées à une réduction importante de nos dépenses militaires.

Nous ne trouvons pas que la presse ait abordé ces questions avec la précision et la résolution que les circonstances réclament. Nous le reconnaissons, si elle n'est point encore à la hauteur de sa mission, ce n'est point à elle que la faute doit être imputée. Le ministère de l'intérieur se méprend à notre avis sur le véritable caractère de la situation présente. Le succès de mesures semblables à celles que l'on attend de M. Fould dépend entièrement du degré de confiance qu'elles rencontreront ou qu'elles exciteront dans l'opinion publique. Pour obtenir la confiance de l'opinion, il faut lui témoigner soi-même une confiance entière. Au lieu de la comprimer par des actes restrictifs, il faut provoquer son développement et ses expansions. Ce n'est malheureusement pas la politique que l'on a l'air de vouloir suivre. Les procès de presse ont rarement été plus nombreux sous ce régime. On a cru devoir rappeler dans *le Moniteur* comme une menace les rigueurs du décret sur la presse, comme si au moment où un amendement important est introduit dans la loi constitutionnelle, il était possible, en France, dans le pays même des intelligences promptes et de l'inflexible lo-

gique, d'empêcher l'esprit public de déduire des principes posés dans la constitution les conséquences nécessaires qui en découlent. Est-il sage de laisser voir cette mauvaise humeur contre la presse lorsque le procès du maire de Collonges nous apporte de si tristes révélations sur les mœurs administratives, qui réclament si impérieusement le contrôle d'une presse vigilante et libre? Cette attitude envers la presse n'est guère conforme à la situation que l'entrée de M. Fould au pouvoir devait naturellement inaugurer, et ne semble pas faite pour seconder le succès des nouvelles mesures financières. Par une coïncidence bizarre, la presse « indépendante et dévouée » n'a jamais présenté un spectacle plus pitoyable de mesquine et ridicule anarchie. Les journaux de cette couleur ne semblent vouloir user de leur indépendance que pour se contester mutuellement l'habileté ou l'utilité de leur dévouement. L'un ne s'est pas fait faute, par ses intempérances bouffonnes, de couvrir de ses ridicules, comme d'une éclaboussure, les projets qu'il prêtait à M. Fould. Un autre s'est évertué à démontrer l'impossibilité d'obtenir des économies importantes sur le budget de l'armée. Un troisième n'a pas craint de donner à entendre que les dieux eux-mêmes ne demeuraient point étrangers aux plaisantes luttes intestines où ces journaux se consument, et il a poussé l'indiscrétion jusqu'à les désigner sous le nuage d'initiales transparentes.

L'unité dans la politique du gouvernement et l'harmonie des organes par lesquels cette politique s'adresse au public nous paraissent être des conditions nécessaires à la réussite d'une œuvre telle que celle à laquelle M. Fould a mis la main. Toutes les branches de la politique du gouvernement devraient en ce moment se rallier autour des finances, et l'on verrait que les intérêts les mieux entendus de chaque département ministériel s'accorderaient avec les directions que l'intérêt des finances doit leur conseiller ou leur imprimer. Notre politique étrangère fournit en ce moment un exemple de cette vérité. Ce sont surtout les petites expéditions plus ou moins chevaleresques que nous éparpillons à travers le monde qui ont été dans ces derniers temps la plaie de nos finances. Parmi ces expéditions, une de celles qu'un ministre économe du trésor retrancherait le plus volontiers des articles de sa dépense serait à coup sûr l'entretien de notre occupation à Rome. Cet article représente au moins une vingtaine de millions, bonne réduction qui ôterait au ministre des finances le souci d'inventer et d'appliquer un nouvel impôt. C'est, dira-t-on, montrer une bien grande vulgarité d'esprit que de mettre la question romaine en balance avec une vingtaine de millions. Hélas! quelque profitable que nous parût devoir être pour le pays une économie de cette importance, ce n'est pas avec une somme d'écus, c'est avec la conscience et l'honneur de notre pays que nous mettons la question romaine en balance. La logique et la prudence prescrivent à la France d'en finir avec une politique dont les temporisations n'ont pas d'issue. Certes nous eussions compris que la France se fût

arrêtée plus tôt dans son adhésion aux développemens de la révolution italienne; nous eussions compris qu'on s'en fût tenu au programme de Villafranca et de Zurich, et qu'on eût dédaigné d'ajouter à notre territoire Nice et la Savoie : nous eussions compris que, nous présens à Rome, on n'eût pas souffert l'invasion des Marches et que l'on n'eût pas sanctionné l'annexion de Naples et de la Sicile; mais ce que nous ne pouvons comprendre, c'est que la France veuille s'opposer à la conclusion logique des actes auxquels elle a activement et passivement concouru. Le gouvernement italien a fait connaître les bases franches et honnêtes, aussi conformes aux intérêts religieux qu'à l'esprit de notre temps, sur lesquelles il est disposé à traiter avec le saint-siége et à donner à l'église la liberté en échange du pouvoir temporel, aussi malfaisant à elle-même qu'à l'Italie. Nous, les gardiens de Rome, nous n'avons pas voulu soumettre au pape ces propositions, et notre présence, qui entrave l'organisation administrative de l'Italie, n'empêche pas les réfugiés dont Rome est l'asile de fomenter le brigandage dans les provinces napolitaines! Sont-ce les seules conséquences de notre inaction? Non. A Turin, le gouvernement constitutionnel s'énerve en se sentant condamné à l'impuissance; nous voyons s'user les meilleurs patriotes de l'Italie, et l'on peut craindre que, lassés et découragés, ils n'abandonnent la direction de la révolution italienne aux mains des coureurs d'aventures et des désespérés. Nous ne cherchons point à dissimuler l'émotion que nous ressentons à voir l'Italie placée ainsi entre un état de faiblesse chronique ou de périlleuses folies. Nous croyons que la discussion qui va s'engager au parlement de Turin sur la question italienne ne sera qu'un pressant appel adressé à la logique et à la générosité de la politique française. Nous espérons encore que cet appel sera entendu, mais nous eussions trouvé plus digne de la France de le devancer par une initiative courageuse et sensée.

La petite Belgique constitutionnelle vient de payer sa dette à la cause libérale. La chambre des représentans a, par une majorité importante, exprimé son adhésion au ministère, combattu par le parti catholique pour avoir reconnu le royaume d'Italie. La droite avait formulé son opposition dans un amendement qui blâmait un système d'annexion destructif de la nationalité des états secondaires. Cette rédaction était habile, car dans sa forme générale elle mettait en cause le juste patriotisme du peuple belge. Le parti libéral n'a pas commis la faute d'accepter le débat sur un tel terrain. Repousser la condamnation du système des annexions, c'eût été en quelque sorte s'en déclarer partisan dans toute sa portée et dire implicitement qu'on était prêt à en subir les conséquences au détriment même de la Belgique. Après un débat où M. Frère-Orban a établi avec bon sens et fermeté la politique du ministère, où un ancien ministre des affaires étrangères a justifié par des précédens rappelés avec bonheur la reconnaissance du royaume d'Italie, la gauche a présenté un sous-amendement portant que « la Belgique neutre devait, comme elle l'a toujours fait, s'abstenir d'inter-

venir dans les affaires des autres peuples. » La politique libérale a réuni en cette circonstance dans la chambre belge 62 voix contre 46.

L'Autriche, plus rassurée sur les dispositions de la Hongrie, qui ne donnent lieu de craindre prochainement aucun trouble violent, s'inquiète très sérieusement de la situation insurrectionnelle des provinces turques voisines de ses frontières. On assure que, tenant peu de compte des objections des autres puissances, elle voudrait intervenir dans l'Herzegovine. Quoique ce bruit ait cours dans le monde diplomatique, il ne nous est pas possible d'y croire. Les conditions de l'intervention des puisssances européennes dans les affaires de la Turquie ont été réglées par le traité de Paris. Il ne peut plus y avoir d'action isolée dans l'empire ottoman; aucune puissance ne peut agir dans les provinces turques qu'avec la sanction du concert européen. Si la France a dû s'entendre avec l'Europe pour aller au secours de ses coreligionnaires en Syrie, il ne nous paraît pas vraisemblable que l'Autriche envoie ses soldats dans l'Herzegovine avant d'y avoir été autorisée par les autres puissances.

E. FORCADE.

LES EUROPÉENS AU JAPON

DEPUIS LES DERNIERS TRAITÉS.

La civilisation est imposée par la force aux peuples non civilisés. C'est une loi qui ne souffre que très peu d'exceptions; les peuples de l'Occident s'y sont soumis dans le passé, et les nations de l'Orient sont obligées de la reconnaître de nos jours. En jetant les yeux sur l'immense continent dont l'Europe forme l'appendice occidental, nous voyons partout des contrées menacées, envahies ou conquises par les puissances européennes. Les Indiens, les Birmans, les Cochinchinois, les Malais, les Chinois, ont eu souvent déjà l'occasion d'apprécier l'art moderne de la guerre pratiqué par les peuples civilisés, et tous, en sortant de l'état sauvage ou de semi-civilisation dans lequel ils ont vécu pendant une longue série de siècles, trouveront peut-être que l'enseignement de la civilisation a été écrit dans leurs annales avec des lettres de sang et de feu. Les philanthropes et les apôtres de la civilisation doivent en prendre leur parti, et puisqu'il en est ainsi, il n'y a plus à s'étonner ni à s'indigner de ce qui se passe au Japon. De plus, il n'est pas difficile de prévoir ce que l'avenir réserve à l'extrême Orient.

Lorsque les Occidentaux vinrent, il y a quelques années, demander qu'on leur ouvrît les ports de l'*empire du soleil levant,* les Japonais s'y refusèrent. « Non vraiment, dirent-ils, nous n'avons pas besoin de vous, et nous ne désirons point votre présence. Nous nous trouvons bien comme nous sommes, et nous nous souvenons parfaitement que votre première arrivée ici a été pour nous la cause de grands et sanglans malheurs. » Cette expression sincère d'une opinion bien fondée et d'un désir fort sage ne put cependant tenir contre la logique de nos diplomates. On prouvait aux Japo-

nais que nous étions des hommes tout autres que nos fanatiques ancêtres, qui avaient voulu les convertir au christianisme malgré eux : nous étions de paisibles marchands, de raisonnables protestans, des catholiques éclairés et tolérans. Nous n'avions assurément aucun projet ambitieux concernant le trône de Yédo, et nous nous inquiétions en somme fort peu de ce qu'il plaisait aux Japonais d'adorer dans leurs temples. « Votre indépendance politique et religieuse ne court aucun risque, » leur assura-t-on à diverses reprises. Puis on faisait valoir les avantages qui devaient sortir pour eux de leur alliance avec les peuples d'Occident. « Nous sommes de terribles ennemis, mais nous sommes d'excellens amis, leur dit-on encore. Si vous nous donnez la main, nous vous guiderons, nous vous soutiendrons. En définitive, sortez de l'obscur isolement où forcément vous dépérissez, entrez en relations avec nous, et vous ne perdrez absolument rien, vous gagnerez même assurément beaucoup. »

Cependant les Japonais ne voulurent pas encore céder et opposèrent une foule de raisons pour lesquelles ils préféraient demeurer seuls et tranquilles chez eux. A la fin, ils se rendirent à l'évidence des avantages de la civilisation occidentale. On les avait conduits à bord de nos frégates et corvettes de guerre, et, après leur avoir fait admirer des télégraphes électriques et des machines à vapeur en miniature, on leur avait montré des canons de gros calibre et à longue portée, des *revolvers* à six coups et des fusils rayés de grandeur naturelle. L'amiral américain leur fit voir dix beaux bâtimens de guerre avec deux cents magnifiques canons. Cette exhibition ingénieuse des trésors offensifs dus à l'industrie et à la science occidentales trancha la question d'une manière pacifique et à la satisfaction de tout le monde. Les Japonais hésitèrent bien encore un peu; mais leur résistance devint de jour en jour plus faible, et ils finirent par signer tout ce qu'on put raisonnablement leur demander. L'Amérique (M. Townsend-Harris), l'Angleterre (lord Elgin), la Hollande (M. Donker-Curtius), la France (M. le baron Gros), la Russie (M. le comte Poutiatine), le Portugal (M. Guimaraès), enfin tout dernièrement la Prusse (M. le comte Eulenbourg), entrèrent ainsi *en relations amicales et commerciales* avec le Japon.

Les traités signés, des marchands anglais, américains et hollandais s'établirent en assez grand nombre à Nagasaki, Yokohama (ou Kanagawa) et Hakodade. Les Français, Russes et Portugais parurent satisfaits d'avoir le droit d'en faire autant. En attendant, ils eurent soin de se faire représenter par un nombre suffisant de consuls-généraux, de consuls et d'agens consulaires. Il n'existait pas, il y a quelques années, un seul commerçant russe ou portugais dans tout le Japon ; il y avait trois marchands français protégés et administrés par un beau bâtiment de guerre en rade de Yédo et par un consul-général, un interprète, un chancelier, un capitaine de pavillon, un vice-consul et son interprète et deux agens consulaires résidant à Yédo, Yokohama, Nagasaki et Hakodade. L'absence de commerçans français, russes et portugais simplifia beaucoup la nature de nos relations avec la cour de Yédo. La lourde tâche d'établir de l'ordre dans les jeunes communautés étrangères et de maintenir la bonne intelligence entre les gouvernemens de l'Occident et celui du Japon devint le partage exclusif de M. Rutherford-Alcock, ministre plénipotentiaire anglais, de M. Townsend-Harris, ministre

résident des États-Unis, et de M. Donker-Curtius, commissaire royal de la Hollande. Ce dernier resta à Decima, au milieu de l'ancienne colonie hollandaise. Il se fit représenter à Yédo par un jeune fonctionnaire plein de zèle et d'intelligence, M. van Polsbroeck, le consul hollandais de Kanagawa.

Les ports de Nagasaki, de Kanagawa et de Hakodade avaient été ouverts le 1er juillet 1859. Pendant quelques semaines, on y vit tout marcher à souhait. Les Européens trouvaient qu'en envoyant des algues, de la soie et de l'or du Japon en Chine, ils pouvaient réaliser en quelques semaines des bénéfices de 75 à 200 pour 100, et les Japonais, ne demandant pas mieux que de se dessaisir des produits de leur pays, montraient un goût très prononcé pour les manufactures anglaises, américaines et hollandaises, et pour les divers objets de fantaisie que les négocians de Chine s'étaient empressés d'expédier aux nouveaux ports. L'intelligence entre Japonais et Européens était alors parfaite, et on se comblait réciproquement d'éloges et de bons procédés; mais cet état de choses ne dura pas longtemps. Au bout de quelques semaines déjà, le gouvernement japonais s'aperçut que le système d'échange de monnaies japonaises contre des monnaies étrangères qui lui était imposé par les traités était par trop à son désavantage. Il fit dès lors de vigoureux, mais absurdes efforts pour se dégager de la promesse qu'il avait faite d'échanger des *itzibous* contre des dollars *poids pour poids*.

Si dès cette époque les gouverneurs de Kanagawa s'étaient présentés chez MM. Alcock et Harris et leur avaient démontré que l'*itzibou* n'était qu'une espèce de *bank-note* ayant une valeur nominale de 200 pour 100 au-dessus de sa valeur intrinsèque, on aurait certainement compris qu'il serait aussi injuste de demander *l'échange d'itzibous contre des dollars poids pour poids* que de vouloir acheter des billets de banque au prix du papier et avoir le droit de les mettre en circulation à leur valeur nominale. — M. Alcock et M. Harris, hommes d'une grande intelligence et d'une parfaite loyauté, n'auraient pas voulu souffrir un pareil état de choses et se seraient unis aux fonctionnaires japonais pour trouver un moyen de sortir de la difficulté; mais les gouverneurs de Kanagawa dédaignèrent de demander conseil aux ministres étrangers, et se contentèrent de prendre des mesures arbitraires pour empêcher l'échange de dollars en *itzibous*. Cette conduite eut de graves inconvéniens, les commerçans étrangers ayant absolument besoin de monnaies japonaises pour régler leurs affaires.

M. Alcock écrivit au gouvernement de Yédo. Il présenta avec calme et discernement l'état des choses, et insista sur la nécessité de rester de part et d'autre dans les limites des obligations imposées par les traités. Les ministres japonais ne tardèrent pas à lui répondre. Ils reconnaissaient que les étrangers avaient parfaitement le droit d'exiger l'échange en question; mais ils faisaient observer qu'il était hors du pouvoir de la cour de Yédo de satisfaire complétement à cette demande. Ils appuyèrent cette observation par des prétextes dont quelques-uns étaient parfaitement absurdes. M. Alcock écrivit de nouveau, et de nouveau on lui répondit; de nombreuses notes furent échangées, M. Alcock insistant toujours sur l'obligation d'observer les traités, les Japonais trouvant toujours de nouveaux prétextes, de nouvelles excuses pour ne pas s'y soumettre.

Pendant ce temps, les marchands de Kanagawa ne se croisèrent pas les

bras; ils inventèrent des expédiens, fort ingénieux dans leur simplicité, pour se procurer un nombre suffisant d'*itzibous*. Il avait été décidé, à un moment donné, que le trésor japonais échangerait journellement pour chaque étranger 500 dollars (3,000 fr.) en *itzibous*. Les résidens de Kanagawa et de Yokohama n'avaient qu'à présenter une petite note sur laquelle leurs noms étaient inscrits, et le caissier japonais comptait à chacun d'eux 1,500 *itzibous* en échange de 500 dollars. Cette somme de 1,500 *itzibous* se trouvait insuffisante. Un marchand eut alors l'idée de présenter deux bulletins au lieu d'un. L'officier du trésor japonais ne connaissait pas plus M. A... que M. B..., et donna en toute simplicité échange pour deux fois 500 dollars. Ce succès encouragea, et à la fin quelques individus présentèrent au trésor jusqu'à vingt et trente bulletins de demande en échange.

Vers cette époque (novembre 1859), le commerce japonais était très lucratif. Les *kobangs*, monnaie d'or, pouvaient être achetés à bas prix, et un dollar parti de Shanghaï en valait presque deux lorsqu'après une traversée de quelques jours il était arrivé à Yokohama. Les commerçans de Shanghaï sont très riches; ce sont les plus hardis spéculateurs du monde. A peine avaient-ils reçu la nouvelle que l'argent valait de l'or au Japon, qu'ils y envoyèrent des sommes considérables. En un seul jour, trois navires américains, le *Powhattan*, le *Melita* et le *Mary and Louisa*, apportèrent 1,200,000 dollars, plus de 7 millions de francs, à Yokohama. Or il s'agissait d'échanger toutes ces sommes le plus tôt possible en *itzibous*, car les marchands japonais refusaient de se faire payer en dollars.

Le trésor fut alors inondé par un nombre toujours croissant de bulletins de demande en échange. Il tint encore bon pendant quelques jours, puis il ferma tranquillement ses portes et dit : « Vous n'aurez plus rien, car nous n'avons plus rien. » Cette mesure était fort grave. L'argent valait en Chine déjà 1 pour 100 par mois, et il était monté au Japon au taux de 5 pour 100 par mois. On ne pouvait laisser dormir les énormes capitaux qui venaient d'être expédiés à Yokohama sans s'exposer à des pertes sensibles. Les marchands protestèrent énergiquement contre les mesures prises par le gouvernement japonais; ils insistèrent sur le *droit* accordé par les traités; les consuls soutinrent leurs nationaux. Le trésor ne put tenir longtemps contre toutes ces attaques, et il fit un nouveau compromis. « Je donnerai, dit-il, autant que je pourrai à chacun en proportion de ce qu'il me demandera. Adressez-moi de nouveau vos bulletins. » Les marchands s'empressèrent d'obéir. L'un demanda l'échange de 500 dollars, un autre de 1,000 dollars, un troisième de 5,000 dollars, et ainsi de suite; mais le plus fin de la société ne s'arrêta pas aux bagatelles : il pria le trésor de vouloir bien lui fournir l'échange de 20 millions de dollars. Le caissier fit naïvement ses calculs. La personne qui avait demandé d'échanger 500 dollars obtint des *itzibous* pour une dizaine de dollars, un autre en reçut pour une vingtaine; mais le reste des précieuses monnaies japonaises tomba dans la grande poche du monsieur aux 20 millions. On rit beaucoup de cette excellente et profitable plaisanterie, et on ne tarda pas à l'imiter. — Au bout d'une semaine, les caissiers japonais passaient leur temps à faire des calculs sur des chiffres que l'on ne rencontre ordinairement que dans les traités d'astronomie. Demander l'échange de quelques millions de dollars, c'était se montrer modeste.

Les bulletins portaient ordinairement trente ou quarante zéros à la suite d'une unité, ou, précisant exactement les besoins du demandeur, exigeaient l'échange de tant de millions de dollars, plus 27 dollars et 13 centimes.

Le trésor de Yokohama fut admirable de sang-froid et de patience. Il accepta tous les bulletins sans sourire ou sans se fâcher, et distribua ensuite les *itzibous* en nombre à peu près égal parmi les demandeurs; mais M. Alcock, en apprenant ce qui se passait à Yokohama, fut révolté de la conduite de ses nationaux, et dans un moment de juste indignation il écrivit sa fameuse notification du 21 novembre 1859, qui fit le tour des journaux anglais, et dans laquelle il stigmatisa la conduite de ces marchands qui, « vivant dans un coin isolé du monde, méprisant l'opinion publique, croient que tout leur est permis, et sont une véritable honte pour l'Angleterre. » Il en appela solennellement à tous les honnêtes gens « pour repousser les outrages commis à Yokohama contre la société et l'intérêt commun de toutes les nations civilisées. » Cette notification produisit un grand effet. Les marchands étaient stupéfaits. « Comment! tant de bruit pour un peu d'amusement aux dépens d'un gouvernement de demi-sauvages, et qui agit au mépris de toutes ses obligations! » On n'en revenait pas. Toutefois on se le tint pour dit, et la plaisanterie, qui avait rapporté beaucoup d'argent aux plaisans, ne se renouvela plus. Il devint alors à la mode de faire des cadeaux aux officiers du trésor, et ceux-ci de leur côté se montraient prêts à rendre bon procédé pour bon procédé. Quelques personnes obtenaient beaucoup d'argent japonais, d'autres ne pouvaient échanger 5 dollars. On se surveillait et on s'accusait réciproquement. A un moment donné, en janvier 1860 toute la communauté étrangère de Yokohama se souleva contre la marine américaine, parce que des officiers du vapeur de guerre le *Powhattan,* qui devait amener l'ambassade japonaise en Amérique, avaient trouvé convenable de faire concurrence aux négocians de Yokohama. C'était vraiment quelque chose de curieux que d'observer de près l'existence de ces ardens pionniers de la civilisation de l'Occident.

Cependant ces affaires, jointes à plusieurs autres d'une importance secondaire, avaient peu à peu changé la nature de nos relations avec le gouvernement et le peuple du Japon. On avait fini par comprendre que les étrangers arrivés après la signature des traités ressemblaient fort peu aux « excellens amis » que l'on avait cru recevoir. C'étaient des fonctionnaires insistant sévèrement sur la stricte observance des clauses des traités; c'étaient des marchands désireux de gagner rapidement beaucoup d'argent et peu scrupuleux quelquefois dans le choix des moyens; c'étaient des matelots se grisant le matin, se battant le soir; c'étaient enfin des hommes auxquels il fallait bien reconnaître certaines supériorités, mais qui la plupart du temps ne réalisaient d'aucune manière le type japonais d'un homme civilisé, d'un homme bien élevé. Ils savaient construire de beaux et curieux navires, ils possédaient des armes d'une excellente qualité; leurs machines à vapeur, leurs télegraphes électriques, leurs chronomètres, baromètres, télescopes, etc., étaient de grande valeur; ils étaient très forts et agiles et n'avaient peur d'aucun danger, mais enfin ils ne savaient pas ce que c'est que la politesse. Où étaient le respect dû aux grands dignitaires, la sécurité des rues, la sainteté de la propriété privée, le silence respectueux qui doit régner autour

de la résidence sacrée du chef de l'*empire du soleil levant?* Ni marchands ni matelots ne se rangeaient sur le passage d'un gouverneur, d'un prince même; les chevaux des étrangers, lancés d'une manière sauvage à travers les routes et les rues, troublaient souvent l'ordre des cortéges les plus solennels, effrayaient les femmes et les enfans, et menaçaient la vie des passans; la demeure des Japonais était continuellement envahie par d'importuns industriels qui pénétraient partout, laissant l'empreinte de leurs sales chaussures sur les belles nattes servant de table et de lit au propriétaire. A quelques milles de la capitale, dans un paysage où la chasse était un sacrilége, le plaisir meurtrier des étrangers troublait un silence séculaire.

Ce n'était pas tout encore : la présence des étrangers n'était pas seulement un outrage sanglant et perpétuel à la dignité, au patriotisme des Japonais; elle portait aussi gravement atteinte au bien-être matériel du peuple. Depuis le jour néfaste où les hommes de l'Occident avaient mis pied sur la terre japonaise, la paix profonde et prospère qui y avait régné pendant des siècles n'existait plus; des troubles intérieurs, des guerres extérieures menaçaient de désoler, de dévaster l'empire le plus florissant du monde. Les étrangers avaient apporté sur leurs vaisseaux des masses énormes d'argent, et avaient emporté des quantités considérables de soie, d'or, de thé, de denrées. L'argent, dont nul n'aurait eu besoin, n'avait fait aucun bien. Il avait enrichi quelques marchands, corrompu beaucoup d'officiers et d'ouvriers, troublé l'équilibre économique et politique du pays; mais la soie, le thé, les étoffes, les meubles, toutes les denrées, se vendaient deux, trois, dix fois plus cher que par le passé. Un homme jadis riche avait de la peine à vivre aujourd'hui convenablement; les employés subalternes étaient réduits à l'indigence, les pauvres à la misère. Non, encore une fois, les hommes de l'Occident n'étaient pas, ne pouvaient pas être amis des Japonais, et ceux-ci ne devaient pas les aimer! Tous les bons patriotes étaient indignés, exaspérés, et si le prince de Mito, le grand *daïmio*, le grand patriote, le *gosanke* du Nippon (1), montrait sa haine ouvertement, il ne faisait que ce que tout Japonais se souvenant encore de la splendeur et de la félicité passées de sa belle patrie ferait à la place du prince.

Considérant cette disposition des esprits et sachant avec quelle facilité les officiers japonais font usage de l'épée formidable qui ne les quitte jamais, les ministres étrangers prirent de sages mesures de précaution. Plusieurs notifications émanées de M. Howard Vyse et de M. van Polsbroeck, consuls anglais et hollandais à Kanagawa, conseillèrent aux marchands étrangers résidant à Yokohama d'être prudens et justes dans leurs transactions avec les Japonais. Le port de *revolvers* et autres armes fut autorisé, l'institution d'un système de garde municipale recommandée, la chasse prohibée; des personnes qui s'étaient rendues coupables de délits envers des Japonais, ou qui avaient contrevenu aux ordonnances et notifications publiées par les ministres et consuls, furent sévèrement punies. Malheureusement le zèle et l'activité des fonctionnaires ne pouvaient plus prévenir des malheurs que le passé avait préparés. La nécessité est la même pour tout le

(1) Frère du *tycoun* (empereur temporel du Japon) de par la loi, non de par la naissance.

monde; on ne peut nulle part récolter de la bienveillance et de l'affection lorsqu'on a semé de la haine et du mépris.

Une série d'assassinats et d'attentats criminels qui se succédèrent avec une rapidité inquiétante, et qui tous restèrent impunis, prouvèrent que le parti hostile aux étrangers était prêt à se porter aux dernières violences, et que la cour de Yédo était complétement impuissante à protéger ses alliés étrangers. Deux officiers russes furent assassinés à Yokohama en plein jour. On ne découvrit aucun de leurs meurtriers, on rechercha non moins vainement quelle raison spéciale avait pu leur attirer la haine des Japonais. Leur seul tort apparent était d'appartenir à la race détestée par les partisans du prince de Mito. Quelques mois plus tard, en novembre 1859, un *yacounin* (officier japonais) tua le domestique chinois de M. Loureiro, consul français à Yokohama. Le crime fut commis le soir, dans une rue très fréquentée, devant la maison d'un négociant anglais, M. Barber. On prétendait qu'un des domestiques chinois de ce dernier avait insulté la veille un officier japonais, et que le serviteur du consul français avait souffert la mort destinée à un de ses compatriotes.

Le 29 janvier 1860, Den Kouschki fut assassiné à Yédo. C'était un Japonais qui, tout jeune, avait fait naufrage sur la côte d'Amérique. Il y avait été recueilli et élevé. Plus tard, ayant appris l'anglais, il était entré au service de M. Alcock en qualité d'aide-interprète. Le meurtrier le frappa à cinq heures de l'après-midi, à la porte de la légation britannique, au pied du pavillon anglais. Il le tua par derrière, en présence d'une foule d'enfans qui jouaient devant la demeure de M. Alcock et d'un certain nombre d'autres témoins restés inconnus qui devaient se trouver à l'endroit très fréquenté de Yédo où le crime fut commis. Le *tokaido* où demeure M. Alcock peut être comparé aux boulevards de Paris ou à Oxford-Street de Londres. Le meurtrier, en s'enfuyant sans que personne eût tenté de l'arrêter, laissa l'épée dans la poitrine de sa victime qu'il avait transpercée de part en part. Le malheureux interprète mourut sur le coup sans avoir pu donner un indice qui aurait pu mettre sur la trace de son assassin. Den Kouschki était un homme vif, emporté, d'une témérité extraordinaire, et sa fin tragique ne surprit personne. On savait qu'il méprisait les Japonais, et que ceux-ci, le considérant comme un renégat, lui rendaient haine pour dédain. Il sortait néanmoins souvent tout seul et se hasardait dans les quartiers les plus éloignés de toute surveillance. Les personnes qui le connaissaient et qui appréciaient ses rares qualités de courage et de dévouement, car M. Alcock n'eut point de serviteur plus fidèle, lui avaient conseillé d'être plus prudent. La veille de sa mort, un domestique japonais au service de M. Alcock lui avait dit : « Prenez garde, les *yacounins* vous haïssent, et ceux de Mito et d'Owari ont l'épée lourde. » Le malheureux interprète avait payé de sa vie son attachement à la cause étrangère. Son meurtrier ne fut point trouvé.

Le 26 février 1860, un double assassinat fut commis à Yokohama. Deux marins hollandais, le capitaine Voss, du *Christian-Louis,* et le capitaine Decker, du *Henriette-Louisa,* furent attaqués à sept heures et demie du soir, dans la principale rue de la ville, à quelques pas de l'endroit où les deux Russes avaient été tués, et littéralement hachés en morceaux. Leurs cadavres, qui furent trouvés par des Européens quelques minutes après l'accomplissement

du crime, étaient criblés d'horribles blessures. C'étaient des coups qui semblaient avoir été faits avec la hache d'un boucher. La tête fendue en quatre, les jambes, les bras coupés en plusieurs endroits, ne tenaient plus au tronc que par des lambeaux de chair. Cette fois encore le crime ne put s'expliquer que par la haine générale dont les Européens devaient être l'objet. MM. Decker et Voss étaient des hommes d'un caractère sobre, juste et prudent : personne ne leur connaissait de querelle avec n'importe quel Japonais; de plus M. Decker était un vieillard qui venait d'arriver seulement au Japon, et qui n'y avait encore noué de relations qu'avec ses consignataires.

MM. Alcock et Harris, les ministres anglais et américain, justement alarmés de cette rapide succession de meurtres, adressèrent des notes énergiques au gouvernement de Yédo. Ils demandaient qu'on prît enfin des mesures efficaces pour prévenir de nouveaux crimes, pour punir les anciens. Le gouvernement japonais ne put ni promettre beaucoup, ni faire grand'chose. Il fit entourer la ville de Yokohama d'un canal et d'une forte balustrade; il établit des postes de police à toutes les portes et aux endroits les plus fréquentés de la ville; il organisa des patrouilles qui devaient veiller à la sécurité publique de la ville étrangère depuis le coucher jusqu'au lever du soleil; il doubla enfin et tripla les gardes qu'il avait mis à la disposition de nos représentans résidant à Yédo, et il pria les membres des diverses légations de ne plus sortir sans se faire accompagner par des officiers japonais. Depuis plusieurs mois déjà, cette mesure était observée. Aucun étranger n'avait pu mettre les pieds dans les rues de Yédo sans se voir suivi par deux ou plusieurs *yacounins* à cheval. On avait présumé d'abord que ces hommes n'étaient là que pour espionner tous les actes des étrangers; mais en réalité leur présence était due à une mesure de précaution adoptée et exécutée à grands frais par ce pauvre gouvernement de Yédo, qui se trouvait si piteusement placé entre la haine de ses plus puissans vassaux et les justes, mais très sévères exigences des ministres étrangers.

Les meurtriers de Voss et de Decker ne furent pas trouvés. Quelques personnes en conclurent que le gouvernement était complice du crime; les plus sages pensèrent avec raison qu'il n'était qu'impuissant, et qu'il voyait avec terreur naître des complications qui le menaient à sa perte. Un nouveau crime, plus éclatant que tous les précédens, confirma cette opinion. Iko-no-kami, le régent ou *gotaïro* du Japon, un des princes qui avaient plaidé jadis pour la signature des traités avec les étrangers, fut assassiné le 24 mars 1860, au moment où, assis dans son *norimon* (grande chaise à porteurs) et entouré d'une nombreuse suite, il franchissait le pont du palais de Yédo pour rendre une visite au jeune empereur. Cet attentat avait été conçu et fut exécuté avec une grande témérité. Dix-huit hommes, couverts de manteaux qui les protégeaient contre une forte pluie, rôdaient autour du pont principal qui conduit au château impérial. Leur présence n'éveilla aucun soupçon, puisqu'on trouve toujours un grand nombre de soldats et d'officiers dans les environs du palais. Au moment où l'imposant cortége du *gotaïro* passa, ces hommes jetèrent leurs manteaux, et, brandissant leurs formidables sabres, ils se ruèrent sur le *norimon* du régent, tuèrent ou blessèrent les porteurs et ceux qui entouraient immédiatement la chaise, et coupèrent la tête du prince, puis ils s'enfuirent, ayant fait en quelques mi-

nutes un grand carnage parmi les serviteurs du régent. Ceux-ci, s'étant enfin débarrassés de leurs manteaux, qui les avaient empêchés de se servir de leurs épées, poursuivirent les meurtriers et en arrêtèrent plusieurs. Deux d'entre eux, au moment de se voir atteints, s'ouvrirent le ventre et moururent sur place; les prisonniers furent conduits en lieu de sûreté, on les jugea plus tard, et on les condamna, dit-on, à un supplice affreux.

La mort du *gotaïro* semblait avoir apaisé la fureur du parti anti-occidental; pendant plusieurs mois, tout resta tranquille. Le gouvernement japonais, effrayé de ce qui venait de se passer et concevant de justes appréhensions pour sa propre sécurité, exerça d'ailleurs la plus grande vigilance et suggéra aux ministres étrangers des mesures de précaution qui prouvaient son sincère désir de prévenir de nouveaux malheurs. Il invita M. Alcock, M. Harris et leurs collègues à venir habiter le château impérial, et, sur le refus des ministres d'abandonner leurs résidences, il augmenta encore le nombre des gardes qui y étaient casernés. Les membres des diverses légations vécurent alors à Yédo en plein état de siége; ils s'entourèrent de précautions comme en temps de guerre et en présence de l'ennemi. On n'osait plus sortir seul, et on ne sortait que bien armé, rarement ou jamais après le coucher du soleil. Une seule personne ne se conformait pas à ces règles, ne prenait aucun souci de ce qui s'était passé, et continuait à vivre au plein gré de son inoffensif bon plaisir : c'était le brave et trop confiant secrétaire de la légation américaine. M. Heusken était Hollandais et était entré au service de M. Townsend-Harris en qualité d'interprète. Il avait vécu pendant une année à Simoda avec le ministre américain et l'avait suivi plus tard à Yédo. Les éminens services qu'il avait rendus successivement à M. Harris, à lord Elgin, à M. le comte d'Eulenbourg, l'avaient mis singulièrement en évidence. M. Harris avait obtenu pour lui le grade de secrétaire de légation; la reine d'Angleterre lui avait envoyé un cadeau comme preuve de sa royale reconnaissance des services rendus par lui à l'ambassade anglaise au Japon. Tous les honnêtes gens qui connaissaient Heusken l'aimaient et l'estimaient. M. Alcock faisait le plus grand cas de lui; M. Harris lui donnait sa confiance entière et se reposait sur lui pour les affaires les plus importantes; les hauts fonctionnaires japonais avec lesquels il se trouvait en contact perpétuel le traitaient avec une prédilection marquée; ses domestiques lui étaient entièrement dévoués.

Pendant qu'aux légations de Yédo tout le monde vivait dans un état d'alarme et d'excitation, M. Heusken n'avait rien changé au train ordinaire de sa vie. Il allait où bon lui semblait, jour et nuit, à pied et à cheval, sans se préoccuper jamais de la foule qui se pressait souvent autour de lui, ou des hommes armés qu'il rencontrait partout sur son passage. Il ne craignait rien, il ne connaissait que des amis. Si en sortant il se munissait de sa lourde cravache et de son *revolver*, c'était bien moins pour sa défense personnelle que pour faire plaisir à ses amis, qui l'avaient souvent prié de prendre au moins cette facile mesure de précaution. Le 14 janvier 1861, un de ses domestiques lui dit : « Prenez garde, monsieur Heusken; ne sortez pas le soir. » Heusken remercia et n'y pensa plus. Cependant le lendemain, au moment de se rendre à un dîner auquel l'ambassadeur de Prusse l'avait invité, le conseil de son serviteur lui revint à la mémoire. Il ordonna à cinq *yacounins* de monter à cheval

pour le suivre, et il partit. Il arriva sain et sauf à l'ambassade prussienne; il y passa la soirée, et il se retira vers neuf heures. Une heure plus tard, il fut trouvé dans la rue, assez près de l'ambassade prussienne, mourant. Un coup de sabre lui avait ouvert le dos, un autre le ventre; sa poitrine portait une troisième blessure mortelle. On le transporta chez lui, on lui prodigua les soins les plus empressés, mais tout fut inutile. Il put seulement donner quelques détails sur l'attaque dont il avait été victime. Comme il passait sur un pont dans le voisinage de l'ambassade prussienne, ayant ralenti le pas de son cheval, il avait été soudainement assailli par cinq ou six hommes; il n'avait pas eu le temps de tirer son *revolver* qu'il avait déjà reçu les trois coups dont il se mourait. Ses *yacounins* s'étaient lâchement enfuis, et lui, voyant alors que toute résistance était impossible, avait donné des éperons à son cheval, espérant atteindre la légation américaine; mais, après avoir fait cinq cents pas environ, ses forces l'avaient abandonné, et il s'était laissé glisser par terre à l'endroit où on l'avait ramassé. C'était tout. Il n'avait reconnu aucun de ses meurtriers, il avait toujours été l'ami des Japonais, et il ne pouvait s'expliquer pourquoi ils l'avaient si cruellement assassiné.

L'enterrement de Heusken fut célébré avec grande pompe. Les ministres et membres des diverses légations étrangères, les consuls de Kanagawa et Yokohama, tous suivirent le cercueil de Heusken. Plusieurs hauts fonctionnaires japonais s'étaient présentés la veille chez les ministres européens et les avaient suppliés de donner moins d'éclat à la cérémonie funèbre. Le gouvernement prétendait avoir découvert une conspiration; il craignait une attaque armée contre le cortége, et il s'avouait impuissant à protéger dès lors la vie des étrangers. MM. Alcock, d'Eulenbourg et Harris montrèrent une fermeté inébranlable. « On se battrait, s'il le fallait; mais on rendrait assurément tous les honneurs dus à la dépouille de M. Heusken. » M. le comte d'Eulenbourg fit débarquer cent cinquante de ses soldats, auxquels se joignirent quelques marins anglais et hollandais. Le cortége entier se composait de près de trois cents hommes, tous bien armés et parfaitement décidés à vendre chèrement leur vie. Personne n'osa troubler l'ordre du cortége, et la cérémonie funèbre se passa sans accidens.

La nouvelle de la mort de M. Heusken causa encore plus d'indignation que de terreur. Ces misérables assassins ne respectaient donc rien? Heusken s'était montré en toute occasion l'ami des Japonais; sa bienveillance à leur égard était notoire. Hélas! le pauvre Heusken avait été très coupable aux yeux des patriotes japonais. En sa qualité d'interprète, il avait pris part aux conclusions des traités avec l'Amérique, l'Angleterre et la Prusse. Les Japonais étaient obligés de lui reconnaître beaucoup d'habileté et une connaissance intime de leurs affaires. Il était difficile de le détourner d'une question en litige par des objections futiles, et il était impossible de lasser sa patience extraordinaire. Et un tel homme était au service des ennemis de leur pays! Il se servait de toute son intelligence, de toutes ses connaissances, au profit de ces étrangers auxquels le Japon était redevable d'immenses malheurs! Il avait mille fois mérité la mort, et il devait mourir; mais qui avait prononcé le jugement? qui en avait ordonné l'exécution? — Le gouvernement japonais? Les partisans du prince de Mito, ennemis de ce

même gouvernement? De simples particuliers dont l'orgueil patriotique était froissé par la présence des étrangers à Yédo? Personne ne pouvait répondre à ces questions, et il fut impossible de prendre des mesures pour prévenir de nouveaux malheurs. L'ennemi était invisible; il frappait de tous côtés, il frappait même ceux que l'on croyait le plus à l'abri de ses attaques.

Cependant l'affaire ne pouvait en rester là. Le gouvernement japonais était coupable de complicité ou d'impuissance. En tout cas, c'était le seul adversaire auquel on pouvait demander satisfaction des insultes faites chaque jour à la dignité des pavillons étrangers. Le 26 janvier 1861, peu de temps après le convoi de M. Heusken, M. Alcock et ses collègues de France et de Hollande amenèrent leurs pavillons, quittèrent Yédo et se retirèrent à Yokohama. M. Alcock adressa à cette occasion un document de grande importance à « leurs excellences les ministres des affaires étrangères à Yédo. » Il s'y plaignait en termes éloquens de la longue série d'assassinats, restés impunis, dont les innocens étrangers avaient été les victimes. Ce qui s'était passé depuis dix-huit mois était vraiment monstrueux; il voulait bien admettre que le gouvernement de Yédo en était lui-même indigné; mais enfin ce gouvernement seul pouvait en être rendu responsable. S'il était impuissant à maintenir l'ordre et à faire respecter les lois qui protégent la vie et la propriété, s'il ne gouvernait pas, il n'avait pas le droit de s'appeler « gouvernement, » et perdait son meilleur titre au respect des nations étrangères. La cour de Yédo était donc menacée dans sa propre existence, et devait, dans son propre intérêt, prendre la situation en très sérieuse considération. Quant à M. Alcock et à ses collègues, leur position était devenue intolérable. Leur vie était constamment en danger; on portait atteinte à leur indépendance, on insultait à leur dignité. La patience de M. Alcock était à bout. Il ne pensait pas pouvoir obtenir par de simples observations les réformes radicales qui ne pouvaient plus être différées sans causer des complications graves, des calamités nationales peut-être. Pour toutes ces raisons, il s'était décidé à quitter momentanément Yédo et à résider à Yokohama. Dans cette ville, il était assuré de son indépendance, et il y pouvait, le cas échéant, protéger par les navires de guerre la sécurité de ses nationaux et la sienne propre. Là, il attendrait les événemens. Il désirait beaucoup voir les affaires s'arranger d'une manière pacifique; il était prêt à retourner à Yédo, mais il déclarait qu'il ne le ferait que si le gouvernement se trouvait capable de le faire respecter dans la capitale, comme le représentant de la Grande-Bretagne avait le droit de l'exiger. Les consuls-généraux de France et de Hollande durent adresser des notifications semblables aux ministres des affaires étrangères japonais.

Quant à M. Harris, le représentant des États-Unis, quoiqu'il fût officiellement et personnellement le plus intéressé dans la question, il résolut de résider encore dans la capitale, où son ancien et fidèle secrétaire de légation venait d'être assassiné. Dans une lettre qu'il adressa à M. Alcock, en date du 12 février 1861, et qu'il pria le ministre anglais de transmettre au gouvernement de la Grande-Bretagne, il s'écriait : « Le gouvernement japonais ne représente pas une civilisation égale à la nôtre. Les Japonais ne sont qu'à demi civilisés, et l'état actuel des affaires dans leur pays est parfaitement analogue à l'état des affaires en Europe au moyen âge. Demander

au gouvernement japonais la promptitude d'administration judiciaire qui existe dans les pays civilisés, c'est demander simplement l'impossible, et rendre le gouvernement responsable des actes d'individus isolés, cela est contraire à toutes les lois internationales. — Je crois fermement, ajoutait M. Harris, que si j'observe les précautions recommandées par le gouvernement japonais, ma vie ne court ici aucun danger. Je pense d'un autre côté que vous jugez mal de l'effet que votre retraite à Yokohama produira sur l'esprit du gouvernement. Cette retraite des légations étrangères de Yédo est justement ce que le gouvernement désire; elle le délivre de beaucoup d'inquiétudes, de responsabilité et de dépenses. Pour ces raisons, je déplore la mesure prise par mes collègues, croyant qu'elle ne produira aucun effet salutaire, et qu'elle conduira peut-être à une guerre avec le Japon. J'avais espéré que l'histoire future pourrait parler d'*un* coin du monde oriental où la civilisation chrétienne aurait été introduite sans être suivie de misère et d'effusion de sang; mais je vois que je dois renoncer à cet espoir. Et cependant j'aurais mieux aimé voir déchirer tous les traités qui ont été conclus avec le Japon que voir les horreurs de la guerre s'abattre sur les populations pacifiques et heureuses de ce pays. »

Peu de jours après avoir reçu cette lettre, M. Alcock rentra à Yédo. L'empereur, effrayé des conséquences possibles de la sérieuse démonstration des ministres étrangers, les avait fait prier par son grand conseil de venir reprendre possession de leurs anciennes demeures. M. Alcock, dans une *notification* datée du 1er mars 1861, exprima alors le ferme espoir de voir naître des relations vraiment amicales entre son gouvernement et celui du Japon. Les consuls-généraux hollandais et français rentrèrent également à Yédo. Tous y furent reçus en grande cérémonie.

Le ministre anglais ne resta cependant que peu de jours dans la capitale. Une affaire judiciaire l'appelant à Hong-kong, il se rendit à ce port vers la fin de mars. En retournant au Japon, il visita d'abord Nagasaki, et revint de là par terre à son poste. Le voyage s'effectua sans accident. Il traversa tout le Japon et arriva à Yédo le 4 juillet 1861, trente-quatre jours après son départ de Nagasaki, surpris et satisfait de l'état de prospérité extraordinaire des contrées qu'il venait de parcourir.

Le lendemain soir, 5 juillet, vers onze heures, la légation anglaise fut attaquée par une bande de quinze à vingt *lonines* (fils de famille sans place, mauvais sujets, bandits). Ils pénétrèrent dans la résidence du ministre et soutinrent un court, mais sanglant combat contre MM. Oliphant et Morrisson, et contre la garde japonaise casernée à la légation, qui les attaqua dans la grande cour du *Jodensi* (nom du temple habité par M. Alcock). MM. Morrisson et Oliphant furent tous les deux blessés, le premier légèrement, le second assez gravement. Plusieurs Japonais de la garde de M. Alcock furent tués. Les *lonines* de leur côté laissèrent cinq morts sur le champ de bataille. M. Morrisson en avait tué deux à coups de *revolver*. La garde japonaise s'était montrée fort brave. M. Alcock avait échappé à la mort comme par miracle. Les assassins avaient pu entrer dans toutes les chambres qu'ils avaient trouvées sur leur passage. Heureusement celle de M. Alcock, précédée d'un long couloir, avait échappé aux recherches des *lonines*. Au moment où la légation fut attaquée, il s'y trouvait six Européens : M. Alcock,

le ministre; M. Oliphant, secrétaire de la légation; M. Morrisson, consul anglais de Nagasaki; MM. Macdonald et Russell, attachés à la légation, et M. Wergmann, correspondant d'un journal anglais.

Sur l'un des *lonines* tombés entre les mains des *yacounins*, on trouva un papier qu'il faut transcrire en entier, parce qu'il montre clairement avec quelle race désespérée la civilisation occidentale doit lutter au Japon : « Moi, quoique je ne sois qu'un homme de peu de qualité, je ne veux plus rester inactif et voir le sacré empire souillé par les étrangers. J'ai donc déterminé dans mon cœur d'exécuter jusqu'au bout la volonté de mon maître. Étant d'humble condition, il ne m'appartient pas de faire éclater aux yeux des autres nations la puissance de ma patrie; mais, avec la bonne foi et la force d'un guerrier sans crainte, j'espère pouvoir rendre à mon pays un éminent service. Si ce que j'ai l'intention de faire peut engager les étrangers à quitter le Japon et tranquilliser les âmes du *mikado* (empereur spirituel) et du *tycoun* (empereur temporel), je me croirai digne des plus grands éloges. Comptant ma vie pour rien, je suis un homme déterminé. » Ce papier portait quatorze signatures.

Tel est pour le moment l'état des choses au Japon, et nul doute que l'attentat du 5 juillet ne soulève l'indignation de l'Europe. Pour moi, témoin oculaire, sinon des derniers, au moins de la plupart des autres faits que je viens de raconter, j'ai consciencieusement exposé ici ce que je savais; mais je n'oublie pas que le public européen n'a jamais entendu en ce qui touche le Japon que des témoins à charge. J'abandonne à leur sort, au mépris et à l'indignation publique les assassins des deux Russes, des deux capitaines hollandais, de Den Kouschki, de M. Heusken. J'ajoute volontiers à cette liste de réprobation ceux qui ont échoué dans leur criminel attentat sur la vie de M. Alcock et des membres de la légation anglaise. On devra prendre certainement des mesures efficaces pour assurer l'indépendance et la sécurité personnelle des ministres européens. Toutefois, avant d'humilier le gouvernement du Japon, avant de désoler les populations du pays, on devrait ne pas oublier que ce gouvernement était fort, que ces populations étaient heureuses il y a quelques années à peine. L'arrivée des Européens, malgré tout le zèle dont leurs ministres ont fait preuve pour changer le cours des événemens, ne serait-elle pas la première cause des malheurs qui désolent en ce moment le Japon et des désastres qui vont fondre sur ce pays, voué dès aujourd'hui au sort pitoyable de la Chine? Connaît-on bien toutes les injustices dont les Européens se sont rendus coupables envers les Japonais comme envers les Indiens et les Chinois? Et ne serait-il pas temps qu'une voix puissante s'élevât pour plaider la cause abandonnée de quelques malheureuses populations de l'Orient sacrifiées sans pitié à l'insatiable rapacité et à l'esprit de domination de la race blanche?

RODOLPHE LINDAU.

Shang-haï, 15 août 1861.

V. DE MARS.

sul
, et
un
vec
n :
lus
dé-
re.
eux
t la
un
an-
spi-
plus
é. »
'at-
oin
e je
nais
che
s et
ines
liste
vie
ndre
écu-
r le
de-
ions
ens,
er le
eurs
sur
t-on
s en-
ait-il
don-
pitié
.